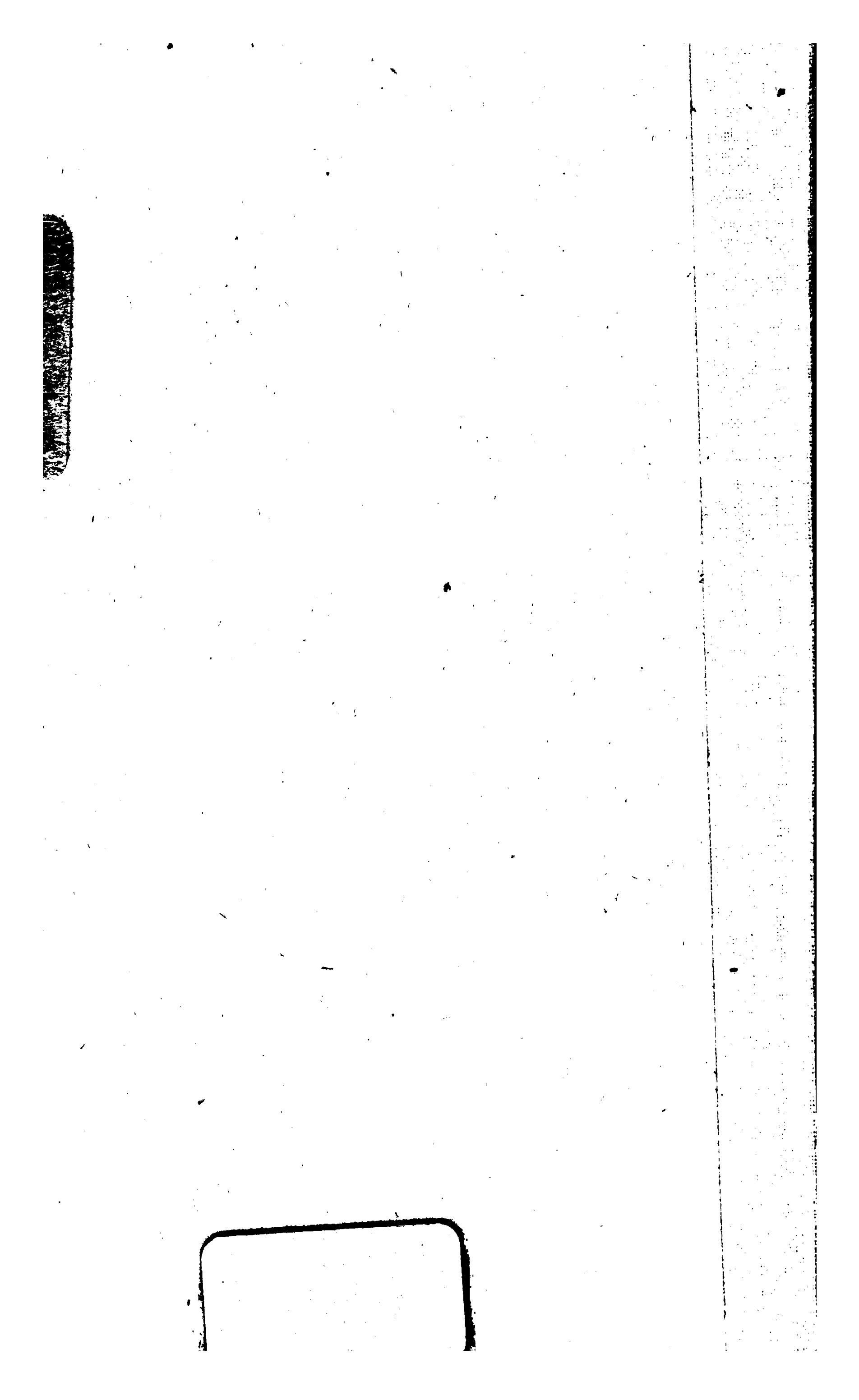


NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

Quinzième année.

(JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE 1833.)

TOME 59 DE LA COLLECTION ET 29 DE LA 2me SÉRIE.

A. PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
rue des Noyers, nº 37.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;

DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS, EXTRAITS OU ANALYSÉS;

DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;

ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

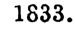
AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES;

PUBLIÉES PAR

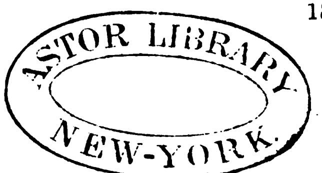
MM. EYRIÈS, DE LARENAUDIÈRE ET KLAPROTH.

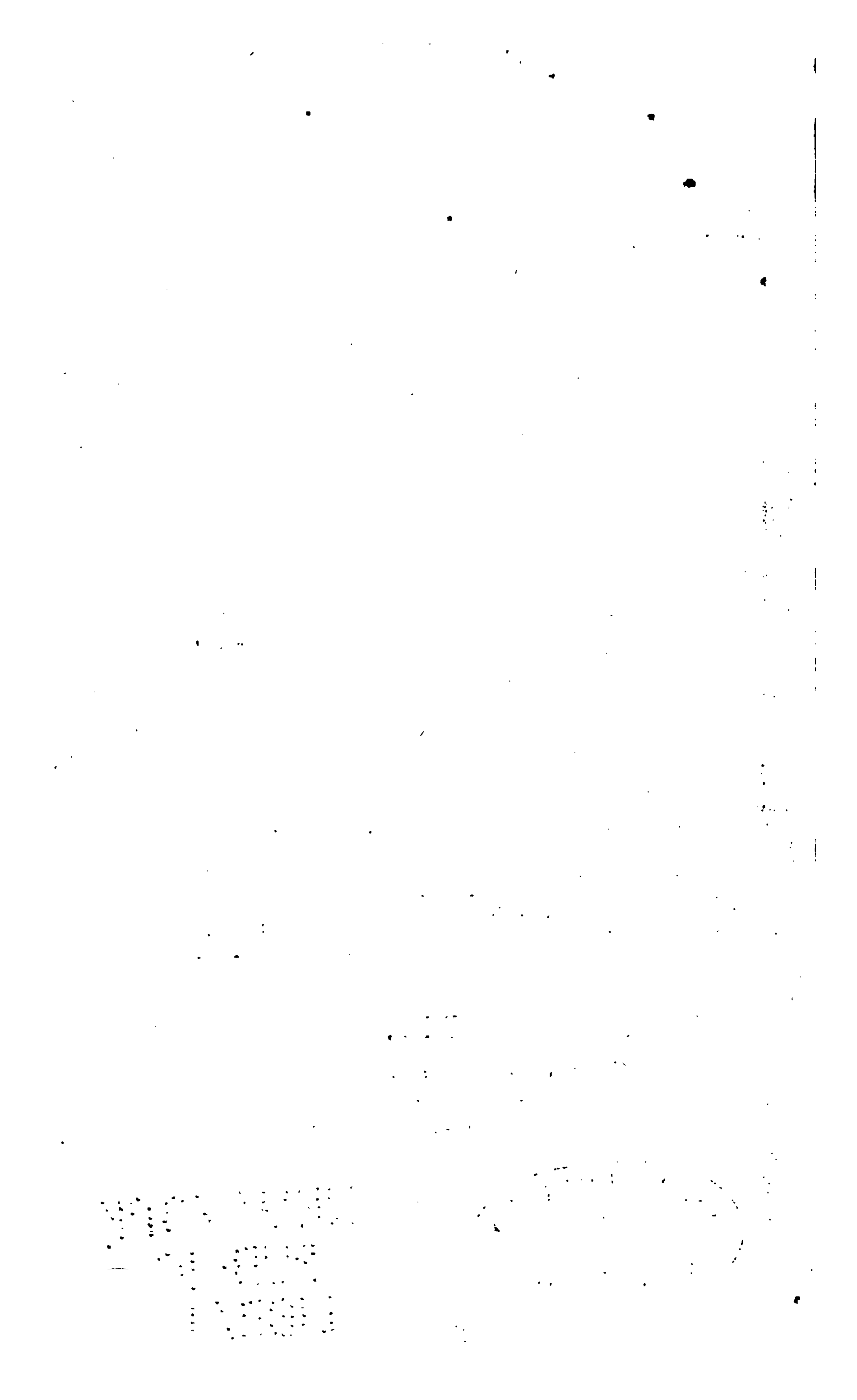
TOME TROISIÈME DE L'ANNÉE 1833.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 23.



1833.





NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ESQUISSES
DE LA SOCIÉTÉ DANS L'INDE.

Occupations, amusemens et économie domestique des femmes

Il est très difficile aux femmes européennes vivant dans les pays de la zone torride de trouver des expédiens pour passer le temps et ne pas périr d'ennui ; la plupart des occupations auxquelles il leur est permis de se livrer en Angleterre leur manquent; il leur est même très difficile de s'y procurer une foule de petits objets sur lesquels elles exercent leur industrie; et même elles y sont privées d'un puissant aiguillon propre à l'exercer; elles n'ont pas entre elles de constantes communications comme en Angleterre; la table à ouvrage ne réunit pas plusieurs jeunes personnes unies par le même

d'augmenter l'effet, quelques incidens pour donner plus de piquant à leur narration. Ces galans cavaliers ne dédaignent pas de s'occuper de ces bagatelles qui ailleurs sont généralement rangées dans le domaine exclusif des dames ; ils daignent parler de falbalas et de garnitures, descendent jusqu'aux plus petits détails des tresses et des chiffons, et critiquent toute la toilette, depuis le peigne du haut de la tête jusqu'aux cordons des souliers. Leurs talens pour la description est particulièrement requis quand de nouveaux personnages arrivent ; malheur à l'infortunée dame ou demoiselle qui sera la première à montrer un changement un peu notable dans la mode ; elle devient aussitôt le but de tous les sarcasmes ; pas une langue n'est en repos ; n'est-ce pas une insulte à toute la communauté que de la convaincre qu'elle est en arrière des modes de Londres ou de Paris ? Aussi la tentative d'instruire sur ce point, est ressentie comme une injure. Des demoiselles très jolies qui vont au bal pour la première fois, restent sur leurs chaises sans pouvoir trouver de danseur ; nul jeune homme n'ayant assez de résolution pour inviter une personne que lui-même et ses associés ont si cruellement dénigrée : quelque exacte que puisse être leur toilette d'après le modèle approuvé par la marchande de modes qui donne le ton dans la métropole européenne, elle est considérée comme outrée, par toutes les dames vêtues à l'ancienne mode avec lesquelles elles sont condam-

nées à se trouver ; et quoique cette mode critiquée si amèrement finisse par être adoptée peu à peu, rien de plus désagréable que la manière dont les dames qui ont fini par être convaincues, bien malgré elles, se conforment à ce qui est nouveau et qu'elles ont jugé extraordinaîre.

Dans tout ceci, les hommes sont les meneurs; c'est la crainte d'être tournées en ridicule par eux qui influe sur le sexe le plus faible. On peut dire qu'ils sont encouragés, dans leurs sarcasmes, par les femmes qui écoutent avec un air de satisfaction leurs commérages; mais comme il est évident qu'ils forment la majorité, il est en leur pouvoir d'introduire un meilleur système. On se plaint éternellement de la frivolité des femmes; mais il est permis, à quiconque connaît bien l'état de la société dans l'Inde de mettre en doute si on doit faire peser sur elles tout le poids de l'accusation. Une coterie de femme y est une chose presque inconnue; la crainte de s'exposer à l'ardeur du soleil les empêche de se réunir le matin : aux dîners priés et aux bals, elles ne s'occupent uniquement que des hommes; on trouve très extraordinaire et même honteux qu'une femme entre dans un appartement sans être escortée par des hommes qui lui donnent le bras; elle en a ordinairement deux. Dans les visites du matin, aussitôt que l'on a annoncé au maître de la maison qu'une *bibby saïb* (une dame) est là, il doit se précipiter à la porte de la maison, et donner la main à la belle

étrangère pour la faire entrer, quoiqu'elle soit accompagnée d'un ou deux cavaliers. Jamais on ne voit les femmes se promener ensemble dans une salle de bal; et quoique la femme la plus élégante ait bien de la peine à se montrer d'une manière avantageuse tant qu'elle est soutenue de chaque côté par le bras d'un homme, c'est la coutume dans l'Inde, et c'est ainsi qu'elle doit se présenter sous peine d'être accusée de désirer un tête-à-tête. . . . . .

Ordinairement les attentions et les flatteries consolent une femme de la privation de la société des personnes de son sexe. Ici, elles la sentent vivement; elles ne peuvent jouir de ces civilités vives et cordiales, de ce plaisir de se trouver ensemble après une courte absence, et de ces agréables causeries confidentielles, auxquelles elles ont été accoutumées dans leur pays natal. La masse de la gaîté se trouve bien diminuée par la séparation des dames, les unes des autres, car il n'y a rien de plus formellement cérémonieux que la vue d'une salle de bal dans l'Inde, où les promeneurs se meuvent en cercle dans un ordre lugubre, et où les connaissances intimes se saluent froidement et de loin. Si une femme veut éviter l'apparence d'avoir des adorateurs en titre, il faut qu'elle change continuellement les hommes qui l'accompagnent; et les attentions de ceux-ci pour leur donner la main, arranger leur châle, ou leur donner de l'air avec un éventail, remplacent bien imparfaitement les groupes

de jeunes filles auxquelles elle avait coutume de se joindre pour prendre part à leur conversation animée. A la fin, peut-être, rendue par une longue habitude étrangère à son sexe, elle prend en dégoût la société des dames, et si elle retourne en Angleterre, elle parlera de l'Inde, comme d'un paradis, et se croira négligée et malheureuse parce qu'elle ne sera plus entourée d'une troupe de cavaliers.

Dans les provinces supérieures, cet état des choses est général; mais à Calcutta, c'est un peu différent. Pendant la saison froide, les dames passent leurs matinées, les unes avec les autres, et vont ensemble courir les boutiques et faire des visites; celles qui ne dansent pas se mettent sur le même sopha, dans une salle de bal; mais on s'aperçoit toujours qu'il ne règne pas entre elles une liaison véritable; une espèce d'indifférence polie semble être le sentiment qui domine (1), car on voit régner entre elles moins de rivalités et de jalousies que partout ailleurs; et cela s'explique aisément, puisque le plus grand nombre des femmes est marié, et qu'en général leur conduite est exemplaire; quelques-unes, il est vrai, mais très peu réellement, et cela ne peut être au-

(1) L'auteur n'a pas l'intention de vouloir insinuer qu'il n'existe absolument pas d'amitié entre les dames de l'Inde, ni que les exemples d'affections vraies et cordiales entre elles soient rares; il décrit le ton et les manières en général; elles sont assez apparentes pour que les étrangers en soient surpris.

trement sur une grande quantité, donnent matière au scandale, soit par une légèreté véritable dans leur conduite, soit par une gaîté irréfléchie qui en approche trop. Mais tous ceux qui ont vu le monde, reconnaîtront que les strictes règles des convenances sont violées moins fréquemment par les dames anglo-indiennes, que par celles qui composent les cercles élégans de la société en Europe. Beaucoup de personnes peuvent regarder comme une compensation au manque d'amusement, la circonstance de n'avoir rien à faire, ainsi l'on peut prendre des habitudes indolentes, si on ne les a pas naturellement. Un esprit actif trouvera toujours à s'exercer; mais il faut des moyens plus qu'ordinaires, soit intellectuels, soit physiques, pour lutter contre l'influence du climat, et les difficultés qu'une connaissance imparfaite de la langue de l'Hindoustan occasionent dans la tenue d'une maison. Après le déjeûner, les dames, attendant les visites qui viennent dès dix heures, s'occupent ordinairement à surveiller le travail de leurs *dirzi* (tailleurs), et c'est une rude épreuve pour leur patience. Quoique ces artisans soient de très bons ouvriers, il y en a peu parmi eux qui entendent la coupe, et ils n'ont pas la prétention d'ajuster ensemble les morceaux; opération dont se charge la dame et son ayah. Si on donne à ces tailleurs le modèle d'un habillement, ils le copient avec exactitude; mais ils n'ont pas la moindre idée de le rétrécir, ou de l'élargir pour l'adapter à la

taille des personnes qui les emploient; de même que leurs confrères dans les autres pays, ils ont besoin d'être surveillés de près, étant très enclins à la soustraction de parcelles et de bouts d'étoffes. Ils tirent un grand avantage de ce casuel de leur profession, pour la fabrication de ces bonnets, nommés *topis*, que les autres domestiques portent constamment quand ils ne sont pas de service, et qui, surtout s'ils sont de soie d'une couleur gaie, et galonnés ou brodés, se vendent facilement. Il se passe souvent des scènes comiques entre les dames et leurs dirzi; l'horreur, la consternation et la colère de la maîtresse, quand elle découvre que quelque précieux objet d'habillement a été gâté de manière à ne pouvoir être réparé, la figure pâle et blême des coupables, quand on leur montre leur propre ouvrage comme pièce de conviction contre eux, offrent quelquefois des contrastes tellement plaisans, qu'il est impossible aux spectateurs de ne pas rire. Le malheureux tailleur doit se regarder comme bien heureux si l'arrivée d'une visite peut suspendre les hostilités, et donner à sa maîtresse, courroucée à si juste titre, le temps de se calmer.

Du reste, ce n'est pas seulement le *dirzi* qui excite le courroux de la dame; les domestiques aussi contribuent quelquefois dans l'Inde, comme dans tous les pays civilisés, à occasioner une infinité de désagrémens. Cependant pour rendre justice à cette race maligne, on peut dire que les gens raisonnables

qui connaissent les habitudes des Indiens ou qui désirent en être instruits, peuvent aisément éviter beaucoup de tourmens et de peines attachés à la direction d'une grande maison. Il est étonnant de voir avec quelle facilité on peut conduire le nombre considérable de domestiques qui nécessairement sont attachés à une maison anglo-indienne, et dans presque tous les cas, c'est la faute du maître ou de la maîtresse, si les serviteurs se comportent mal ou ne remplissent pas exactement leurs devoirs. En les traitant avec douceur, en leur payant exactement leurs gages à des époques fixes, on peut s'assurer leur attachement, ils n'en demandent pas davantage; et on doit beaucoup regretter que la mauvaise humeur ou le dedain des préjugés produise si souvent un effet contraire.

Une maison dans l'Inde se compose de domestiques musulmans ou hindous de plusieurs classes: tous ont leur emploi distinct. Le *khansamah*, ou chef du service, doit être un musulman, et il est très important que ce soit un homme actif et honnête, car c'est en grande partie de ses efforts que le bien-être de la maison dépend. Il remplit les fonctions de majordome, de pourvoyeur et de confiseur; il surveille le département de la table, fait les gelées et les conserves, et s'occupe des détails les plus délicats et les plus recherchés de la cuisine. Tous les autres domestiques sont ou doivent être sous ses ordres, et quand on le rend responsable de

leur conduite, ordinairement les choses se passent très doucement. Outre le khansamah, dont la place aux repas est derrière la chaise de son maître, il y a d'autres domestiques de sa classe, ce sont les *khidmeutgars*. Il y en a un attaché à chaque personne de la famille. Leur devoir est uniquement de servir aux repas; mais dans l'occasion ils font la cuisine, et sont vraiment charmés de donner preuve de talens dans cet art; aussi, dans les maisons où règne l'économie, ils remplissent les fonctions d'*âbdar* (sommelier), mettent les vins à rafraîchir, etc., ou bien celles de *houkah badar* (porte-pipe). Enfin, ils préparent les glaces; mais d'autres domestiques sont souvent employés spécialement à ces objets; alors, le maître de la maison, soit chez lui, soit chez autrui, est servi par son *khansamah*, son *âbdar* et son *houkah badar*, tous habillés richement, et se tenant derrière sa chaise. Un cuisinier ou deux, selon le train de la maison, et le même nombre de *messâltchis* (marmitons) complètent les domestiques de table, qui doivent tous être musulmans, parce que les Hindous, par principes religieux, ne veulent avoir aucun rapport avec la cuisine; ils portent même leurs scrupules si loin, qu'ils refusent de toucher une assiette propre, parce qu'elle a été souillée par le contract d'un morceau d'animal qui a été tué. Le *porteur de sirdar*, Hindou, remplit les fonctions de valet près du maître de la maison; il a soin de l'huile et des bougies, veille à ce que les lampes soient allu-

mées, les meubles époussetés, les lits faits; il est aidé dans ces fonctions par un ou deux aides, selon le nombre de personnes dont se compose la famille; ces aides font mouvoir les *peunkah* ou éventails, et, dans les maisons considérables où ils sont quatre ou huit, portent le palanquin. Le *mètor* (balayeur), personnage très important, est un Hindou de basse caste, qui, foulant aux pieds tous les préjugés, balaie les planchers, enlève la crotte, et soigne un chien ou tout autre animal immonde. Ces gens-là avec *l'ayah* (femme de chambre de la maîtresse), la *metranie* (son aide) et le dirzi, composent les domestiques employés aux fonctions de l'intérieur de la maison; on peut cependant y ajouter le *bhistie*, ou le porteur d'eau qui la fournit pour les chambres de bains. Les *tcheuprassies* sont des coureurs qui accompagnent la voiture ou le palanquin, font des commissions, portent des lettres, des bouteilles, des livres, ou d'autres objets légers qu'ils peuvent prendre dans leurs mains. Si ce sont des Hindous, ils appartiennent ordinairement aux hautes castes; des Braahmes mêmes se présentant souvent comme candidats pour ces places, et dans les provinces supérieures de l'Hindoustan, on les voit rarement sans un sabre au côté. Les messagers nommés *kerkarous*, au Bengale, sont des gens d'une classe inférieure parmi ceux qui remplissent les mêmes fonctions: ils se tiennent dans les antichambres, et sont toujours prêts à répondre au *ki hi* (qui est de service)? Les

domestiques pour le dehors sont presque innombrables; dans chaque maison, il doit y avoir un palefrenier, et un faucheur d'herbe; car on voit peu de maisons, sans un jardin ou une petite pièce de terre, qui demande les soins d'une ou plusieurs (*mâllis*); il y a ensuite le *dobhy* (laveur), le *bery ou allah* qui prend soin des chèvres et des moutons, enfin, il y a des hommes ou de petits garçons pour garder la volaille; des porteurs d'eau extraordinaires et d'autres serviteurs extraordinaires à l'infini. A Calcutta, chaque maison doit avoir un portier ou darwan; et dans les provinces, un *tchokeydar*, ou veilleur pendant la nuit (1).

Quand la famille se réunit, le matin, les domestiques de service saluent chaque personne qui entre dans la pièce où l'on doit déjeûner; naturellement les khidmetgars sont à leur poste; et l'on pourrait supposer qu'ils doivent suffire pour la besogne à faire, mais le bouloir étant sous la surintendance

(1) On entretient dans les grandes maisons à Calcutta un *sircar* ou intendant. Il n'a pas d'appointemens, mais il prélève tant pour cent sur toutes les sommes qui passent par ses mains. Les gages des autres domestiques varient de dix à trois roupies par mois. Ils se nourrissent et s'habillent, et demeurent dans de petites maisons de la dépendance de la principale. Un petit nombre des porteurs couche dans la maison. Ils s'enveloppent d'un morceau d'étoffe et s'étendent sur une natte jetée sur le plancher.

particulière d'un des porteurs, il est rare qu'il veuille la confier à d'autres mains, et remplit scrupuleusement les devoirs de son emploi; quoiqu'il y ait quelquefois une demi-douzaine d'autres domestiques dans la salle, on le voit remplir la théïère, ou, tout au moins, apporter le bouloir qu'il retire de dessus un trépied en fer nommé *unghita*, dont ou use en guise d'urne; il est rempli de charbon allumé, et on le tient hors de la maison, ou bien dans un *verandah* ou galerie ouverte. Pendant le déjeûner, le *mâlli* entre avec ses paniers de fruits et de plantes potagères; il y a par-dessus un bouquet pour chaque dame; les fruits et autres productions végétales sont proprement arrangées sur des feuilles de bananier, et à mesure qu'il présente son panier, en faisant le tour de la table, chacun prend quelque chose, soit des corossols, des goyaves, du gingembre, soit de la salade ou du cresson. Après le déjeûner, le *khansamah*, qui est allé au marché, le matin de bonne heure, laisse dans l'antichambre les denrées qu'il a achetées, ou les envoie dans la chambre de la dame, sur des plats ou dans des paniers. Quand elle les a examinées, il reçoit ses ordres et se retire. Les chambres à coucher et les salles de bains étant convenablement arrangées pour la journée, les porteurs, à l'exception de ceux qui restent pour agiter les *peunkahs*, vont se reposer, et bien couverts, afin d'être à l'abri de la piqûre des moustiques; s'étendent tout de leur long dans les antichambres; dans

cette posture, ils ressemblent à autant de cadavres enveloppés de linceuls.

Les choses demeurent dans cet état jusqu'à l'heure du *tiffin* ou des visites ; alors les *tohaprassies* de service annoncent les visites et les accompagnent en entrant ou en sortant. Dès que le soleil baisse, le porteur d'eau arrive avec son *meussâk*, et arrose les verandahs et le *tcheubouter*, terrasse construite sur un point élevé; les mèters entrent avec leur balais et balaient les planchers; les porteurs relèvent les *tchihs* ou jalousies, en ôtent les mouches, et ont soin de les rebaisser avant d'allumer les lampes, opération qui a lieu dès qu'il fait sombre. On met une lampe dans chaque chambre à coucher ; aussitôt après le crépuscule, qui est très court, elle est placée sur la table de toilette ou dans une niche pratiquée dans le mur. Quand une maison a un khansamah actif et ferme, qui veille à ce que tout, jusque dans les moindres détails, se fasse régulièrement et complètement, la maîtresse de la maison a fort peu d'embarras ; mais si elle montre de l'indifférence pour le bon ordre et la propreté, il en résulte certainement de la négligence et de la paresse chez les domestiques; on s'en apercevra aux meubles poudreux et mangés des vers, aux nattes sales, à l'ordure et à la dégradation de tous les objets; car il suffit d'un seul jour d'abandon pour que des myriades d'insectes, si destructeurs dans ce pays, s'emparent de la maison. Une habitation mal tenue dans l'Inde, est l'ob-

jet le plus déplorable et le plus repoussant que l'on puisse s'imaginer; elle est infestée par toutes sortes d'animaux malfaisans; les rats, les souris et autres bêtes de petite dimension y prennent leurs ébats à quelque heure que ce soit; les grenouilles coassent dans les coins, et les chauve-souris font leurs nids dans les corniches. L'humidité fixée sur les nattes produit d'abondantes récoltes d'une variété sans nombre de champignons, et si les fourmis rouges ne parvenaient pas à dévorer les blanches, pas un jambage de porte ne pourrait rester en place; on ne peut déplacer une table ou une chaise, sans risquer de déranger une famille de bêtes à mille pieds. Même dans les maisons où les domestiques sont les plus actifs, il est bon de parcourir doucement les appartemens, et de faire changer de place à tous les meubles; car chaque fois qu'on nettoiera avec attention et à fond, on pourra découvrir les premiers élémens d'un nid de rats, dans les maisons où il n'y a ni chats ni chiens. On est certain de trouver sous les nattes des scorpions, soit naissans, soit arrivés à leur développement complet, ainsi qu'une quantité incroyable d'œufs de lézards, et l'on ne peut concevoir comment ces innombrables couvées, si on leur permettait d'éclore, pourraient trouver assez de mouches pour se nourrir.

Une dame, jalouse de la propreté et du bon ordre de toutes les parties de sa maison, doit visiter de temps en temps la cuisine, qui généralement est si-

tuée à quelque distance; en passant, elle jettera un coup d'œil sur la basse-cour et les logemens des domestiques. Ils ont, dans ce pays, l'ambition de paraître à leur avantage, et auront grand soin que rien ne blesse les yeux de la maîtresse. La cuisine doit être tenue extrêmement propre; c'est le plus ordinairement une petite pièce, et il y a si peu d'ustensiles, comparativement aux cuisines d'Angleterre, que c'est vraiment une merveille qu'elle puisse suffire au nombre infini de plats qui sortent de dessous son humble toit: mais la plus grande partie des mets étant préparée au dehors, plusieurs rangées de fourneaux étant constamment chauffés dans l'intérieur, la difficulté n'est pas aussi grande qu'on pourrait le croire au premier coup d'œil. La matière combustible dont on use le plus communément est le charbon de bois; l'on rôtit la viande sur et non vis-à-vis le feu: les connaisseurs dans l'art gastronomique ne goûtent pas cette méthode.

Les dames qui sont nées dans l'Inde, ou qui ont vécu assez long-temps dans ce pays pour y acquérir une connaissance parfaite des usages, de la langue et de mœurs, laissent souvent peu à faire au *khansamah*; elles prennent elles-mêmes soin du *godaoun* (magasin des provisions), et donnent tout ce qui est nécessaire pour la consommation journalière; elles font peser devant elles le bois et le charbon, mesurer l'huile et compter les œufs. Sans doute cette surveillance peut être cause de quelque économie

dans la dépense ; mais comme malheureusement cela ne se passe pas sans des criailleries violentes, à la mode de l'Hindoustan, une attention aussi minutieuse, dans les affaires de ménage, n'est pas désirable. En laissant le *khansamah* faire un léger bénéfice sur ses comptes du marché, on peut avoir, pour remplir cette place, un homme honnête, qui, avec ses seuls gages ne pourrait subvenir convenablement aux besoins de sa famille ; un domestique de ce genre se montrera dans presque toutes les occasions extrêmement fidèle, attaché à la personne de son maître, et, si cela est nécessaire pour assurer le bien-être de la famille qu'il sert, prêt à se soumettre à des inconvéniens que les indigènes ne se soucient pas généralement d'endurer.

Dans l'Inde, on est presque généralement sûr de connaître le caractère du maître à l'aspect et d'après la conduite des domestiques. S'ils sont bien vêtus, mais sans faste, respectueux sans bassesse dans leurs manières, tranquilles, réglés et satisfaits, ils portent témoignage en faveur des bonnes qualités de leurs supérieurs ; mais si les domestiques ont un air craintif, ou bien montrent une espèce de basse et absurde soumission, ou s'ils n'approchent jamais que les bras pliés comme s'ils étaient en prière, et s'ils touchent presque à terre en faisant leur salut, enfin s'ils sont sales, déguenillés, bruyans, et changent continuellement de condition, l'on peut assurer que le maître de la maison est un homme tyrannique et dé-

raisonnable, ou qu'il paie mal; sortes de gens qui ne pourront jamais garder de bons domestiques. Il suffit d'un court séjour dans le pays pour que les indigènes connaissent parfaitement le caractère des Européens qui sont autour d'eux; quiconque se fait une mauvaise réputation, ne trouvera que des voleurs, ou le rebut des castes, pour entrer à son service; puisqu'ils sont certains de n'éprouver que de mauvais traitemens; voilà l'origine des nombreuses plaintes de personnes qui ne peuvent jamais trouver un serviteur qui leur convienne, qui ne peuvent se soumettre aux usages du pays dans lequel ils sont condamnés à vivre, et qui, par conséquent, ne sont servis que par ceux qui sont indifférens à la perte de leur caste ou de leur réputation.

Quant aux domestiques du sexe féminin, il y a certainement de grandes difficultés. On regarde généralement comme essentiel que l'*ayah* soit une femme musulmane, parce que nulle autre qu'une Hindoue de basse caste ne voudrait accepter cet emploi; or, il est presque certain que sur cent femmes de cette classe, on n'en trouvera pas une honnête; la seule circonstance de se trouver sans voile avec les domestiques mâles, suffit pour montrer qu'elle a perdu tout droit à une bonne réputation; excepté la probité, il est bien rare qu'elle ait aucune autre qualité estimable; elle est paresseuse, maussade, dissipée, et souvent trop indolente pour s'assurer que son aide remplit son devoir. Peu d'ayah se donnent la plus

légère peine pour s'initier aux mystères de la toilette européenne; elles habillent leurs dames tout de travers, et chaque fois qu'elles prennent une épingle à la main, c'est pour celles-ci, un martyre à endurer; elles ne savent ce que c'est que de lacer, boutonner ou agraffer, et ne déploient leur adresse que dans la salle de bains, ou bien à brosser et tresser les cheveux; plisser est un art qui leur est complètement inconnu; il faudrait une dose de patience inconcevable pour en conserver au milieu de garnitures abîmées, de plumes cassées, et de gazes mangées de part en part par les blattes. Les femmes européennes, quand on peut s'en procurer, demandent des gages énormes; bientôt elles apprennent à se donner des airs, et dans les temps de chaleur, réclament l'aide des femmes du pays : une *ayah* musulmane est généralement considérée, comme le moindre de ces deux maux, et quand elle est adroite et active, c'est un trésor qu'on ne peut trop payer.

Il est convenable de laisser le khansamah choisir tous les domestiques inférieurs, en le rendant responsable de leur conduite; mais il y a un privilège dont il jouit ordinairement dans toute son étendue, et dont nous allons expliquer la nature: — c'est le choix du dîner. En conséquence, il fait ses provisions d'après les idées d'un Asiatique, qui considère l'abondance comme constituant essentiellement la magnificence, et qui n'a pas d'idée du raffinement de l'Européen moderne. Les Anglo-indiens ont, pour la plu-

part, quitté l'Angleterre trop jeunes pour avoir perdu leur goût d'écolier pour la quantité de bonne chère : quant à ceux qui en savent davantage, il est souvent plus aisé de prendre de nouvelles habitudes, que de faire la guerre à des préjugés, car ils ont à combattre non-seulement ceux de leurs domestiques, mais encore ceux de toute la communauté, qui a été trop long-temps accoutumée à voir les tables gémissant sous le poids des mets, pour se contenter des viandes légères, servies sur une table de Londres : la recette d'un dîner indien paraît être celle-ci : tuez un jeune bœuf et un mouton, placez-en tous les morceaux à la fois, devant vos hôtes, pour figurer vis-à-vis des volailles et autres viandes. Les indigènes sont d'excellens cuisiniers, et on pourrait aisément leur enseigner les parties les plus délicates de l'art de la cuisine ; mais comme leurs recettes diffèrent essentiellement des nôtres, ils ne peuvent acquérir des notions du style européen, qu'en prenant des leçons de ceux qui les emploient : leurs hachis, leurs étuvées, et leurs haricots sont excellens ; mais il existe un préjugé contre ces préparations, parmi le plus grand nombre des Anglo-indiens, qui s'imaginent que « des gens noirs » ne peuvent faire rien autre que leur pillaud, et craignent quelque abomination dans les mélanges : vaine et sotte alarme, quand les domestiques sont propres, et puisque personne n'élève jamais aucune objection contre le carry ; c'est par ces raisons et quelques autres également absurdes,

que les ragouts forment une très petite partie d'un repas donné à un grand nombre de convives; il est composé pour le premier service, d'un dindon d'une taille démesurée, car sa qualité est en raison de sa dimension; l'oiseau est placé au centre, qui est la place d'honneur; il a pour *vis-à-vis* un énorme jambon; au haut de la table, on voit un aloyau ou un cimier de bœuf, au bas, une hanche de mouton; des gigots du même animal, bouillis et rôtis figurent en bas sur les côtés, avec des poules dont on met trois sur un plat, des oies, des canards, des langues, des pâtés de pigeon, du carry et par conséquent du riz, des cotelettes de mouton et des blancs de poulet. On ne fait pas grand usage de poisson excepté pour le déjeûner, et on ne peut le placer que comme plat de côté; il n'y a pas d'entremets, pas de relevés. Tous les plats sont mis à la fois sur la table; et quand les convives sont assis, on apporte la soupe. La cause du retard de l'apparition de ce mets qui, en Angleterre, a invariablement le pas sur les autres, est assez curieuse. Chaque convive est servi par ses propres domestiques, qui entourent la cuisine et aident à porter le dîner; si l'on apportait d'abord la soupe, ces dignes serviteurs se précipiteraient vers les chaises de leurs maîtres, et laisseraient en déroute le malheureux khansamah au milieu de ses plats, sans aucune chance de pouvoir les faire porter sur la table par ses massautchis avant une heure, au moins. Le second service est, à peu de chose près, aussi substantiel que le

premier, et se présente d'une manière aussi formidable; parmi les friandises, on voit figurer des beafsteaks, et les objets les plus menus, tels que les cailles, les ortolans, sont empilés en manière d'hécatombes. Sur la table des vieux Indiens, le fruit fait partie du second service; mais les desserts réguliers commencent à devenir à la mode, quoique bien doucement.

Dans tout ce qui est asiatique, on remarque toujours un mélange de mesquinerie et de magnificence; les splendides services en argent et en porcelaine, qui ornent le buffet, ne sont pas accompagnés, ainsi qu'ils doivent naturellement l'être, de linge damassé richement (1), mais on les pose sur du linge commun des fabriques du pays. Tous les verres ont leurs couvercles en argent pour empêcher les mouches d'y tomber, mais ces mêmes gobelets ne sont pas changés quand on enlève la nappe. On aperçoit aisément un air de grandeur barbaresque dans les festins, qui rappellent à un étranger les descriptions qu'il a lues de la manière de vivre des barons de l'ancien temps, mais malheureusement les convives, invités à assister à la destruction de victimes innombrables, n'ont pas le vif appétit qui rendait leurs vaillans ancêtres de

(1) Comme dans l'Inde il n'y a pas de calandres, on suppose que le linge de table damassé perdrait son lustre brillant; mais les pesans fers à repasser, dont se servent les *dhobys*, rempliraient le même objet que ces grosses machines.

si intrépides consommateurs. Les *beurra-khanas*, comme on les appelle à Calcutta, ont certainement un air de fête, ou l'œil, sinon le palais, peut prendre quelque plaisir. Dans une salle payée de marbre, ornée de piliers en pierre, et resplendissante de lumières, soixante convives, peut-être, sont réunis; des *peunkahs* sont agités au-dessus de leurs têtes et des *tchôries* de différens genres, les uns en plumes de paon, d'autres faits de queues de vaches, montés sur des manches d'argent, sont continuellement tenus en mouvement, pour chasser les mouches, par des domestiques vêtus de mousseline blanche et avec goût; à trois ou quatre chaises de distance, sont placés des *houkahs* sur des tapis brodés, qui déploient leur gracieuse magnificence, pendant que les nombreux *tchillams*, la vapeur des mets, la chaleur des lampes et la foule qui remplit l'appartement, contribuent à neutraliser les efforts essayés pour procurer à l'air une libre circulation. Les bouteilles enjuponnées qui, à la place de carafes, circulent autour des tables, sont une des singularités des tables indiennes; leur laideur est compensée par leur utilité, car le vin est conservé frais par l'enveloppe humide, arrangée autour du col des bouteilles avec quelque goût: le Porto, le Bordeaux et le Bourgogne sont indiqués par leur garniture cramoisie avec des franges blanches; tandis que le vin de Xerès et le Madère paraissent sous le costume nuptial. Le pinceau d'un artiste habile prendrait plaisir à dessi-

ner ces grotesques accessoires. Les verandahs présentent une scène bruyante, amusante et attrayante même pour l'œil qui n'y est pas accoutumé : là les *houkah-badars* sont occupés à préparer de nouveaux tchillams ; les *khidmetgars* mettent en ordre les ustensiles pour le thé, et les feux des *unghitas* attirent des groupes autour d'eux, car, dans quelque saison que ce soit, les indigènes n'ont de la répugnance pour la douce chaleur d'un charbon bien rouge et bien ardent, au-dessus duquel ils se penchent avec délice, tandis que les Européens, malgré les peunkahs, se trouvent mal par l'excès de la chaleur.

Les soupers sont calqués sur les dîners, sinon qu'il n'y a qu'un service et une plus grande abondance de soupe de *multaanie*, que l'on sert rarement, excepté au *tiffin* (déjeûner) et à souper. Quand la réunion est nombreuse, on pense qu'un mouton entier est indispensable pour former la base de ce carry liquide, qui diffère essentiellement du mets désigné en Europe par le même nom. Le jus de citron et le lait caillé en forment l'assaisonnement principal; on voit assez souvent à souper, des aloyaux, un cimier ou des côtes de bœuf, des gigots ou des carrés de mouton, dans les provinces supérieures, mais, à Calcutta, on sert aux soupers, des oies et des dindons. Les friandises d'un repas sont du saumon apporté dans des boîtes hermétiquement fermées, du hareng saur, du fromage, des melettes fumées, des con-

serves, des framboises et des fruits secs. Ces denrées viennent d'Europe, et comme il est quelquefois difficile de se les procurer fraîches et présentables, le prix en est fort élevé. Le goût des femmes a un vaste théâtre pour se déployer; mais il faut qu'une femme ait le courage d'une amazone, pour essayer des innovations dans les anciens usages, parmi des gens aussi entêtés que les habitans de l'Inde, n'importe qu'ils soient nés dans le pays ou en Angleterre. On imputerait infailliblement aux motifs les plus mesquins, la diminution du nombre des plats, ou la réduction des dimensions des morceaux; les domestiques seraient sur le point de mourir de honte de la disgrace de leur maître, et les convives se plaindraient de mourir de faim. Les dames qui ont passé vingt-cinq ou trente ans de leur vie en Europe, forment une si petite portion d'une réunion dans l'Inde, qu'elles n'ont pas les moyens d'effectuer une réforme de quelque importance; car le plus grand nombre n'a d'autre expérience que celle des pensionnats, ou elles sont attachées au régime ancien par une longue habitude ou par l'exemple des autres; tandis que tous les hommes, soit maîtres, soit domestiques, sont prêts à élever un cri furieux de réprobation contre les usages nouveaux et les volontés des femmes. La recette donnée par un homme d'esprit, célèbre pour accommoder un concombre, est suivie follement et exactement dans ce qui concerne un festin indien; car, après toutes les peines que l'on

a prises, toutes les dépenses que l'on a faites pour les dîners et les soupers donnés par les Anglo-indiens, c'est littéralement et figurativement autant de jeté à la rue. Les convives ne peuvent pas en manger la cinquantième partie; le climat ne permet pas de garder ce qui reste, car, dans le temps froid, tout se sèche, dans les chaleurs, tout se gâte promptement, et il n'y a que les malheureux de la plus basse caste des indigènes qui consentent à manger quelque chose venant de la table des Européens. A Calcutta, il y a une multitude de pauvres chrétiens, qui sont très contens de recevoir les restes du festin d'un homme riche, mais dans les provinces supérieures, les mendians même tourneraient le dos à ce qu'on voudrait leur donner.

Le plaisir que l'on peut goûter dans ces grands dîners, dépend absolument des personnes auprès desquelles on est asssis, la réunion étant trop nombreuse ordinairement, pour que la conversation puisse être générale; et les sujets de conversation ne sont pas non plus d'un intérêt universel, excepté dans les cercles où il n'y a que des militaires, dans lesquels des idées sur la tactique, les évolutions et autres matières de ce genre, sont des sujets de discussion dont on paraît ne jamais s'ennuyer. Rien de ce qui arrive dans l'Inde n'occasione jamais de sensation, du moins au même degré qu'on le voit en Europe, à l'occasion d'une évasion, de l'enlèvement d'une demoiselle, du début d'un acteur, d'une pièce nouvelle

qui réussit, ou de l'arrivée d'un étranger de distinction. Rammohun-Roy a produit plus de sensation à Londres, que lord Wm Bentinck, ou tout autre gouverneur-général avant lui, n'en a causé à Calcutta. Il faut que les nouvelles d'Angleterre soient d'une nature bien extraordinaire pour réveiller un Anglo-indien de son apathie ; quand même une grande révolution surviendrait en Angleterre, le temps qui doit s'écouler depuis l'instant où l'événement a eu lieu, jusqu'à celui où l'avis en peut parvenir dans l'Inde, laisse douter si une réaction n'a pas occasioné de nouveaux changemens. Une période prolongée d'incertitude détruit l'intérêt, et la confirmation ou la contradiction des nouvelles est reçue avec froideur ; les masses restent complètement indifférentes aux événemens étrangers, et ne s'inquiètent nullement des destinées de rois et de ministres appartenant à un coin éloigné du globe. Si on parle de romans et de poèmes nouveaux, ces sujets fertiles de discussions dans les cercles d'Europe, on n'en dit que quelques mots d'un ton froid et indifférent : ils arrivent dans l'Inde sans être accompagnés de ces *on dit* qui augmentent l'intérêt qu'on y prend dans le pays où ils ont paru ; s'ils sont anonymes, personne ne connaît ou ne se soucie de connaître le nom de l'auteur ; il ne s'élève pas de vifs débats sur leurs mérites ou leurs défauts, et personne n'est honteux, comme en Angleterre, d'avouer qu'il n'a pas lu un ouvrage populaire. Les livres se vendent

promptement dans l'Inde, et c'est à les parcourir que l'on s'amuse particulièrement dans les momens de loisir ; mais ils sont rarement le sujet des conversations. Les ouvrages du jour arrivent dans l'Inde à peu près en même temps que les *revues* qui les lancent dans le monde ; mais des cercles entiers ne s'enthousiasment pas pour de nouvelles publications ; on ne peut s'en procurer que quelques exemplaires ; il n'est pas possible d'en tirer une seconde édition si elle est demandée : or, il serait réellement surprenant que l'ardeur ne fût pas apaisée par tant de circonstances calmantes ; il n'y a pas de galeries de peinture, pas d'expositions, pas d'opéra dont on puisse parler ; les représentations dramatiques, les séances musicales n'étant données que par des amateurs, on peut à peine les critiquer légitimement, et les critiques qu'elles suscitent, dégénèrent trop fréquemment en personnalités. Il résulte de la disette de sujets de conversation de ce genre dans le pays, que les Anglais ne se soucient pas de s'enquérir des affaires d'Europe, de même sorte ; et les nouveaux venus qui s'imaginent qu'ils vont se faire généralement écouter par les vives peintures qu'ils font des merveilles qu'ils ont laissées en Angleterre, sont complètement déçus dans leurs espérances. Les personnes qui extravaguent au sujet de Paganini, de Mlle Sontag ou de Mlle Taglioni, se trouvent précisément dans la position de celles qui racontent, en Angleterre, les chasses au tigre dans l'Inde. Ce sont

de pures fariboles, et ils s'aperçoivent promptement, qu'à moins d'être disposés à adopter les opinions et les préjugés de leurs nouveaux compagnons, ils tomberont dans une complète nullité; en même temps, la perversité de la nature humaine est telle, que quiconque ne peut parler de débutantes remarquables, de tableaux nouveaux, de musique nouvelle ou de livres nouveaux, est exposé à subir un jugement très sévère, et à être signalé sans miséricorde, comme sortant de quelque classe obscure en Angleterre.

Si un canal traversait l'isthme de Suez, et si des communications régulières, par les bateaux à vapeur, étaient établies entre l'Angleterre et l'Inde, il pourrait en résulter de grands changemens dans la société de ce dernier pays; mais jusqu'à ce que ces choses s'effectuent, des événemens très importans auront seuls le pouvoir de la réveiller de sa léthargie. Lord Byron nous dit que le climat froid, rend le sang froid; certainement les rayons ardens du soleil de l'Inde sont insuffisans pour produire dans les veines d'un Européen, les flots de lave brûlante qui circulent dans celles des enfans du sol. Les excitations les plus fortes sont nécessaires pour faire agir un Anglo-indien; les divertissemens de la chasse sont considérés comme des cohues insipides, à moins qu'il n'y ait du danger et risque de mort; de là, la difficulté de satisfaire, sur ce point, ceux qui, après une longue absence, reviennent en Angleterre:

« Qu'est-ce, disent-ils, que les misérables triomphes du premier septembre, comparés à nos exploits contre les monstres des bois, quand le rugissement perçant du tigre est suivi d'un bond mortel; quand la course intrépide du buffle apporte la destruction, et quand les courageuses attaques du sanglier exigent que l'œil, la main, les nerfs soient également fermes, et sûrs? » Des aiguillons d'une nature moins énergique ont peu d'influence sur l'esprit d'un Anglo-indien, dont l'énergie assoupie, ne peut être excitée que dans les grandes occasions.

(*Asiatic journal.*)

PROMENADE

DANS LE GOLFE DU MEXIQUE.

(1831.)

A la hauteur du cap de la Floride, la côte orientale de l'Amérique septentrionale, après avoir suivi longtemps une direction à peu près nord et sud, se courbe tout-à-coup vers l'ouest en rentrant sur elle-même, et forme un large enfoncement auquel on donne le nom de Golfe du Mexique. Ses limites au nord et à l'est, sont la Louisiane et les deux Florides ; au sud et à l'ouest, il est borné par les États-Unis mexicains. Le détroit qui sépare la pointe sud de la Floride du cap Catoche, extrémité ouest de l'Yucatan, est divisé en deux canaux étroits par l'île de Cuba ; c'est par ces canaux que s'opère continuellement le mouvement alternatif des eaux de l'Océan, que les vents-alisés accumulent d'abord dans la baie de Honduras, et qui, après avoir lavé les côtes du golfe du Mexique, vont se reverser dans l'Océan atlantique par le courant connu sous le nom de *Gulf Stream* (Courant du golfe).

On peut pénétrer dans le golfe du Mexique par

trois routes diverses : les bâtimens américains tentent souvent le passage par le nouveau canal ou par les petits canaux qui sillonnent le grand banc de Bahama, en rasant de près ce banc sur lequel ils mouillent dès que le vent n'est plus favorable, car il faut une brise assez fraîche pour refouler le rapide courant du golfe. Les navires qui viennent d'Europe prennent indifféremment le vieux canal ou le petit détroit qui sépare l'Yucatan de l'île de Cuba, en faisant le tour de cette île par sa partie méridionale. Dans la belle saison, la navigation est bien *gracieuse* dans ces parages. Lorsque l'on contourne *cette belle île, premier établissement de Christophe Colomb*, on se tient constamment à petite distance de la terre; pendant la journée, la brise du large vient apporter une délicieuse fraîcheur dans cette atmosphère qu'embrâse habituellement le brûlant soleil des tropiques, et pendant la nuit, la terre plus promptement refroidie par le rayonnement que la surface de l'eau renvoie sur les flots, cette même brise qui l'a si agréablement rafraîchie, la charge des parfums si doux qu'exhale le sol des Antilles. A chaque instant, l'œil découvre de nouveaux sites toujours variés et pittoresques, quelquefois enchanteurs; tantôt le rivage se présente comme une aride plaine de sable que les plus doux zéphyrs ne peuvent animer; tantôt c'est un vallon couvert d'une riche végétation, des habitations entourées de champs de cannes à sucre dont la verdure est si tendre, ou de

l'arbuste qui produit le café, ou de bananiers aux longues feuilles. Et puis, la côte s'ouvre devant un joli golfe dont les sinuosités se cachent alternativement derrière les arbres qui bordent ses rivages ou étincèlent aux rayons du soleil, et laisse ainsi apercevoir des échappées de vue charmantes; ou bien des rochers à pic viennent tout-à-coup offrir à la vague un obstacle contre lequel elle se brise en répandant des torrens d'écume; ou bien encore c'est une chaîne de hautes montagnes dont la cime sourcilleuse et chenue est toujours enveloppée d'un noir bandeau d'épaisses vapeurs. Oh! quelle volupté de se sentir mollement bercé par une brise embaumée le long de cette côte si riante, le soir surtout, quand le soleil éteint ses feux dans la mer de Honduras, que les pitons seuls des montagnes conservent encore une teinte dorée; quelques nuages blancs, irisés sur leurs bords, flottent comme de légers flocons de neige dans le vague de l'atmosphère; la mer est si douce alors, le ciel si pur, d'un azur si tendre et l'air est si harmonieux!... car il y a une harmonie inexplicable sous ce *beau climat* des tropiques!

Mais comme il est trompeur ce ciel qui promet aux marins tant de jouissances!... Un jour, c'était vers la fin du mois de juillet, nous rasions la côte méridionale de l'île de Cuba; toute la journée le soleil avait étincelé au milieu d'une atmosphère sans nuages, et avait répandu des torrens de lumière et de chaleur; il venait de se coucher pour nous, derrière les mon-

tagnes de la Jamaïque, et nous respirions l'air doux et parfumé que nous apportait la brise de terre. Peu à peu les montagnes se couvrirent d'épaisses vapeurs, qui s'amoncelèrent lentement à mesure que la nuit descendait sur la mer, et parurent bientôt comme un sombre diadême du milieu duquel jaillissaient de continuels feux. Long-temps ce ne fut pour nous qu'un magnifique spectacle; l'éclair entr'ouvrait la nue en serpentant, et à intervalles nous entendions les sourds éclats du tonnerre que les échos de l'air répétaient en longs murmures; mais ensuite la température du sol s'abaissant, produisit une soudaine accumulation des nuages, du sein desquels l'air condensé s'échappa en tourbillonnant, et se combinant avec la brise qui régnait déja sur les *flots*, produisit une violente rafale qui fondit sur nous avec la rapidité de la foudre. Nous eûmes à peine le temps de faire les manœuvres nécessaires à notre sûreté, et, malgré la promptitude de notre exécution, plusieurs voiles furent déchirées en mille pièces et emportées au loin dans les airs. Pendant deux heures, le vent souffla ou plutôt tonna avec une inconcevable furie, soulevant les vagues comme des montagnes et les brisant les unes contre les autres et dispersant l'écume à mesure qu'elle se formait. Quoique violent, il était chaud et sec comme le vent des déserts de l'Afrique; la haute température de l'atmosphère ne permettait pas encore aux globules vaporeux de se réunir en gouttes de pluie; mais quand l'abaissement de la

température se fut opéré, les nuages déversèrent sur nous des torrens de pluie, et avec elle aussi tomba toute la fureur de la tempête. Bientôt le calme revint, et le lendemain le soleil se leva radieux.

San-Yago est le principal port qu'on rencontre sur la côte sud de l'île de Cuba. La ville est bâtie au fond d'une baie profonde ou plutôt d'un petit golfe tortueux, dominé de chaque côté par des collines assez élevées; le vent s'échappant à travers les vallées qui les séparent, tombe en ricochant sur la mer, et en rend l'entrée très difficile, surtout à cause des haut-fonds dont le canal est semé. Le pilote qui nous conduisait fit une manœuvre habile dont chacun de nous fut frappé. Dans un endroit où le canal fait un coude, le vent qui s'engouffre dans une petite gorge de montagnes, change tout-à-coup de direction, et n'étant plus arrêté par la terre, souffle avec force; le pilote, instruit de cette circonstance, fit masquer rapidement les voiles de l'avant, et conserva le vent dans celle de l'arrière, de sorte que nous tournâmes presque sur nous-mêmes en un clin d'œil, dans un endroit où le canal est très étroit et où il y avait danger d'aller se jeter sur les roches, si la manœuvre n'avait pas été exécutée au moment précis. L'entrée du goulet et protégée par un fort qu'on nomme le Morro : quand les bâtimens pénètrent dans la baie, les gardiens les hèlent du haut des créneaux, et la voix, répercutée par les échos des collines d'alentour, retentit avec une intensité extraordinaire. San-Yago

était jadis le centre d'un immense commerce; c'est le premier comptoir important que les Espagnols aient élevé dans l'île de Cuba; au seizième siècle elle était la résidence de l'adelantade; depuis, une ville rivale s'est élevée sur la côte opposée, et les navires s'y sont donné *rendez-vous*. Mais aussi, peu habitués à voir des étrangers dans leur ville, les habitans les aceueillent avec bienveillance : l'esprit commercial n'absorbe pas tout, comme à la Havane. La ville est dans une situation charmante, en amphithéâtre sur le penchant d'une colline ; elle a quelques édifices remarquables, et entre autres la cathédrale, monument d'un goût recherché, élevé au milieu d'une belle place au haut de la ville. Ainsi que dans presque toutes les villes espagnoles, les églises y sont richement ornées, et les prêtres y ont une influence considérable. En général, les cérémonies du culte y sont célébrées avec une imposante solennité. Un matin que nous nous promenions dans la ville, la curiosité nous fit entrer dans une église; on disait la messe: la majesté du lieu, le grandiose de l'architecture mauresque et gothique, le silence profond qui régnait sous ses voûtes immenses au milieu desquelles notre vue se perdait, un peuple entier à genoux, la tête penchée vers la terre, le prêtre en habits sacerdotaux, qui nous apparaissait au bout d'une longue file d'arcades, au-dessus de sa tête un dais tout resplendissant d'or, et la lumière mystérieuse que jetaient sur sa figure les bougies qui

brûlaient sur l'autel, jointe au jour douteux des premiers rayons du soleil levant à travers les vitraux peints des fenêtres en ogive; tout cela nous frappa d'un religieux respect. On en était à la consécration; tout-à-coup l'orgue fait entendre une musique touchante, harmonieuse, sublime..... C'était vraiment le Dieu des chrétiens qui descendait sur l'autel.

La première impression que reçoit un étranger lorsqu'il se promène, le soir, dans les rues larges et silencieuses de la ville, a quelque chose de mélancolique et de sombre qui laisse dans l'ame une terreur secrète; c'est ainsi qu'on ne respire pas à l'aise quand on contemple, pendant la nuit, les murs noirs et les fenêtres grillées d'une prison. Les femmes y sont d'une beauté remarquable et d'un commerce charmant; elles comprennent l'amour à la manière espagnole: au milieu de la nuit, on entend toujours la voix tendre et mélodieuse de quelque amant qui soupire sous la fenêtre entr'ouverte de sa maîtresse. La ville possède un cirque magnifique; mais ce qui nous frappa plus que les courses de chevaux, ce fut la beauté des femmes; la réunion augmentait encore leur éclat naturel; il n'était pas rare de trouver jusqu'à six jolies figures dans la même loge. Le dimanche, quand la chaleur du jour est un peu tombée, les dames et les habitans aisés se promènent en *volantes;* ce sont des calèches extrêmement légères dans lesquelles on déploie un luxe extraordinaire; en dehors de la ville, il y a un joli bois où les voitures

se rendent à la file, comme au bois de Boulogne pendant la semaine sainte. Il y a très peu de Français dans la ville, et en général les étrangers y forment une société dictincte de la société espagnole.

Ce ne fut qu'avec regret que nous quittâmes cette ville où nous avons reçu un accueil charmant; et jamais le souvenir de San-Yago, de sa belle rade, de son délicieux climat et de ses femmes si belles et si attrayantes, ne s'effacera de notre mémoire.

De San-Yago au cap St.-Antoine, extrémité occidentale de l'île de Cuba, la côte est semée de ressifs et d'îlots qui rendent la navigation périlleuse. Cortez dans son expédition au Mexique échoua au milieu de ces rochers; aujourd'hui les navires s'en tiennent à grande distance. Dès qu'on a doublé le cap et qu'on se trouve à l'ouverture du canal de la Floride, les courans portent dans l'est avec tant de force, que malgré les vents contraires qui soufflent généralement dans ces parages, on se trouve bientôt par la longitude de la Havane.

La Havane!... Quel souvenir de richesses ce nom seul rappelle!... Que de trésors cette ville a envoyés en Espagne sous Charles-Quint et ses successeurs! Entrepôt général de toutes les possessions espagnoles en Amérique, c'était le point de réunion de ces fameux galions qui rapportaient en Europe l'or du Mexique et du Pérou.

La Havane est encore au premier rang des villes commerçantes; des milliers de navires de toutes les

nations se pressent dans sa rade, et c'est vraiment un spectacle curieux que de voir, le matin aux premiers rayons du soleil, cette forêt de mâts au sommet desquels flottent des pavillons de toutes les couleurs; et cependant la prospérité de cette ville commence à décroître; son éclat naguères si éblouissant s'efface peu à peu; déja les bâtimens n'y arrivent plus par multitude comme autrefois; et depuis que le cri d'indépendance a séparé de la domination espagnole le Mexique et le Pérou, l'or de ces deux contrées qui coulait à flots à la Havane, a cessé d'y *affluer*. Elle n'est plus l'entrepôt de tout le commerce des Indes occidentales; Vera-Cruz, Carthagène, qui autrefois la considéraient comme leur métropole, n'ont aujourd'hui aucune communication avec elle; la guerre les en a arrachées.

La ville est très bien fortifiée et une nombreuse garnison en assure la possession à la Péninsule; les rues sont larges, les maisons spacieuses, quelques-unes ont coûté plus de six millions de francs à leurs propriétaires; le gouverneur de l'île y occupe un magnifique palais; plusieurs églises sont fort riches; elle a surtout de belles promenades où le monde élégant se rend en volante, particulièrement le dimanche. — Près du palais du gouverneur, au lieu même où l'on dit que Christophe Colomb vint débarquer et plaça son camp, s'élève un monument en l'honneur de l'illustre navigateur : c'est une petite chapelle construite avec luxe et dans un goût mo-

derne; les Espagnols donnent à tous leurs monumens un cachet religieux. Sans doute c'est une belle idée que ce trophée destiné à conserver le souvenir d'un grand homme; mais il ont commis une profanation en abattant, pour le construire, l'arbre antique sous lequel l'illustre voyageur et ses compagnons prirent leur premier repas.

Le climat de la Havane est dévorant; chaque année des générations entières d'étrangers viennent s'y engloutir; la fièvre jaune, connue dans le pays sous le nom de *vomito negro* ou *prieto* (vomissement noir), y exerce d'affreux ravages : quelquefois les progrès du mal sont lents, d'autres fois il frappe avec la promptitude de la foudre. Nous vîmes, un jour, sur le quai, un négociant qui étourdissait tout le monde du bruit de ses affaires; tout-à-coup, il tombe entre les bras de ses esclaves; le *vomito negro* l'avait saisi : le soir, son convoi funèbre passait sous nos yeux. Long-temps, cette effrayante maladie avait été regardée comme incurable; tout l'art des médecins venait échouer contre elle; aujourd'hui, un de nos compatriotes, le docteur Belot, est parvenu à la traiter avec succès. Il plonge ses malades dans un bain d'eau chaude, leur ouvre les veines, et laisse couler le sang jusqu'à ce qu'ils tombent en défaillance; il les retire ensuite et les soigne avec un régime adoucissant : rarement ce traitement manque son but. On cherche encore les causes de ce cruel mal sans pouvoir les fixer exac-

tement; cependant, la position géographique de la Havane explique assez bien pourquoi ce fléau s'y fait sentir d'une manière particulière. Située dans un grand vallon entouré de tous côtés d'une chaîne de montagnes assez élevées, l'atmosphère qui l'enveloppe n'est pas suffisamment raffraîchie par les brises alternatives de la terre et de la mer qui soufflent la nuit et le jour; et les feux d'un soleil brûlant y dégagent continuellement des vapeurs dont la stagnation prédispose nécessairement les organes des hommes à cette dangereuse épidémie.

Tout est commerce à la Havane; la considération des hommes est taxée d'après la hauteur de leurs affaires et les millions sur lesquels ils spéculent. Il y a rarement de grandes réunions dans la ville; les soirées et les fêtes y sont peu en usage. Le soir, les parens et les amis se font des visites; on cause familièrement; on parle d'affaires, souvent on fait de la musique; les dames chantent des romances en s'accompagnant de la guitarre; on devise d'amour; l'amour est l'essence de la vie des femmes sous ce brûlant climat: cependant il est difficile de réussir auprès d'elles, à cause de la publicité des maisons dont les portes et les fenêtres sont toujours ouvertes pour rafraîchir l'air. Ce n'est qu'à grands frais qu'on mène une intrigue; il faut louer à prix d'or une maison d'honnête apparence, où la dame pense être supposée faire une visite; il faut acheter, au poids de l'or, les négresses et les esclaves qui l'en-

tourent, pour s'assurer de leur discrétion; chevaux, voitures, cochers sûrs, on paie tout cela avec de l'or et toujours de l'or. Mais comme l'amour sait bien vous dédommager de tous ces sacrifices pécuniaires!... Tout ce qu'une passion effrénée peut inspirer de tendresse, d'entraînement, de volupté, de dévergondage même, elles mettent tout en œuvre pour vous séduire et vous retenir. Oh, comme ils sont employés ces momens d'ivresse qu'on dérobe à des yeux d'argus!... Car les mères surveillent leurs filles avec un soin extraordinaire, et les maris sont très jaloux. Les Havanaises ne sont pas généralement belles, mais elles sont remarquables par leurs graces, et surtout par leur pied mignon qui, malheureusement est mal chaussé.

La jalousie et la fureur du jeu sont les passions dominantes chez les hommes. Il y a dans la ville beaucoup de maisons de jeu ou plutôt de tripots où, chaque soir, et toute la nuit, des hommes de toutes les couleurs et de toutes les classes viennent s'entasser. L'or roule à flots sur les tables, et le rateau du banquier le ramasse par monceaux. Le soir de chaque samedi, le nègre vient apporter le produit de ses travaux de la semaine; il jette sur la table les piastres et même les doublons qu'il a amassés, les perd avec un imperturbable sang-froid, et sort de l'antre avec le calme de la plus complète indifférence. Le spectacle de ces tripots n'est pas aussi hideux qu'en France; il se fait bien un profond silence

autour de la table, on n'entend que le roulement de la boule, et à chaque minute, les mots *rouge* ou *noir*, et puis le bruit du rateau et des doublons; mais la lumière des lampes qui jettent des reflets bizarres sur toutes ces figures les unes noires comme du jais, les autres blanches ou cuivrées ou olivâtres, ne montrent pas des traces d'un morne désespoir, comme dans notre pays. Les traits ne se déforment pas; ils ne se crispent pas à l'annonce d'un numéro; c'est la soif seule du gain qu'ils expriment; mais jamais le sombre abattement qui mène au suicide ne vient s'y graver. La jalousie et la soif de l'or ensanglantent presque toutes les nuits les rues de la ville; il est rare que chaque matin quelque cadavre ne vienne accuser à la fois, et l'immoralité des habitans, et l'horrible insouciance de la police. Les coups de poignard sont très fréquens; il y a des gens qui font métier d'en donner; on les achète, pour ainsi dire, depuis une piastre jusqu'à un doublon, selon la profondeur de la blessure que l'on veut faire à son ennemi; pour un doublon le coup est mortel. Ce qui est inexprimable, c'est l'impassibilité avec laquelle les passans qui rencontrent un cadavre sanglant sur le trottoir, le retournent et examinent ses blessures; si l'endroit est bien choisi, la plaie sans déchirures, nette et profonde, ils se relèvent en disant froidement: *es bien.* (C'est bien.) La police, par sa négligence, semble favoriser ces crimes, et les lois les appuient en quelque sorte.

Que les cris *au meurtre ! à l'assassin !* se fassent entendre dans la rue ; vite, chacun ferme ses portes, reste clos chez soi; nul ne met le nez dehors; il y a une amende pour l'habitant devant la maison duquel un homme tombe assassiné si la porte est ouverte. Du reste, toute cette race d'assassins est lâche; la moindre résistance les fait fuir.

A la Havane, et dans tous les environs, on trouve un insecte remarquable auquel les habitans donnent le nom de cucullo ; il est de la grosseur du hanneton, mais plus plat et plus long, et ainsi que lui, c'est le soir qu'il prend ses ébats ; son corps est divisé en deux parties, et il porte un peu au-dessus des yeux deux points semblables à des verres lenticulaires, lesquels, à l'état de repos de l'insecte, sont d'un jaune pâle et terne comme l'opale, mais qui prennent un éclat soudain et jettent une vive lumière bleuâtre dès qu'il se met en mouvement. Les femmes y attachent certaines idées superstitieuses; les demoiselles avec lesquelles nous entretênions quelques relations d'amour, nous faisaient présent de ces insectes avec recommandation d'écrire nos lettres à la lumière qu'ils répandaient, comme si cette phosphorescence avait quelque chose de mystique qui protégeât les amans. Certaines femmes les attachent en guirlandes au bas de leurs robes, ce qui leur donne un éclat du plus pittoresque effet. La phosphorescence s'éteint avec la vie de l'insecte.

Qu'il est fertile le sol de cette belle île de Cuba !

il suffit de gratter légèrement la terre pour en obtenir des fruits délicieux et d'excellens légumes; la végétation y marche avec une rapidité extraordinaire, le sucre et le café y abondent. Sans les cruelles maladies qui la dépeuplent, ce serait un paradis terrestre. Cependant, il y a dans l'intérieur quelques contrées où les habitans jouissent d'une santé robuste et vivent très vieux.

La population se partage en blancs, mulâtres et nègres; hommes libres et esclaves. Quoique le nombre de ces derniers y soit très considérable, il y a peu d'apparence néanmoins que l'esprit de révolte vienne renouveler dans cette île les sanglantes scènes de Saint-Domingue; le joug de l'esclavage n'est pas aussi pesant dans les possessions espagnoles que dans les colonies françaises. Un nègre, mécontent de son maître, peut se faire acheter par un autre, moyennant une somme peu élevée, et les autorités du pays facilitent par tous les moyens imaginables le rachat des nègres par eux-mêmes. Ce n'est qu'aux esclaves nouvellement arrivés de la côte d'Afrique que le joug paraît insupportable. Nous fûmes témoins d'un exemple extraordinaire de résolution et d'amour de la liberté. M. Belot avait acheté une jeune et belle négresse arrivée depuis peu de la côte de Guinée; cette fille qui se tenait toujours à grande distance des autres nègres, faisait exactement son ouvrage, et travaillait avec une ardeur inexplicable à apprendre la langue espagnole.

Lorsqu'elle fut en état de la parler assez couramment, elle alla trouver son maître, et prenant une attitude théâtrale : « Je suis la fille d'un prince, lui dit-elle, j'étais destinée à régner sur ma tribu : les blancs m'ont prise, ils m'ont enchaînée et amenée sur cette terre. Aujourd'hui je suis ton esclave, mais j'ai le cœur trop haut pour l'être encore. Si je ne me suis pas tuée plus tôt, c'est que j'ai voulu t'apprendre quel est le sang qui coule dans mes veines..... » Et elle se coupa la gorge. Cependant, au milieu des montagnes de l'île, il reste encore quelques descendans des premiers colons espagnols, race dure et presque féroce, qui a conservé les habitudes de ses ancêtres ; ce n'est qu'avec le fouet et le bâton qu'ils font marcher leurs nègres. Cette peuplade a un type particulier de physionomie ; leurs traits ont une expression âpre et sauvage ; quelques-uns portent le costume des compagnons de Fernand Cortez.

Quelquefois cette riche et brillante île est ravagée par des ouragans et de violens coups de vent qui descendent avec fureur du nord de l'Amérique, et qui se précipitant vers la côte de la Colombie, dévastent tout ce qui se trouve sur leur passage : les habitations sont renversées, les arbres déracinés, les terrains bouleversés de fond en comble, et les navires, à l'ancre dans la rade, exposés aux plus grands dangers.

Avant de quitter l'île de Cuba, jetons un coup

d'œil sur son état politique dans ses relations avec la métropole. L'Espagne ne conserve plus, pour ainsi dire, qu'une autorité titulaire sur cette colonie qui a aujourd'hui son administration particulière; cependant elle en tire encore des sommes considérables; l'île entretient à ses frais toutes les belles troupes que la Péninsule envoie pour défendre ses ports et maintenir l'action du gouvernement; elle donne, en outre, 45 millions pour l'entretien d'une marine destinée à protéger son commerce; malheureuse marine! qui devait assurer la gloire du pavillon espagnol, et qui autrefois dominait sur ces mers avec tant d'éclat, maintenant réduite à rien..... un vaisseau délabré, quelques frégates et corvettes à peine en état de tenir la mer. La dissolution des liens qui attachent cette colonie à l'Espagne est imminente si le gouvernement persiste dans son absurde politique. Depuis long-temps l'île réclame la liberté de communication avec le Mexique et le Pérou; c'est pour elle une nécessité de commerce, car sa décadence sera rapide si on ne fait promptement cette concession; et le cabinet de Madrid, sourd à toutes les représentations de la raison, s'obstine à ne voir dans les nouveaux états indépendans de l'Amérique, que des rebelles qu'il faut châtier. C'est un entêtement semblable qui a détaché l'Amérique septentrionale de l'Angleterre, et il est probable que les mêmes fautes auront le même résultat. L'Espagne, dans son aveuglement, menacera

envain; l'intérêt des peuples parle bien haut ici, et les forces de la métropole sont bien éloignées et bien faibles.

Quand on quitte la Havane pour se rendre à la Vera-Cruz, on peut serrer de près la côte de l'île de Cuba jusqu'au banc de roches nommé les Colorados, fameux par plus d'un naufrage; on jouit ainsi d'une vue charmante, car toute cette partie du littoral de l'île offre une multitude de sites gracieux ou pittoresques: les deux plus remarquables sont les Cabaños (les cabanes), petit hameau situé sur un plateau verdoyant et qui, de loin, ressemble aux cabanes des bergers de l'Arcadie, et l'entrée de la rade de Baya Honda (baie profonde), dont on voit les eaux pénétrer à travers le massif de verdure qui revêt toutes les collines voisines. Bientôt on aperçoit la côte de l'Yucatan, cette terre sur laquelle, aux premiers jours de la conquête, les compagnons de Grijalva avaient fait tant de récits fabuleux. Son aspect est agréable; elle est basse, couverte d'arbres; de distance en distance une tour de reconnaissance, un petit village de pêcheurs viennent varier le tableau, et le château de Sisal présente un joli point de vue. Tandis que nous côtoyions cette terre, un petit oiseau-mouche émeraude, las de sa course, vint s'abattre au milieu de nous; je le pris; comme il étincelait aux rayons du soleil! son plumage brillait à chaque instant d'un nouvel éclat; tantôt on eût dit qu'il était tout couvert de rubis, tantôt c'étaient des éme-

raudes, un instant après on distinguait la couleur de la topaze; c'était un changement continuel, et son collier présentait à la fois les feux des pierres les plus précieuses. Je le nourris long-temps; il venait se poser sur mon menton et dardait avec une inconcevable rapidité sa langue dans ma bouche pour y pomper le sucre que j'y faisais fondre.

Plus loin, dans l'enfoncement du golfe, on trouve Campêche; ce n'est pas un port; les bâtimens qui, pendant la belle saison, y vont prendre du tabac ou du bois de teinture, mouillent en pleine côte, à plusieurs lieues de la ville. Puis, par le travers de l'isthme de Téhuantepéc, on voit l'embouchure du Goazacoalco.... Ce nom rappelle une désastreuse entreprise où tant de nos malheureux compatriotes, déçus par de trompeuses promesses, sont allés périr dans la plus affreuse misère. Nous citerons le fait en peu de mots. Le gouvernement mexicain avait conçu le projet de faire communiquer entre eux les deux Océans; deux rivières considérables qui sillonnent l'isthme de Téhuantepéc, offraient le moyen de réaliser cette idée; l'une, le Goazacoalco, se dirige vers l'est et va décharger ses eaux dans le golfe du Mexique; l'autre, le Chemilapa, court à l'ouest et se jette dans la mer du Sud; un canal de sept ou huit lieues eût suffi pour joindre leurs eaux, et d'abord il fallait qu'elles fussent navigables. Mais les vastes contrées qui les entourent sont couvertes d'antiques forêts et de savanes habitées seulement par des bêtes fauves, et par quelques

Indiens peu éloignés eux-mêmes de l'état sauvage; on voulut défricher les rives du fleuve et les rendre habitables, et l'on offrit, à cet effet, des terrains à tous les individus qui voudraient venir les coloniser. Un intrigant, M. Giordan, se saisit avidement de cette offre et résolut de l'exploiter à son profit. Il fit entendre à M. Laisné de Villevesque qu'il y avait là une magnifique spéculation à faire; il suffisait d'annoncer par toute la France que le gouvernement mexicain venait de lui concéder d'immenses terrains sur les rives du Goazacoalco, et qu'il était prêt lui-même à les vendre à son tour à ceux qui se présenteraient pour les défricher et les habiter. Les circulaires vantèrent le climat du Mexique, sa douceur, la fertilité du sol, les trésors que l'industrie y ferait naître comme par enchantement; c'était un véritable Eldorado. Le nom d'un député de la France, la modicité du prix (car la terre se vendait à Paris un franc l'arpent), le besoin du changement séduisirent un grand nombre d'artisans et d'industriels, dont alors la France regorgeait, et de tous les côtés, on se présenta pour aller coloniser la terre de concession. Ce qu'il eût fallu surtout, c'eussent été des hommes habitués aux pénibles travaux des champs, pour défricher ce sol fertile sans doute, mais inculte, et où jamais la hache de l'homme n'avait pénétré. Au lieu de cela, l'expédition se composait d'artistes, d'horlogers, de serruriers, de chefs d'ateliers dont quelques-uns vendirent des fonds de commerce qui

qui s'échappent de temps en temps de son cratère et jouent autour de sa cime... Le matin, lorsque le ciel est sans nuages, c'est un beau spectacle que de voir les sommets des montagnes se dessiner suivant une ligne sinueuse d'un bleu plus foncé que l'azur, tandis que le pic, éclairé le premier des rayons du soleil, en reflète les feux dans tous les sens et paraît resplendissant comme une immense pyramide de diamants et d'émeraudes au-dessus du voile bleuâtre sous lequel la nature dort encore. A mesure que la terre s'échauffe, les vapeurs s'élèvent graduellement, se réunissent en nuages qui tantôt couvrent le pic d'un épais rideau, et tantôt, chassés par une brise légère, le laissent étinceler seul au milieu des cieux. Tout ce prolongement de la Cordillère est une chaîne de montagnes porphyriques qui forment un plateau très élevé, terminé par le Coffre de Pérote, montagne de 4,088 mètres de hauteur, assez ressemblante à un énorme sarcophage.

Vera-Cruz. Deux fois cette ville a changé de place; deux fois la fièvre jaune en a dévoré les habitans: située d'abord près d'Antegoa, puis au bord de la petite rivière de Medelin, elle s'est enfin fixée au lieu qu'elle occupe aujourd'hui sur le rivage de la mer, en face de l'îlot et du château de St.-Jean de Ullua; Ullua! est le premier cri qu'entendirent les Espagnols en mettant le pied sur le sol mexicain! Naguères, soumise à la domination du roi d'Espagne, la Vera-Cruz s'élevait fière d'un immense com-

merce, d'une population nombreuse, de richesses colossales et de somptueux édifices; la liberté entraînant avec elle la licence et la guerre civile, est survenue; et aujourd'hui cette cité n'offre plus, autour de ses murailles, qu'un amas de ruines, et dans ses rues presque dépeuplées, que de longues files de maisons qui rappellent de loin une splendeur éclipsée. Qu'elle était chère à l'Espagne, quand de son port sortaient, chaque année, des flottes chargées de l'or des mines du Mexique! Ses rues sont larges, se coupant à angles droits, avec des trottoirs en plâtre battu, bien unis, sur lesquels il est agréable de marcher: les maisons sont basses, rarement de plus d'un étage, de sorte que la lumière et l'air peuvent pénétrer et circuler librement partout; et c'est un grand avantage sous un climat brûlant où, pendant la journée, il est impossible de résister à l'ardeur du soleil. Le soir, on peut respirer, à son aise, un air frais sur les terrasses dont toutes les maisons sont couvertes. La police intérieure de la ville, celle surtout qui concerne la propreté est très négligée; on dirait qu'elle est confiée seulement à des bandes d'oiseaux, du genre des vautours, que les habitans nomment zopilotos. On en rencontre à chaque pas; quelques-uns sont gros comme des dindons; ils dévorent les chiens et les chats morts et les lambeaux de viande qui tombent des boucheries. Malgré la voracité avec laquelle ces oiseaux se nourrissent des débris de toutes les matières animales, de tous côtés s'élèvent des

miasmes putréfiés qui font faire la grimace aux gens les moins délicats. Les environs de la ville ne présentent qu'une terre aride, sablonneuse et sans culture; cependant la promenade (el paseo) qui suit les rives d'un petit ruisseau, présente un aspect gracieux; on y trouve au moins un peu de verdure. C'est ce ruisseau qui alimente les fontaines de la ville par des conduits pratiqués sous le sol.

Si nous jetons un coup d'œil sur les habitans du pays, nous les voyons partagés en deux classes bien distinctes : les créoles mexicains et les Indiens; nous ne parlerons ici ni des Mestizos ni des nègres; ils sont en petit nombre, et d'ailleurs, depuis l'abolition de l'esclavage, ils ne forment plus une caste à part. Les créoles ou individus nés au Mexique de sang européen, sont la race par excellence; on n'en trouve jamais dans la lie du peuple, quoique divisés en trois classes, les commerçans ou industriels, les agriculteurs et les nobles; cette dernière qualification se maintient encore malgré la loi qui abolit la noblesse. Ils sont tous également fiers du titre de Mexicain, fiers surtout d'avoir chassé les Espagnols, car ce sont eux qui ont fait la révolution. Ils étaient déja riches avant la révolution, et ils ont encore augmenté leurs richesses de celles de leurs oppresseurs. Le costume des créoles agriculteurs aisés est charmant; il ressemble à celui des habitans de l'Andalousie; un chapeau gris, bas et à larges bords, de dessous lequel s'échappe un mouchoir blanc qui tombe négli-

gemment sur leurs épaules, une chemise en toile fine d'une blancheur éblouissante, décolletée et bordée d'une fraise ou plutôt d'un large jabot; un pantalon de drap bleu, fendu sur le côté par le bas, orné, près du mollet, d'une rangée de gros boutons bombés en argent, et retenu sur les hanches par une large ceinture en soie rouge avec des franges en or; des brodequins en maroquin rouge ou jaune; un air leste, dégagé, théâtral..... C'est Figaro.

Les Indiens sont tellement rapprochés de l'état sauvage qu'ils connaissent à peine les premiers élémens de la civilisation; ils sont superstitieux, et leurs prêtres conservent sur eux une influence considérable; on peut dire d'eux, qu'en embrassant la religion chrétienne, ils n'ont fait que changer d'idoles. Le système machiavélique de l'Espagne s'attachait à épaissir autour d'eux les ténèbres de l'ignorance pour assurer sa domination. Leur sobriété extraordinaire, leur apathie et leur nonchalance naturelle coutribuent à les maintenir dans un état d'infériorité. Des tortillas, quelques fruits des forêts, cela suffit à leur nourriture; un caleçon et une chemise de toile, voilà leur vêtement; la manga leur sert de manteau, de couverture, de lit et souvent de maison; c'est comme le caban des Bédouins. Quoique d'un caractère doux, ils sont généralement guerriers, et comme au temps de leurs ancêtres, s'attachent à un chef de leur choix.

Les étrangers, Français, Américains, Anglais,

constituent une classe à part qui a une grande influence dans le pays, et c'est tout simple : il est dans le cœur de l'homme de donner peu de soin à la conservation de ce qu'il a acquis sans peine; aussi les Mexicains riches par l'expulsion des Espagnols, négligent-ils l'administration de leurs biens; ils font la sieste une partie du jour, et consacrent le reste au jeu ou à d'autres vices. Ils laissent donc la gestion de leurs affaires à des étrangers; ce sont des étrangers qui sont à la tête des exploitations des mines; haut et petit commerce tout est entre leurs mains; quelques-uns ont acquis des fortunes considérables, et l'on sait que la considération accompagne presque toujours la fortune.

En général, quoique affranchis du joug des Espagnols, les habitans retiennent les vices de leurs anciens maîtres; ils sont encore dominés par un reste de fanatisme et de bigoterie; aussi rencontre-t-on partout des églises, dont quelques-unes rappellent le luxe des conquérans; la révolution qui a renversé tant de choses a respecté les lieux consacrés au culte. Autour des autels l'or resplendit de toutes parts, et d'ailleurs l'aspect des églises espagnoles frappe bien plus l'imagination que celui des nôtres; prédisposé par les objets extérieurs, on partage involontairement cette respectueuse terreur dont semblent frappés tous les assistans qui, à genoux sur la pierre, les mains croisées sur la poitrine, le front baissé vers la terre ne sont que difficilement distraits de la

contemplation intérieure de leur Dieu. Cependant, il est impossible de ne pas rire un peu de la cagoterie de quelques chauds prosélytes qui écoutent la messe les bras élevés et immobiles comme Moïse sur la montagne; peut-être alors demandent-ils pardon au ciel d'un assassinat qu'ils vont commettre, car dans ces pays autrefois espagnols, les coups de poignard sont fréquens, et plus d'une croix peinte sur les murailles des maisons indique au passant les lieux où tombèrent frappées à mort plus d'une victime de haines particulières. Dans ces pays superstitieux où les lois humaines se taisent si souvent sur les crimes, la religion répète sans cesse aux hommes qu'il est un Dieu vengeur des forfaits, et souvent elle oppose ainsi un frein à leurs passions.

La rade de la Vera-Cruz n'est abritée que par l'îlot de Ullua et par quelques ressifs à fleur d'eau, qui la protègent un peu contre la mer. On ne conçoit pas comment les Espagnols, au temps de leur puissance n'ont pas construit un môle circulaire qui pût rendre tenable pendant l'hiver le mouillage de cette ville si importante pour le commerce. Depuis la déclaration de l'indépendance, les bâtimens de guerre étrangers ne sont plus admis auprès du château; ils sont obligés de se tenir à 3 milles de là environ, à peine abrités des coups de vent par la petite île de Sacrificios: la crainte d'une surprise a dicté cette mesure sévère de précaution. Sacrificios (l'île des Sacrifices) n'est autre chose qu'un amas de sables

accumulés sur un banc de madrépores et de coraux, dont cette partie de la côte est semée : sa surface est couverte de roseaux que le vent du nord qui souffle constamment dans ces parages a tous inclinés du même côté. Son nom lui vient de ce que, quand les Espagnols la découvrirent, il y avait sur sa pointe *sud* un temple consacré aux dieux des Indiens; les prêtres venaient d'immoler des victimes humaines, dont les membres palpitaient encore sur l'autel, et le sang fumait sur le pavé..... Aujourd'hui on aperçoit à peine des débris de ce temple, et des fouilles faites à l'entour ont fait découvrir une assez grande quantité de reliques indiennes, de petites statues et autres hochets de la superstition des temps reculés. En général, le Mexique est semé de ces fétiches; elles ont cela de ressemblant avec les statues égyptiennes que les membres sont fixés au corps : nous en vîmes beaucoup; plusieurs portaient sur la tête une coiffure analogue au chapeau à trois cornes des frères ignorantins. Quand les Espagnols furent chassés du Mexique, Sacrificios fut le dernier point qu'ils abandonnèrent. L'amiral Laborde y avait fait élever des casernes pour servir de refuge à ses malheureuses troupes; tout est détruit aujourd'hui; on n'en retrouve plus que les fondations.

Le climat de cette partie du littoral nommée Tierra Caliente (terre brûlante) est dévorant; il est terrible surtout pour les habitans de l'intérieur, habitués à une température agréable, car il n'y a peut-

être pas de pays au monde qui offre des inégalités de climat plus grandes que le Mexique. C'est une conséquence de la configuration du sol ; le centre est occupé par une chaîne de montagnes très élevées, prolongement de la Cordillère-des-Andes, dont la cime atteint quelquefois la région des neiges perpétuelles : delà, jusqu'au rivage de la mer, le sol descend en pentes variées, de telle sorte que l'on trouve successivement des zones assez considérables en étendue où le froid empêche toute végétation, d'autres où l'on jouit d'un climat tempéré ; d'autres enfin où la chaleur est accablante ; c'est ce qui arrive à la Vera-Cruz. Pendant l'hiver, il y règne des coups de vent du nord d'une impétuosité extraordinaire ; les habitans les connaissent sous le nom de Nortes (les Nords); ils distinguent le *Norte Chiquito* (petit nord) et le *Norte Büeno* (bon nord) selon les degrés de leur intensité. Leur direction varie du nord-ouest au nord-est ; ceux du nord-est sont plus impétueux et plus courts, ceux du nord-ouest plus humides et de plus longue durée. Il y a quelques signes précurseurs de ces coups de vent qui se répètent jusqu'à deux fois en une semaine, dans la saison où ils sont le plus fréquens. Leur cause première est toujours la raréfaction de l'air par la chaleur ; quand le soleil a déterminé une grande élévation de température sur les montagnes du Mexique, les nuages qui les recouvrent ordinairement s'élèvent dans les régions supérieures, et l'on aperçoit distinc-

tement leurs sommets; c'est l'indice fatal : l'air condensé des parties septentrionales de l'Amérique se précipite pour remplir l'espace vide que la dilatation a occasioné et produit ces rapides courans d'air si effrayans pour les navigateurs. Les naufrages sont fréquens sur cette côte où les courans de la mer ajoutent encore aux dangers de l'atmosphère. Il y a trois ans, une corvette américaine, *Hornet* (le Frêlon) appareilla dans un de ces coups de vent, et disparut sans que depuis on en ait jamais entendu parler. C'est une chose remarquable que ces Nortes aient une certaine relation avec la marée; leur maximum d'intensité coïncide ordinairement avec le point culminant de celle-ci, et ainsi de leurs divers périodes. Il serait intéressant que les bâtimens qui passent plusieurs mois d'hiver à l'ancre dans ces parages, observassent le baromètre et le thermomètre pendant que ce vent souffle; quoique sous les tropiques les variations barométriques soient de peu d'étendue; cependant il est probable qu'une longue série d'observations mènerait à un résultat curieux.

La Vera-Cruz est souvent ravagée par la fièvre jaune; on a fait beaucoup de recherches sur cette terrible épidémie, sans pouvoir parvenir à des conclusions satisfaisantes; il paraît seulement que sa position géographique est une cause au moins aussi déterminante que la chaleur du climat. La ville est bâtie sur une plage de sable demi-circulaire, d'un mille environ de rayon, élevée de quelques pieds

seulement au-dessus du niveau de la mer; la circonférence de cette zone est occupée par un double rang de dunes au milieu desquelles croupissent les eaux pluviales qui n'ont aucun écoulement, et d'ailleurs ces dunes apportant un obstacle aux brises du large, concentrent autour de la ville les miasmes infects qui s'en élèvent de toutes parts. L'apathie naturelle des habitans laisse subsister ces dunes. Derrière s'étendent les immenses forêts du Mexique, forêts vierges en beaucoup d'endroits, et qui n'ont que rarement encore redit les pas de l'homme. Elles sont percées de plusieurs routes qui établissent la communication entre les différentes villes du pays; mais ces routes sablonneuses sont difficiles et pénibles, et le transport des marchandises ne s'y fait qu'à dos de mulets; entre Mexico et la Vera-Cruz, 70,000 de ces animaux sont employés à ce service. La relation suivante donnera peut-être une idée de ces forêts et de leurs habitans.

Au mois de décembre 1831, quatre voyageurs français firent une excursion aux environs de la Vera-Cruz, dans le double but de se procurer le plaisir de la chasse et d'explorer le pays : ils eurent d'abord à traverser la zone de sables mouvans entrecoupés de quelques mares d'eau infecte qui entourent la ville, et forment son enceinte extérieure, puis ils entrèrent dans la forêt vieille comme le temps et souvent impénétrable. La première journée n'eut rien de remarquable, seulement ils furent

émerveillés du grand nombre d'oiseaux curieux qui fourmillent dans ces bois. Les cardinaux au corsage rouge comme du feu, les picocanoas (toucans) au long et large bec jaune, et mille autres qui brillent des couleurs les plus riches et les plus variées; et au milieu du gazouillement et des cris de ce peuple ailé et bruyant, la voix du *moqueur* se faisait distinguer; son gosier est si harmonieux et si flexible qu'il imite les chants de tous les oiseaux en les tournant en ridicule. Ils passèrent la nuit dans un *rancho*, espèce de ferme, où, quoique assez mal couchés, ils purent cependant dormir à l'abri des intempéries de l'air, et surtout des piqûres de moustiques. Le lendemain ils se jetèrent dans le plus fourré des bois, guidés par un Indien qui les conduisait à travers des sentiers étroits à lui seul connus. Ces sentiers que les Indiens pratiquent au milieu des forêts sont vraiment curieux; pour les faire, ils coupent avec leurs *machetes* les branches qui gênent le passage, ou les courbent en arceaux au-dessus de leurs têtes, de sorte que l'on voyage sous une voûte de verdure qui a quelquefois 20 ou 30 lieues de longueur. Dans la journée, ils arrivèrent à une savane au milieu de laquelle était un marais couvert, en grande partie, de joncs et de roseaux; sur ces bords s'élevaient deux ou trois cabanes d'Indiens, dont ils reçurent un accueil amical. Parmi les roseaux, on entendait les airs d'une multitude de canards sauvages, dont les têtes se montraient à intervalles au-dessus

de la surface de l'eau, et les voyageurs tournèrent le marais dans l'espoir d'en tuer quelques-uns; mais le gibier se tenait toujours hors de la portée de leurs fusils. Ils commençaient à se dépiter lorsqu'un des chasseurs séparé des autres, aperçut dans les joncs une pirogue extrêmement légère; enchanté de sa découverte, il saute dans la pirogue, coupe le faible lien qui la tenait amarrée à la rive, et d'un coup de pagaye, il arrive près de l'endroit où les canards se trouvaient réunis : alors fier comme Neptune il se dressa, jouissant de la surprise de ses camarades qui ne s'attendaient pas à le voir surgir tout-à-coup au milieu du marais. Il voyait très distinctement une grande bande de canards, et déja il avait appuyé son fusil contre son épaule, le doigt sur la détente, prêt à faire carnage, lorsque, pour mieux ajuster ses coups, il porte le pied droit un peu en avant et de côté, ce dérangement des poids détruit l'équilibre du bateau qui chavire sur-le-champ, et le chasseur plonge dans l'eau la tête la première. Il fut court l'intervalle de temps que sa tête mit à parcourir l'arc de cercle qui la séparait de la surface de l'eau, et cependant combien d'étranges pensées vinrent l'assaillir !..... Quels hôtes allait-il trouver sous la natte d'herbes aquatiques qui occupait le fond de l'eau ? Dans tous les pays, on raconte des histoires de caïmans dévorateurs d'hommes qui font dresser les cheveux de la tête. Ainsi, dès qu'il fut en état de remuer dans l'eau, saisi de terreur, il abandonna fusil, gibe-

cière et pirogue et se sauva à la nage jusqu'au rivage; il ne s'arrêta que quand il sentit le sol sec et ferme sous ses pieds. Ses camarades accoururent bientôt à ses cris; mais avant de se décider à retourner chercher ses armes, il demanda aux Indiens s'il y avait des caïmans dans le marais : soit que la question ait été mal faite ou mal comprise, la réponse des Indiens fut négative; alors il partit de nouveau, plongea, retira son fusil, sa gibecière et la pirogue et revint sur la rive. Mais quel fut son effroi lorsqu'en quittant le marais, une énorme tête cuirassée apparut à la surface de l'eau.... Ces écailles noirâtres, ces yeux enfoncés, ce museau pointu, cette tête d'une forme semblable à celle d'un cochon, cette vaste gueule qui montrait en s'entr'ouvrant une double rangée de dents pointues et tranchantes; c'était la tête d'un caïman qui sortait du fond de l'eau pour respirer plus à l'aise.

Après être resté quelque temps à sécher les habits de leur compagnon, les chasseurs reprirent leur route.

La vue de ces forêts impraticables et neuves est bien intéressante pour un Européen; la végétation y est d'une vigueur inconnue dans nos climats; on ne peut s'empêcher d'admirer ces gros arbres dont l'écorce est si verte et si unie qu'ils semblent la pousse d'une seule année; à leurs pieds la terre est couverte d'une couche épaisse de feuilles et de branches mortes, accumulées par une longue période de siècles,

et qui forment une croûte liée par des lianes qui la sillonnent dans tous les sens; souvent les rayons du soleil percent la voûte de verdure qui s'étend sur votre tête et produit de très jolis effets de lumière; mais quelquefois aussi quand on arrive aux endroits les plus serrés, le feuillage devient si touffu, l'ombre si épaisse, l'air si frais qu'on ne peut se défendre d'une certaine terreur religieuse..... de cette secrète terreur que Tacite appelle le dieu des Germains. On ose à peine parler dans la crainte que les échos de la voix n'éveillent quelque ancien dieu des Indiens et qu'on ne voie tout-à-coup marcher au milieu de la sombre horreur du bois, quelqu'une de ces gigantesques idoles auxquelles les prêtres immolaient des victimes humaines. Les oiseaux mêmes, ordinairement si bruyans, respectent ces asiles; il semble qu'ils soient aussi sous le charme; ils fuient ces retraites profondes, ou quand par hasard ils s'y aventurent, ils ne s'y livrent plus à leurs joyeux ébats. La physionomie des Indiens ajoute encore à l'effet du spectacle qui vous environne: naturellement grave, mélancolique et taciturne, l'Indien semble toujours pensif et préoccupé; il aime à mettre du mystérieux partout, et quand vous l'interrogez, ses réponses laconiques autant en gestes qu'en paroles, ses yeux qui prennent alors une expression bizarre, tout cela frappe l'imagination et jette l'ame dans d'étranges rêveries. Là, rien ne rappelle plus le monde sensible tel que nous le connaissons; c'est l'imagination qui

se charge d'en construire un nouveau, et il varie avec les individus; mais personne n'échappe à l'influence de cette position neuve et frappante.

Vers le soir, nos voyageurs atteignirent la lisière d'une petite plaine ou savane couverte de joncs secs; ils y trouvèrent quelques cases d'Indiens où ils résolurent de passer la nuit. Après avoir pris langue avec les habitans et être convenus des préparatifs du souper, ils parcoururent les alentours. Le vent du nord venait de s'élever, et déja il soufflait avec violence; ses longs mugissemens remplissaient les forêts; tous les oiseaux se taisaient d'effroi, et blottis sous le feuillage, ils avaient laissé coucher le soleil sans le saluer de leurs chants d'allégresse; à intervalles, les échos retentissaient du bruit que faisait en tombant quelque vieux chêne brisé en éclats ou déraciné sous l'effort de la tempête. Pour des marins si souvent témoins de la lutte des élémens, c'était encore un spectacle plein de charmes que ces violentes raffales qui faisaient onduler la cime des forêts comme la surface de l'Océan, et ces éclairs qui s'échappant d'épais nuages glissaient à travers le massif des arbres et ces coups de tonnerre que les échos redisaient mille et mille fois....

Après avoir admiré quelque temps cette scène majestueuse, ils revinrent à la case pleins de gaîté et surtout animé d'un vif appétit. Quelque bien acceuillis qu'ils fussent par les hôtes, ils ne purent se défendre d'un instant d'inquiétude. Lorsqu'ils se pré-

sentèrent à la case, il était nuit, et en se baissant pour passer la porte, le premier objet qu'ils virent devant eux, c'était un Indien de haute taille à la figure sévère et bohémienne, l'œil fixe et sauvage, la main appuyée sur un grand sabre dégaîné, et planté là immobile comme un suisse en faction. La cabane n'était pas éclairée, et l'on ne pouvait distinguer les objets que par la lueur qui s'échappait du foyer où cuisait le souper; et cette lumière douteuse jetait sur la figure cuivrée de l'Indien un reflet rougeâtre qui lui donnait l'air un tant soit peu diabolique. Leur premier sentiment fut la surprise; ils s'arrêtèrent soudain, et leur première parole fut: « Que diable fais-tu de cela? » (Que diavolo hace ousteol di es?) La réponse fut laconique et prononcée d'un ton d'indifférence : C'est la coutume (Es la costumbre.) En effet, les Indiens ne quittent jamais leur *machete* (espèce de sabre); elle leur sert d'arme offensive dans les combats, de hache dans les forêts, et d'ornement militaire aux jours de fête; sans cesse ils l'ont à leur côté, et la nuit, elle repose près d'eux à leur chevet.

Bientôt le souper fut dressé sur une table boiteuse, autour de laquelle nos voyageurs se réunirent après avoir déposé tout leur attirail de chasse; l'hôte avait deux filles jeunes et assez gentilles qu'ils s'empressèrent galamment d'inviter au festin, et tous, assis sur des escabelles ou des morceaux de bois, ne songèrent plus qu'à faire joyeusement honneur à la

cuisine indienne. Quelle scène bizarre et fantastique, bien digne des pinceaux d'Hoffmann, offrit alors l'intérieur de la cabane! Des torches de paille trempées dans la résine servaient de flambeaux, et leur flamme agitée par le vent qui pénétrait dans l'intérieur de la case, jetait sur tous les objets une lueur vacillante et douteuse, d'un aspect cadavéreux; dans un coin, les derniers éclats d'un feu mourant s'échappaient encore de l'âtre, près duquel une vieille Indienne accroupie soignait un pot de terre fêlé en plus d'un endroit, et qui contenait le second service (spesattima). Ses joues étaient creuses, ses yeux caves, ses traits plissés, une longue chevelure grisonnante couvrait ses épaules; elle ressemblait parfaitement à une sorcière; à l'entrée, près de la porte, restait debout l'immobile factionnaire; quelquefois les muscles de son visage se contractaient, quand le vent trop violent et trop froid soulevait son pagne, et il montrait de belles dents dont la blancheur ressortait sur son teint cuivré, et ses grands yeux hagards paraissaient comme deux globes phosphorescens quand la flamme des torches se réflétait sur la surface lisse et brûlante de leurs orbites; près de là, étendu sur sa manga (1), le chef de la famille, vieillard en cheveux blancs (2), regardait, impassi-

(1) Espèce de manteau.

(2) Quelques voyageurs ont dit que les cheveux des Indiens ne blanchissaient pas, nous ne savons pas ce qui a pu donner lieu à cette assertion.

ble, ses nouveaux hôtes; il était blessé à la jambe par une chute ; au fond, de l'autre côté, des cochons grognaient en se disputant la place de leur coucher, et des poules erraient de place en place réveillées par le bruit inusité qui se faisait autour d'elles. Enfin, autour de la table mal accorée malgré des efforts multipliés, les quatre voyageurs et les deux filles de l'hôte, tous animés par le feu de la jeunesse et de la santé, se livraient aux éclats d'une bruyante gaîté. Quel souper pour des affamés !....... Une poule noyée dans les pimens présentait sa poitrine arrondie et dorée sur un plat écorné ; elle avait une mine appétissante, mais dès les premiers morceaux, les lèvres de nos délicats convives furent brûlées comme par le contact d'un fer rouge, et en dépit de leur appétit glouton, ils se virent obligés de céder la pitance entière aux jolies Indiennes, dont les palais endurcis savouraient le régal. Pour breuvage, du whisky, maudite liqueur dix fois plus poivrée que l'eau-de-vie de genièvre, et de l'eau puisée au marais voisin, noire et vaseuse; pour pain, des tortillas; deux vieilles Indiennes les préparaient devant eux à mesure qu'ils en avaient besoin ; ce sont des galettes de pâte de maïs ; les Indiennes prennent une boule de cette pâte, l'aplatissent en la faisant tourner adroitement dans la paume de leur main, et quand elles l'ont réduite à l'épaisseur d'une pièce de cinq francs, elles la jettent sur une plaque de fer chauffée presque jusqu'au

rouge; pendant la manipulation, la pâte s'attache quelquefois à leurs mains; pour la détacher il faudrait les rafraîchir avec de l'eau, mais souvent elles trouvent plus commode de faire usage de leur salive. Pour instrument de table ils avaient leurs doigts, et ils étaient assez embarrassés en se servant de cette arme primitive, et cependant si peu naturelle pour eux; quant aux jolies peaux rouges (1) leurs longs doigts farfouillaient dans la sauce avec une adresse admirable, et c'était merveille que de les voir découper les morceaux avec leurs ongles.

Heureusement apparut un plat énorme de haricots noirs, petits et très délicats (frioles) que les Indiennes préparent dans la perfection; ce fut sur ce mets que les affamés se vengèrent de l'ardeur de la sauce du poulet, et la gaîté générale n'y perdit rien. Il s'agissait d'imaginer de nouveaux moyens de traîner le souper en longueur, car le lit de repos ne paraissait guère confortable. On mit le feu à un grand boll de whisky, dans lequel on jeta un petit pain de sucre du pays, d'un jaune terreux comme de la sale cassonnade; la flamme bleue et jaune qui s'élançait par gerbes, donnait à toutes les figures un aspect diabolique, et la liqueur qui en résulta fut décorée du nom pompeux de punch au rhum. Les Indiens s'extasiaient à la vue de ce feu

(1) Dans presque toute l'Amérique septentrionale, on donne ce nom aux Indiens à cause de la couleur de leur teint.

nouveau, et ils se délectaient dans ce breuvage qui leur parraissait plus doux que le nectar; le vieillard même sentit sa jeunesse se rallumer, et sa voix tremblante mêla les chants mélancoliques des Indiens aux vifs refrains de la France. De doux regards s'échangèrent entre les belles Indiennes et leurs hôtes; comme elles étaient gracieuses quand elles se plongeaient dans les grands verres de whisky que leur versaient galamment les Français! Leurs yeux pétillaient de bonheur; ils étaient étincelans comme ceux des Bacchantes. Dans l'intervalle de deux verres sablés à peu de distance l'un de l'autre, elles tirèrent de dessous le pagne qui recouvrait leur gorge, d'énormes brûle-gueules noircis par un long usage; leurs tuyaux n'avaient pas un pouce de longueur, et ils exhalaient à pleine gorge l'odeur piquante du jus de tabac; chacune d'elles remplit le foyer de la pipe, l'alluma à la torche résineuse, aspira deux ou trois bouffées, et le retirant du coin de la bouche, l'offrit à son voisin avec un doux sourire. Le présent était un peu nauséabonde, mais le geste était si voluptueux, le regard si engageant, comment refuser?..... La soirée et une partie de la nuit se passèrent ainsi; on songea enfin à se coucher.

Sur le sol de la cabane, dur, raboteux, semé, pour ainsi dire, de pics et de creux vallons, la vieille Indienne étendit une natte qu'elle recouvrit d'une vaste moustiquaire en calicot, pour mettre ses hôtes à l'abri des insectes, et ce fut là-dessous qu'ils par-

quèrent tous les quatre tenus en haleine par le bourdonnement des moustiques qui hurlaient de fureur autour d'eux. De sommeil, point; ils furent dévorés par ces maudits insectes qui parvinrent à se faire jour à travers quelques interstices de l'étoffe un peu claire; les carapattes, les radadors, toutes bêtes à piqûre sanglante, les prirent pour pâture; ils étaient en sang; l'aiguillon de la douleur retentissait de leurs pieds à leur cerveau, et cependant le meilleur parti qu'ils purent prendre fut de se gratter et de rire. Pendant que ces messieurs appellent en vain le sommeil à leur aide, jetons un coup d'œil rapide sur leur gîte. La cabane était couverte d'un chaume assez épais pour abriter de la rosée, mais insuffisant contre une forte averse; les murs en étaient formés par des branches d'arbres fichées en terre et séparées par de longs intervalles vides : la nuit était sombre; le vent du nord soufflait avec violence, froid, glacé, comme s'il eût passé sur une plaine de neige; les Indiens étaient accroupis grelottant de froid, et se serrant les uns contre les autres comme des bêtes fauves que l'hiver surprend dans leurs tanières, et quand on demandait au patriarche pourquoi ils étaient assez paresseux pour ne pas couper des branches d'arbres, afin de rendre leur cabane impénétrable aux intempéries des saisons, ils répondaient avec une indifférence de brutes qu'ils se sentaient vieux, et que, pendant l'été, ils avaient été un peu malades. — Mais vos enfans sont jeunes, bien portans, pour-

quoi?..... — Oh! ceux-là ne souffrent pas du froid; pourquoi se donneraient-ils la peine de faire un abri? (No tienen necessidad di cubrir la cabaña?) La piété filiale, l'autorité paternelle sont deux idées fort peu comprises dans ces forêts. Du reste, hommes, femmes, enfans, cochons, chiens, poules, etc., tout était confondu sous le même toit.

Avant le point de jour chacun était prêt à se remettre en route : la vieille Indienne prépara le café et le whisky pour le moment du départ, et l'on se sépara avec de grandes démonstrations d'amitié. Le premier exploit de la journée fut la mort d'un aigle, qui blessa en tombant le chasseur qui l'abattit. Nous ne parlerons pas en détail des diverses journées qu'ils passèrent dans la forêt; elles se ressemblèrent toutes plus ou moins. Ils rencontrèrent beaucoup de cerfs, de daims, de chevreuils; mais tout le monde connaît cette chasse; nous ne la décrirons pas; seulement nous citerons un événement qui faillit leur devenir tragique. Un jour vers midi, ils s'étaient arrêtés sur le bord d'une plaine marécageuse, où ils avaient trouvé une vieille cabane abandonnée; ils la marquèrent comme lieu de rendez-vous, et reprirent leur chasse à l'aventure, indiquant leur position par des coups de fusil. L'un des chasseurs suivit un de ces petits sentiers couverts dont nous avons déja parlé, lorsqu'il aperçut à quinze pas de lui environ, un Indien assis les jambes croisées sur un tronc d'arbre brûlé, et qui, tenant à la main

une petite hache tranchante d'un côté, et armée d'un pic, de l'autre, semblait élaguer nonchalamment les branches d'un arbre qui pendaient au-dessus de sa tête. Cette rencontre parut une bonne fortune au voyageur, et il apostropha l'Indien avec des paroles vives et gaîes; mais celui-ci sans l'écouter, lui cria en faisant un geste significatif : « Restez là !...» (Sta aqui). Le Français ignorant ce qui allait se passer, posa par terre la crosse de son fusil, appuya son bras droit sur le bout du canon et attendit. Il y avait à peine 7 ou 8 minutes qu'il était dans cette position, quand un cri terrible retentit en avant de lui dans le sentier, et au même instant, un jaguar furieux parut faisant des bonds effrayans. A la vue de deux hommes, l'animal s'arrêta à une douzaine de pas de l'Indien, s'alongea contre terre et resta en arrêt : ses yeux tournoyaient dans leurs orbites; ils étaient flamboyans, ses oreilles dressées, ses moustaches raides, et sa gueule contractée d'une manière horrible. Le chasseur fut épouvanté et comme pétrifié à cet aspect; il oublia son fusil chargé cependant de chevrotines; ses genoux tremblèrent sous lui; il s'appuya contre un gros arbre et se crut mort. Tout cela ne demanda pas plus de temps que je n'en mets à le raconter. Soudain le tigre s'élance de terre, fait un bond immense et tombe sur l'Indien..... Les yeux du chasseur se fermèrent d'effroi à la vue de cette scène. Quand il les rouvrit, il aperçut l'Indien assis tranquillement sur son tronc d'arbre, la hache à la

main et le tigre étendu à ses pieds, le crâne fendu en deux, et tout autour du sang et des débris de cervelle. Alors il respira et fit un mouvement pour s'approcher de l'Indien et lui exprimer sa reconnaissance; mais celui-ci sans changer de visage l'arrêta, en lui disant : « A votre tour, monsieur, tournez-vous..... (A vuestra merced, señor, etc.) » Ces paroles calmes rendirent le sang-froid au chasseur qui se tourna en effet en tenant son fusil prêt, et presque aussitôt arriva la femelle..... Elle accourait de l'autre côté au cri du jaguar. Ainsi que lui, elle s'arrêta un instant, à une dixaine de pas pour observer son ennemi, mesurer la distance et prendre son élan. Mais la leçon avait été sévère, et le chasseur profitant de ce moment d'arrêt, lui ajusta entre les yeux ses deux coups de fusil, et la tua presque raide. Fier de son exploit, il courut à l'Indien tout rayonnant de joie; celui-ci arrêta encore une fois l'explosion de sa satisfaction en lui disant froidement : « Es bien, señor... » Et il s'approcha des cadavres pour les dépécer et enlever les peaux. Cet événement répandit la terreur dans l'ame des chasseurs; ils firent quelques réflexions sur les dangers auxquels ils s'exposaient si légèrement; dès-lors ils ne se séparèrent plus, et songèrent au retour plus tôt qu'ils ne l'avaient projeté d'abord.

Une chasse qui leur sembla bien bizarre, et qui probablement paraîtra incroyable aux Européens, c'est la chasse aux cailles. Pendant une certaine sai-

son de l'année, ordinairement dans les mois de février, mars et avril, et quelquefois dès le mois de décembre, il passe au Mexique une grande quantité d'oiseaux qui ressemblent d'une manière singulière aux cailles; la seule différence qu'elles paraissent avoir avec les nôtres, c'est qu'elles se perchent. Elles se tiennent habituellement au milieu des savanes, cachées dans les joncs ou les herbes sèches; mais quand un chasseur se présente, elles prennent sur-le-champ leur vol, et s'arrêtent par troupes sur le premier arbre ou buisson qu'elles rencontrent. Le chien les poursuit en jappant, et les cailles comme fascinées par les aboiemens du chien restent immobiles sur leurs branches, de sorte que le chasseur peut approcher de l'arbre aussi près qu'il le désire. On les prend au lacet; on se sert d'une petite perche ou gaule qui porte un nœud coulant en crin ou en fil, et lorsque la caille est ainsi occupée à regarder fixement le chien, on lui passe le lacet autour du cou; on serre le nœud, et elle est prise. Les Indiens en attrapent ainsi des quantités. Si le chien cesse d'aboyer, la nuée d'oiseaux s'envole aussitôt.

OTTAVIO, officier de marine.

NOTICE

DE DEUX VOYAGES AU JAPON.

PAR M. KLAPROTH.

L'extrémité orientale de l'Asie est bordée par un vaste archipel qui forme l'empire japonais. La nation qui l'habite est une des plus intéressantes et des plus spirituelles de l'Asie. Sa civilisation est d'origine chinoise; mais cette civilisation elle-même s'y est perfectionnée par la noblesse du caractère et l'énergie du peuple qui l'a adoptée. Les Japonais sont restés moins stationnaires que les Chinois, et quoique des raisons d'une saine politique leur aient fait fermer leur pays aux Européens, à l'exception des Hollandais, ils ne dédaignent pas d'agrandir le cercle de leurs connaissances par les notions intellectuelles que leur peut fournir la littérature de l'Europe. Plusieurs savans Japonais apprennent le hollandais et même le latin, pour pouvoir lire et traduire les livres écrits dans ces idiomes. Les mœurs et les institutions du Japon mériteraient donc d'être plus connues parmi nous; mais malheureusement les moyens de les étudier nous manquent, et les employés du comptoir hollandais à Nangasaki se trouvent

seuls dans la position de nous donner des renseignemens plus précis sur cette contrée mystérieuse.

Les progrès des lumières et le désir général de s'instruire qui caractérise notre époque, ont produit l'heureux effet d'inspirer à plusieurs membres du comptoir de Nangasaki, le désir de mieux connaître le pays où ils font ordinairement un séjour de cinq ou même d'un plus grand nombre d'années. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer la publication prochaine des ouvrages de M. *Van Overmeer Fisscher*. et de M. le *docteur de Siebold*. Le premier qui est dernièrement venu à Paris, a bien voulu nous communiquer les feuilles de son ouvrage jusqu'à présent imprimées. M. Fisscher a résidé depuis 1820 jusqu'en 1829, au Japon, et il a fait en 1822, le voyage à Yedo, seconde capitale de cet empire. Son livre écrit en hollandais est accompagné de plusieurs planches et de portraits; il y traitera de la géographie du Japon, de l'état des sciences, des antiquités, de la peinture, du luxe, de l'état militaire, des diverses croyances religieuses, de la manière de vivre des habitans, des arts et métiers, et de divers autres objets. Il y ajoutera l'histoire de l'établissement des Hollandais au Japon, et la description de leur comptoir à Nangasaki, ainsi qu'un extrait de son journal de voyage à la cour du Seogoun, qui est réellement le souverain du Japon, quoiqu'il ne porte pas le titre d'empereur.

Nous nous empressons de communiquer à nos

lecteurs quelques extraits de ses ouvrages remplis de détails curieux et intéressans. Voici le tableau de l'aspect général du Japon tel que le trace M. Fisscher : Dans ce pays généralement montagneux, dit-il, la plupart des lieux habités se trouvent dans les plus beaux sites, sur les bords de la mer, des rivières ou des lacs et des baies ; ils sont par conséquent favorablement placés pour les communications commerciales. Les montagnes mêmes sont aussi peuplées que les villes, et on voit rarement au Japon une plaine de quelque étendue, sans y découvrir plusieurs villes, villages et hameaux. Ce ne sont pas, comme en Europe, des tours élevées dans l'air qui annoncent l'approche d'une ville, on s'en aperçoit à la foule qui encombre la route, et qui ferait croire que toute la population sort journellement, pour jouir de la beauté de ses environs. Jusque sur les montagnes les plus escarpées, les chemins sont entretenus avec un soin admirable, et sont ordinairement assez larges pour que la suite de plusieurs princes et des grands vassaux de l'empire qui voyagent, y puisse passer à-la-fois, sans difficulté. La plupart de ces routes sont garnies de très belles allées de sapins, de cèdres, de châtaigners ou de cerisiers. Dans le pays plat on aperçoit sur les rivières et les lacs d'innombrables embarcations se dirigeant vers des cités populeuses, et contribuant puissamment à animer le paysage. Cc sont ordinairement les temples qui se distinguent le plus des

autres édifices. Placés, presque toujours, sur des collines, à l'ombre de frais bosquets, ces grands bâtimens donnent une idée favorable de la richesse et de l'importance des villes auxquelles ils appartiennent, car les Japonais les construisent avec beaucoup d'art et les chargent d'ornemens élégans.

Les villes où résident des princes, sont entourées de fossés, de murs et de remparts garnis de tours hautes de trois à cinq étages; les portes sont fortifiées et en état de résister à une attaque imprévue de l'ennemi. Ces places ne sont accessibles que de deux ou trois côtés. Ainsi que les différens quartiers d'une ville, l'entrée en est fermée par un simple grillage et gardée par un piquet de troupes. Souvent les villes sont coupées par des canaux, au-dessus desquels s'élèvent des ponts bâtis en pierres de taille. Les rues sont tirées au cordeau, et on a soin de bien aligner la façade des maisons; elles ne doivent être que d'un étage; mais les châteaux et les forts en ont plusieurs. Chaque propriétaire est tenu d'entretenir, à ses frais et en bon état, le trottoir en pierres de taille qui se trouve devant sa maison. Tout le sol de la ville est couvert de dalles de pierre ou de fragmens de cailloux fortement battus pour former une masse solide. L'extérieur des maisons est, en général, peu orné, car les Japonais logent leurs domestiques du côté de la rue, et vivent eux-mêmes retirés dans la partie la plus reculée de leurs habitations qui donne sur le jardin, et forme un séjour très agréable.

Il est difficile qu'un étranger se puisse faire une idée exacte de la quantité et de la variété des boutiques, ainsi que de l'élégance et de la richesse des magasins qui, de toute part, sont ouverts à la foule avide de faire des emplettes. Les artisans dont les ateliers donnent sur la rue, les ouvrent à la pointe du jour; ils s'occupent avec assiduité de leur ouvrage, pendant que leurs femmes prennent soin du ménage, ou cherchent à se faire un petit revenu par le travail de leurs mains. Les habitations particulières sont bien closes; ordinairement la partie inférieure des fenêtres est fermée de volets ou de jalousies en bois. Devant les maisons, il y a une espèce de cour entourée d'un mur ou d'une clôture de bois qui la sépare de la rue. Ce parvis est ordinairement pavé de cailloux, et sert à recevoir la suite des hauts fonctionnaires quand ils visitent la maison.

Aucune ville, aucun bourg du Japon, quelque petit qu'il soit, n'est dépourvu de ces grands et beaux édifices connus sous le nom de *Tsiaya*, ou maison de thé. Ce sont des lieux de débauche, dont l'intérieur est muni de tout ce qu'il y a de plus *confortable*, et où chacun se peut amuser autant que sa bourse le permet. Aussi, le plus grand divertissement des Japonais est d'y passer les soirées en compagnie de jeunes filles qu'on appelle *teekakie*. Ce sont ordinairement des enfans de parens pauvres qui les cèdent dès l'âge le plus tendre aux gens patentés qui tiennent les *tsiaya*. Quand elles ont atteint l'âge de

quatorze ou quinze ans, elles sont obligées de se soumettre au choix de ceux qui fréquentent la maison; mais arrivées à l'âge de vingt-cinq ans, elles sont parfaitement libres et retournent dans la maison paternelle. Il n'est pas rare qu'elles trouvent quelqu'un qui les rachète avant cette époque; mais ordinairement ces pauvres créatures restent perdues pour la société.

Une autre classe de femmes qu'on peut appeler publiques, sont les *gheeko*, ou joueuses de *samsie*, qui est une guittare à trois cordes seulement. Ce sont de jeunes filles ordinairement fort belles et bien élevées, qu'on fait venir dans les maisons de thé, pour amuser la société par la musique et la danse. Elles ne refusent pas le *sake* ou vin japonais, ni les diverses friandises qu'on leur offre. Les maisons de thé sont si nombreuses, que dans les grandes villes elles forment des rues entières. L'habitude d'y aller est si générale, qu'entre hommes on n'en fait pas mystère, et même des gens y vont avec leurs femmes pour les faire participer aux amusemens qu'ils y prennent. On dit que l'origine de ces maisons date du temps du Seogoun *Yoritomo*, qui, vers la fin du 12e siècle, étant à la tête d'une armée formidable, accorda de grands privilèges à ceux qui établissaient sur les grandes routes ces sortes de maisons qui servent en même-temps d'auberges aux voyageurs.

On se fait ordinairement, en Europe, une très fausse idée du gouvernement japonais, quand on le regarde comme un despotisme absolu qui em-

pêche les sujets de vivre heureux et contens. Quoique réellement absolu, il ne dégénère pas en arbitraire. Les lois, il est vrai, sont sévères, mais chacun les connaît et sait ce qu'elles permettent et ce qu'elles défendent. Personne, quel que soit son rang, ne peut par des actions illégales intimider un inférieur et le forcer de plier à ses désirs. Comme les lois de tous les pays, celles du Japon ne sont pas parfaites, mais elles sont exécutées, et celui qui se conduit bien et auquel sa conscience n'a rien à reprocher, n'a pas de motif de les craindre. Personne, au Japon, n'est au-dessus de la loi, et toutes les institutions tendent à établir la sûreté des personnes et des propriétés, ce qu'il serait difficile de rencontrer en Europe, au même point. Le Japonais est parfaitement libre et indépendant. L'esclavage est un mot inconnu dans sa patrie, et il n'est obligé à aucun travail sans salaire. L'ouvrier actif jouit d'un haut degré d'estime. Les classes inférieures du peuple ont peu de besoins; la douceur du climat et la fertilité du sol donnent au Japon l'avantage d'avoir toutes les nécessités de la vie en si grande abondance, qu'elles suffiraient pour le double de la population actuelle; aussi l'indigence et la pauvreté y sont inconnues, et les relations entre les supérieurs et les inférieurs, basées sur les convenances, produisent un véritable contentement et une confiance générale. Chacun se trouve heureux dans sa position; le serviteur ne cherche pas à s'élever au-dessus de son maître, et la jeunesse ne

pense pas à faire un mauvais usage de ses talens pour diminuer l'autorité des hommes plus âgés. Certainement c'est un pays bien gouverné que celui où l'on ne reconnaît que l'autorité de la loi, devant laquelle tous sont égaux, où tout concourt à garantir la sûreté des personnes et de la propriété, et où le supérieur y traite l'inférieur avec cette déférence qui fait oublier à celui-ci la distance qui les sépare.

Si l'on ne peut que donner en général des éloges aux institutions qui gouvernent le Japon, plusieurs usages de ce pays ne laissent pas de choquer les idées des Européens. On est, par exemple, étonné de voir, que la jeune fille qui a atteint l'âge de seize à vingt ans, et qui est ornée de tous les dons de la beauté, y renonce aisément, pour se conformer à la mode. Ses dents qui le disputent en blancheur à l'ivoire sont noircies; elle se fait raser les sourcils, se teint les lèvres en vert, et se farde le visage avec du blanc. Il faut absolument qu'une femme qui veut passer dans la société pour bien élevée, se conforme à ces usages. Si l'on ajoute à cela l'usage immodéré que les dames japonaises font, en toutes saisons, des bains chauds, on conçoit facilement, qu'à l'âge de vingt-cinq ans, elles paraissent avoir au moins dix ans de plus.

Les femmes japonaises sont des épouses fidèles et de tendres mères. Elles se plaisent à remplir leurs devoirs domestiques, et y trouvent leur bonheur; mais leurs maris ne répondent pas toujours avec une égale tendresse à cette conduite exemplaire; ils se plaisent,

au contraire, à courir les maisons de débauche ou à entretenir des concubines chez eux. Ce dernier penchant est autorisé par les lois, et doit certainement troubler le bonheur domestique. Néanmoins, il faut dire à la louange des Japonaises que, malgré les occasions fréquentes qui se présentent, elles manquent rarement à la fidélité qu'elles doivent à leurs maris, pas même pour se venger de l'abandon dans lequel ils les laissent, pour d'autres objets de leur passion.

Dans les classes supérieures, les fiançailles ont lieu dans un âge très tendre; car la politique et d'autres considérations conseillent souvent aux familles de s'unir par des mariages réciproques, et alors l'inclination mutuelle des deux fiancés est rarement consultée. Cette circonstance est peut-être la cause de la loi qui permet de prendre des concubines. Le nombre de ces dernières n'est pas déterminé, mais il dépasse rarement deux. Un Japonais aisé ne manque guère de faire usage de la permission que la loi lui accorde; sa première et légitime épouse n'en souffre pas toujours, et on voit souvent cette dernière vivre très amicalement avec les autres femmes de son mari, qu'elle traite en sœurs. D'ailleurs, le maître de la maison a toujours soin que son épouse soit traitée avec déférence par ses concubines, sur lesquelles elle exerce une supériorité marquée, et qui sont obligées de la servir. Les concubines ne se rasent pas les sourcils, mais l'habitude de se noircir les dents est commune à toutes les

femmes et filles qui ont atteint l'âge de dix-huit ans.

Quand il ne naît pas d'enfant dans un ménage, le mari obtient facilement la prononciation du divorce, et alors la position de son épouse est déplorable, parce que légalement elle n'a droit de rien réclamer de son mari; en général, la loi les traite fort mal. Une femme n'est jamais admise comme témoin. A quelque classe de la société qu'elle appartienne, elle dépend toujours de ses parens. Cependant les lois la protègent en obligeant ceux-ci d'avoir soin d'elle. Au reste, dans la vie sociale au Japon, la femme est placée à peu près sur le même degré qu'en Europe; mais elle partage, peut-être, encore plus les peines et le travail de son mari que ses plaisirs.

La manière de voyager au Japon est moins expéditive qu'en Europe; cependant les postes y sont établies sur un pied aussi régulier que toutes les autres institutions. Quoique le pays soit montagneux, on y pourrait très facilement introduire l'usage de voiturer, du moins sur les chemins unis. Il paraît que la coutume et la considération qui tiennent à la manière actuelle de voyager ont, jusqu'à présent, empêché cette amélioration, car au Japon, on voyage ordinairement en chaise à porteurs, et les effets des voyageurs sont transportés par des hommes ou à dos de cheval. D'ailleurs l'emploi des voitures priverait une partie de la population des moyens de subsister. Les Japonais aiment cette manière lente mais sûre de voyager, et se plaisent à parcourir, avec une suite

considérable, les beaux paysages de leur patrie. Les postes sont des établissemens publics que chaque prince est obligé d'entretenir dans ses domaines, et qui, sur les grandes routes, sont administrés par des officiers particuliers. Selon la nature du chemin, les relais sont éloignés d'une heure et demie à quatre heures; on y change de porteurs et de chevaux, et on peut, si on le désire, poursuivre son chemin en peu de minutes; mais la politesse et la complaisance des jolies servantes dans les auberges, y arrêtent ordinairement les voyageurs beaucoup plus longtemps, quand ce ne serait que pour se procurer du thé et des comestibles. Quand on est accompagné d'une suite nombreuse, on envoie ordinairement en avant des courriers qui font préparer le nombre requis de porteurs et de chevaux; tout cela se pratique ordinairement avec le plus grand ordre et sans beaucoup de bruit ni de mouvement. Le long des côtes et sur tous les lacs, il y a des communications régulières entretenues par des paquebots, qui transportent les voyageurs et les marchandises. Ces navires offrent toutes les commodités possibles, et sont arrangés de manière qu'en cas de calme ou de vent contraire, ils peuvent être halés, de sorte qu'on avance toujours et que le voyage est rarement retardé. La transmission des lettres se fait par des messagers, qui portent sur l'épaule une perche à laquelle la boîte aux lettres est attachée. Ils courent l'un derrière l'autre, et sont accompagnés d'un em-

ployé de la poste, qui arrive au relais, remet la boîte à un autre, tout prêt à partir. De cette manière, les lettres parcourent jusqu'à vingt lieues par jour. Un pavillon avec les armes impériales ou princières, placé sur la boîte, est le signal qui force tous ceux qui le rencontrent de se mettre à l'écart et de laisser le passage libre. Souvent les porteurs ont aussi des clochettes dont le son annonce leur approche.

Tout ce qui concerne l'origine des Japonais et la manière dont leur pays a été peuplé, est fabuleux et consigné dans leurs livres. Ils prétendent que leur empire fut d'abord gouverné par sept esprits célestes ou dieux qui se succédèrent. Les trois premiers de ces dieux naquirent par leur propre volonté; les quatre autres avaient des épouses. Les sept esprits célestes furent suivis de cinq génies terrestres, dont le premier était la fille du soleil nommée *Ten sio daï sin*, ou le grand esprit de la clarté céleste. C'est la divinité principale, adorée dans tout le Japon et principalement à *Izé*, où l'on prétend qu'elle réside. Les Japonais croient que leurs daïris ou empereurs descendent de Ten sio daï sin, et que par conséquent leur famille n'est pas d'origine humaine : la dynastie de ces derniers fut fondée en 660, avant notre ère, par *Zin mou*, ou le *guerrier spirituel*, qui, venant de l'extrémité occidentale du Japon, fit la conquête de cet empire, à l'exception de la partie septentrionale, qui encore long-temps après lui resta occupée par les anciens aborigènes appelés Yebis. Zin mou

civilisa ses nouveaux sujets, et les institutions qu'il leur donna font conjecturer que ce personnage ou sa famille étaient d'origine chinoise. La constitution de son empire était féodale, et cette forme de gouvernement est encore celle qui existe maintenant : le Japon étant partagé entre un grand nombre de petits princes, qui regardent l'empereur comme leur souverain, mais qui sont assez indépendans chez eux. Les descendans de Zin mou gardèrent le pouvoir suprême jusques vers la fin du douzième siècle, et portent encore aujourd'hui le titre de *Mikado* ou empereur, quoique le pouvoir législatif et exécutif appartienne entièrement au *Seogoun* ou *Koubô* qui n'était originairement que le général en chef de leurs armées. L'usurpation des Seogouns commença par Yoritomo, qui naquit en 1154 de J. C. et délivra l'empereur du joug sous lequel le tenaient les *Feïke*, famille puissante, qui était ennemie jurée de celle de *Ghensi* à laquelle appartenait Yoritomo. La guerre civile excitée par ces deux maisons ambitieuses, désola le Japon pendant plusieurs années, et finit par l'extermination des Taiké. Yoritomo fut alors nommé généralissime; il fixa sa résidence à Kamakoura. Ses successeurs complétèrent son ouvrage, et parvinrent finalement à s'emparer du pouvoir, et à tenir les empereurs dans la dépendance honteuse à laquelle ils se trouvent encore réduits. La dynastie des Seogouns descendans d'Yoritomo est éteinte; celle qui règne aujourd'hui a, depuis 1616, établi

son séjour à Yedo, qui, pour cette raison, porte le nom de capitale orientale de l'empire. Le daïri ou empereur réside à Miako, ville immense, située sur un beau fleuve qui sort d'un grand lac de l'intérieur du Japon et se jette dans la mer.

Les princes feudataires ainsi que chaque Japonais ont leurs armoiries; elles sont placées sur tous les objets qui leur appartiennent et brodées sur leurs habits. Le cortège d'un prince accompagné de toute sa suite, est un des plus beaux spectacles qu'on peut voir. L'ordre qui y règne est admirable. Devant lui on porte des drapeaux et des étendarts ornés de ses armes brodées en or dans des quartiers de diverses couleurs, ainsi que des lances, des hallebardes, des fusils, des pistolets renfermés dans d'élégans étuis de soie ou autres étoffes, des panaches et des queues de cheval blanches, placées au bout de longs bâtons à pommes d'or et garnis de boufettes de soie, des arcs et des flèches dans des carquois richement ornés; des chevaux sellés, les chiens et les faucons de chasse du prince y figurent aussi; une bande de musiciens, de superbes norimons ou palanquins l'accompagnent; on porte à sa suite des coffres qui contiennent sa cuirasse et son casque. Dans ces occasions, comme dans toutes les autres, les Japonais observent très strictement les règles de l'étiquette; en général, personne n'ose faire quelque chose que son rang lui interdit, ou méconnaître la dignité de quiconque lui est supérieur.

La classe des négocians, quoique en général très riche au Japon, ne jouit d'aucune considération ; aussi s'empressent-ils de se rendre agréables aux princes et aux grands en leur fournissant de l'argent, afin d'obtenir d'eux la permission d'entrer dans leur suite, et de se procurer par ce moyen, le droit de porter, comme d'autres officiers, des signes distinctifs. Les classes inférieures de la société sont celles des boutiquiers, des artisans, des ouvriers et des paysans. La dernière est la moins riche. Rarement le paysan possède la terre qu'il cultive ; il la prend à bail ordinairement, à condition de donner au propriétaire les trois cinquièmes du produit ; de sorte que celui-ci reçoit la plus grande partie de la récolte ; les métayers vivent ordinairement dans de misérables cabanes qu'ils construisent eux-mêmes ; malgré la pauvreté de ces habitans de la campagne, on peut dire qu'il n'y a pas de mendians. La profession regardée comme la plus abjecte est celle des écorcheurs, qui sont aussi obligés de servir de bourreaux et de geôliers. Ils forment une espèce de corporation et ont le droit d'aller mendier, à certains jours fixes du premier et du dernier mois de chaque année.

Les lois sont sévères et la police est bien faite, car le gouvernement entretient un grand nombre d'espions qui l'instruisent exactement de tout ce qui se passe. La rigueur extrême des lois est cause que beaucoup d'affaires qui, sous certains rapports, sont très graves, mais n'offrent réellement rien de criminel, ne sont

quatorze ou quinze ans, elles sont obligées de se soumettre au choix de ceux qui fréquentent la maison; mais arrivées à l'âge de vingt-cinq ans, elles sont parfaitement libres et retournent dans la maison paternelle. Il n'est pas rare qu'elles trouvent quelqu'un qui les rachète avant cette époque; mais ordinairement ces pauvres créatures restent perdues pour la société.

Une autre classe de femmes qu'on peut appeler publiques, sont les *gheeko*, ou joueuses de *samsie*, qui est une guittare à trois cordes seulement. Ce sont de jeunes filles ordinairement fort belles et bien élevées, qu'on fait venir dans les maisons de thé, pour amuser la société par la musique et la danse. Elles ne refusent pas le *sake* ou vin japonais, ni les diverses friandises qu'on leur offre. Les maisons de thé sont si nombreuses, que dans les grandes villes elles forment des rues entières. L'habitude d'y aller est si générale, qu'entre hommes on n'en fait pas mystère, et même des gens y vont avec leurs femmes pour les faire participer aux amusemens qu'ils y prennent. On dit que l'origine de ces maisons date du temps du Seogoun *Yoritomo*, qui, vers la fin du 12e siècle, étant à la tête d'une armée formidable, accorda de grands privilèges à ceux qui établissaient sur les grandes routes ces sortes de maisons qui servent en même-temps d'auberges aux voyageurs.

On se fait ordinairement, en Europe, une très fausse idée du gouvernement japonais, quand on le regarde comme un despotisme absolu qui em-

pêche les sujets de vivre heureux et contens. Quoique réellement absolu, il ne dégénère pas en arbitraire. Les lois, il est vrai, sont sévères, mais chacun les connaît et sait ce qu'elles permettent et ce qu'elles défendent. Personne, quel que soit son rang, ne peut par des actions illégales intimider un inférieur et le forcer de plier à ses désirs. Comme les lois de tous les pays, celles du Japon ne sont pas parfaites, mais elles sont exécutées, et celui qui se conduit bien et auquel sa conscience n'a rien à reprocher, n'a pas de motif de les craindre. Personne, au Japon, n'est au-dessus de la loi, et toutes les institutions tendent à établir la sûreté des personnes et des propriétés, ce qu'il serait difficile de rencontrer en Europe, au même point. Le Japonais est parfaitement libre et indépendant. L'esclavage est un mot inconnu dans sa patrie, et il n'est obligé à aucun travail sans salaire. L'ouvrier actif jouit d'un haut degré d'estime. Les classes inférieures du peuple ont peu de besoins; la douceur du climat et la fertilité du sol donnent au Japon l'avantage d'avoir toutes les nécessités de la vie en si grande abondance, qu'elles suffiraient pour le double de la population actuelle; aussi l'indigence et la pauvreté y sont inconnues, et les relations entre les supérieurs et les inférieurs, basées sur les convenances, produisent un véritable contentement et une confiance générale. Chacun se trouve heureux dans sa position; le serviteur ne cherche pas à s'élever au-dessus de son maître, et la jeunesse ne

vernement plus doux et plus paternel. Les délégués du Seogoun, exécutent une domination plus sévère; ils sont changés, presque tous les ans; ils n'inspirent qu'un respect forcé, et même de la crainte; on accable aussi le bas peuple de corvées, qu'il exécute sans murmurer, mais qui ne sont pas suffisamment rétribuées. L'intérêt du prince exige, au contraire, qu'il se concilie l'attachement de ses sujets, et soutienne son autorité par une confiance mutuelle.

Le trait le plus saillant du caractère japonais, est un sentiment qui pousse le point d'honneur à l'excès; on ne doit donc pas être étonné que la plupart d'entr'eux préfèrent de mourir plutôt que de survivre à ce qui leur paraît être un deshonneur. Le moyen qu'ils emploient est le suicide légal, qui consiste à se couper le ventre. Ce n'est pas une punition qui leur est imposée par un jugement, mais le dernier moyen dont tout homme bien né se sert pour éviter une condamnation publique et d'autres maux semblables. On regarde donc comme un acte méritoire de procurer des moyens de se priver de la vie, aux criminels, qui attendent leur condamnation. Tous les officiers civils et militaires, sont si familiarisés avec l'idée de se trouver tôt ou tard dans la nécessité de se couper le ventre, qu'ils sont toujours munis, outre leur costume ordinaire, de celui qui sert en cas de suicide légal, et de l'appareil nécessaire dans cette occasion, et le portent avec eux en voyage. Cet appareil est composé d'une robe blanche et d'un vêtement de cérémonie, fait de toile

de chanvre, le tout sans armoiries. On garnit l'extérieur de la maison de tentures blanches, car habituellement les habitations des grands sont tendues de pavois de couleur, où sont brodées leurs armes. L'usage de se couper le ventre est si commun, que l'on n'y fait presque pas d'attention. Dans leur jeunesse, les fils de gens de qualité, s'exercent pendant plusieurs années pour s'en acquitter au besoin avec grace et avec dextérité, et se faire par là une réputation. Ils s'y appliquent avec autant d'ardeur que nos jeunes gens en montrent dans leurs exercices du corps; ce qui leur inspire, dès leur bas âge, un profond mépris de la mort. Aussi, la préfèrent-ils à la plus légère insulte.

En 1808, le *Phaéton*, vaisseau de guerre anglais, entra dans la baie de Nangasaki, par un chenal extrêmement dangereux à cause des écueils qui s'y trouvent, et qui pour cette raison n'était pas gardé par les Japonais, ordinairement très vigilans. Ce navire ne fut aperçu que quand il était déja à l'ancre devant le *Papenberg*, dans la baie même, et environ à une lieue de Nangasaki. Les Japonais, ne se doutant de rien, le prirent d'abord pour un bâtiment hollandais, mais quand ils virent hisser le pavillon anglais, ils firent des préparatifs formidables d'attaque. L'anglais, qui d'abord n'avait pas aperçu le danger qui le menaçait, profita ensuite de la marée favorable pour sortir de la baie; ce qui fut très heureux pour lui, car le lendemain, onze mille hommes armés étaient prêts pour l'attaque, et des

centaines de bâtimens japonais s'étaient postés à l'entrée de la baie, pour se faire couler bas, et empêcher par là, le navire anglais d'en sortir. Selon notre manière de voir, le gouverneur de Nangasaki n'était certainement pas coupable de cet événement, qu'il n'avait eu aucun moyen d'empêcher; mais selon les lois du pays, il n'avait aucun moyen de s'en justifier auprès du souverain. Ainsi, pour éviter le malheur auquel il ne pouvait échapper, il résolut de se donner la mort. Après s'être consulté avec son *gokaro* ou premier adjoint, et avoir fait toutes ses dispositions, il quitta le palais de la préfecture, pour ne pas profaner un édifice appartenant à l'empereur, et se rendit dans un pavillon de son jardin, où, après avoir vidé, selon la coutume japonaise, le dernier gobelet de vin, il s'ouvrit le ventre avec un sabre. Son ami intime l'assista dans ce dernier moment, en lui enfonçant un petit couteau dans le cou pour qu'il expirât plus tôt. Comme la baie de Nangasaki est confiée à la garde du prince de Fisen et de Tsikouzen, il fut également regardé comme coupable de négligence dans l'exécution de ses devoirs. Cependant, une victime était déja tombée; la punition du prince fut commuée en cent jours d'arrêt dans son palais, qu'on entoura d'une cloison de planche. Il fut encore condamné à payer une rente annuelle de mille *kobangs*, ou 28,000 francs, à la femme et aux enfans du gouverneur qui s'était éventré.

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Essai sur le système des divisions territoriales de la Gaule, depuis l'âge romain jusqu'à la fin de la dynastie carlovingienne, par M. B. Guérard. *Extrait du mémoire couronné par l'Institut, en* 1830, *et suivi d'un aperçu de la statistique de Palaiseau à la fin du règne de Charlemagne*. Paris, imprimerie royale, 1832, 1 vol. in-8°.

La connaissance des changemens que subissent les divisions territoriales d'un pays, est très nécessaire pour bien comprendre l'histoire des événemens qui s'y sont passés; et elle le devient d'autant plus que les temps s'éloignent davantage de nous. Le sujet du concours que l'académie des inscriptions et belles-lettres avait ouvert dans sa séance du 25 juillet 1828, est donc un des plus utiles qu'elle ait proposés; en voici le programme: *tracer le tableau des changemens survenus dans la géographie des Gaules, après la chute de l'empire romain, dans le but de faire connaître, les noms des villes, cantons, provinces, comtés, duchés, et toutes les divisions territoriales, civiles et militaires de la monarchie française, en deçà du Rhin; sous les deux premières races de nos rois*. Un sujet aussi étendu

ne pouvait être traité dans un simple mémoire, avec tous les détails et toute la rigueur qu'il réclame. M. Guérard l'avait bien senti, aussi ne s'est-il attaché qu'aux parties principales, et qui ont le plus besoin d'être éclaircies; c'est l'extrait de son mémoire qu'il a publié.

Un principe avait été admis sans examen, ou du moins sans discussion, par tous les géographes qui avaient traité de la Gaule: tous s'accordaient à dire que les anciennes divisions civiles de cette contrée, correspondaient aux divisions ecclésiastiques de la France moderne. « Ce prin-« cipe bien établi, dit M. Guérard, deviendrait d'une grande « importance, car à défaut de textes positifs, il nous four-« nirait une règle sûre pour tracer les limites des circons-« criptions civiles que le temps à effacées, à l'aide des cir-« conscriptions diocésaines, qui presque toutes se sont « maintenues jusqu'au commencement du dix-neuvième « siècle. »

Grace à ses recherches assidues, M. Guérard démontre la vérité de ce principe: le caractère des institutions de l'église étant la fixité, l'immuabilité, il résulte qu'en prenant les circonscriptions ecclésiastiques telles qu'elles existaient avant le concordat de 1801, on obtient assez exactement les divisions ecclésiastiques des premiers âges, et par conséquent les divisions civiles de la Gaule romaine et de la Gaule des Francs. Ces mêmes circonscriptions diocésaines, établies peu de temps après l'introduction du christianisme dans la Gaule, répondaient assez exactement aux anciens territoires de chaque nation; cette particularité explique comment il y avait de très grands et de très petits diocèses, puisque ceux-ci étaient formés d'après l'ancienne et très inégale distribution des territoires, en grands et petits peuples. On maintint un cadre dont on était habitué à suivre les proportions. Ce cadre a depuis, sur beau-

coup de points, et surtout par la création successive de plusieurs évêchés, les uns dans le moyen âge, les autres plus tard, éprouvé des variations notables; par conséquent, les circonscriptions primitives sont fort difficiles à apprécier avec exactitude d'après cette base; M. Guérard a diminué la difficulté.

Avant d'être envahie par les Romains, la Gaule renfermait un grand nombre de nations; la plupart des historiens anciens qui en ont parlé, en comptent au moins trois cents; Appien élève ce nombre jusqu'à quatre cents; mais on n'en compte guère plus de deux cents aujourd'hui, soit que ces auteurs aient exagéré leurs calculs, soit plutôt que les monumens qui pouvaient justifier leurs témoignages aient péri.

« Plusieurs de ces peuples, dit M. Guérard, étaient constitués en républiques; quelques-uns seulement étaient gouvernés par des rois. Nous ne possédons sur les divisions territoriales de ces petits états, que des notions fort incomplètes. Les plus considérables d'entre eux étaient sans doute divisés en plusieurs districts. Nous apprenons de César, que toute la cité des Helvétiens était divisée en quatre *pagi* ou pays. Nous savons aussi qu'un assez grand nombre des peuples de la Gaule, n'ayant pas conservé leur indépendance, étaient devenus les cliens ou les sujets des plus puissans: nous pouvons donc considérer les territoires des premiers, comme formant des districts dans les états ou cités des seconds. Ce qu'il nous importe le plus de connaître, ce serait le système divisionnaire qui partageait le pays des peuples indépendans. Malheureusement nous ne possédons aucun renseignement sur ce point. »

A la fin du quatrième siècle, la Gaule était divisée en dix-sept provinces, comprenant cent quinze cités. Mais ce

mot *civitas* qui, dans César, dans Tacite et dans d'autres écrivains, désigne tout un peuple, ou la petite république formée par ce peuple, n'a plus cette signification dans la *Notice des Gaules* rédigée sous l'empereur Honorius (395 à 423 de J. C.), ni dans tous les documens postérieurs, où il indique seulement la ville capitale d'un pays.

Dans la Gaule, la division par cités survécut à la division par provinces, et l'on retrouve, sous la domination des Francs, toutes les cités qui existaient sous celle des Romains. Chaque cité dans l'ordre civil, forma un diocèse dans l'ordre ecclésiastique; de sorte que les termes de cité et de diocèse, représentent la même division territoriale.

Quant aux subdivisions des diocèses, elles ont été sujettes à beaucoup plus de variations. M. Guérard entre, à ce sujet, dans des détails très instructifs, et que n'avaient pas donnés les auteurs qui avaient écrit sur les divisions territoriales de l'ancienne France.

Après avoir établi les rapports qui existent entre les géographies civile et ecclésiastique de la Gaule et de la France ancienne, M. Guérard offre le tableau des provinces et des cités ou diocèses du même pays au dixième siècle. Il renfermait alors dix-huit provinces et cent vingt-sept diocèses ou cités; mais il y en a dans le nombre qui sont hors des limites de la Gaule.

La tâche entreprise par M. Guérard est immense. La constance avec laquelle il l'a exécutée, mérite les plus grands éloges; on lui en doit d'autant plus que ce n'est pas un de ces travaux brillans qui valent à un auteur les applaudissemens d'un public nombreux. Une académie a couronné le mémoire de M. Guérard; les personnes qui s'occupent d'études sérieuses l'ont lu avec plaisir, et lui ont donné leur suffrage; elles attendent avec impatience que cet ou-

vrage si utile soit achevé, et font des vœux pour que rien n'empêche l'auteur de terminer ce qu'il a si bien commencé.

A la fin du volume, on trouve un *aperçu de la statistique de Palaiseau à la fin du règne de Charlemagne.* Ce domaine était possédé alors par l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés de Paris. Il se composait de deux parties bien distinctes; 1° le domaine seigneurial, 2° la partie tenancière; le premier comprenant une manse ou habitation, et une certaine quantité de terres; la seconde était répartie entre des familles, par lots plus ou moins inégaux, mais soumis à des charges communes, et composés chacun d'une manse et de terres de diverses cultures. Les manses étaient au nombre de 117, dont 108 étaient ingénuiles, 5 serviles et 4 *absi*, c'est-à-dire vacantes.

Les 108 manses ingénuiles étaient occupées par 618 personnes distribuées en 179 familles. Parmi ces 618 individus, on comptait 582 colons des deux sexes, 8 serfs, 15 personnes d'origine mixte; c'est-à-dire nées de colons et de serfs; 9 autres dont la condition n'est pas désignée, plus une femme libre et 3 enfans issus de son mariage avec un colon.

Chaque manse avait une habitation, et toutes ensemble comprenaient des terres pour lesquelles les habitans payaient diverses redevances et faisaient des corvées.

Les cinq manses serviles étaient occupées par 10 familles composées en tout de 27 personnes; dont 2 colons et 6 colones, 7 serfs, une femme libre, 2 enfans de colons, 7 nés d'un serf et d'une colone, et 2 nés d'un serf et de la femme libre.

Chaque manse avait une petite habitation, et toutes comprenaient des terres; les obligations des personnes étaient les mêmes que celles des habitans des manses ingénuiles.

Il résulte des calculs de M. Guérard, qu'à Palaiseau on cultive environ un quinzième de champs de blé de moins qu'on n'en cultivait du temps de Charlemagne; que depuis ce prince, la culture de la vigne a diminué de plus d'un quart; que les prés se sont accrus d'un huitième, et que les bois ont presque triplé: enfin, il n'y a plus que deux moulins à Palaiseau, tandis qu'on en comptait trois à la fin du huitième siècle.

Les 113 manses, tant ingénuiles que serviles, appartenant à l'abbaye, contenaient 108 hectares de terres cultivées, et étaient occupées par 645 individus de la classe des *mansuarii* (colons et serfs), sans compter les esclaves (*mancipia*) qui leur appartenaient, et dont le nombre qui n'est pas donné, peut être évalué sans exagération, à raison d'un esclave par manse, ce qui fera en tout 758 personnes, c'est-à-dire une pour environ 67 ares 7 centiares, Or, si on suppose la population des terres du domaine, y compris celle des églises et des manses *absi*, proportionnellement égale à celle des terres accensées, la population de la commune de Palaiseau étant aujourd'hui de 1620 ames, ce qui donne 65 ares 67 centiares par individu, se sera accrue depuis Charlemagne, d'environ un quarante-septième.

Quant au sort des individus, on voit dans l'ouvrage de M. Guérard, que déduction faite de la valeur des redevances et des corvées, estimées d'après le prix actuel des choses, il restait 633 francs 48 centimes pour le montant du revenu effectif que chaque manse ingénuile retirait par son travail des terres qui lui étaient départies. Or, la manse ingénuile moyenne étant tenue par une famille et deux tiers, ou par cinq personnes et deux tiers, le revenu de chaque famille s'élevait à la somme de 382 fr. 21 c., et celui de chaque personne à 110 fr. 71 c., non compris le croît du

bétail, ni les profits que chacun pouvait retirer de son industrie particulière; car les travaux de l'agriculture ne suffisaient pas pour occuper toute l'année les bras des colons; par conséquent, il restait encore à ceux-ci un temps considérable qu'ils devaient employer à l'amélioration de leur sort.

Ainsi, sous le règne de Charlemagne, la classe des colons jouissait, au moins dans les terres ecclésiastiques, de plus d'aisance que n'en jouit celle de nos paysans dans quelques-unes de nos provinces; et sous le rapport de l'agriculture et de la population, il n'existe pas une très grande différence entre le Palaiseau du neuvième siècle et le Palaiseau du dix-neuvième. E.

MÉLANGES.

Pachalik d'Acre ou de Seïde.

(Suite.)

« Ras-el-Aïn, est un lieu où sont les citernes, dites de Salomon, et qui, d'après une tradition locale, ont été construites par ce puissant monarque, pour reconnaître les services importans que lui avait rendus le roi Hiram, en lui envoyant des matériaux pour bâtir le temple de Jérusalem. Leur ancienneté est certaine, mais moindre cependant que le prétend cette tradition. Il y a lieu de conjecturer qu'elle ne remonte pas au-delà du temps d'Alexandre; car l'aqueduc qui conduit l'eau de ces citernes à Tyr, passe sur la langue de terre par laquelle ce prince, lors du fameux siège de cette ville, la réunit au continent, et comme on ne doit pas présumer que leur construction ait précédé celle de l'aqueduc, on peut affirmer avec cer-

titude que l'aqueduc n'est pas plus ancien que le terrain sur lequel il est assis. Il existe encore trois de ces citernes, une à cent quatre-vingts pas environ de la mer, et les deux autres à une distance un peu plus grande. La première, de forme octogone, a soixante pieds de diamètre; elle est élevée de vingt-cinq pieds au-dessus du sol du côté du midi, de quinze vers le nord, et sa profondeur est de près de vingt-huit pieds. Ses murs ne sont construits qu'avec du gravier et du cailloutage, mais ces faibles matériaux sont liés par un ciment d'une telle adhérence qu'elle semble avoir été taillée dans le roc. Elle contient une immense quantité d'eau excellente, et sa source est si abondante que quoiqu'il s'en échappe une ruisseau qui fait tourner quatre moulins, elle est toujours pleine jusqu'au bord.

A l'est, était un ancien aqueduc d'environ seize pieds de hauteur, et contenant un canal de près de trois pieds de large, mais il est actuellement bouché et à sec. Cet aqueduc, qui est à cent vingt pas de la première citerne, se rapproche des deux autres, dont l'une a trente-trois pieds, et l'autre cinquante-cinq pieds carrés; elles sont pourvues toutes les deux de petits tuyaux par lesquels elles versaient autrefois leurs eaux dans l'aqueduc qui les conduisait à Tyr, avec celles de la première citerne. On peut suivre facilement la direction de cet aqueduc dans toute son étendue, d'après les fragmens qui en subsistent encore. Il se porte d'abord vers le nord pendant une heure de marche, et tournant alors à l'est auprès d'un monticule qui couronnait jadis une forteresse qui a fait place à une mosquée; il traverse l'isthme dans toute sa largeur pour entrer ensuite dans la ville. On ignore d'où proviennent ses eaux, mais il est probable qu'elles sortent des montagnes que l'on voit à une lieue de distance.

En quittant Ras-el-Aïn, la route traverse en partie une vaste plaine très-fertile, et mène en trois quarts d'heure à la célèbre Tyr qui n'offre plus la moindre trace de son antique magnificence. Cette ville, aujourd'hui, appelée Sour, est située à l'extrémité d'une petite péninsule sablonneuse qui se prolonge vers le nord-ouest, à un mille de la côte, sur un tiers de mille de largeur, et à son point extérieur, le terrain sur lequel elle est bâtie, s'élargit presque à angles droits jusqu'à la langue de terre qui la réunit au continent, en s'étendant au nord-est et au sud-ouest, à environ un tiers de mille dans chaque direction. L'emplacement qu'elle occupe peut donc être d'un mille en longueur sur un demi-mille de largeur, et paraît avoir formé autrefois une île; à une époque éloignée, il était probablement d'une plus grande longueur, car à son extrémité nord-ouest, on trouve une suite de décombres d'anciens édifices sur lesquels la mer vient se briser.

En arrivant à Sour, soit du côté de la mer, soit en descendant des montagnes ou en venant du nord, son aspect n'offre rien de remarquable. L'île sur laquelle elle repose



est aussi basse que l'isthme qui la lie au continent, et le sol en est aride et sablonneux, ainsi que les parties qui ne sont pas couvertes par des habitations. La monotonie de ses constructions grises et à toits plats n'est rompue que par le minaret d'une mosquée et ses deux dômes peu élevés, les ruines d'une vieille église chrétienne, une tour carrée hors de la ville et quelques dattiers épars çà et là parmi les maisons. En entrant dans la ville, on voit qu'elle était renfermée dans de fortes murailles, qui existent encore du côté de l'isthme ainsi qu'une porte basse, tandis que du côté du nord, elles sont tout-à-fait à rase terre, et ne présentent plus que quelques fragmens de tours d'une forme circulaire. Ces murs, d'après le style de la construction

et leur faible étendue qui n'excédait pas deux milles, semblent être d'une moins haute antiquité que ceux qui défendaient Tyr au temps de sa splendeur. Leur ceinture ne se développe pas au-delà des limites étroites de la ville actuelle, laissant en dehors tout le terrain au nord-ouest du hâvre qui, vraisemblablement a été construit avec des débris de l'ancienne cité. La tour située au sud-est n'a que cinquante pieds carrés et à peu près la même hauteur; elle est surmontée d'une tourelle, percée de petites fenêtres et de barbacanes; on y monte par un escalier extérieur, et tout annonce qu'elle est un ouvrage des Sarrasins.

La moderne ville de Sour contient environ huit cents maisons en pierre parmi lesquelles plusieurs ont des cours, des puits et autres aisances, sans compter un certain nombre d'habitations chétives, occupées par la classe pauvre. On y remarque une mosquée, trois églises chrétiennes, un bain, trois bazars, et sa population se monte à plus de huit mille ames, dont les trois quarts se composent d'Arabes catholiques, et le dernier quart d'Arabes mahométans et de Turcs. Dans la belle saison qui est d'avril en octobre, son port et fréquenté par des navires des îles de l'Archipel, et des caboteurs de l'Egypte et de l'Asie Mineure qui y apportent des produits divers, car la situation de Sour est toujours extrêmement favorable au commerce, et c'est de cette ville que Damas tire les denrées et les marchandises nécessaires à sa consommation. Le port septentrional est assez spacieux et assez profond pour les petits bâtimens qui fréquentent ces parages, et une fois entrés, ils y trouvent un abri assuré contre tous les vents, mais le passage du Bogaz ou de la barre en rend l'entrée assez difficile et même quelquefois dangereuse.

(*La suite à un autre cahier*).

Style officiel du roi d'Ava.

L'ambassadeur du roi d'Ava à Calcutta a remis, de la part de son souverain, la lettre suivante au gouverneur-général du Bengale :

« Le roi qui règne sur Thonaparanta, Tampadépa et autres grands royaumes de l'est et sur de nombreux gouverneurs porteurs de parasols; roi du soleil levant, seigneur des éléphans célestes, et possesseur de beaucoup d'éléphans blancs, seigneur de l'existence mortelle et grand-chef de l'équité, informe le gouverneur anglais qui régit l'Inde et d'autres grands royaumes de l'ouest qu'ayant hérité de son bisaïeul et de son aïeul la souveraineté des pays de Thonaparanta, Tampadépa et autres grands royaumes de l'est, et exerçant l'autorité sur beaucoup de gouverneurs porteurs de parasols, après avoir été consacré, il se complaît à les gouverner, et observe strictement et rigidement les lois et les devoirs de la royauté. Les habitans du pays et toutes les créatures sont veillés et protégés conformément à la loi, et après avoir vénéré et loué les trois devoirs religieux : Dieu, ses préceptes et ses ministres, il s'occupe à étendre et faire briller les très excellentes instructions religieuses de Dieu.

« Afin de cimenter l'amitié, le major Burney est arrivé à la cité d'Ava avec une lettre royale et des présens du chef anglais qui gouverne le royaume de l'ouest. Il est exposé dans la lettre royale que la grande et sincère amitié sera perpétuée; en conséquence, comme le major Burney nous a été envoyé, Tvin Ten Woun, homme sensé et prudent, ayant été investi des pouvoirs de plénipotentiaire, a reçu ordre de partir avec une lettre royale et des présens. Menghi Maha Sethou a reçu ordre, après qu'il aura représenté

au chef anglais tous les objets officiels dont il est en possession, de demander et d'apporter la réponse du gouverneur anglais. Les deux grands pays étant sincèrement et bien disposés, le gouverneur anglais gardera dans son cœur (se rappellera) la cause de l'amitié sincère et longue. C'est ce dont on voulait informer. »

(*Asiatic journal.*)

Vignoble immense.

Un propriétaire à Pest en Hongrie s'occupe de planter, près de cette ville, un vignoble qui sera peut-être le plus grand qu'on connaisse en Europe. Il occupera une surface de près de 160 hectares; son produit, dans les années mêmes le moins favorables, doit s'élever à plus de 25,000 salmes, (environ 1,312,000 litres). Ce propriétaire fait aussi bâtir des caves qui pourront contenir une quantité de vin, double de celle qui vient d'être énoncée; et le frère de ce Hongrois fait construire une vaste tonne qui doit rivaliser avec la fameuse tonne de Heidelberg : sa capacité sera de 220,000 litres.

Observations sur l'hiver de 1833.

L'hiver de cette année est remarquable par des particularités qui sont peu communes dans la température des différens climats. Dans le Nord, le froid a été très modéré; en Danemark, on a entendu chanter les alouettes dans les premiers jours de février; et dans la Russie septentrionale même, l'intensité du froid a été bien inférieure à sa limite ordinaire. A Pétersbourg, il n'y a eu

qu'un seul jour où le thermomètre soit descendu à 18° ½ de Réaumur; le reste du temps, la température a été très modérée, et le froid ne s'est maintenu que pendant douze jours à 10 degrés. La température a été douce aussi dans l'Europe centrale (en Allemagne), où il est tombé peu de neige (dans plusieurs pays même on n'en a presque pas vu). En revanche, elle s'est montrée rigoureuse, sévère dans la Turquie d'Europe. Mais c'est surtout dans la Turquie d'Asie, vers l'Orient, et dans l'Asie centrale, que le froid s'est manifesté, cet hiver, avec une intensité peu commune. Il a été presque sans exemple dans la Perse et dans les provinces russes méridionales et orientales.

A Tiflis et Érivan plus qu'ailleurs, là où l'on connaissait à peine l'hiver et où, en janvier, on voyait fleurir les roses, il a fait un froid de 30 degrés Réaumur, température hiémale qui appartient aux seules parties septentrionales de l'Europe. Mais dans aucun lieu la température n'a été plus variée, pendant cet hiver, qu'à Constantinople, où elle a offert des changemens surprenans. Du 15 au 25 janvier, il est tombé une quantité énorme de neige, accompagnée d'un vent du nord glacial, produisant un froid qui, à ce qu'on prétend, a encore surpassé celui du fameux hiver de 1812. Les communications ont été interrompues pendant plusieurs jours par la masse des neiges qui encombraient les chemins, autant que par l'extrême intensité du froid. Mais tout-à-coup une douce température de printemps a succédé à cet état de l'atmosphère; le froid a disparu comme par enchantement; la neige s'est fondue en deux jours; un vent du sud et un brillant soleil ont fait naître dans Constantinople des jours aussi doux qu'au mois d'avril ou de mai. Nous avons vu nous-mêmes, dans nos contrées occiden-

tales, les beaux jours du printemps apparaître à l'improviste au milieu de mars, et faire place bientôt à une température presque aussi sévère que celle des jours les plus froids de toute l'année.

Dans l'orient de l'Europe, on a vu des phénomènes tout opposés. Près de Saratov (51° 31′ lat. N.), par conséquent dans la partie moyenne de la Russie, on a éprouvé, le 9 et le 10 mai, un coup de vent glacial, accompagné d'un ouragan de neige. Dix habitans des colonies allemandes qui travaillaient dans les champs, ont péri. La perte en chevaux et en bestiaux a été de 1,690 têtes.

Bains romains en Angleterre.

Le bourg de Silchester dans le Hampshire, qui contient aujourd'hui 400 habitans, est, suivant Camden, placé au milieu de l'enceinte qu'occupait autrefois le Caer-Segont des Bretons ou ancienne capitale des *Segontiaci*, peuple qu'il place sur les confins des *Atrebatii* ou habitans du Berkshire. Cette opinion a été confirmée par une inscription trouvée à la fin du 18e siècle, mais il reste plus d'incertitude sur le nom de cette ville sous les colons romains : c'est *Vindonum* (*Vindomis* d'Antonin) pour Camden; et *Calleva* pour d'autres archéologues. Quoi qu'il en soit, la ville fut détruite de fond en comble, en 490, par Ælla, chef saxon, et c'est sur son emplacement que s'est élevé le bourg de Silchester.

Les débris des murailles de l'enceinte romaine sont encore debout en maints endroits, et des fouilles avaient depuis long-temps procuré divers objets curieux d'antiquité, lorsqu'au mois de février dernier M. J. Coles fit la découverte de thermes romains assez bien conservés et où

il est facile encore d'assigner à chaque chambre l'usage auquel elle était destinée. Les murailles ont plus de trois pieds d'épaisseur, et on a trouvé dans l'intérieur une quantité considérable de débris de carreaux de vitres, remplis de boursouflures et à surface rude comme du bois. L'objet le plus curieux est un squelette humain découvert dans le *natatio*, ou bain d'eau froide, et de 200 monnaies romaines trouvées dans le conduit en plomb qui amenait l'eau dans ce bain. Sans doute, lors du sac de la ville par les Saxons, un habitant aura cherché un refuge en ce lieu et caché à la hâte son trésor dans le conduit. Immolé dans cet endroit par les barbares, son cadavre aura été enseveli sous les décombres. Un chien fidèle dont on a trouvé le crâne près de lui avait probablement partagé son sort.

Vignobles en France.

Il y a, en France, dix départemens qui ne récoltent pas de vins; ce sont ceux du Calvados, des Côtes-du-Nord, de la Creuse, du Finistère, de la Manche, du Nord, de l'Orne, du Pas-de-Calais, de la Seine-Inférieure, de la Somme.

Le département qui récolte le plus de vins est celui de la Charente-Inférieure; ses produits, année moyenne, s'élèvent à 2,500,000 hectolitres.

Le département qui en récolte le moins est le Morbihan; ses produits ne s'évaluent, année commune, qu'à 1,000 hectolitres.

Trois départemens produisent, année moyenne, au-dessus de 2 millions, savoir : la Charente-Inférieure, la Gironde, l'Hérault.

Quatre produisent de 2 à 1 million dans cet ordre (du plus au moins), Charente, Loire-Inférieure, Loiret, Gard.

Vingt produisent de 1 million à 500,000, ce sont : le Gers, le Var, l'Yonne, Saône-et-Loire, Loir-et-Cher, Lot-et-Garonne, la Meurthe, la Dordogne, la Marne, le Rhône, Indre-et-Loire, la Vienne, l'Aube, la Haute-Marne, le Haut-Rhin, l'Aude, la Côte-d'Or, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, le Bas-Rhin.

Neuf produisent de 500,000 à 400,000 : l'Ain, les Bouches-du-Rhône, le Jura, Maine-et-Loire, la Meuse, l'Ardèche, la Haute-Garonne, Tarn-et-Garonne.

Dix produisent de 400,000 à 300,000 : le Lot, le Puy-de-Dôme, la Haute-Saône, les Basses-Pyrénées, l'Isère, les Hautes-Pyrénées, les Pyrénées-Orientales, l'Allier, le Tarn, les Landes.

Onze produisent de 300,000 à 200,000 : l'Indre, Vaucluse, l'Aveyron, les Deux-Sèvres, la Drôme, la Nièvre, le Cher, la Corse, la Moselle, la Vendée, l'Aisne.

Huit donnent de 200,000 à 100,000 : le Doubs, Eure-et-Loir, la Corrèze, les Vosges, la Sarthe, la Loire, l'Arriège.

Douze ne rendent qu'au-dessous de 100,000 : la Haute-Loire, les Hautes-Alpes, les Basses-Alpes, les Ardennes, l'Oise, la Lozère, l'Eure, la Haute-Vienne, le Cantal, la Mayenne, Ille-et-Vilaine, le Morbihan.

Les départemens où l'hectare produit le plus sont, après Eure-et-Loir, les départemens du nord-est : la Moselle, le Haut-Rhin, les Ardennes, etc.; chaque hectare y donne, année moyenne, de 45 à 55 hectolitres.

Il y a aujourd'hui en France près d'un quart de vignes de plus qu'en 1789.

L'hectare rend généralement un cinquième en sus de ce qu'il rendait alors. La production s'est peu accrue

dans les vignobles méridionaux; dans la Gironde notamment, elle est restée stationnaire.

Le nombre total des hectares aujourd'hui cultivés en vigne est d'environ 2,019,000.

Koran gigantesque.

Un livre extraordinaire a été vu à Calcutta. Il est probable que sous le rapport de la dimension, il n'a pas son pareil. C'est un exemplaire du Koran exécuté par Gholam Moghoudine, musulman très pieux des pays du nord-ouest, et par ses deux fils. Ils viennent de Pechaour, ont passé par Mourchedabad et vont à la Mecque pour y déposer respectueusement leur ouvrage. Les lettres de ce livre ont à peu près trois pouces de hauteur; le volume a un pied d'épaisseur, quatre pieds huit pouces de longueur et deux pieds huit pouces de largeur. Le texte a été entièrement écrit par le père qui a consacré six ans à ce travail; un des fils y a joint une traduction persane interlinéaire. Des planches forment la reliûre. Ce livre est transporté à dos de chameau et posé sur un charpal sous un dais de toile cramoisie; quand on le descend de là, on le pose sur un châssis; le cadenas qui ferme la couverture en bois est alors ouvert, et l'ouvrage reste exposé à la vénération des croyans jusqu'au moment du départ.

Commerce avec le Laos.

On écrit de Moulmaine, en date du 24 août 1832, que, même à cette époque qui est celle de la plus forte mousson

du S.-O., des marchands entreprennent le voyage de Zemmaï et de Laboang principalement pour en ramener du bétail; plusieurs centaines de bœufs sont déja arrivées; nous sommes persuadés que très probablement le commerce ne tardera pas à prendre un accroissement considérable; les Thens apportent de l'ivoire, des chevaux, de la cire, de la laque et d'autres objets; ils prennent en retour des toiles de l'Inde et des draps d'Europe. Nous avons appris que plusieurs habitans ont doublé leurs capitaux dans ce commerce qui se fait partie par terre, partie par eau. (*Asiatic journal.*).

Bateaux à vapeur sur la mer Caspienne.

Suivant les nouvelles de Russie, le gouvernement de cet empire se propose d'établir une navigation à vapeur sur la mer Caspienne. On ne peut que louer l'idée d'un projet semblable. La navigation par la vapeur, en abrégeant la durée des traversées, facilitera les communications, et produira probablement une influence salutaire sur la civilisation des régions que baigne le lac immense de la Caspienne.

La Begom Somrou.

On s'est plaint à la Begom Somrou de ce que ses officiers gênaient le commerce, en exigeant des marchands des droits de transit trop considérables, et on lui a représenté que ces exactions devaient être interdites.

La Begom a écrit au gouverneur-général pour lui notifier son intention de léguer son territoire en toute pro-

priété à M. David Ochterlony Wilson, et en même temps a témoigné le désir de connaître l'opinion de sa seigneurie à ce sujet. Le gouverneur-général a répondu que la Begom était maîtresse de ses possessions et de ses propriétés et avait par conséquent la liberté d'en disposer suivant son bon plaisir : qu'ainsi sa seigneurie n'avait rien à objecter à la mesure qu'elle se proposait de prendre.

(*Asiatic journal.*)

Nous avons parlé plusieurs fois de la Begom Somrou : et en dernier lieu dans le tome précédent, p. 394.

Banquet à Goualior.

Lord Wm Bentinck, gouverneur-général de l'Inde britannique, parcourt les contrées soumises à son autorité. Partout il est reçu avec les honneurs dus à sa dignité. Il s'arrête dans divers lieux pour y tenir sa cour, donner des audiences, passer les troupes en revue. Le 18 novembre 1832, il entra dans Agra, l'une des deux résidences des empereurs mongols; aujourd'hui chétive cité qui peut encore s'enorgueillir des somptueux édifices élevés par les anciens souverains.

Le lendemain de son arrivée, lord Wm Bentinck tint un lever; le 22, il donna un grand bal auquel furent invités tous les princes indigènes, les chefs d'Agra et la légation de Goualior. Le 24, il y eut une revue; ce fut un spectacle imposant, et l'on dit qu'elle était destinée à produire de l'impression sur les barmans, les mahrates et les chefs du pays.

« Il y a eu ici grand fracas depuis la venue du gouverneur-général, dit une lettre d'Agra du 22 octobre; ce ne sont que levers, audiences d'apparat, fêtes. Il y a des vékils

ou ambassadeurs des cours de Goualior, de Dholpour, et de Djeypour, indépendamment de la légation d'Ava. Tout ce monde était au bal donné hier soir par lady Bentinck. L'aspect des barmans et de leurs femmes était extrêmement bizarre. Ce sont des gens dégoûtans. Le gouverneur-général ne parut pas aimer à les embrasser. L'envoyé de Dholpour se montra en grand apparat sur un superbe éléphant magnifiquement caparaçonné et haut de douze pieds. Il y a à peu près 3,500 hommes des troupes de Goualior campés dans les environs du fort, et 5,000 d'autres états, tant infanterie que cavalerie et artillerie. Tout cela doit accompagner le gouverneur-général à Goualior. »

Lord Wm Bentinck partit d'Agra le 26 novembre; il arriva le 29 au camp mahrate. Depuis quelque temps, de grands préparatifs avaient été faits à la cour de Sindiah pour recevoir sa seigneurie. La rani régente et le Maharadjah vinrent au devant du gouverneur-général jusqu'à Dholpour. Les escortes réunies des deux potentats mahrates, s'élevant à 30,000 hommes, étaient rangées sur la rive du Tchembel du côté de Goualior. Le pays, du côté d'Agra, n'offre qu'une chaîne de ravines à deux à trois milles du bord de l'eau, qui séparait à cette distance le campement des Anglais de celui des Mahrates.

Le maharadjah et la rani firent leur visite, le 29, à lord Wm Bentinck; il la leur rendit le lendemain. Les Mahrates se mirent en marche pour Goualior; le gouverneur les suivit, le premier de décembre. Les ravins sont plus escarpés du côté de Goualior que de celui d'Agra.

Les visites d'étiquette eurent lieu; la plus brillante magnificence y fut déployée. Le 8 de décembre, après une revue, la régente invita le gouverneur-général, son épouse et leur suite à un banquet. Rien n'avait été négligé

pour qu'il fût très somptueux; mais la princesse avait oublié que ses hôtes n'étaient pas des indigènes. En conséquence de cette étourderie, il n'y avait sur la table ni couteaux, ni fourchettes, ni assiettes, ni gobelets, rien enfin qui pût donner aux étrangers la possibilité de manger leur part d'un agneau rôti tout entier; c'était le mets principal. Ensuite du vin de Champagne et d'autres furent apportés; le manque de verres était une bagatelle: on pouvait s'en passer pour boire; mais parmi tous les ustensiles que possédait la rani, (et ses richesses en meubles et autres objets sont, dit-on, immenses), il ne se trouvait pas un seul tire-bouchon. Quand ce fait eut été bien positivement établi, les épées furent dégaînées et employées à l'ignoble usage de casser le goulot des bouteilles; le vin fut versé dans de petits pots à beurre préalablement nettoyés. Ainsi s'est terminée la visite du gouverneur-général à Goualior dont il a été tant parlé.

(*Asiatic journal.*)

Goualior, capitale de l'état de Sindiah, est à 24 lieues au sud d'Agra. Le fort est bâti sur une colline haute de 315 pieds et d'un accès difficile; cette place, long-temps regardée comme imprenable, est une des meilleures de l'Hindoustan. La ville, située au bas du flanc oriental du côteau, s'étend dans une plaine jusqu'aux rives du Soumrica. Les maisons sont, pour la plupart, en pierre. Le commerce de Goualior en toile de coton et en indigo est important. (80,000 habitans).

Esprit public chez les Hindous.

L'*Asiatic journal* de juin 1833 cite un exemple de bienveillance très remarquable d'un Hindou. Il a tiré ce

fait du *Hurkarou*, journal de Calcutta. « Je viens de parcourir une cinquantaine de milles sur une route qui sert à transporter, pendant toute l'année, les productions des deux fertiles districts de Djeyssore et de Kissonnagar sur les bords de l'Hougly; et qui est de plus très utile pour les communications intérieures. Cette route est soigneusement et constamment entretenue en bon état par des hommes employés à cet effet, il y a des fossés latéraux pour l'écoulement des eaux, de même que sur les chemins de la compagnie; les deux côtés sont plantés d'arbres dont cependant la croissance est chétive, à cause des dégats commis journellement par les passans et d'autres personnes.

Cet ouvrage vraiment royal est terminé depuis huit à neuf ans; il a été entièrement exécuté, et même le terrain qu'il occupe a été acheté par Kally Podar, hindou obscur et âgé qui demeure à Bogiha, dans le district de Djeyssore. Les compatriotes de cet homme respectable ont vivement senti l'importance d'un si grand bienfait, et, dans leur reconnaissance, ils ont donné à son ouvrage le nom de *Benir rasta* (la route du Banian).

Evènement extraordinaire.

On lit dans un journal anglais le récit suivant:

« Jeudi dernier, M. Montgomery, banquier à Irvine (petit port d'Ecosse), et un de ses amis, se trouvant à pêcher dans la rivière Garnock, furent frappés de l'apparence d'un tourbillon au milieu de la rivière, et il leur sembla que l'eau descendait rapidement et s'engouffrait dans la terre. Ils en conclurent aussitôt que le lit de la rivière avait fléchi et que l'eau se précipitait dans les mines de charbon qui se

trouvent au-dessous : ils se hâtèrent donc d'aller donner l'alarme à l'entrée des mines. Les hommes qui se trouvaient en bas ne tardèrent pas à entendre le mugissement des eaux, et se mirent à se sauver, ce que fort heureusement tous eurent le bonheur de faire, car ils n'avaient pas une minute à perdre, plusieurs ayant déja de l'eau jusqu'au cou. L'eau continuait cependant à s'engouffrer dans les immenses cavités des mines, et le lendemain, s'ouvrit avec fracas un espace extrêmement large de terrain, où toute l'eau de la rivière descendit, laissant son lit tout-à-fait à sec, à environ un mille de chaque côté de l'ouverture, là où l'eau avait auparavant six pieds de profondeur. A la marée, montante l'eau se précipita comme un torrent dans les entrailles de la terre : trois hommes qui étaient dans un bateau évitèrent, comme par miracle, d'être entraînés dans le gouffre, ils n'eurent pas plutôt mis pied à terre, que le bateau y fut précipité avec furie et s'y abîma. La grande quantité d'eau continua à s'ouvrir un passage dans toutes les cavités des mines qui s'étendent à plusieurs milles, et qui s'en trouvèrent complètement remplies. Une nouvelle scène de terreur succéda à celle-ci : l'air emprisonné, comprimé par le poids de l'eau, se fit jour à travers la terre en mille endroits différens, et présentait, sur une étendue de plusieurs acres, l'apparence d'un immense chaudron en ébullition. Des quantités énormes de sable et d'eau furent lancées en l'air et tombèrent en torrens de pluie pendant plusieurs heures. Par cet évènement malheureux, 600 personnes se trouvent privées de travail ; et la destruction est tellement complète, qu'il paraît tout-à-fait impossible que les travaux des mines puissent jamais être remis dans leur ancien état. » (*Edimbourg, Evening* du 6 juillet.)

REVUE.

Carte générale des îles Antilles : Nouvelle carte des États-Unis du Haut et Bas-Canada ; par A. Brué. Paris, 1832.

Quand nous remplîmes la douloureuse tâche d'entretenir nos lecteurs de la mort de M. Brué, nous annonçâmes que cet habile et consciencieux géographe laissait plusieurs travaux imparfaits, mais que très probablement le public ne serait pas privé de ce fruit des veilles de cet homme recommandable enlevé trop tôt à la science.

Quatre cartes viennent de paraître : ce sont celles des Antilles et celles des États-Unis de l'Amérique du nord. Deux de ces cartes sont destinées à remplacer celles qui se trouvent dans l'Atlas de M. Brué, et qui avaient été publiées, la première en 1828, la deuxième en 1833. Dans cette seconde édition, M. Brué leur a donné un plus grand développement, ce qui a produit un perfectionnement dont on est frappé au premier coup-d'œil. La *carte des Antilles* embrasse tout l'espace compris entre 6° et 31° de lat. N. et entre 62° et 102° de longit. O. Ainsi elle offre, dans toute leur étendue, le golfe du Mexique et la mer des Antilles, de sorte que l'on peut aisément s'en aider pour suivre tous les voyages qui, depuis l'immortel Colomb, ont été effectués dans ces deux grands bassins. Ce n'est pas la seule amélioration que l'on remarque dans cette carte ; elle présente aussi la république des États-Unis de l'Amé-
·· centrale dans son ensemble. La gravure en est très

soignée et les moindres détails frappent par la précision et le soin apportés pour les exposer convenablement. Une autre carte d'une plus grande dimension reproduit celle dont nous venons de parler; elle contient de plus, au haut du cadre, de petites cartes de la Guadeloupe, de la Martinique et du groupe des îles Vierges.

La *carte des États-Unis* témoigne également de l'assiduité et de la persévérance de M. Brué pour mériter de plus en plus le suffrage du public; laissons-le parler lui-même : « Aux connaissances acquises il y a quinze ans, sur les régions comprises dans les limites des États-Unis et sur des pays limitrophes, nous avons cherché à réunir les travaux postérieurs, afin de résumer dans cette carte tout ce que l'on possède aujourd'hui. Cette étude, en montrant qu'une foule d'erreurs a fait place à des documens plus exacts, permet d'apprécier le degré de confiance dû aux découvertes tentées jusque dans les premières années de ce siècle, ainsi que l'étendue des contrées encore inexplorées ou de celles sur lesquelles il reste des doutes. »

Dans cette carte, M. Brué a mis à profit les voyages de Long aux monts Rocky, dans le bassin de la rivière S. Pierre et aux environs du lac des Bois, et celui de Schoolcroft à la région des grands lacs : les *Annales des Voyages* ont donné des aperçus de ces explorations si importantes. Les cartes publiées aux États-Unis et ailleurs ont également fourni des matériaux à M. Brué pour améliorer la sienne déja si remarquable. Celle qui vient d'être mise au jour comprend, indépendamment des États-Unis, le Haut et le Bas-Canada, la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick et Terre-Neuve.

Les principales ondulations du terrain ont été tracées de manière à faire paraître la différence de hauteur de

son relief. Afin de prévenir des erreurs nombreuses et accréditées dans des ouvrages géographiques et hydrographiques, l'élévation absolue au-dessus de l'Océan de plus de 130 points principaux a été indiquée en toises; quelques-uns de ces chiffres ne sont qu'approximatifs. Cette addition importante suffirait seule pour faire rechercher la nouvelle carte qui se recommande d'ailleurs par une netteté, une pureté de dessin, et une exécution très soignée. C'est ce que l'on remarque dans toutes les productions de M. Brué, et surtout dans les plus récentes; ces dernières font regretter davantage la mort prématurée de ce géographe aussi estimable par ses qualités que distingué par ses talens. E.

Voyage dans la régence d'Alger ou description du pays occupé par l'armée française en Afrique, etc.; par M. Rozet, capitaine au corps royal d'état-major, attaché à l'armée d'Afrique comme ingénieur-géographe, 3 vol. in-8° avec atlas. Prix, 33 fr. Chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23.

Les deux premiers volumes de cet ouvrage ont déja paru. Le premier traite de tout ce qui concerne l'histoire naturelle et la géographie physique; le second est consacré à l'histoire des diverses familles du genre humain qui habitent la Barbarie; on y trouve le tableau de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs coutumes. Le troisième contiendra des notions détaillées sur la population des villes, les ressources et l'industrie des habitans; enfin, l'histoire du gouvernement tyrannique qui a si long-temps pesé sur Alger.

M. Rozet a fait partie de l'armée d'Afrique comme ingénieur-géographe, et a séjourné seize mois dans le territoire d'Alger : habitué à observer la nature, il a mis tous ses instans à profit; il a pu ainsi recueillir un grand nombre de notes intéressantes et exactes. Quand le troisième tome de cet important ouvrage aura paru, nous en donnerons une analyse.

Histoire des Révolutions de Madagascar depuis 1642 *jusqu'à nos jours*; par M. Ackerman, chirurgien-major de la marine, chargé en chef des établissemens français à Madagascar. 1 vol. in-8°. Paris, 1833; chez Gide, rue S.-Marc, n° 23.

Depuis long-temps la France a essayé de former un établissement permanent à Madagascar; toutes les tentatives faites jusqu'à présent ont échoué. De nos jours, cette grande île a été le théâtre d'événemens extraordinaires. Radama, un des chefs de l'intérieur, homme ambitieux, hardi et rusé, prit le titre de roi de Madagascar et s'empara des territoires qui étaient à sa convenance. Nous avons, à diverses occasions, parlé de ce Radama qui affectait les airs d'un potentat européen.

Sa mort arrivée en 1828 n'arrêta pas les desseins des Ovas auxquels il commandait. Ils sont venus attaquer les peuples de la côte avec lesquels nous avions des liaisons d'amitié; ils se sont battus contre nous.

Le livre de M. Ackerman contient des détails très curieux sur l'histoire récente de Madagascar. Un séjour de trois ans sur les côtes de l'île lui a procuré les moyens de

recueillir une foule de renseignemens très intéressans. On apprend quelles causes se sont opposées au succès de nos derniers projets de fonder une colonie sur cette terre lointaine. On peut compter parmi les plus puissantes la discorde qui n'existe que trop fréquemment entre les hommes chargés d'exécuter les plans du gouvernement. Nous voyons des plans audacieux de peuples peu considérables réussir, parce qu'ils sont menés avec cet ensemble de vue et cette persévérance qui sont un gage de succès; et nous, nation civilisée, éclairée, et l'une des premières de l'Europe, ne pouvons-nous donc pas mener à bien une entreprise qui exige de l'unité et de la suite dans la volonté ? En vérité, il serait désespérant de le penser.

NOUVELLES.

Voyages du capitaine Burnes (1).

Des lettres du capitaine Burnes ont été publiées à Calcutta; elles sont datées de Balkh et contiennent des détails intéressans sur ce pays. M. Burnes raconte ainsi sa visite à Mourad bey, chef de Khoundouoï, auquel il fut présenté comme un horloger arménien de Lacknau.

« Le chef était assis sur une peau de tigre, probablement comme un emblême de férocité; il avait de grandes bottes et tenait ses jambes étendues sans cérémonie. Ayant posé ma main droite sur mon cœur, je prononçai à haute voix un *salam aleikom*; puis je m'approchai de Mourad

(1) Les *Nouvelles Annales des Voyages* (2ᵉ série), t. XXVII, p. 394 et t. XXVIII, p. 262.

bey et je baisai ses poignets. Il répondit par un murmure de satisfaction, et s'étant roulé d'un côté, il s'écria : « Eh ! « il sait comme il faut saluer. » Alors je pris mon poste à la porte avec les domestiques inférieurs, et j'entendis l'officier de la douane qui lui expliquait ce qui nous concernait, que nous étions des Arméniens bien pauvres. « Si ce ne sont pas des Européens, dit le chef, laisse les partir. » Une seconde déclaration produisit un ordre pour que nous fussions conduits sains et saufs à la frontière. Je comblai le secrétaire de bénédictions quand je le vis sceller et écrire le firman ; et sans délai je continuai ma course.

Je parcourus soixante milles sur le même cheval, sans faire halte ; quand j'arrivai, j'étais à moitié mort de fatigue ; mais je ne me reposai pas long-temps, et le lendemain matin, je partis pour cette ville (Balkh) qui est à quarante milles plus loin, dans les états du roi de Boukhara, ainsi, hors des limites du territoire de Mourad bey et de tous les tyrans de son espèce. Dans quatre jours nous traverserons l'Oxus, et le premier de juillet nous serons à Boukhara. J'ai lieu d'espérer un traitement très honorable dans cette ville fameuse, et quant à moi, je regarde les dangers et les difficultés de ce voyage comme passés. J'ai été plus heureux que je n'aurais osé l'espérer dans mes questions sur tous les sujets, tels que géographie, politique et commerce. »

Dans une autre lettre, M. Burnes s'exprime ainsi. « La route à travers l'Hindoucouche est très dangereuse pour les voyageurs à cause des troupes de bandits, et très pénible à cause des obstacles physiques. Nous rencontrâmes une bande de pillards, assez près pour que nous pussions leur parler ; ils cherchaient et guettaient une caravane de chevaux, et ne vinrent à nous que par hazard. La route est praticable pour une armée qui aurait des canons de douze,

mais à la fin de mai, quand nous y passâmes, elle n'était pas encore ouverte. Nous étions obligés de voyager le matin, lorsque la neige était gelée, car nos chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail quand le soleil avait été pendant quelques heures au-dessus de l'horizon. Néanmoins ces montagnes n'opposeraient pas une barrière à une armée, si on choisissait judicieusement la saison. Ce qui paraîtra singulier, c'est que les cols les plus élevés sont les meilleurs et les plus sûrs. Nous avons éprouvé sur un de ces cols, de la difficulté à respirer; il semble que les oiseaux mêmes descendent à terre, et le franchissent en marchant; mais vingt cavaliers peuvent parcourir de front, presque toute la distance. Aucun des cols où nous avons passé n'a plus de 11,000 pieds d'élévation; au lieu de trouver la grande crête neigeuse au nord de Bamian, ce fut, à ma grande surprise, entre Caboul et cette ville.

« Les affaires commerciales de ce pays méritent de fixer l'attention. Nous l'avons depuis long-temps emporté sur les Russes, dans les marchés au sud des montagnes, et quoique leur commerce y soit encore important, ce n'est que pour les marchandises que nous ne fournissons pas : le nankin, le fil d'or, les aiguilles, le papier et le sucre sont les seuls objets d'importation; mais je serai plus en état d'asseoir un jugement positif sur ce sujet, quand j'aurai été à Boukhara. Quand je me trouvai dans le Khoundouoï, je fis route avec une caravane de dix marchands de Yarkend, et je recueillis des renseignemens curieux sur le commerce de ce pays; il est très considérable. Les marchandises traversent les monts Bamian jusqu'aux sources de l'Oxus, et de là sont transportées à Khoundouoï; ce trajet dure cinquante jours; trois cent cinquante charges de cheval, consistant en thé ont été amenées par cette voie, durant cette saison; cette denrée

est destinée principalement pour le marché de Boukhara; une très petite quantité seulement, pénètre jusqu'à Caboul. A Yarkend, on ôte le thé des boîtes qui le contiennent et on le met dans des sacs qui sont ensuite cousus dans des peaux crues; on les ouvre et on les pèse dans différens endroits, ce qui fait perdre au thé une grande partie de son parfum; ce dont les habitans de ces contrées n'ont pas l'air de se douter.

« La route est ennuyeuse et difficile; il est rare que les caravanes ne soient pas pillées, ce qui renchérit beaucoup le thé dans ce pays où il est très recherché. De plus, le chemin est très mauvais; le tremblement de terre que l'on ressentit à Lahor, en janvier dernier, a renversé des montagnes entières dont les débris le couvrent, et fait périr un grand nombre d'habitans de la vallée de Badakchan. Les Chinois ne font pas eux-mêmes le commerce; leur gouvernement soupçonneux, paraît être aussi jaloux et aussi vigilant dans ces cantons éloignés, qu'il l'est dans le voisinage de Canton. Du reste, les marchands vantent la loyauté des Chinois et la facilité de traiter les affaires commerciales avec eux.

« Nous sommes maintenant bien au-delà des limites du royaume de Caboul, et vous apprendrez peut-être avec surprise que tous les chefs et les marchands de ce pays, à l'exception de ceux de Pechaour, semblent avoir plus de notions des Russes que des Anglais de l'Inde, quoique nous soyons bien plus rapprochés d'eux. L'état politique du Caboul est beaucoup plus tranquille présentement qu'on ne serait enclin à le supposer, et si nous répugnons à nous concilier l'amitié de Dest Mohammed khan, je crois que nous commettons une grande faute. Une ambassade, une députation, enfin une démarche de ce genre est tout-à-fait superflue; mais nous pouvons lui écrire et

ouvrir ainsi une communication; on trouvera que c'est un homme très éclairé. C'est le plus puissant de tout le Caboul. Il est absurde d'espérer la restauration de la maison royale des Seddoyis, parce que leurs trois derniers rois furent odieux aux nobles et au peuple. Camran est un tyran altéré de sang; il ne pourra jamais se lever contre 60,000 Bombyghis, et le pauvre Chah Soudjah, malgré ses bonnes qualités, son affabilité, sa douceur et ses manières vraiment royales, a trop de faiblesse pour pouvoir jamais occuper le trône. Parmi les nombreuses tribus du pays, la seule qui montre de l'affection et de la bonne volonté pour lui est celle des barbares Khaïberis. »

(*Asiatic journal.*)

Richard Lander.

Nous avons annoncé dans le tome précédent (p. 127) l'arrivée de Richard Lander au cap Corse.

Le *Liverpool courrier* a récemment donné des nouvelles de ce jeune et courageux voyageur. Le *Quorra* et l'*Elburka* atteignirent, vers la mi-octobre 1832, l'embouchure du Rio Noun, bras du Kouarra, par lequel Lander était sorti en 1830. La traversée avait été fort heureuse; mais déja le capitaine Harris, commandant le *Quorra*, était mort victime de l'intempérie du climat; événement fâcheux, puisqu'il privait l'expédition du concours des talens et des lumières de cet habile officier.

Les navires s'avancèrent par un bras latéral du fleuve qui conduit au territoire de Brass, consistant en deux îles gouvernées par les chefs Boy et Jacket, qualifiés rois par

les marins. Le premier retint chez lui, en 1830, les deux frères Lander, et ne les relâcha que sous la promesse d'un présent considérable. Ils ne purent la tenir. Boy paraît n'avoir pas gardé rancune. Il est venu visiter les navires et a montré des dispositions amicales; quand ils ont repris leur route, il a voulu les accompagner.

L'expédition a ensuite gagné le pays d'Eboe dont le roi avait eu les deux frères Lander en son pouvoir, et les avait bien traités.

Le *Liverpool courrier* espère que ce voyage contribuera beaucoup à établir des relations de bonne amitié avec les différens chefs du pays, et regrette que la conduite des commerçans qui ont coutume de trafiquer le long de la côte, n'ait pas toujours été propre à leur concilier l'esprit et à gagner la confiance des indigènes.

M. Holman.

Les journaux anglais annoncent le retour de M. Holman, le voyageur aveugle dont nous avons parlé plusieurs fois; il est arrivé à Exeter, après une absence de six années: durant cette période, il a fait le tour du globe.

NÉCROLOGIE.

Sir John Malcolm, major-général des armées britanniques, est mort à Londres le 21 mai dernier à l'âge de 65 ans, après une courte mais douloureuse maladie.

Il avait long-temps séjourné dans l'Inde, et y avait

exercé des fonctions publiques. Le gouvernement supérieur de cette contrée l'avait envoyé comme ministre plénipotentiaire auprès du roi de Perse ; ensuite M. Malcolm fut gouverneur de Bombay.

On lui doit plusieurs ouvrages intéressans pour la géographie de l'Orient.

Histoire de la Perse depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle (traduite en français).

Mémoire sur l'Inde centrale comprenant le Malwa et les provinces voisines.

Esquisses de la Perse tirées des journaux d'un voyageur dans les pays de l'Orient. (Les *Annales des Voyages* en ont donné des extraits.)

VOYAGE

DE SAINT-LOUIS DU SÉNÉGAL

A

LA PRESQU'ILE DU CAP-VERT, A ALBRÉDA

SUR LA GAMBIE

ET A LA RIVIÈRE DE CASAMANCE DANS LE PAYS DES FÉLOUPS-YOLA (1829).

Par M. S. PERROTTET, naturaliste,
Voyageur de la marine et des colonies.

Les fonctions assidues que j'eus à remplir pendant un séjour de cinq années dans le pays de Oualo au Sénégal, ne me permirent pas d'aller explorer aussitôt que je l'aurais désiré les contrées dont je vais m'occuper dans cette relation. Ce ne fut que vers la fin de janvier 1829, époque à laquelle je quittai l'établissement agricole dont j'avais la direction, que je pus définitivement mettre à exécution le projet que j'avais conçu depuis long-temps, et me livrer tout entier à des recherches d'histoire naturelle

Afin d'arriver plus vite à la presqu'île du Cap-Vert, je profitai du départ pour Gorée de la goëlette du commerce *le Petit-Charles*, appartenant à la maison Valantin, Chaize et compagnie. Je m'y embarquai avec deux nègres, le 28 février 1829, et nous fîmes route pour la barre, favorisés par la marée descendante : nous espérions qu'avec son aide, il nous serait facile de sortir du fleuve dans la même journée; il n'en fut pas ainsi.

A notre arrivée à la barre, le pilote qui devait nous conduire en pleine mer nous fit observer que le vent n'était pas assez fort ni la marée assez puissante pour qu'il pût répondre de débouquer sans accident. Il nous engagea, en conséquence, à attendre jusqu'au lendemain matin, comptant qu'alors il serait plus heureux. Nous suivîmes ce conseil prudent, et allâmes passer la nuit fort tranquillement à terre sous notre tente.

Le lendemain, dès six heures du matin, le pilote noir vint nous prévenir que la marée commençait à descendre; nous fûmes bientôt embarqués. Un quart d'heure après nous étions au large et filions vers Gorée. Le vent, qui semblait d'abord vouloir nous favoriser, devint plus tard tout-à-fait contraire; il fallut louvoyer. Les lames étaient si fortes que notre petit navire, d'environ quatre-vingts tonneaux, roula d'une manière terrible. Quiconque n'a pas navigué le long des côtes d'Afrique, dans un bateau semblable au nôtre, ne saurait se faire une idée

exacte de ce que l'on y souffre par un gros temps. A mon avis, le mal le plus cruel est celui que produit le mouvement violent de la mer.

Enfin, après quatre jours consécutifs de lutte contre le vent contraire, nous arrivâmes à Gorée le 4 mars, tous complètement abattus; car, pendant toute la traversée, nous n'avions pris aucune nourriture.

Dès le lendemain, je visitai l'île de Gorée; elle a si peu d'étendue, que j'eus bientôt tout vu ce qui pouvait intéresser. Elle est située par les 14° 39′ 55″ de latitude N., et 19° 46′ 41″ de longitude O., à deux milles environ de la côte, au S. du Cap-Vert, à trente-huit lieues marines au S. S. O. de l'île Saint-Louis du Sénégal, et à trente-cinq lieues au N. N. O., à peu près de l'embouchure de la Gambie; c'est une terre basse, longue d'un sixième de lieue tout au plus, sur laquelle s'élève un rocher basaltique très escarpé, d'environ quatre cents pieds de hauteur. C'est dans la partie basse ou du N. E. qu'est bâtie la ville. Les maisons sont construites avec les pierres que fournit la partie haute ou qu'on va chercher au Cap de Naz; elles n'ont généralement qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et sont d'une grande solidité. Les appartemens sont, pour la plupart, très vastes et bien aérés. Des persiennes légères, peintes en vert ou en gris, tiennent lieu de fenêtres. Le rez-de-chaussée sert de cave, de magasin et de boutique.

Chaque maison a une cour où sont placées les

cases des esclaves, la cuisine des maîtres, etc.

Au sud de l'île, et en face de la rade ou du mouillage qui présente une sorte d'anse ou de fer-à-cheval, est la place d'armes; elle sert également de marché pour les denrées : elle est unie, sablonneuse et entourée de maisons élégantes pour la plupart. Une très belle terrasse d'environ trois cents pieds de longueur sur à peu près dix de largeur, formant à la fois une promenade et une batterie de pièces de canon, longe la rade au sud et borne la place de ce côté.

C'est au-dessous de ce rempart, et près du rivage, que se trouve le chantier où l'on construit et radoube les navires et les embarcations de l'île.

Les rues sont fort étroites et surtout mal alignées. Le gouvernement de la colonie s'est occupé récemment de remédier à cet inconvénient. Une église, placée à peu près au centre de la ville, était commencée sur des bases solides.

L'eau potable manque à Gorée : à la vérité, deux petites sources naturelles sourdrent à la base du rocher volcanique. Mais ces petits filets d'eau, qui en fournissent à peine une quantité suffisante pour subvenir au besoin d'un ménage, tarissent souvent, et d'ailleurs appartiennent à des habitans et sont clos d'une porte fermée d'un cadenas.

On va chercher l'eau aux fontaines de Khann, situées dans un lieu bas et marécageux, sur la presqu'île du Cap-Vert, à trois quarts de lieue environ de l'île. Ce sont des espèces de puits ou de sources

souterraines qui ne tarissent jamais. Le gouvernement a eu la précaution de les faire entourer en dedans d'une maçonnerie, et de prévenir, par ce moyen, les éboulemens de terre.

Au sommet du rocher basaltique qui domine la ville à l'ouest, sont bâties les casernes des militaires et le magasin à poudre. Celui-ci est creusé horizontalement dans le roc et offre ainsi un caveau solidement voûté. Sa longueur est de 50 pieds au moins sur 15 de largeur et 7 de profondeur.

Plusieurs pièces de canon, la plupart d'un très gros calibre, sont placées sur plusieurs points de la circonférence du rocher. Le fort proprement dit couvre la ville au N.-E.; il est très solidement bâti et très bien situé; pour s'y défendre long-temps, il faudrait être bien approvisionné de munitions et de vivres.

Il existe, au centre de cette montagne basaltique, une sorte de bassin de 8 à 10 pieds de profondeur sur à peu près 20 pieds de diamètre, qui ressemble à l'ouverture d'un cratère éteint. On conjecture qu'à une époque éloignée, il y avait ici un volcan, et que, dans une convulsion de la nature, l'île se sera séparée du continent. Quoi qu'il en puisse être de cette hypothèse, j'ai observé que les roches dont l'île de Gorée est composée et la pointe de Dakar, sur la presqu'île du Cap-Vert, sont également de production volcanique.

La surface du rocher de Gorée et les environs de

l'excavation centrale sont couverts de laves anciennes ou de fragmens de roches à base d'oxide de fer. Dans les fissures de ces roches croissent quelques petites plantes rabougries de la famille des Légumineuses, telles que : le *Crotalaria goreensis* l'*Alisycarpus vaginalis* et le *Rhynchosia minima*.

Ce rocher s'élève verticalement du côté de la mer, et s'incline en une pente assez rapide du côté de la ville; on y monte par un très beau chemin de 12 à 15 pieds de largeur, et encaissé ou bordé de murs d'environ trois pieds de hauteur. Il a été construit pour faciliter les communications entre la ville et le fort. Il est presque droit, par conséquent très rapide, sillonné, dans la saison des pluies, d'ornières profondes creusées par les eaux qui alors descendent de la montagne par torrens

Le côté du rocher opposé à la ville et baigné par la mer présente, à une certaine distance, un aspect très pittoresque; c'est une falaise composée de couches régulières et remarquables par l'uniformité de leur disposition : on croirait que l'homme a présidé à l'arrangement de ces lits basaltiques qui font saillie avec la montagne sur laquelle ils sont comme appuyés.

Malgré son peu d'étendue, l'île de Gorée ne laisse pas que d'offrir une situation fort agréable. Du côté du sud, on y jouit d'une vue qui n'est bornée que par l'horizon de la mer, et, du côté du nord, on découvre au loin le Cap-Vert, ainsi que les autres saillies des terres voisines.

Quoique cette île soit située dans la zone torride, on y respire presque toute l'année un air frais et tempéré. Les malades et les convalescens de S.-Louis y viennent rétablir leur santé altérée par le climat brûlant et destructeur des rives du Sénégal. Le rocher de Gorée est donc très précieux pour tous les Européens qui habitent l'Afrique occidentale. Une foule de mollusques et de madrépores curieux couvrent les rochers du bord de la mer qui présentent des touffes verdâtres et extrêmêment épaisses ayant l'aspect d'une petite mousse.

La population est d'environ 4,000 ames; un petit nombre d'Européens, des hommes de couleur et des nègres libres ou esclaves la composent. Ces derniers en forment les trois quarts; la plupart sont artisans ou matelots : ces derniers font le service des petits bateaux de cabotage le long de la côte, dans les environs de Saloum, de la Casamance et dans la partie inférieure de la Gambie. Les cuirs verts, la cire, le riz, les nattes, les fruits et les vivres de toutes les espèces sont les seules marchandises que fournissent les naturels du pays. Un très petit nombre des nègres de Gorée exerce le métier de tisserand. Les nègres libres sont attirés dans cette île parce que ceux des blancs au service desquels ils sont attachés ordinairement les traitent avec bienveillance. Les esclaves sont généralement conduits avec douceur et bonté par leurs maîtres; ceux qui naissent dans l'île sont toujours préférés.

Trois jours après mon arrivée à Gorée, j'allai m'établir à Khann, village situé sur la presqu'île du Cap-Vert. J'éprouvais une bien grande jouissance en arrivant sur ce sol fertile et au milieu d'une végétation toute nouvelle pour moi. Les lieux humides où croissent l'*Elaïs guineensis*, le *Phœnix spinosa* et d'autres arbres, attirèrent particulièrement mon attention. J'explorai successivement ces espèces d'oasis qui avoisinent les villages de Khann, N'Batal, Rufisk et Kounoun. Je rencontrai dans ces groupes délicieux de grandes monocotylédones, plusieurs plantes rares ou nouvelles dont je m'empressai de recueillir des échantillons. Parmi celles qui étaient en fleurs, je citerai le *Nesœa radicans*, le *Nesœa erecta*, l'*Ammannia crassicaulis*, l'*Ammannia floribunda*, le *Wahlenbergia cervisina*, le *Triumfeta longiseta*, le *T. cordifolia*.

Dans les bas fonds humides, en particulier, nommés marais de Khann, je cueillis une espèce remarquable de *Ceratopteris* couverte de fructification sur ses frondes, le *Rhynchosia calycina* et beaucoup d'autres jolies plantes. Les oasis de N'Batal, aussi remarquables par leur fraîcheur permanente que par la beauté et la rareté des végétaux qui y croissent, m'ont offert en abondance le *Tetracera senegalensis* dont les tiges flexibles et sarmenteuses s'élèvent à plus de 50 pieds, sont chargées de rameaux qui se terminent par des panicules de fleurs rosâtres d'une odeur extrêmement suave; des *Morinda*, des *Passi-*

florées, des *Anonacées*, des *Crotalaria*, des *Ficus*, des *Caillea*, des *Nymphæa*, des *Menianthes* et plusieurs autres plantes aquatiques et non aquatiques fort intéressantes.

Le village de Kounoun, situé dans une vallée, à une lieue environ des bords de la mer, du côté de Rufisk, est environné de forêts ou de groupes d'arbres d'une grande élévation, et parmi lesquels on trouve fréquemment le datakh des nègres, *detarium senegalensis*, le datakh niey, le *dialium nitidum*, l'*uvaria æthiopica*, le *calypso senegalensis*, le matt des nègres qui est un genre d'apocynées, le *cerbera*, des euphorbiacées ligneuses, des *canthium*, des *spondias*, des *dupuisia*, des *lannea*, des *tristemma*, le *gardenia triacantha* qui est le *gardenia ternifolia* de Schumacher, le *sarcocephalus esculentus*, le *rhus tomentosa*, le *strophanthus laurifolius*, le *coulteria africana*, des *combretum* grimpans d'une rare beauté, des *zanthoxylon*, le *ximenia americana*.

Le sol de Kounoun et de ses environs est généralement très fertile, ce qui est indiqué par sa couleur noirâtre. Les habitans y cultivent en abondance, dans la saison des pluies seulement, le dougoub-nioul, *penicellaria spicata*, le niébé, *dolichos unguiculata*, la patate douce, l'igname, le melon d'eau, le potiron, le concombre.

Le village de Kounoun n'est pas très grand, mais il renferme une population nombreuse. Les cases y

qui succèdent aux fleurs sont portés sur une panicule longue d'environ un pied et demi, grosse et très serrée; ils sont ronds, de la grosseur d'une forte prune mirabelle et d'un goût très agréable.

Pour obtenir le vin, on fait un trou carré ou en biseau à la base du régime ou du pédoncule floral et l'on y introduit quelques feuilles ou l'extrémité de quelques feuilles pliées ou roulées en une sorte de tube irrégulier qui conduit la liqueur dans un vase attaché à ce régime.

Pour monter au sommet de l'arbre, les nègres font une sangle avec l'écorce des *bauhinia reticulata* et *rufescens*, ou mieux encore avec le pétiole des feuilles du tirr lui-même, qu'ils battent et divisent en lanières après les avoir fait sécher au soleil. L'un des bouts de cette sangle est percé et forme un œillet qui reçoit une forte cheville passée transversalement par le milieu à l'autre bout. Cette sangle fermée présente une sorte de cercle d'environ deux pieds et demi de diamètre, et, lorsqu'elle embrasse le corps de l'homme et celui de l'arbre, elle offre une circonférence ovale d'environ un pied et demi à deux pieds. Le nègre, ainsi lié à l'arbre, monte le long du tronc en s'aidant d'abord des pieds, puis des genoux et des mains jusqu'à ce que la partie de la sangle qui est appuyée sur l'arbre se trouve au-dessous de celle qui soutient ses reins et ses cuisses, et lui sert de siège. Alors il se rapproche de l'arbre, saisit lestement la partie de la

sangle qui y est appuyée et la relève, au moyen d'un élan également prompt, aussi haut que cela lui est possible; il continue la même manœuvre jusqu'à ce qu'il ait atteint le sommet de l'arbre. Alors il s'assied sur sa sangle, et, jouissant de toute la liberté de ses bras, il coupe les régimes de fruits mûrs, les joint aux calebasses pleines de liqueur qu'il a détachées de l'arbre, et les accroche à un cordon particulier qui ceint son corps; il rafraîchit les incisions par lesquelles s'écoule la liqueur, y replace de nouveaux vases, de nouvelles feuilles roulées en tube, et, lorsqu'il veut descendre, il emploie des moyens contraires à ceux qu'il a employés pour monter.

On extrait aussi une liqueur vineuse du kiomkomm des nègres du Caïor, *Phœnix humilis Nob.* ou *Ph. spinosa de Sch.*; mais elle est rarement susceptible d'être bue par les Européens, ayant ordinairement un goût acerbe désagréable, ce qui peut bien provenir de la nature du sol salé et marécageux dans lequel ce palmier végète communément. Du reste, les nègres ne recueillent cette liqueur que lorsqu'ils ne peuvent pas en obtenir de meilleure; ils ne la boivent, ainsi que celle de l'*élaïs*, que vingt-quatre heures après qu'elle est tirée, c'est-à-dire, lorsqu'elle est, selon leur opinion, assez fermentée pour piquer agréablement le palais. Le vin de ces deux palmiers est potable, pour eux, jusqu'au troisième jour; alors il porte à la tête, et l'ivresse qu'il occasione est très dangereuse : passé ce temps, il

tourne en mauvais vinaigre, et contracte bientôt une odeur insupportable.

Il existe d'autres villages dans la vallée où est celui de Kounoun; mais je ne les ai point visités, préférant explorer les oasis et les plaines verdoyantes de ces contrées que de perdre un temps précieux à parcourir des lieux qui ne pouvaient rien m'offrir d'intéressant.

Je revins à Khann, par le plateau sec et sablonneux qui domine les vallées humides où sont les villages; j'y trouvai quelques végétaux particuliers tels que le *Lonchocarpus formosissima*, le *Terminalia macroptera*, le *Strychnos unocua*, le *Lannea acida*, *L. velutina*, le *Spondias birrea*, et enfin le matt des nègres, de la famille des apocynées dont les tiges sarmenteuses s'élèvent à plus de 50 pieds. La ressemblance frappante de cette plante avec le *vahé* de Madagascar, m'engagea à opérer sur son tronc, qui était fort gros, plusieurs incisions longitudinales, afin de m'assurer s'il ne contiendrait pas, entre son écorce et l'obier, un suc résineux et élastique, analogue à celui que produit le vahé. J'obtins, en effet, un suc laiteux qui, exposé à l'air, brunit insensiblement et prit la consistance de la vraie gomme élastique; ce qui tendit à confirmer de plus en plus mon opinion. Dès-lors, je considérai ma plante comme devant être très voisine du *vahea*, sinon du même genre. Les fleurs assez grandes et d'un blanc pur, exhalent une odeur très suave; les fruits sont

gros comme une forte pomme de rainette, en ont la forme, mais ils sont plus alongés et plus étroits au sommet. Leur couleur, à la maturité, est jaune-orange. Les nègres de la presqu'île du Cap-Vert mangent ce fruit qu'ils disent être fort bon.

A la surface de ce sol plus ou moins léger, on trouve des roches entières ou en fragmens, la plupart très volumineuses et dont la base paraît être du fer hydroxidé; les unes offrent quelque ressemblance avec des laves ou des scories de volcans; leur pesanteur spécifique est considérable. J'en ai recueilli des échantillons sur différens points; ils font aujourd'hui partie de la collection du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Ces roches sont souvent couvertes de lichens dont plusieurs paraissent nouveaux, d'après l'examen récent d'un de nos plus habiles cryptogamistes.

Du reste, les végétaux qui croissent dans ce canton et que j'ai nommés plus haut sont très éparpillés à la surface. Il m'a paru assez remarquable qu'aucun des acacias qui composent la presque totalité de la végétation des rives du Sénégal, ne se rencontre ici; en revanche, le *parinarium* ou néou des nègres, propre aux deux localités, y est très commun; mais il n'y forme que des buissons, tandis que sur les collines et les vallées de Lamsar, ainsi que dans les environs du lac de N'Gher, il se développe en beaux arbres de 30 à 40 pieds d'élévation.

J'arrivai à mon quartier général de Khann, avec

mes deux domestiques, chargés de plantes, de fruits, de graines et de minéraux; je me disposais à mettre aussitôt tout en ordre: les plantes furent placées avec soin entre des feuilles de papier; les graines et les fruits dans des sachets; les minéraux enveloppés de papier et numérotés avec toutes les précautions qu'exige ce genre de travail. Je pus, dès le lendemain 15, reprendre mes excursions; et je me dirigeai, à six heures du matin, avec mes deux fidèles Africains vers les Mamelles, monticules situés sur le bord de la mer au nord et à environ deux lieues et demie de Khann. Le terrain que j'explorai, compris, en partie, entre Khann et les Mamelles, offre partout de fréquentes ondulations; hérissée, de loin en loin, de roches saillantes ou de fragmens de basalte la surface est inégale, raboteuse. La végétation y est généralement pauvre et languissante; les principaux arbres qu'on y observe sont: le Baobab Adansonia, le Tamarinier, le *Mertensia senegalensis*, et plus en dedans de la presqu'île, dans la direction de la colline qui se prolonge du côté de Rufisk, le Kebett: le *Lonchocarpus formosissima*, le Matt, *Salacia senegalensis*, le *Strychnos inocua*, découvert précédemment en Égypte par M. Caillaud; le *Celastrus senegalensis*, le *Gardenia triacantha*, l'*Heudelotia africana* ou niotoutt des oualofs, etc. Presque tous ces végétaux qui sont clair-semés, ont un aspect rabougri; ils sont dénués de feuilles une bonne partie de l'année, ce qui est dû à

la sécheresse du climat et à l'aridité du sol. A peine y compte-t-on trois mois de pluie chaque année, encore ne tombe-t-elle que par intervalles souvent de huit, dix, quinze et vingt jours, et par grains qui durent tout au plus une demi-heure. Ensuite souffle le vent d'est, qui est aussi sec et aussi chaud que la vapeur qui sort d'un four à briques.

Quand j'arrivai à la base de l'une des Mamelles vers dix heures du matin, déja la chaleur était excessive. Ces deux mamelons, que l'on aperçoit de fort loin, surtout quand on est en mer, sont situés sur des falaises fort élevées au-dessus du niveau de l'Océan, et sont plus éloignés l'un de l'autre qu'on ne supposerait en les regardant de loin; leur forme est celle d'un cône élargi à la base. Le sol qui les entoure est couvert de scories volcaniques qui semblent fort anciennes, et se décomposent par l'action de l'air; la couche plus ou moins profonde de terre rougeâtre qui en résulte paraît fertile.

Ces deux monticules nommés dans le pays, sur les cartes et dans les ouvrages de tous les voyageurs, Mamelles, sont couverts de végétation, composée de plantes et d'arbrisseaux rares ou nouveaux. On y trouve en grand nombre : le *Combretum micrantum*, le *Grewia corrilifolia*, le *G. carpinifolia* et une autre espèce du même genre que je n'ai rencontrée qu'en fruit et qui sans doute sera nouvelle; un *Jatropha* qui a le port du ricin, le *Borrago africana*, le *Celastrus senegalensis*, un *Dioscorea*. La

plupart de ces végétaux étaient dénués de feuilles et dans un état complet d'engourdissement : les uns chargés de fruits que le vent brûlant d'est avait entièrement desséchés, avant qu'ils eussent pu atteindre à leur maturité, effet ordinaire de son souffle destructeur dans ces contrées arides de la côte d'Afrique.

Sur le côté nord du mamelon le plus proche de la mer, je trouvai le *Linaria spartioïdes* de Broussonnet. Cette linaire forme un petit arbuste touffu et ligneux à la base, composé de longs rameaux grêles et étalés; ses fleurs sont médiocrement grandes, d'un jaune safran, munies, vers leur base, d'un éperon long et effilé.

On observe encore sur ce même revers de monticule, le *Polygala obtusifolia*, le *P. erioptera*, etc. Les arbrisseaux ligneux y manquent complètement, et, en général, il est beaucoup moins boisé que le revers intérieur et le mamelon situé plus en dedans. Dans la saison des pluies, cette partie du mamelon extérieur est couverte de graminées, de légumineuses et d'autres plantes herbacées; sa pente est douce et facile à gravir, tandis que le côté intérieur est plus rapide. Du reste, ces deux mamelons sont l'un et l'autre hérissés de roches volumineuses, la plupart très saillantes, qui, dans les endroits où la pente est raide, augmentent la difficulté de les gravir.

La hauteur des Mamelles, au-dessus du niveau

de la mer, est de 450 à 500 pieds. On y jouit d'une perspective qui n'est bornée, vers le nord-ouest, que par l'horizon de la mer et qui s'étend le long de la côte, depuis la presqu'île du Cap-Vert jusqu'aux rives du Sénégal, et embrasse, dans l'intérieur du pays le Caïor et le cap Denaz; l'air y est frais et agréable à respirer durant une grande partie de l'année; on n'y souffre de la chaleur que pendant le vent d'est, dont l'influence se fait sentir à plusieurs lieues en mer.

Il existe, à la base du monticule le plus intérieur, un assez grand village qui est habité par de fort beaux nègres dépendant du Damel, roi de Caïor. Ce sont des mendians effrontés comme tous ceux de cette contrée; ils prétendent avoir le droit d'exiger des Européens qui vont visiter les Mamelles une sorte de contribution qu'ils fixent à deux francs par individu. Malgré tous les prétextes auxquels j'eus recours pour me soustraire à leur demande, force me fut de m'y soumettre ou de renoncer à explorer ces deux points culminans de la presqu'île du Cap-Vert.

Je vis autour des cases de ce village quelques groupes de papayers chétifs; leurs fruits étaient fort petits; les nègres en aiment beaucoup le parfum et le goût, aussi prennent-ils un soin particulier de cette plante herbacée et peu vivace.

Je trouvai aussi deux ou trois soump (*Balanites ægyptiaca*) de vingt à vingt-cinq pieds d'élévation;

plusieurs buissons de Sédoum, *Zyziphus orthacantha*, que les nègres paraissent également soigner, car ils élaguent les branches inférieures de cet arbre pour qu'il s'élève et forme une cime assez large pour les mettre à l'abri des rayons du soleil.

Ces Africains n'ont d'eau potable que celle qui leur est fournie en petite quantité par des puits ordinairement peu profonds et toujours creusés dans les endroits les plus bas et les plus rapprochés du village : on est obligé de les renouveler souvent pour éviter le mauvais goût que l'eau prend à la longue dans les trous anciens.

La nourriture favorite de ces nègres est le couscous, farine obtenue du dougoubnioul, ou *Penicellaria spicata*, auquel ils mêlent souvent du poisson frais ou sec, de la viande de bœuf et de mouton et du lait aigre. Ils achètent le poisson sec des pêcheurs de Gorée et de Dakar qui viennent ici, et prennent en retour du petit mil dont la récolte est très abondante dans les vallées voisines du Cap-Vert.

Il y a d'autres villages sur la presqu'île entre les mamelles et Dakar; ils m'ont paru grands et assez propres. Chacun est entouré d'une tapade en roseau de neuf à dix pieds de hauteur, très bien travaillée; on y a ménagé plusieurs ouvertures ou portes. L'intérieur du village est coupé de ruelles étroites, également bordées de tapades d'une hauteur moindre que celle de l'enceinte générale. Chaque petit groupe de cases appartenant à une seule et même

famille est enclos de tapades semblables aux précédentes, et embrassant un espace assez grand pour qu'il reste devant chaque case une petite cour où les femmes pilent et préparent le mil, et s'occupent des autres travaux du ménage.

Les balayures qui résultent du nettoyage des cases et des cours sont apportées chaque jour par les femmes sur un terrain situé au centre du village, et finissent par y former un monceau beaucoup plus élevé que les cases; celles-ci étant généralement très basses, et leur couverture ne présentant qu'une espèce de coupole sans rebords et posée sur une charpente très faible, il serait impossible de monter dessus pour examiner ce qui se passe dans la campagne : or, les tas d'ordures remédient à cet inconvénient en procurant aux habitans la possibilité de porter leur vue à une grande distance, et de découvrir ainsi l'ennemi ou les troupes pillardes qui infestent le pays. Sans cette précaution, ils deviendraient infailliblement leurs victimes. Cet usage existe aussi dans tous les villages des deux rives du Sénégal et des pays voisins.

Je revins à Khaun par la pointe de Dakar ou du Cap-Vert en suivant le bord de la mer. Je visitai avec beaucoup de soin les anfractuosités et les dépressions accessibles des falaises élevées qui bordent le rivage sur plusieurs points; j'eus le bonheur d'y rencontrer une foule de jolies plantes, la plupart nouvelles. Je détachai, dans différens endroits, avec

un marteau, des fragmens de rochers. Le nègre à qui je les remis s'étonnait de me voir attacher de l'importance à des pierres. Il me dit une fois avec une grande naïveté en recevant ces échantillons : « Pourquoi me charger ainsi de ces morceaux de « roches quand nous sommes si éloignés de la mai« son ? je vous en procurerai de semblables, et au« tant que vous voudrez, lorsque nous serons arrivés « à Gorée. » Comme ce jeune Africain était très intelligent, je lui expliquai le motif pour lequel je ramassais ces pierres ; alors il ne dit plus rien.

Les Malais, dont je me faisais accompagner dans les montagnes aux îles Philippines pour porter les objets que je recueillais, n'agirent pas avec la même bonne foi ; ils ne m'adressaient jamais la moindre observation quand je plaçais des échantillons de roches dans les sacs dont ils étaient porteurs ; mais, lorsque je m'éloignais pour examiner une plante ou un arbre en fleur, ils retiraient clandestinement les pierres des sacs, et les jetaient derrière un buisson ; puis, quand nous approchions du logis, ils allaient, dans un lieu quelconque, ramasser des pierres, et les mettaient dans les sacs, pensant que je ne m'en apercevrais pas. Lorsque je leur témoignai mon mécontentement de leur conduite, ils me dirent, en riant, que j'étais fou, que les pierres étaient les mêmes partout.

La plupart des falaises ou des rochers qui composent la partie de la presqu'île du Cap-Vert, com-

prise entre les Mamelles et Dakar, sont couvertes de lichens, dont quelques-uns sont nouveaux. Le *Roccella tinctoria* y est commun; l'aspect rugueux et racorni qu'il présente semble, au premier coup d'œil, l'éloigner du type primitif, et on est disposé à le regarder comme une espèce distincte; mais, après un examen plus attentif, on reconnaît bientôt son identité. J'ai vu, à Gorée, un négociant ou capitaine de navire marchand, qui m'a assuré avoir apporté plusieurs sacs de ce lichen en France, où il l'avait vendu le même prix que celui qui vient du Portugal et d'autres contrées.

A une lieue environ des Mamelles, et tout-à-fait sur le bord de la mer, du côté du Cap-Vert, dans une gorge au milieu des roches, coule une petite source d'eau limpide très bonne à boire, et à laquelle je me désalterai avec un plaisir inexprimable; je cueillis, sur ses bords un joli *Scirpus*, dont la belle verdure signale à une certaine distance l'existence d'une fontaine. Quoiqu'elle ne soit pas très abondante, elle est précieuse pour les habitans du village. J'y vis arriver deux jeunes négresses, chacune avec un canari. Elles m'assurèrent que cette fontaine ne tarissait jàmais, mais qu'elle ne fournissait pas, à beaucoup près, une quantité d'eau suffisante pour la population nombreuse de leur village.

Il y a dans chaque village un ou deux puits peu profonds, à côté desquels sont placées des auges en bois où les bestiaux viennent boire. L'eau tirée de

ces trous mal faits, et dépourvus de tout entourage, n'est jamais bien claire ni parfaitement douce; au contraire, elle est ordinairement si bourbeuse et si saumâtre, que l'homme le plus altéré ne la boit qu'avec répugnance.

Je rencontrai sur le bord de la mer plusieurs belles plantes marines; quelques-unes sont entièrement nouvelles, entre autres une grande laminaire remarquable par les cils ou dents dont les lames foliacées sont munies.

Parvenu à la pointe du Cap-Vert, je cherchai vainement un endroit accessible pour en contourner la base; la disposition verticale de ce haut rocher, et l'action continuelle des lames qui viennent s'y briser, me démontrèrent l'impossibilité d'effectuer mon projet. J'y renonçai donc à regret, et revins sur mes pas pour chercher une ouverture par laquelle je pourrais arriver au sommet du rocher sans trop m'éloigner du rivage et, par conséquent, de ma route. Je n'y parvins qu'avec beaucoup de peine et en bravant mille difficultés; le flanc du Cap-Vert étant, sur ce point, couvert d'*acacia athaxacantha* et de *zyziphus baclei*, arbrisseaux touffus et munis d'aiguillons crochus; mes habits furent déchirés en lambeaux et mes mains horriblement mutilées. Mes deux nègres souffrirent plus que moi, car, pour préserver leur coussar, ils s'en étaient dépouillés et restèrent tout nus. Ces malheureux avaient le corps tout en sang; alors ils se dépêchèrent de se revêtir de

leur coussar qu'ils portaient roulé sous leurs bras.

Nous avions atteint le sommet du Cap-Vert, mais il fallait redescendre le flanc opposé pour arriver à la mer, dont nous devions suivre le bord pour continuer notre route vers Dakar, et revenir à Khann. Nous rencontrâmes les mêmes obstacles; les buissons d'*acacia* et de *zyziphus* étaient encore plus touffus et plus élevés, de sorte que nous n'effectuâmes notre descente qu'avec une peine infinie. Ces lieux ne sont fréquentés que par les pintades et les perdrix qui y trouvent un refuge assuré.

Le rivage de la mer, dans la partie occidentale de la presqu'île du Cap-Vert, est bordé de rochers qui en rendent l'accès très difficile. J'y recueillis divers échantillons de minéraux dans les couches que présente la coupe verticale des falaises.

Nous atteignîmes enfin, en sautant de roche en roche, le village de Dakar, situé en face de l'île de Gorée. Nous étions harassés de fatigue; mes nègres souffraient cruellement de la faim; habitués à se nourrir de couscous, tout autre aliment ne les sustente pas suffisamment. Je priai le Barom-dek, ou chef du village, que j'avais vu à Gorée, de leur en faire servir. Il satisfit aussitôt à ma demande, mais il refusa le paiement que je lui offris.

Après une halte d'environ une heure dans la case du généreux Barom-dek de Dakar, nous prîmes le chemin de Khann où j'avais établi mon quartier-général, et nous y arrivâmes vers sept heures

du soir. Je trouvai abondamment, sur les dunes qui bordent la côte, entre Khann et Dakar, le *Diodea maritima* et le *scævola lobelia* (Vahl) ou *lobelia plumierii* de Linn. La première de ces plantes étale ses tiges, qui sont semi-ligneuses, sur le sable mouvant qu'elles recouvrent presque entièrement. Ces tiges sont longues d'environ deux pieds, munies de rameaux distiques dès la base. Les fleurs sont petites, blanches et complètement sessiles.

Le *scævola* est un arbuste ligneux de 2 à 3 pieds de hauteur, formant de jolis buissons toujours verts. Ses tiges sont droites, cylindriques, charnues et d'un vert luisant. Les feuilles sont ovales, arrondies, épaisses, ou très charnues, d'un vert gai et luisant. Les fleurs sont en tube fendu d'un côté, sessilles, jaunâtres, répandant une odeur très suave. Les fruits qui leur succèdent sont charnus, d'un noir luisant à la maturité, renfermant un noyau anfractueux ou rugueux d'une grande dureté.

Le *Chrysobolanus icaco*, le *Conocarpus erecta* et l'*Ecastaphyllum Brownei* sont des arbrisseaux très communs sur cette côte; on les y trouve en fleurs ou en fruits presque toute l'année : tous ces végétaux égayent un peu l'aspect des dunes sablonneuses de cette côte.

Le lendemain, je visitai les environs de Khann et tous les terrains que je n'avais pas encore explorés. Je trouvai derrière le jardin et la case que l'*Oucoba spinosa* de Forskhol, qui ne por-

tait que deux seules fleurs. Je les cueillis avec d'autant plus de précaution que les pétales me paraissaient plus caducs. Cet omoba est un arbrisseau touffu haut de 7 à 8 pieds; ses tiges et ses rameaux étaient chargés d'épines assez longues. Son aspect et le nombre prodigieux de ses étamines semblaient la rapprocher des rosacées et le placer près du *Malus japonica*, vulgairement nommé poirier du Japon; mais un examen attentif de l'insertion des étamines, de la longueur des anthères, et surtout de la singulière conformation du stigmate, me firent reconnaître que c'était une *Facourtianée*. C'était la première fois que je rencontrais cet arbrisseau dans la Sénégambie; je ne l'y ai revu nulle part. Les échantillons qui font partie de mon herbier ont été cueillis sur les rives de la Casamance où il est très commun. Les habitans font des tabatières avec son fruit. Le coteau sablonneux situé derrière les bas fonds de Khann m'a offert un arbre nouveau de la famille des bignoniacées, deux espèces de figuier d'une taille presque gigantesque, qui probablement sont nouvelles, des baobab de moyenne grosseur, du tronc desquels je détachai, à l'aide d'un couteau, deux ou trois espèces de *lichen* dont deux nouvelles; le *lannea acida*.

Dans les champs des nègres, situés sur le même coteau, je cueillis deux espèces de *Semonvillea* rampantes, le *Polygala erioptera*, l'*Argemone mexicana*, le *Kohautia speciosa* et des touffes du *lannea*.

Entre les villages de Khann et de Dakar s'étendent des langues de terres basses et assez grandes imprégnées de sel marin; le *Phœnix spinosa* y croît en abondance. Les nègres du voisinage donnent à ce palmier le nom de Kiom-komm, et ceux du Sénégal inférieur celui de Sor-sor. Dans ces terrains salés, le Kiom-komm ne forme pas de tige; il s'y développe en larges touffes de feuilles, longues et étroites, terminées par une pointe dure très acérée. On ne saurait aborder ces buissons sans se blesser, quelque précaution que l'on prenne. Les animaux sauvages et domestiques les évitent soigneusement; on n'en rencontre jamais dans leur voisinage. Cette plante pourrait servir de haie autour des habitations, et en rendrait l'approche inabordable.

Les fontaines qui alimentent Gorée et dont j'ai déja parlé se trouvent à environ 250 toises des bords de la mer : ce sont des trous profonds de 4 à 5 pieds et d'un diamètre à peu près égal, garnis en dedans et jusqu'au fond d'un mur en brique. L'eau y conserve toujours le même niveau quelque quantité qu'on en retire.

Un jardin, appartenant à M. Bodin, est situé au nord de ces fontaines; le sol en est noirâtre, sablonneux, extrêmement humide. L'eau s'y trouve toute l'année à quelques pouces au-dessous de sa surface; ce qui donne aux arbres fruitiers qu'on y cultive une végétation généralement très vigoureuse.

On y remarque le cafier, le sapotilier, le gouya-

vier, le corossolier, le citronnier, l'oranger, le papayer, le bananier et l'ananas; les fruits sont de bonne qualité; les plantes potagères de plusieurs espèces y réussissent également bien; de sorte que ce jardin et celui de madame Sophie Bouché, qui lui est contigu, quoique médiocrement soignés, suffisent pour approvisionner la ville de Gorée.

Je retournai à Gorée dans la soirée, sur l'une des chaloupes qui apportent l'eau. Dès le lendemain, je m'arrangeai avec quelques chasseurs européens qui se disposaient à aller faire, pendant quelques jours, une partie de chasse sur le territoire de Kounoun. Le surlendemain, dans la soirée, nous nous embarquâmes sur une goëlette de la station, qui nous conduisit devant le village de Rufisk, situé sur la côte, à 3 lieues 1/2 environ de Gorée. Nous passâmes la nuit à bord. Le lendemain, à la pointe du jour, nous descendîmes à terre et prîmes le chemin du village de Kounoun, éloigné d'une lieue environ. Les chasseurs se mirent à la poursuite du gibier; je cherchai des plantes: j'étais, comme à l'ordinaire, accompagné de mes deux nègres. Je recueillis beaucoup de plantes rares et nouvelles. Ce fut entre les villages de Rufisk et de Kounoun que je rencontrai le seul individu de *Clematis hirsuta* (1), que j'aie vu dans ce pays J'y cueillis aussi, pour la première fois, le *Ximenia americana* que je retrou-

(1) Publié dans la première livraison de notre Flore de Sénégambie.

vai plus tard dans toute la Sénégambie et au bas de la rivière de la Casamance.

Ainsi que nous en étions convenus en nous séparant, nous nous rejoignîmes dans la vallée de Kounoun et près de ce village, vers les onze heures du matin, et nous y déployâmes nos tentes sous d'énormes figuiers qui étendaient leurs branches à une grande distance de leurs troncs; nous y fîmes un déjeûné copieux.

Après ce repas qui dura au moins une heure, je me remis en route pour les forêts vierges ou grandes oasis dont la vallée de Kounoun est parsemée. J'y admirai la vigoureuse végétation des arbres, entre autres, des figuiers, des *Dialium* ou sorum des nègres, des *Detarium*, des *Syzygium*, de belles espèces de *Strychnos* et beaucoup d'autres dont j'ai déja parlé. Je me procurai des échantillons de tous ces arbres, soit en fleurs, soit en fruits. Je fis aussi la découverte d'une foule de belles plantes herbacées, telles que *Hedyotis*, *Oldenlandia*, *Osbeckia*, *Sauvagesia*, *Crotalaria*, *Clitoria*, *Rhynchosia*.

En parcourant ce petit coin de pays, on est étonné, avec raison, de la prodigieuse variété des végétaux qui y croissent, surtout après avoir visité les terrains arides et monotones des environs. La fatigue que l'on éprouve en l'explorant disparaît en contemplant les longues panicules de fleurs rouges des *Combretum*, les grappes pendantes des *Tetracera* d'un blanc rosé et dont l'odeur est si suave,

celles des *Lonchocarpus* du plus beau rose, les rameaux chargés de fruits noirs et veloutés des *Dialium nitidum*, enfin ceux du *Detarium* dont la grosseur égale une forte pêche.

Mes herborisations, pendant mon séjour à Kounoun, s'étendirent jusqu'au village de Barghy, situé sur la côte, à 3 lieues environ de Rufisk. C'est dans les environs et surtout derrière ce grand village qu'on trouve cet arbre gigantesque connu sur la côte occidentale d'Afrique sous le nom de Cail ou Cailcédra, *Khaya senegalensis* des botanistes. Il est si commun qu'il forme des forêts d'une vaste étendue.

La plus grande hauteur de cet arbre est de 110 à 120 pieds, et son plus fort diamètre de 6 à 8 pieds. Les premières branches, qui acquièrent un volume extraordinaire, naissent à la hauteur de 15 à 20 pieds, et se subdivisent en un grand nombre de branches secondaires. Les feuilles sont alternes et portées sur un pétiole commun d'environ 3 pieds de longueur; sont pennées avec paire, assez grandes et d'un vert pâle. Les fleurs qui naissent sur des panicules terminales ou axillaires d'un pied et demi environ de longueur, sont petites, d'un blanc tirant un peu sur le rose. Les fruits sont assez généralement sphériques, gros comme une pomme de reinette ordinaire; le péricarpe en est épais, ligneux, dur et fort coriace. Ce fruit contient un grand nombre de graines aplaties, fort minces, se prolongeant en une aile membraneuse.

Le bois de cet arbre que l'on exploite, dont le tronc parfaitement droit, sans aucun nœud, susceptible, par conséquent, de donner de belles planches, est rougeâtre, assez semblable à celui de l'acajou mahogoni; il convient pour la menuiserie et même pour l'ébénisterie. Dans ces derniers temps, on en a apporté une quantité considérable en France où cependant il est beaucoup moins estimé que l'acajou.

Les habitans du pays en font des meubles et surtout des embarcations d'une grande solidité. Son écorce est brune, grisâtre, crevassée, très amère : elle est employée comme fébrifuge par les nègres qui la prennent en infusion et en décoction et non en poudre comme l'assurent les auteurs de matières médicales. Ces auteurs se sont trompés sur la plante qui fournit le cail-cédra, en l'attribuant au *Cedrela odorata*.

L'eau douce est très abondante dans la forêt des cail-cédra; on la rencontre presque partout, à 5 ou 6 pouces de profondeur, et, dans quelques endroits, au niveau du sol, qui est noirâtre, sablonneux, assez semblable à celui que j'ai observé dans les environs de Tamatave, à Madagascar.

En général, je n'ai rencontré que peu d'animaux dans mes herborisations; quelques chacals, plusieurs hyennes rayées et un ou deux groupes de sangliers d'Éthiopie sont à peu près tous ceux qui se soient montrés à moi. En revanche, de nombreux serpens se sont offerts à ma vue. J'ai souvent été saisi d'une

sorte de frémissement lorsque, m'approchant de certains arbres pour en cueillir les fleurs, j'apercevais, au milieu des feuilles, un de ces hideux et dangereux reptiles dont la couleur entièrement analogue à celle des feuilles trompait complètement mes regards.

Je rencontrais souvent de vastes oasis couvertes presque exclusivement d'*Elaïs guineensis*. Mes nègres avaient un intérêt particulier à diriger mes pas, lorsqu'ils ne trouvaient pas d'obstacle, du côté où ils apercevaient des groupes d'arbres élevés. Ils aimaient beaucoup le vin de palme, et ils savaient que je ne manquais jamais de leur en faire boire chaque fois que l'occasion se présentait. Lorsqu'ils découvraient un autre nègre perché au sommet d'un palmier, ce qui arrivait presque toutes les fois que nous arrivions dans une oasis, ils lui faisaient signe aussitôt de nous apporter le produit de sa récolte. Pour trois ou quatre filières de verroterie, deux ou trois têtes de tabac, nous obtenions une quantité suffisante de cette liqueur pour nous régaler tous. Jamais elle ne nous incommodait, et cependant nous ne la ménagions pas; il est vrai que nous la buvions presque aussitôt qu'elle était sortie de l'arbre, c'est-à-dire, dans la matinée.

A cette occasion, je ferai remarquer que le vin de palme n'est réellement bon et agréable à boire sur les lieux, pour les Européens, que dans le moment dont je viens de parler et lorsque les vases qui le reçoivent, ont préalablement été nettoyés avec beaucoup de

soin et ne contractent par conséquent aucun mauvais goût, ce qui est fort rare chez des peuples peu délicats sur la propreté. Si les calebasses qui contiennent la liqueur restaient suspendues à l'arbre toute la journée et par conséquent exposées au soleil, le vin acquerrait un goût aigre et une saveur amère très désagréable. Il paraît d'ailleurs certain qu'il ne s'écoule de l'arbre, du moins en quantité notable, que pendant la nuit; car les nègres ne placent jamais les cucurbites creuses d'une certaine capacité à la sommité du palmier, que le soir au coucher ou un peu avant le coucher du soleil, et les retirent le matin de bonne heure, surtout si les *Elais* sont exposées au soleil levant.

La température étant d'ailleurs, dans le jour, toujours excessivement chaude, l'évaporation de la liqueur est d'autant plus prompte que les vases qui la contiennent sont plus mal bouchés.

Du reste, les nègres, en général, ne boivent le vin de palme que lorsqu'il est assez fermenté pour piquer agréablement le palais selon leur goût et qu'il est susceptible de les enivrer.

Pour les habitans de Khann et de N'Batal, cette liqueur est un objet de commerce qui ne laisse pas que d'être lucratif; ils en apportent tous les matins à Gorée. Comme elle est douce, sucrée et vineuse à l'instar du moût, ayant un peu la couleur du petit lait, souvent les médecins la conseillent aux convalescens relevant de certaine maladie; elle est

toujours bue avec un nouveau plaisir. En retour, les nègres prennent en paiement des verroteries, de la quincaillerie, des mouchoirs de couleurs variées et quelquefois des pagnes.

Le vin de palme que fournit le kiom-komm n'est pas, à beaucoup près, aussi bon ni aussi doux que celui qui provient de l'*Elaïs guineensis;* cependant, comme ce palmier en donne souvent une assez grande quantité, et que son peu d'élévation permet de le recueillir avec facilité, sans courir la chance de se casser le cou, les nègres y attachent encore un certain prix; mais il n'y a guère qu'eux qui en fassent usage, car le vin est presque toujours un peu amer ou acerbe, et a un goût désagréable, ce qui est probablement dû à la nature du sol bourbeux et salé où ce palmier végète.

La hauteur à laquelle s'élève généralement le kiom-komm est de 12 à 15 pieds au plus; son stipe ou tronc est assez droit, de couleur brunâtre, et de 3 pouces 1/2 à 4 pouces au plus de diamètre. De son sommet naît une touffe de 7 à 9 feuilles raides, longues d'environ 7 à 8 pieds, qui s'étendent horizontalement en rosette. La racine de ce palmier produit un grand nombre de tiges assez semblables à celle du milieu, mais qui s'élèvent rarement au-dessus de 4 à 5 pieds. Ces tiges secondaires, souvent garnies de feuilles jusqu'à la base, forment des touffes tellement épaisses que partout où cet arbre se multiplie naturellement en forêts ou plutôt en halliers, il serait

impossible de s'ouvrir un passage. Les fruits du kiomm-komm sont plus petits que ceux du dattier cultivé ; mais leur pulpe assez bonne à manger est plus épaisse et adhère fortement au noyau.

Je rentrai sous la tente à la nuit tombante ; les chasseurs y étaient réunis ; ils avaient tué des perdrix, des lièvres, des bécassines. Nous nous mîmes à table immédiatement. Le lendemain, je m'acheminai vers Rufisk, où j'étais attendu par la goëlette sur laquelle nous étions venus. Les nègres dont les chasseurs étaient suivis se chargèrent de nos bagages et se dirigèrent vers Rufisk, en prenant le chemin le plus direct. De leur côté, les chasseurs s'armèrent de leurs fusils, et marchèrent du côté des halliers où devait se trouver le gibier. Je les suivis pendant quelques instans, mais bientôt je les perdis de vue. J'étais muni heureusement de ma boussole. Je suivis la route qui me convint le mieux, et je rencontrai plusieurs plantes que je n'avais pas encore vues.

A trois heures et demie de l'après-midi, heure convenue, nous nous trouvions tous rendus à bord de la goëlette qui mit aussitôt à la voile pour Gorée, d'où nous étions absens depuis trois jours.

L'avant-veille de notre départ de Kounoun, je fus témoin d'une scène singulière qui se passa près de notre camp. Le nègre du village de Kounoun, qui servait d'interprète et de guide à nos chasseurs, homme gai, mais très superstitieux, retournait chaque soir passer la nuit dans sa famille, toutefois

après avoir bien soupé avec nous. Sa bonhomie et son air simple le rendaient l'objet des plaisanteries des chasseurs; ils lui jouaient toutes sortes de tours : par exemple, ils mêlaient à l'eau-de-vie qu'on lui offrait, et dont il était très avide, du poivre et du sel, et lui faisaient avaler ce mélange tout d'un trait, afin, disaient-ils, de lui en reverser immédiatement un second verre d'une qualité bien meilleure.

Ce brave homme, superstitieux comme ses compatriotes, croyait fermement au pouvoir des sorciers et surtout des mauvais esprits. Il nous assurait du ton le plus naïf qu'un de ces derniers se montrait fréquemment dans l'endroit où nous étions campés, et qu'il rôdait souvent autour de son village. Il ajoutait, avec l'accent de la persuasion, qu'à certaines époques, par exemple à celles du jeûne et autres fêtes, il poussait de temps en temps des hurlemens sinistres qui répandaient la terreur. Pendant qu'il nous racontait cette histoire, l'heure ordinaire de sa retraite se passa; nous ne le lui dîmes que lorsqu'un des chasseurs, qui s'était chargé de représenter le diable, tel que le nègre nous l'avait dépeint, fut prêt à jouer son rôle. Il se revêtit d'un kiougou, qui est une réunion de peaux de mouton du pays, cousues ensemble, et dont on se sert en guise de matelas quand on voyage, puis il alla se cacher à une certaine distance du camp, derrière un buisson touffu, situé sur le passage du nègre. Ce pauvre homme, effrayé de se trouver si tard au milieu des bois, cou-

rut de toutes ses forces pour arriver plus vite chez lui. Nous étions convenus qu'aux premiers cris qu'il pousserait nous tirerions des coups de fusil pour lui faire croire, ainsi qu'aux habitans de son village, que nous faisions feu sur le diable. Aussitôt que le chasseur aperçut le nègre, il se précipita sur lui et le terrassa, ce qui lui fit pousser des cris lamentables lesquels amenèrent auprès de lui tous ses compatriotes. Nous accourûmes, en continuant la fusillade que nous avions commencée. Les nègres arrivèrent également armés, car ils étaient persuadés que le Diable avait paru. Dès qu'ils furent près de nous, ils s'écrièrent : « Est-il mort? » quand nous leur eûmes répondu que non ; « Comment, répliquè-« rent-ils d'un air étonné, vous autres blancs qui « êtes tous si adroits, qui tirez si bien, avez-vous pu « manquer ce mauvais génie, ce fléau de notre pays! « Quel bien vous nous auriez fait en nous délivrant de « ce monstre malfaisant! » Nous les rassurâmes en leur disant qu'il était blessé, et qu'il ne reparaîtrait probablement plus dans un lieu où il venait d'éprouver un si terrible échec. Ils parurent satisfaits de cette réponse, et s'en allèrent en nous remerciant du service éminent que nous venions de rendre à leur voisin et ami; celui-ci était tellement ému qu'il resta muet. Nous apprîmes plus tard que sa frayeur l'avait retenu chez lui malade pendant plusieurs jours.

Il paraît que le nom du village de Rufisk vient

des mots portugais Rio-Fresco, donnés à une petite rivière qui coule là pendant une partie de l'année.

Rufisk était autrefois un des comptoirs les plus fréquentés de cette contrée pour la traite des noirs.

Ce village est dominé à l'est-sud-est par un vaste coteau, composé d'un sable rougeâtre, sur lequel les habitans cultivent avec succès, dans la saison des pluies seulement, le petit mil ou dangoub-nioul (*penicellaria spicata*). On trouve dans quelques endroits, à la surface, beaucoup de débris de roches quartzeuses, qui ressemblent à des silex.

Le poisson est très abondant dans cette partie de la côte, contiguë à la presqu'île du Cap-Vert. Les habitans le mangent soit frais ou salé, avec le cous-cous et le sanglé. Ils en approvisionnent par fois le marché de Gorée.

On rencontre sur le bord de la mer, près de Rufisk, une grande quantité de petits coquillages que la lame y apporte dans les gros temps, avec plusieurs sortes de plantes marines très intéressantes pour la plupart. On y voit aussi un nombre prodigieux de crabes qui se logent dans les trous innombrables dont le sable est percé, et qui viennent se repaître des mollusques que la mer, en se retirant, abandonne sur la plage : leur organisation leur permettant de marcher en avant et en arrière sans jamais avoir besoin de se tourner, on les voit se mouvoir perpétuellement; ce qui anime le bord de la mer et distrait le voyageur qui le parcourt.

Nous arrivâmes à Gorée vers neuf heures du soir, tout satisfaits de notre voyage.

Deux jours après, j'appris qu'une goëlette, destinée pour la rivière de la Casamance, se disposait à faire voile au premier vent favorable. Ayant obtenu du propriétaire de ce bâtiment la permission de m'y embarquer, et de le faire rester pendant quelques jours à Joal et dans la Gambie, je partis, le 14 mars 1829, avec mes deux nègres. Le vent, d'abord assez favorable, ayant changé dans la nuit, nous n'arrivâmes à Joal, qui est à quinze lieues de Gorée, que le 16 au soir. Le peu de profondeur de l'eau nous obligea de mouiller à plus d'une lieue de terre. Le fond est de vase molle, de sorte que l'ancre n'y mordant pas solidement, le navire échoue; mais cet accident n'a rien de dangereux, à cause de l'absence totale de rochers.

Le canot, malgré son faible tirant d'eau, ne put aller jusqu'à terre; je fus donc obligé de me placer sur les épaules d'un de mes nègres, qui me déposa sur un vaste banc de gouamon, dont le rivage est entièrement bordé. Je trouvai parmi ces végétaux marins plusieurs genres et espèces rares.

Avant d'arriver au village, je rencontrai d'énormes buissons de plusieurs plantes, telles que le *Capparis polymorpha*, la plupart chargées de fleurs ou de jeunes fruits; le *Guillandina bonducella*, l'*Ecastaphyllum brownei*, le *Chrysobalanus icaco*, le *Conocarpus erecta*, le *Ximenia americana*, enfin d'une

très jolie espèce de *Boerhavia*, que je nomme provisoirement *B.... plumbagoïdes*. Ces végétaux, en général très vigoureux, m'ont paru se plaire dans le voisinage de la mer et sur le bord des criques ou marigots salés : on ne les rencontre jamais ailleurs.

J'arrivai insensiblement sur le vaste plateau qui domine le village au sud-est, où j'eus le bonheur de rencontrer pour la premièrs fois le *Parkia africana*, neti et nédé des voyageurs français (Beaufort et Caillé). Ce bel arbre, dont la hauteur atteint souvent plus de quarante pieds, étale ses branches horizontalement à une grande distance de son tronc, ce qui produit un très bel effet. Ses feuilles, bipennées avec paire, sont fines, très serrées sur le pétiole et d'un vert pâle. Ses fleurs, réunies sur un axe globuleux, semblable pour la forme, et en quelque sorte pour la grosseur, à un pompon militaire, sont individuellement assez petites, d'un rouge brillant, et placées à l'extrémité d'un long pédoncule pendant qui a plus de deux pieds et demi de longueur. Chaque pédoncule commun se divise, vers son sommet, en plusieurs pédicelles également très longs, et qui se terminent par une boule de fleurs plus ou moins grosse. Les fruits naissent en paquets ; ils sont longs de dix pouces à un pied, larges d'un demi-pouce au plus, présentant ainsi un légume linéaire très peu arqué ; les gousses contiennent une rangée de graines presque lenticulaires, roussâtres, enveloppées

d'une pulpe jaunâtre très sucrée que les nègres mangent avec plaisir.

Le plateau sablonneux que je parcourais m'a offert une foule d'autres végétaux intéressans, par exemple cette belle bignoniacée dont j'ai fait mention en décrivant les environs de Khann sur la presqu'île du Cap-Vert, et qui croît aussi derrière Gandiole, village voisin de l'embouchure du Sénégal, le *Bombax buonoporense* dont les grandes fleurs rouges le font remarquer de fort loin, le *Randia longistyla*, deux belles espèces de *Clerodendron*, le *Rhynchosia glomerata*.

Quoique cette contrée soit riche en végétaux rares et nouveaux, je n'ai pas été aussi satisfait de mes herborisations que l'aspect général du pays me l'avait d'abord fait espérer; je n'y trouvai que peu d'arbres en fleurs; la saison en était passée. L'époque la plus favorable pour visiter ce canton serait sans doute celle où les pluies tombent avec le plus de force ou commencent à finir; alors on serait certain d'y faire de riches collections.

Le sol de ce grand coteau est généralement sec et léger, mais fertile; le petit mil, qui est la seule espèce de grain que les habitans cultivent, y prospère merveilleusement : le pays, à l'époque des pluies, qui est celle des cultures en général, en est couvert sur tous les points.

Le village de Joal est grand et bien peuplé, environné, du côté du sud-ouest, de terrains bourbeux, coupés de criques, que bordent des palétu-

viers touffus et très hauts. Les racines aériennes de ce singulier arbre sont chargées d'une prodigieuse quantité d'huîtres très bonnes. Les nègres en font une grande consommation; ils les mangent crues ou boucanées, plus souvent de cette dernière manière, et certes, ce ne sont pas les moins délicates; je les ai trouvées excellentes.

C'est à la marée basse surtout que les nègres vont recueillir les huîtres; le moyen qu'ils emploient est très simple: aussitôt que les racines des mangliers ou palétuviers ont été laissées à découvert, les nègres, armés d'un couperet ou d'une petite hache, séparent la racine de l'arbre en haut et en bas, et l'emportent. Une seule fait souvent la charge de deux hommes, quoique elle n'ait pas plus de trois pieds de long, mais les huîtres qui l'entourent forment une masse énorme.

C'est à Joal que les habitans aisés de Gorée font faire leurs provisions d'huîtres dont ils font grand cas; on en reconnaît deux espèces bien caractérisées qu'Adanson a fait connaître dans son *Voyage au Sénégal.* En général elles ne sont pas très grosses; leur forme est assez alongée et presque spatulée; l'une d'elles plus particulièrement.

Leur surface est très inégale, ce qui la rend difficile et souvent dangereuse à ouvrir. Pour éviter de se blesser, les nègres les exposent un instant sur des charbons ardens et elles s'entr'ouvent bientôt.

Il existe derrière le village de Joal, des amas considérables de coquilles de ces deux espèces d'huître

qui forment des tertres élévés et dus entièrement à celles que les habitans y transportent; aussi ces monceaux prennent-ils chaque jour plus d'extension; c'est dans leur centre que les habitans de Joal ensevelissent leurs morts; la place que doit occuper chaque famille est désignée d'avance; ces tertres deviennent ainsi des monumens sacrés, et sont entretenus religieusement.

Il est présumable que ces nègres, en inhumant leurs morts dans ces amas de substance calcaire, ont pour objet de concentrer et d'arrêter l'effet des émanations délétères résultant de la décomposition simultanée des cadavres; le hasard peut bien leur avoir fait découvrir cette propriété dont la chaux est douée.

Le village de Joal est placé sur un plateau sablonneux, situé à environ 200 toises des bords de la mer. Les cases sont très irrégulièrement disposées, mais en général propres, bien faites et entretenues avec assez de goût. Les nègres de ce lieu, m'ont paru grossiers; leur figure et leur aspect sont peu agréables; ils ressemblent beaucoup aux Nones-Séréres leurs voisins. Ils sont plutôt voleurs que mendians; ils passent une journée entière à guetter l'objet qui les tente et ne quittent leur poursuite que lorsqu'ils voient l'impossibilité de s'emparer de ce qu'ils convoitent.

Les femmes sont bien faites, mais n'ont pas l'air gracieux, elles sont d'une fecondité remarquable et

très voluptueuses. Les enfans sont presque tous très jolis et bien portans; ils cachent leur petite figure sous le pagne de leur mère à la vue d'un blanc dont ils s'effraient au premier abord; ceux qui se trouvent seuls, se sauvent à toutes jambes en jetant des cris épouvantables.

Comme les nègres de Joal sont riches, leur couscous est assez ordinairement assaisonné avec du bouillon de viande de bœuf, de mouton et de volaille; ils tuent rarement des bœufs pour eux-mêmes, quoiqu'ils en possèdent de nombreux troupeaux; cela n'arrive qu'aux jours de fête ou à l'occasion de quelque événement heureux, comme la naissance d'un enfant ou un mariage, et aussi aux funérailles d'un parent, toute la famille et les amis du défunt sont invités au festin.

La volaille est extrêmement abondante. Les poules sont généralement petites, mais très fécondes. Les œufs ne se conservent pas long-temps à cause de l'excessive chaleur du climat.

A l'exception des terres voisines du village qui sont vaseuses et couvertes de palétuviers, le pays de Joal est beau et fertile. Le riz n'y est point cultivé parce que l'eau et les terrains propres à ce grain manquent totalement.

Nous étions dans la saison sèche; les végétaux y étaient la plupart, dans un état complet d'engourdissement et quelques-uns dénués de feuilles. Je n'ai vu d'autres quadrupèdes que des chacals et une ou

deux hiènes rayées. La panthère y est rare, cependant les habitans m'ont assuré qu'ils en tuaient quelques fois; les broussailles sont remplies de pintades et de perdrix.

Lorsque j'eus exploré suffisamment ce canton, je me rembarquai sur la goëlette et nous fîmes voile pour Albréda situé dans la Gambie. Nous arrivâmes à l'entrée de cette rivière le lendemain vers neuf heures du matin; la faiblesse du vent et la rapidité des courans, nous obligèrent à jeter l'ancre jusqu'au retour de la marée montante. A trois heures après midi, nous pûmes remettre à la voile, et à quatre heures et demie, nous mouillâmes devant Ste.-Mary Bathurst, située sur la rive gauche du fleuve à environ deux lieues de son embouchure.

Ste.-Mary est une petite ville assez jolie, bâtie dans une île appartenant aux Anglais. Quoique la population en soit peu nombreuse, les maisons sont tellement éloignées les unes des autres qu'elles occupent un vaste espace. Les rues sont très larges et bordées d'un fossé de deux pieds et demi à trois pieds de profondeur, pour faciliter l'écoulement des eaux dans la saison pluvieuse; ce qui ne s'effectue que difficilement, parce que l'île est basse, entourée d'un côté par le fleuve, et de l'autre par des terrains bas, vaseux, coupés de criques, de mares d'eau salée croupissante couvertes de palétuviers. Il en résulte que la ville est extrêmement insalubre, et que les maladies y sont très fréquentes, et sou-

vent mortelles, dans la saison des pluies surtout. Les maisons des Anglais sont très proprement bâties; elles ont de un à deux étages et sont entourées de galeries couvertes, fermées par des persiennes peintes en vert.

Les caboteurs français qui vont de S.-Louis et de Gorée à Ste.-Mary s'approvisionnent en cette ville de poudre, de fer, d'ambre, de toiles bleues ou guinées des Indes et de fusils. Ils donnent en retour du vin, du corail, des verroteries (principalement du galet rouge et blanc), et enfin une partie des marchandises qu'ils traitent sur la côte.

Autrefois les marchandises françaises étaient prohibées à Ste.-Mary, comme les marchandises anglaises le sont à S.-Louis; mais les Anglais ont senti que la contrebande pourrait devenir extrêmement facile par le poste français d'Albréda, situé à huit lieues, sur la rive droite de la Gambie, au dessus de Ste.-Mary. Ils ont, en conséquence, permis l'entrée des marchandises françaises, moyennant un droit de six pour cent sur la vente, et un autre de six shillings par tonneau.

Ste.-Mary fait du tort au commerce de cabotage de S.-Louis et de Gorée. Les marchands y vendent souvent une partie des choses qu'ils ont obtenues des nègres, parce qu'ils y trouvent à meilleur marché les objets que j'ai énumérés plus haut, et parce que les vents contraires qui règnent pendant la majeure partie de l'année, et la difficulté que

de petits navires éprouvent à louvoyer avec le vent contraire, les obligent à séjourner dans la Gambie.

Le poste d'Albréda n'est pas fortifié; les Français y ont un résident. Il est probable que notre commerce n'en tirera jamais un grand parti, à cause de la concurrence de Ste.-Mary.

Le dimanche est observé à Ste.-Mary avec la même rigueur que dans tous les pays soumis aux lois anglaises. On ne permet même pas aux naturels d'approvisionner le marché de vivres. Quiconque se livre à un travail quelconque est puni d'emprisonnement ou d'une amende plus ou moins forte; le seul passe-temps qui soit toléré est celui de s'enivrer.

Les Anglais ont à Ste.-Mary un prédicateur anglican et un autre méthodiste; ce dernier est au nombre des missionnaires. Les nègres des environs ne veulent pas entendre parler de missionnaires; ceux-ci sont obligés de se borner à faire des conversions dans la ville : les prosélytes n'y sont pas nombreux.

La garnison de Ste.-Mary est composée de nègres, à l'exception des officiers qui sont anglais; on prétend généralement que la désertion est rare parmi les soldats apathiques et nonchalans. Quand j'étais là, les Anglais prétendaient que, sans leur intercession, le roi de Barre aurait renvoyé l'agent français établi à notre comptoir d'Albréda. Cette assertion me parut d'autant plus invraisemblable que nous étions généralement très bien vus dans le pays par les habitans, tandis que les Anglais ne jouissaient

pas du même avantage; nous en avons eu la preuve l'année précédente : sans le prompt secours amené par M. de S.-Germain, gouverneur du Sénégal, qui arriva à la hâte avec le bateau à vapeur et deux cents laptots, les Anglais eussent non-seulement été chassés, mais peut-être massacrés indistinctement, car déja ils étaient cernés dans leur petite île.

Nous partîmes dans la soirée pour Albréda, profitant de la marée montante et d'une légère brise du nord-ouest.

ESQUISSE

D'UN VOYAGE AU CAUCASE

ET

JUSQU'AUX FRONTIÈRES DE LA PERSE,

PAR M. E. MÉNETRIÈS,

CONSERVATEUR DU MUSÉE ZOOLOGIQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Choisi par l'académie des siences de St.-Pétersbourg, en qualité de zoologue, pour faire partie d'une expédition scientifique qui avait obtenu la sanction de l'empereur, je quittai la capitale le 7 juin 1829, avec MM. Kupffer, Lenz et Meyer.

Pressés par le temps, nous fîmes nos préparatifs à la hâte, pour arriver au quartier-général du corps militaire avec lequel nous devions aller à l'Elbrouz. Le 25 juin nous arrivâmes à Pètigorsk (bains du Caucase): nous trouvâmes le corps tout prêt à se mettre en marche; nous le suivîmes. L'expédition militaire ne dura qu'un mois : le 21 juillet nous étions de retour à Pètigorsk. Ainsi, l'on peut juger

combien nous étions gênés dans nos recherches, surtout si l'on considère que nous ne pouvions nous écarter du convoi militaire, sans être exposés à tomber entre les mains des peuples du Caucase, que notre approche avait alarmés. Cependant le général Emmanuel qui cherchait tous les moyens de faciliter nos travaux, nous donnait quelques Cosaques pour nous accompagner dans nos excursions, en nous recommandant toutefois de ne pas perdre le camp de vue.

Plus nous approchions des neiges éternelles de l'Elbrouz, plus les productions qui s'offraient à nos regards différaient de celles que nous avions rencontrées jusque là.

Lorsque nous quittâmes les steps, ils étaient dans leur été, mais à mesure que nous nous élevions sur le Caucase, nous retrouvions le printemps, jusqu'à ce qu'enfin, parvenus aux glaces éternelles de l'Elbrouz, nous fûmes exposés à la neige, à la grêle et à de fréquens orages. De retour à Pètigorsk, quoique nous ne fussions qu'à la fin de juillet, nous trouvâmes un automne complet; les monts Bech-tau et les taillis voisins m'offrirent seuls, quelques insectes.

L'expédition scientifique dont le terme avait été fixé à neuf mois, ayant été exécutée dans le court espace de quatre semaines, il nous restait encore beaucoup de temps pour mettre à profit notre séjour dans ces contrées; mais la saison était trop avancée pour nous permettre de faire une récolte abondante;

ce qui nous engagea M. Meyer et moi, à prier l'académie de nous autoriser à prolonger notre absence; cette demande nous fut accordée, et l'académie nous fit parvenir de nouvelles instructions, qui nous enjoignaient d'explorer les bords de la mer Caspienne jusqu'aux frontières actuelles de la Perse.

Après avoir passé quinze jours à visiter les environs de Pètigorsk, et à mettre nos collections en ordre, nous partîmes avec le général Engelhardt, si avantageusement connu par son zèle pour les progrès des sciences, et qui, non-seulement nous fournit tous les moyens nécessaires à l'exécution de nos projets, mais nous traita comme des membres de sa famille, pendant les trois mois que nous passâmes avec lui. Sa bienveillante protection nous évita une foule de difficultés inséparables d'un voyage dans ces pays inhospitaliers et dangereux. Nous quittâmes Pètigorsk le 15 août, et traversâmes la Kabarda pour gagner Groznaïa, forteresse assez considérable, au pied de la chaîne du Caucase, où demeurait alors M. Engelhardt, chargé du commandement du flanc gauche de la ligne militaire.

Le terrain qui sépare ces deux endroits est montueux, couvert de hautes herbes en été, coupé de torrens fournis par la fonte des neiges qui, bien que peu profonds, ont une rapidité telle, qu'il est quelquefois impossible de les traverser; tels sont ceux, par exemple, nommés Bakzane, Natchik, encombrés de pierres entraînées du sommet des montagnes.

Nous longeâmes quelque temps le Terek, fleuve imposant, surtout après avoir reçu la Malka, non loin d'Ekaterinograd. Les environs de Mozdok ne sont que des marais formés par les inondations du Terek; ici, j'eus occasion de tuer un assez grand nombre d'oiseaux aquatiques, qui nous offrent à peu près les mêmes espèces qu'on rencontre dans le midi de la France; il en est de même des bois qui bordent le Terek où le chêne domine; j'y vis beaucoup de *passeres* de la France et du midi de l'Allemagne. A quinze verst environ du Terek, non loin de Staraïourst, nous visitâmes de nouvelles sources thermales sulfureuses, qui sont sur le haut d'une petite colline; quoique le thermomètre de Réaumur nous indiquât +38°, ces sources étaient entourées de plantes qui paraissaient ne souffrir en rien de ce voisinage; j'y trouvai un grand nombre de sauterelles, surtout une nouvelle espèce *truxalis isabelina* (*mihi*); plusieurs d'entre elles rencontraient la mort dans ces gouffres de chaleur; des rats avaient leurs terriers par de là. Je parlerai plus tard des tortues d'eau douce, vivant dans des sources dont la température était assez élevée.

De Groznaïa, situé sur les rives de la Soundja, on jouit du magnifique aspect d'une grande partie de la chaîne du Caucase; c'est à 8 ou 10 verst de ce lieu que commencent les collines qui, couvertes en partie de bois, vont bientôt rejoindre la chaîne de montagnes qui court parallèlement à la chaîne prin-

cipale, dont la crête est couverte de neiges éternelles : sur ces mêmes collines dont l'élévation est peu considérable, on remarque des groupes d'arbres fruitiers qui étendent leur ombrage sur une herbe touffue et vigoureuse ; un pareil terrain est propre à nourrir une foule d'animaux ; il s'y trouve en effet beaucoup de gibier, de petits rongeurs et quantité de petits oiseaux, pour la plupart des mêmes espèces qui habitent l'Europe tempérée.

Groznaïa et ses environs forment de ce côté assez naturellement la frontière du Caucase et des steps situés à la droite du Terek, et quoique la hauteur du sol en ce lieu soit à peu près la même que celle de la mer Noire, le voisinage des montagnes qui l'entourent supplée à l'influence d'une plus grande élévation.

Ce ne fut que vers la fin d'octobre que nous pûmes quitter Groznaïa, après avoir reçu de M. le général Engelhardt des lettres pour tous les commandans des forteresses situées sur son territoire, et par lesquelles nous devions passer. Nous étions accompagnés d'une escorte assez considérable; nous longeâmes aussi la ligne du Caucase jusqu'à Kazi-yourt, ne parcourant guère que 20 verst par jour.

Après y être restés quelque temps, nous nous dirigeâmes vers la mer Caspienne ; nous l'aperçûmes pour la première fois à Terki.

Depuis ce dernier endroit, nous éprouvâmes par-

tout des difficultés pour obtenir des chevaux de train, pour conduire nos équipages, ce qui nous retint à chaque ville plus ou moins de temps; nous allions également à petites journées par de très mauvais chemins; heureusement nous n'avions plus rien à craindre des montagnards, quoique pour toute sûreté nous eussions toujours quelques hommes à cheval pour escorte uniquement, afin de nous faire respecter dans un pays où la différence de religion était suffisante pour nous préparer un mauvais accueil; ces Tatares nous refusaient souvent les choses les plus nécessaires. Quand le temps le permettait, je ne manquais jamais de chercher à augmenter nos collections; je rencontrai sur la route plusieurs couples d'*anas rutila*, mais très difficiles à approcher lorsque j'étais à pied, quoique la voiture passât souvent près de ces canards; d'innombrables troupes d'oies sauvages, de cigognes qui abandonnaient les lacs pour se rendre à la mer, et dans les champs, des bandes de pigeons (*columba livia et œnas*).

Depuis Kouba jusqu'à Bakou, nous ne pûmes obtenir que des chevaux de Cosaques qui n'avaient jamais servi à l'attelage, aussi nous fallait-il passer quelques heures à chaque relais, pour choisir les moins fougueux, et par conséquent les plus propres à conduire notre équipage, qui versa cependant, accident dont nous fûmes heureusement quittes pour quelques contusions.

Enfin, à notre grande satisfaction, nous arrivâmes à Bakoû, le 9 décembre, où graces à nos recommandations auprès des autorités, nous reçûmes un logement à l'européenne, c'est-à-dire, avec des fenêtres, un poële, des chaises et des tables, ce que nous n'avions guère vu depuis Kazi-yourt.

Le Daghestân est borné au nord par la rivière Soulak, à l'est par la mer Caspienne, et à l'ouest par cette petite chaîne de montagnes qui est à peu près parallèle à la mer, en formant une vallée qui, vers Derbend se rétrécit.

Le sol, assez aride de cette contrée, laisse encore apercevoir des traces d'alluvion, ce qui me porta à présumer que les productions en seraient totalement différentes de celles des contrées voisines; mes recherches confirmèrent cette conjecture; aussi est-il de la plus haute importance, ainsi que je l'exposerai plus tard, d'avoir égard à la nature des terrains, dont l'influence sur les animaux se fait sentir si visiblement.

Bakou, situé sur les bords de la mer Caspienne, est entouré, à plusieurs verst à la ronde, d'un terrain plus aride et plus stérile que le Daghestân, ce qui donne à cette contrée, un caractère tout différent de la chaîne du Caucase.

Cette ville est adossée à des montagnes de peu d'élévation, qui sont d'un calcaire coquiller plus ou moins compacte, et d'une formation assez récente. Ce calcaire contient en partie les mêmes espèces de

coquilles que l'on trouve encore vivantes sur le rivage.

Les vents violens qui règnent presque continuellement, encombrent de sable les lieux bas, déja presque dépourvus de terre, et les dessèchent tellement, qu'on ne rencontre près du rivage et sur les collines voisines, que de petites plantes, et quelques faibles arbustes dans les ravins abrités, encore n'est-ce qu'à l'apparition du printemps.

Cette contrée, si peu favorisée du ciel, n'offre aux regards du voyageur, surtout depuis Bakou jusqu'à quelques verst du Kour, que des plaines sablonneuses où à peine on aperçoit de temps en temps un chétif buisson ou quelques plantes salines; le chasseur, exposé pendant toute la journée à une chaleur accablante, ne trouve qu'une eau saumâtre, pour étancher la soif qui le dévore, encore les puits où on la rencontre sont-ils à des distances considérables. La singulière teinte que répand sur la contrée la lumière blanchâtre du sol, fatigue la vue, et inspire un sentiment triste assez difficile à rendre : en un mot, tout, jusqu'aux animaux, contribue à donner à ces régions l'aspect d'un désert de l'Orient; tels sont par exemple des troupes d'antilopes qui s'y disputent à la course, des ptérocles, cursorius, canne-petières, etc., et parmi les insectes, nombre d'hétéromères, de sauterelles et autres.

Je passai l'hiver à me procurer les oiseaux aquatiques qui, pendant cette saison, viennent se réfugier

sur les côtes de la mer Caspienne; parmi l'énorme quantité d'individus, je fus étonné de ne trouver qu'un très petit nombre d'espèces, encore ne s'y rencontraient-elles pas toutes en même temps; l'émigration du printemps commença dès la fin de février; des troupes de canards, d'oies, de pélicans, etc., abandonnaient la côte, et des bandes considérables de canne-petières venaient de l'est, et semblaient se diriger vers la chaîne du Chirvan.

L'impossibilité de voyager en voiture, nous obligea de laisser nos équipages à Bakou : le 27 avril nous quittâmes cette ville pour continuer à cheval le voyage que nous avions l'ordre d'exécuter. Le peu d'effets que nous emportions fut chargé sur deux arbas, espèce de charrette à deux roues. Notre suite était composée de plusieurs Tatares et d'un interprète. A notre départ, nous longeâmes les bords de la mer, afin de profiter des caravansérails, les seuls bâtimens qu'on rencontre sur la route, depuis Bakou jusqu'à Salian, ville située sur les bords du Kour, où nous arrivâmes le 1er mai.

Ce ne fut qu'à l'approche du Kour, que nous aperçûmes quelques traces d'une nature plus riche, car jusque là, les steps que nous avions traversés présentaient un aspect assez triste, quoique ce fût dans la plus belle saison, et si l'on excepte les plantes salines qui étaient d'abord répandues çà et là, ainsi que nous l'avons déja dit, on ne découvrait que très rarement quelques buissons grêles et chétifs;

mais les beaux arbres qui bordent le Kour près de Salian, ainsi que les steps voisins, bien qu'ils fussent encore marécageux, nous donnèrent de grandes espérances; en effet, la récolte d'insectes, surtout relativement au nombre d'individus, fut vraiment prodigieuse.

J'allai aux pêches d'esturgeons, environ à 30 verst de la mer, et j'y restai quelques jours à étudier, et surtout à débrouiller les différentes espèces de ces poissons; j'avoue que ce travail ne m'avait pas d'abord paru facile.

Nous arrivâmes, le 17, à Lenkorân, après avoir traversé un pays riant, couvert de steps, dont la végétation était vigoureuse; le village de Kizyl-Agatch est surtout remarquable par ses magnifiques vergers; de grands arbres étaient entièrement couverts par la vigne sauvage, et des milliers de rossignols faisaient retentir ces lieux de leurs chants mélodieux, pendant qu'on entendait, par intervalle, les sons plaintifs des chacals; en un mot, tout, dans ces rians paysages, contrastait singulièrement avec la triste stérilité des environs de Bakou.

Nous avions alors en vue les montagnes de Talych qui, presque entièrement couvertes de forêts de ce côté, redoublaient l'impatience que nous éprouvions de les atteindre.

Lenkorân, situé sur les bords de la mer, est en partie entouré de vastes champs de riz que l'on arrose dans cette saison, ce qui m'obligeait à pousser

assez loin mes excursions. En remontant la rivière Lenkorânka, on parvient bientôt dans de grandes forêts contiguës à celles des montagnes de Talych.

A 12 verst environ de Lenkorân, j'allai visiter des sources thermales sulfureuses; je fus fort étonné d'y trouver une quantité de tortues (*emys caspica*) à une température de plus de 32° de Réaumur; ces sources sont situées au milieu d'épaisses forêts, et non loin de là, on remarque une source d'eau douce qui n'a que 11°. Nous ne restâmes à Lenkorân que le temps nécessaire pour faire les préparatifs de notre voyage dans les montagnes. Le commandant mit beaucoup de zèle et de bonté a aplanir les difficultés; et le 30 mai, après avoir obtenu par ses soins quelques hommes et surtout les ordres indispensables, pour trouver partout aide et assistance, nous partîmes avec notre interprète.

La chaîne de montagnes du Khanat de Talych peut avoir jusqu'aux frontières actuelles de la Perse, une étendue de 50 à 60 verst, sur environ 20 de large; sa direction est à peu près du nord-est au sud-ouest; un porphyre noirâtre, très friable en certains endroits, paraît en être la base, tandis qu'un grès assez compacte s'élève jusqu'à près de 3,000 pieds. Ces montagnes sont boisées jusqu'aux deux tiers de leur élévation, d'où elles sont ensuite tapissées d'herbes assez vigoureuses, souvent jusqu'à leur sommet. Les points les plus élevés peuvent avoir 6,000 à 7,000 pieds. Nous parcourûmes ces

montagnes en plusieurs sens, et j'y trouvai d'assez jolies espèces d'animaux. Nous étions de retour le 26 juin à Lenkorân, mais malheureusement le choléra, ce fléau qui arrivait alors de la Perse, nous obligea de partir pour échapper à ses atteintes; nous désirions surtout revoir encore les montagnes neigeuses du Caucase, et nous n'avions que peu de temps à nous pour effectuer ce projet; d'ailleurs les environs de Lenkorân n'offraient déja plus de nouveautés, lorsqu'on s'écartait des forêts, les plaines étant entièrement brûlées par l'ardeur du soleil.

Nous sommes allés visiter l'île Sara, à 15 verst environ de Lenkorân. Là, stationnent quelques bâtimens de guerre, et comme à cette époque on envoyait à Astrakhan un brig qui devait relâcher à Bakou, nous profitâmes de cette occasion pour faire ce voyage plus agréablement. Nous partîmes le 7 juillet à bord de la *Miana*, commandée par le capitaine Knièsev; nous mouillâmes à l'île de Svinoë, qui ne date son existence que de peu d'années, et ne la doit qu'aux pseudo-volcans; cette île de peu d'étendue était en partie couverte de petits cratères où bouillonnait de l'eau et quelque peu de naphte, laissant échapper beaucoup de gaz inflammable. Je ne fus pas peu surpris de trouver ici une grande quantité d'oiseaux de mer, tels que deux espèces de mouettes, des cormorans et des hirondelles de mer; ces deux derniers n'avaient encore que des œufs qui, répandus sur le sable entre quelques plantes salines,

couvraient une assez grande surface. Nous arrivâmes à Bakou, le 10; la ville était alors en proie au terrible fléau qui ensuite a parcouru tout l'empire; la chaleur suffoquante m'occasionait une telle faiblesse, que ce n'était qu'avec peine que je pouvais faire quelques verst; le thermomètre ne montrait cependant pas plus de 36°. Il n'y avait plus rien à espérer des environs de Bakou, aussi dès que nous pûmes quitter cette ville, ce qui n'eut lieu que le 19, nous continuâmes notre route. Arrivés au Bechbamak, l'essieu d'une de nos voitures se rompit, ce qui nous retint plusieurs jours; nous fûmes obligés d'envoyer à plus de 60 verst pour en faire faire un autre. La Bechbamak, montagne isolée de 1,000 pieds d'élévation, se trouve à deux ou trois verst de la mer, tout au plus. Par sa formation, cette montagne paraît avoir une origine commune avec le Caucase, car le calcaire du Bechbamak, ainsi que les empreintes des coquilles que l'on y remarque, sont absolument semblables aux formations que nous observâmes plus tard au Chahdagh.

Les collines qui l'environnent sont couvertes de petits buissons, pour la plupart de grenadiers.

Nous étions à Kouby le 26, les environs, quoique assez favorisés par leur situation, ne nous retinrent que peu de temps, parce que nous désirions vivement visiter le Chadakh. A notre grande satisfaction, nous apprîmes que l'on pouvait faire ce voyage sans danger, toutefois en évitant d'aller

jusqu'aux lieux que, dans cette saison, les Lesghi fréquentent avec leurs troupeaux. Accompagnés d'un yessaoul qui est un magistrat du pays, nous fûmes bientôt en route; tous les villages voisins étaient alors en proie au terrible choléra qui en moissonnait la population; un de ces lieux cependant était encore préservé de ce fléau, mais il en éprouva plus tard la désastreuse influence. Arrivés sur un plateau de plus de 8,000 pieds d'élévation, nous trouvâmes de nombreux troupeaux, dont les propriétaires étaient logés sous des iourtes ou tentes de feutre où nous reçûmes l'hospitalité. L'épidémie n'y avait pas encore paru, et comme nous y restâmes plusieurs jours, cela nous permit de faire des excursions dans les montagnes des environs. Le Chahdagh paraît être entièrement formé d'un calcaire encore plus compacte que celui des montagnes plus basses, qui s'étendent depuis Kouba; mais le Tyffen-dagh, l'Ou-routchedakh et autres, quoique d'une élévation beaucoup moins considérable, sont de schiste. Les matinées étaient superbes, mais ordinairement vers le milieu de la journée, de violens orages accompagnés de neige et de grêle venaient fondre sur le pays, et souvent la nuit nous avions de petites gelées.

Je trouvai ici une foule d'insectes que j'avais remarqués l'année précédente à l'Elbrouz; la saison était malheureusement trop avancée pour réaliser nos espérances; néanmoins je trouvai encore un assez bon nombre d'espèces nouvelles.

De retour à Kouba, nous continuâmes bientôt notre chemin vers Derbent, où nous fûmes obligés de rester plus de quinze jours; on ne rencontrait déja plus que les oiseaux ou les insectes qui s'y voient à peu près toute l'année.

Nous restâmes à Pètigorsk quelque temps pour mettre nos collections en ordre. Nous partîmes, le 8 octobre, pour Saint-Pétersbourg, où nous n'arrivâmes que le 19 décembre, à cause des nombreuses quarantaines et des mauvais chemins.

Le séjour de courte durée que je fis près du Don, m'a mis à même de rapporter quelques poissons de cette rivière.

Après les fatigues, les privations, les dangers de toute espèce auxquels nous fûmes exposés pendant ce long voyage, j'éprouve le profond regret de n'avoir pu obtenir les résultats que, dans des circonstances plus favorables, j'étais en droit d'attendre. J'ose espérer pourtant que les objets nouveaux que j'ai rapportés offriront quelque intérêt, et me serviront d'excuse auprès de juges indulgens.

Les collections d'animaux que j'ai faites, pendant ce voyage, peuvent, relativement à leur habitation, se diviser de la manière suivante :

1° Animaux des montagnes du Caucase.

2° Animaux des côtes occidentales de la mer Caspienne, notamment près de Bakou.

3° Animaux des steps, depuis le Kour jusqu'à Lenkorân, et enfin des montagnes de Talych.

Il est plus nécessaire qu'on ne le pense d'abord, de déterminer rigoureusement le lieu où l'on trouve les animaux, parce que beaucoup d'espèces ne se répandent pas volontiers, dans les pays environnans, surtout quand le sol n'est pas de même nature que celui où ils vivent habituellement.

Pour être en état de faire une répartition exacte des animaux, sur les différens points du globe, il est donc indispensable de bien s'entendre sur la nature du sol de telle ou telle contrée, et sur les limites qu'on lui accorde; aussi me suis-je appliqué, en établissant les distinctions de *patrie*, à saisir les divers caractères qui pouvaient être adoptés pour fixer ces limites. Le résultat de mes observations m'a prouvé, qu'à l'exception de quelques espèces très communes qui, par cette raison même, paraissent avoir le privilége de se répandre partout, la plupart sont renfermées dans des limites assez restreintes.

C'est surtout pour les insectes qu'il importe le plus d'avoir égard aux divisions présentées plus haut; car il y en a beaucoup que l'on cite comme appartenant à la Russie méridionale en général, parce qu'ils ont été trouvés soit en Podolie, en Volhynie, en Crimée, ou même dans les provinces transcaucasiennes, qui n'habitent le plus souvent qu'une de ces contrées. On a également donné

beaucoup trop d'étendue à la dénomination de Caucase, en l'affectant non-seulement à toute la province qui porte ce nom, mais encore en y comprenant la Georgie, les bords de la mer Caspienne, etc.

Je crois devoir proposer de ne comprendre sous le nom de Caucase que la chaîne de montagnes qui portent ce nom, en lui assignant pour limites, au moins pour la partie septentrionale, la hauteur de 1,000 à 1,500 pieds; par conséquent on distinguera les steps qui s'étendent depuis Stavropol jusqu'à Pètigorsk, et principalement les bords de la mer Caspienne qui ne se ressentent nullement du voisinage du Caucase.

I. Chaîne du Caucase.

M'étant précédemment occupé de l'influence qu'exercent sur les animaux les hauteurs des lieux qu'ils habitent, j'ai saisi cette nouvelle occasion de poursuivre mes observations à ce sujet. Le Caucase m'offrit, sous ce rapport, les résultats les plus intéressans.

Depuis les bains de Pètigorsk, le terrain change d'aspect à mesure que l'on s'élève vers le Caucase, de sorte que chaque région a ses animaux distribués dans des limites qui sont, ainsi que je l'ai dit, plus restreintes que l'on n'aurait pu se l'imaginer.

Pour la plupart d'entr'eux, on pourrait assez bien caractériser ces limites, en adoptant les divisions suivantes.

1. *Le pied des montagnes*, c'est-à-dire depuis

2,000 jusqu'à 6,000 pieds d'élévation. Au printemps et en été, ce terrain, abondamment arrosé par les eaux que fournit la fonte des neiges, présente une végétation vigoureuse pendant ces saisons; une foule d'insectes s'y renouvellent, et les animaux des classes supérieures y trouvent une nourriture suffisante; aussi est-ce la partie qui en contient le plus.

2. Les *régions subalpines* entre 6,000 et 8,000 pieds.

Ici la saison est courte, la variété des espèces qui se succèdent avec rapidité en fait paraître le nombre plus considérable; il semble que tout se hâte de vivre. Les animaux sont déjà presque tous indigènes à ces hauteurs.

3. Enfin *les montagnes noires*, ainsi nommées parce qu'elles sont de schiste et contrastent par leur couleur avec les neiges des montagnes auxquelles elles sont adossées.

Cette dernière partie serait comprise entre 8,000 et 10,000 pieds, là les animaux sont en petit nombre et d'autant plus stationnaires.

On peut ainsi, dans un tableau synoptique, assigner aux diverses régions, et d'une manière assez précise, les animaux qu'elles nourrissent.

Comme le printemps ne parvient que successivement des steps jusqu'aux limites des neiges éternelles qui couvrent les sommités des Alpes caucasiennes, on voit dans cette saison quelques espèces quitter leur pays habituel pour jouir de plusieurs

printemps pendant la même année ; néanmoins cette émigration n'a lieu que chez un assez petit nombre d'animaux que le besoin de nourriture y oblige, ou que la multiplicité des individus porte à se disperser, ainsi qu'on le remarque partout.

On serait peut-être porté à croire que les animaux qui peuplent les hautes alpes devraient souffrir considérablement du manque de nourriture, la durée de la belle saison y étant si courte, mais il ne faut pas oublier que la plupart des mammifères qu'on y rencontre appartiennent aux *glires* qui s'engourdissent pendant l'hiver, et que d'autres de la classe des carnassiers et des herbivores, tels que chats sauvages, renards, cerfs, chèvres, etc., descendent dans les vallées, sans cependant dépasser la hauteur de 2,000 pieds (1).

II. Les côtes occidentales de la mer Caspienne, depuis Tarkou jusqu'à Bakou, et au-delà.

C'est surtout dans la presqu'île d'Abcheron qu'on est à même d'établir la différence qui règne entre les productions de ces cantons et celles du Caucase, tant par la nature du sol que par sa situation.

III. Du Kour jusqu'aux frontières actuelles de la Perse.

Depuis les rives du Kour jusqu'à Lenkorân, les steps se distinguent par une végétation plus riche et plus riante et qui annonce le voisinage des mon-

(1) Les hauteurs sont exprimées en pieds de Paris, et comptées du niveau de la mer.

tagnes de Talych. Le step appelé Mougan est arrosé par des ruisseaux qu'alimentent des marais assez vastes. Lenkorân, situé sur les bords de la mer Caspienne, est entouré de forêts qui s'étendent jusqu'aux monts Talych, éloignés d'à peu près 40 verst de la mer.

S'il s'agissait de donner une classification géographique des animaux, on pourrait regarder les montagnes de Talych comme la frontière naturelle entre la Russie et la Perse. J'ai eu occasion de voir des insectes recueillis aux environs d'Érivan, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de ceux que j'avais récoltés sur ces monts. Un fait assez remarquable, c'est qu'on rencontre plusieurs espèces d'animaux, surtout d'oiseaux, qui se trouvent en Sardaigne, en Sicile, en Espagne, d'autres dont la forme et la couleur rappellent celles que présentent l'Arabie, la Nubie, etc., et enfin des espèces qui m'ont paru appartenir en propre à ces pays. On voit aussi sur le sommet de cette chaîne un petit emplacement en forme de bassin, d'une étendue d'environ 10 verst en longueur, et de 2 à 3 verst en largeur, nommé *Zouvant*, composé du même porphyre dont nous avons déja parlé et dont la végétation se distingue par un caractère tout particulier, due peut-être à ce porphyre noir qui s'y trouve à découvert; à peine y voit-on quelques arbres le long des ruisseaux. On est surpris, en arrivant dans ce bassin, de retrouver, sous plus d'un rapport, une ressemblance avec

les environs de Bakou; pour les insectes, par exemple, je citerai un grand nombre d'ortéromères, dont plusieurs espèces se trouvent également près de cette ville.

Les détails que je viens de donner, et auxquels on pourrait en joindre beaucoup d'autres, ont pour but de prouver l'analogie qui existe entre les montagnes de Talych et l'orient ainsi que le midi de l'Europe.

Ce n'est qu'avec difficulté qu'on peut se procurer des mammifères dans de pareils voyages, où l'on parcourt d'assez grandes distances dans un court espace de temps; le nombre des espèces n'est pas, du reste, très grand dans ces contrées; et quoique l'on remarque dans les steps un assez grand nombre de petits *glires*, ils se rapportent à un assez petit nombre d'espèces.

Quant aux plus grands animaux, ce n'est pas dans les steps qu'ils abondent, et ce n'est guère que l'hiver qu'on peut se les procurer. Partout où j'ai passé, je suis entré dans les bazars chez les pelletiers, cherchant à augmenter mes collections; là j'ai eu particulièrement occasion de voir combien peu l'on doit se fier aux rapports de ces marchands; ils achètent les peaux d'animaux dans les foires, ordinairement à Nijni-Novgorod, et il leur est fort indifférent de savoir d'où ces objets y sont arrivés; aux questions qu'on leur fait, ils répondent souvent au hasard, et si on leur demande quelques explica-

tions, ils avouent qu'ils ne peuvent vous satisfaire. C'est de cette manière que l'on a cité à tort, comme venant du Caucase, plusieurs animaux qui ne s'y trouvent certainement pas. Je me suis appliqué à mieux préciser l'habitation de ces animaux, tant d'après les renseignemens que m'ont fournis les naturels du pays, que d'après ceux des chasseurs russes qui y demeurent depuis plusieurs années.

Les chéiroptères (chauves-souris) se rencontrent au Caucase et à Lenkorân; quoiqu'il n'y eût pas de soir où je ne fusse à leur recherche, je ne pus en réunir que trois espèces qui appartiennent au genre *vespertilio*.

Le hérisson se montre au Caucase jusqu'à la hauteur de 8,000 pieds, et aussi dans les jardins près de Bakou. Le hérisson à longues oreilles est très fréquent dans les jardins fruitiers, à 30 verst de Bakou, ainsi que plus près de la mer; mais je ne l'ai pas aperçu à Lenkorân, et je ne crois pas qu'il habite le Caucase, quoique plusieurs personnes assurent l'y avoir vu.

La taupe n'est pas rare à Lenkorân, près des jardins.

L'ours brun se trouve dans les bois, au pied des montagnes du Caucase.

Le blaireau y est assez commun. Les Cosaques emploient sa peau à faire des fourreaux pour leurs fusils.

La fouine, la belette, la loutre sont du Caucase, et offrent des variétés.

Le chacal est très commun à Lenkorân; la nuit, il sort des bois et se tient dans les steps près de la mer; il est très familier; je l'ai vu, le jour, à cinquante pas des habitations, guettant l'instant favorable pour enlever quelque volaille; les chacals emportèrent même, une nuit, les bottes de nos gens, à dix pas de l'endroit où ils étaient couchés. Ils ont grande peur des chiens, et, quoique la nuit ils se réunissaient en grand nombre, ils n'osèrent attaquer notre vigilant gardien; c'est alors qu'ils faisaient entendre ces cris plaintifs que l'on a déja comparés avec raison à ceux des jeunes garçons que l'on battrait. On les prend facilement au piége. On raconte qu'autrefois il y en avait beaucoup près de Derbend; je n'y en ai aperçu ni entendu aucun. Gmelin dit qu'ils se réunissaient en troupes de 400 à 500; ce qui ne leur serait guère possible maintenant : je ne crois pas qu'ils se trouvent au Caucase, si ce n'est dans les forêts des environs de Kouba.

Le renard est très commun au Caucase; on l'y chasse au terrier : il offre une grande variété dans la couleur, ce qui provient probablement des différentes hauteurs qu'il habite. On m'a assuré que l'on avait tué dans les hautes alpes du Caucase des renards noirs.

J'ai vu dans les bazars de Kyzlar une grande quantité de peaux de karagan (*canis melanotus*); on m'a certifié qu'elles venaient des montagnes de Kouba. On vend également, sous le nom de *korsak*,

dans les bazars de Kyzlar et de Novo Tcherkask, des peaux en mauvais état. C'est ce que les Allemands appellent *Korsaken Fell.*

Le loup n'est pas rare sur la pente orientale du Caucase, et même dans les forêts du khanat de Talych; à Lenkorân, sa peau ne vaut que 8 à 10 roubles.

On m'a assuré que chaque hiver on tuait des hyènes sur les montagnes de Talych.

Pendant notre séjour à Lenkorân, j'eus le bonheur d'acquérir un tigre qui venait d'être tué à 15 verst de cette ville; c'est une femelle: depuis le bout du museau jusqu'à la naissance de la queue, elle a cinq pieds deux pouces, et du bout de l'épaule jusqu'aux ongles, deux pieds deux pouces six lignes. D'après les détails donnés par M. Ehrenberg, dans les *Annales des sciences*, le tigre de Sibérie ne me semble différer en rien ni de celui-ci, ni de celui du Bengale. Suivant ce que j'ai appris, on en tue tous les ans, au moins un, dans ces parages; peut-être que, poursuivis par des chasseurs, ces animaux s'égarent dans les steps, et se réfugient dans les forêts voisines des rives du Kour. Je ne crois pas, malgré l'assertion de plusieurs auteurs, qu'il se trouve au Caucase, malgré mes recherches, je n'ai rencontré personne qui pût m'assurer l'y avoir vu. Les peaux qui nous sont parvenues en Europe venaient probablement de la Georgie, et comme plusieurs naturalistes étendent la dénomination du

Caucase jusqu'à ces contrées, c'est assurément l'origine de l'erreur généralement accréditée de la présence des tigres dans le Caucase. Il en est de même des dépouilles des autres grandes espèces de ce genre dont on rencontre les peaux dans les bazars de Derbend, de Kyzlar et d'autres villes. Je le répète, la plus grande partie des fourrures vient de la foire de Nijni-Novgorod; d'ailleurs comment n'aurait-on pas entendu parler de si grands animaux sur la ligne militaire du Caucase, où les officiers et même les soldats sont presque tous chasseurs?

Le chat sauvage n'est pas rare dans les forêts cisalpines du Caucase; l'hiver, il descend dans les steps, afin de pourvoir à sa nourriture.

Le chat cervier (*felis cervaria. Tem.*). On me dit positivement, à Bakou, où j'achetai des peaux de cette espèce qu'elles venaient du Caucase.

On ne pêche, je crois, dans la mer Caspienne, qu'une seule espèce de phoque (*calocephalus vitulinus*). On se réunit sans bruit avec un grand nombre de petits bateaux à rames, près des îles et des rochers à fleur d'eau où on les trouve en grande quantité; on les harponne. Les Persans qui, comme tous les Orientaux, sont très superstitieux, prétendent que, lorsqu'on expose sur le rivage un phoque récemment tué, il vient un petit animal lui ronger la cervelle.

L'écureuil est assez rare dans les forêts cisalpines

du Caucase. Une espèce de souslik (*spermophillus musicus*) habite les lieux les plus élevés du Caucase, près des neiges éternelles; les terriers qu'il creuse et où il se tient sont peu profonds et ont une ou deux issues par lesquelles il sort de temps en temps la tête; alors il fait entendre un cri assez semblable au gazouillement d'un oiseau. Dans ces endroits, l'herbe est si courte, quand il y en a, que je pus facilement me convaincre de ce fait, qui d'abord me causa une grande surprise; mais j'eus occasion de voir un grand nombre de ces animaux.

La gerboise n'est pas commune sur les bords de la mer Caspienne, et ne se trouve que près de Bakou, en juin; on en a pris une près des bains du Caucase.

J'ai pris des hamsters noirs sur les montagnes du Caucase; le mulot est assez commun sur les montagnes de Talych, dans les lieux dépourvus d'arbres; et le rat des moissons est très répandu dans les steps au pied du Caucase, de même que le campagnol social sur les monts de Talych; on le trouve sous les pierres, il s'y creuse un terrier peu profond qui correspond avec un autre peu éloigné; on le prend aisément en jetant de l'eau dans son habitation. Sous les pierres voisines de sa retraite, il construit un nid composé de brins d'herbe sèche où j'ai compté de huit à dix petits. Je pris un loir, près de Groznaïa, sur la ligne militaire.

Il paraît que le lièvre est le seul de ce genre qui

se trouve au Caucase; mais en revanche il y est très commun. On en voit de blancs sur les alpes, près des neiges éternelles; il est moins abondant dans le khanat de Talych.

On rencontre le cerf en petites troupes, dans les régions élevées du Caucase. Je me procurai un chevreuil sur les montagnes de Talych. La gazelle est très commune, surtout en hiver, dans les vastes steps qui bordent la mer Caspienne depuis Bakou jusqu'au Kour. Les Persans la nomment Djeiran; elle va en petites troupes : arrivée à cent cinquante pas du chasseur, elle reste tranquille et sans crainte. Sa chair est excellente; à Bakou, une gazelle fraîchement tuée se vend trois roubles, sans les cornes qui seules ont la même valeur. Cette antilope s'apprivoise facilement; j'en achetai un couple qui n'avait que six mois de domesticité, et on pouvait les laisser aller partout librement.

L'œgagre n'est pas rare sur les alpes du Caucase, et je ne crois pas qu'elle descende plus bas que 1,000 pieds; encore n'est-ce que l'hiver qui l'y force.

L'aurochs ne se trouve plus maintenant dans le Caucase où, il y a environ quatre-vingts ans, il était, dit-on, assez commun.

Une variété de bœufs assez singulière se remarque à Lenkorân où l'on en fait beaucoup plus de cas que du bœuf ordinaire qui ne vaut que trente à quarante roubles, tandis que celui-ci en coûte jusqu'à cent. Il a au-dessus des omoplates une forte

bosse déprimée presque triangulaire, arrondie au sommet et couronnée d'un bouquet de longs poils; elle se compose d'une masse de graisse, et, de même que le chameau, il la laisse pendre lorsqu'il est fatigué; celle de la femelle est moins grosse, durant la gestation. Ce bœuf étant robuste et infatigable, on l'estime beaucoup. On assure qu'on en trouve encore de sauvages dans les montagnes à 60 ou 80 verst de Lenkorân, sur le territoire persan, surtout près de Recht.

Parmi les animaux domestiques que j'ai observés, je citerai les chameaux et les dromadaires; on s'en sert comme de bêtes de somme dans les steps arides des bords de la mer Caspienne.

On fait également usage des buffles près de Kouba et à Lenkorân, mais il faut toujours rester à la proximité des mares. A Bakou, ils se baignent dans la mer, faute d'autre eau. Les bœufs sont souvent employés pour le transport et même métamorphosés quelquefois en coursiers par les pauvres gens qui alors les font aller au trot, ce qui leur donne une allure bizarre. Il en est de même des ânes qui servent de monture et auxquels on fait porter des fagots; ils m'ont paru très petits. Soit aversion pour le bâton ou pour un autre motif, on n'a besoin que de le leur montrer d'un côté pour qu'ils aillent d'un autre; car, ainsi que les bœufs, ils n'ont pas de bride. Les chevaux que l'on voit en Perse sont de race de ce pays : on les traite avec beaucoup de

soins ; lorsqu'ils paissent, ils sont toujours revêtus d'épaisses couvertures, même en été; il est vrai que le Persan tient beaucoup à son cheval ; il l'étrille et le soigne lui-même, quoiqu'il ait un grand nombre de domestiques. Au Caucase, les chevaux sont laids, et on ne peut guère distinguer la race à laquelle ils appartiennent; mais ils sont excellens soit pour endurer la fatigue, soit pour courir ou pour marcher dans les chemins difficiles.

Sur les montagnes de Talyeh et du Caucase, on rencontre des troupeaux immenses de moutons à queue grasse; leur chair est délicate, mais leur laine mauvaise : il est vrai qu'on n'en prend aucun soin.

J'ai été étonné du petit nombre d'espèces d'oiseaux que j'ai trouvés au Caucase, si ce n'est près des rives du Terek et du Soundja où l'on voit une assez grande quantité d'oiseaux aquatiques.

Sur les alpes les plus élevées, je tuai plusieurs oiseaux qui n'avaient été trouvés auparavant que sur les Pyrénées; mais, malgré mes recherches, je n'ai pu obtenir aucune espèce particulière au Caucase. Dans les steps, depuis Stavropol jusqu'au Caucase, et à la hauteur de 2,000 à 3,000 pieds, on rencontre à peu près les oiseaux qui habitent le midi de la France, tels que rollier, guêpier, huppe, ortolan.

Dans les lieux dépourvus d'arbres entre 2,000 et 000 pieds, on remarque un grand nombre de ca-

ne-petières, cailles, alouettes, perdrix, pigeons... et près des bains du Caucase et des rives du Terek et du Soulak, une multitude de faisans que l'on chasse à cheval avec une cravache.

La mer Caspienne est l'asile d'une immense quantité d'oiseaux, et c'est surtout en automne et au printemps que l'on remarque des troupes innombrables de canards, oies, pélicans, mouettes; mais on ne compte que peu d'espèces.

Parmi les oiseaux de proie, je vis à Bakou et ensuite sur les montagnes de Talych, les premiers percnoptères; mais jamais plus de deux ensemble. —La soubuse n'est pas commune dans les environs de Lenkorân où je l'ai tuée dans les forêts.—La cresselle se trouve abondamment partout jusque vers les frontières de Perse; je l'ai rencontrée au Caucase jusqu'à la hauteur de 6,000 pieds.—Le faucon est assez rare, surtout dans les monts de Talych. Les Tatares et principalement les Persans s'en servent pour chasser aux cailles, mais lui préfèrent l'épervier.—L'orfraie abonde sur les bords de la mer Caspienne où il guette les poissons dont il fait sa nourriture.—Je rencontrai partout le milan depuis Moscou où il est assez commun; il plane sur les villes, et s'abat dans les basses-cours, d'où il enlève les jeunes poulets. Sur les montagnes de Talych, chaque village compte au moins un couple de ces oiseaux qui, suivant ce que disent les habitans, empêchent qu'un plus grand nombre ne s'y fixe.

J'ai rencontré, au mois de mai, sur les rives du Kour, et, en juillet, sur les bords de la mer Caspienne, près du Béch barmak, des bandes considérables de roselins (*pastor roseus*); ils ne se reposaient que sur les petits buissons et à terre. Ils se nourrissent principalement de sauterelles et de petits coléoptères; ils sont assez faciles à approcher; ils se réfugient, le soir, dans les trous de rochers; leur vol est extrêmement rapide et bas. C'est, je crois, l'oiseau que quelques voyageurs, entr'autres Gamba, citent comme le mangeur de sauterelles de l'Inde.

J'ai trouvé plusieurs espèces de tortues, de lézards et de couleuvres; la vipère, des crapauds, des grenouilles et des raines. Une espèce de tortue vit dans une source thermale sulfureuse, dont la température est de 32°. Leur carapace était toute rongée, et chez quelques individus, recouverte de dépôt calcaire.

Quelques auteurs anciens ont prétendu que la mer Caspienne communiquait à la mer Noire; sans examiner si cette assertion est admissible ou non, nous remarquerons cependant que la plupart des productions de la mer Noire se trouvent dans la mer Caspienne, et que même les coquilles dont se compose le calcaire des bords de ces deux mers, sont semblables, d'après les observations de M. le docteur Pander. Une chose assez surprenante, c'est 'on n'ait pas encore trouvé dans la mer Caspienne

un seul de ces mollusques nus si communs dans l'Océan, et qu'on rencontre dans la mer Noire, mais en bien moins grande quantité, il est vrai. Si l'on excepte une petite coraline, on ne voit également aucun zoophyte dans les eaux de cette mer.

Les recherches que j'ai eu occasion de faire sur les poissons de la mer Caspienne et des rivières qu'elle reçoit à l'ouest, m'ont confirmé dans l'opinion depuis long-temps émise qu'elle ne paraît pas contenir de produits qui lui appartiennent en propre, à moins cependant que ses profondeurs ne nourrissent quelques espèces que nous ne connaissons pas encore, les pêches n'ayant lieu qu'à l'embouchure des fleuves. Au reste, les recherches réitérées de S. G. Gmelin et d'autres beaucoup plus récentes n'ont pu faire découvrir aucune espèce nouvelle. Ce qui m'a surtout étonné, c'est qu'à l'exception de quelques espèces de *gobius*, tous les autres poissons qu'on pêche dans la mer Caspienne vivent ailleurs dans l'eau douce; il en est de même de plusieurs insectes aquatiques : il est vrai que les eaux de cette mer sont moins salées que celles de l'Océan. J'aurais cru néanmoins que l'amertume qui les caractérise aurait dû être un obstacle à la présence de ces animaux.

Les espèces de poissons que l'on trouve, sont en général très peu variées, et peuvent être comprises dans les genres esturgeon, perche, saumon, carpe, mal et gobie, poissons dont le plus grand nombre

se rencontre dans la mer Baltique, la Neva, le lac Ladoga, le Volga, ce qui pourrait faire présumer que peut-être, delà, ils sont venus peupler la mer Caspienne.

Quant à l'influence des hauteurs, elle se fait assez remarquer sur quelques espèces de poissons. A une élévation de 8,000 pieds, par exemple, dans les petites rivières peu profondes, mais souvent très rapides, et qui proviennent de la fonte des neiges, on ne trouve, en juillet, que la petite truite, ainsi la même que celle des Pyrénées. Enfin, à 6,000 pieds environ, on remarque cette même espèce, mais avec le barbeau long d'un pied tout au plus, et le mal; il convient de remarquer que cette truite ne descend pas plus bas que 2,000 pieds, encore n'est-ce que l'hiver.

Les esturgeons ne remontent pas au-delà de 400 à 500 pieds : ici l'on ne peut en donner pour raison le peu de profondeur des rivières, car le Kour et le Terek sont déjà considérables à de plus grandes hauteurs. En hiver, ces poissons abandonnent les rivières pour se réfugier dans la mer; ils reviennent au printemps pour frayer, et c'est alors qu'on les pêche en grande quantité aux embouchures des fleuves. Les individus sont si nombreux, que le caviar seul qu'on en retire, fournit par an au commerce, plusieurs milliers de tonneaux. Les esturgeons joints au vorace mal et aux oiseaux aquatiques, tels que les mouettes, les cormorans, les

pélicans, contribuent avec la pêche à dépeupler les fleuves de ces contrées. On peut dire que l'esturgeon est à la mer Caspienne ce que le requin est à l'Océan.

A Salian sur le Kour, à peu près à 40 verst de la mer, il y a une vataga ou pêcherie, affermée pour 260,000 roubles par an, à un de ces Indiens qui adorent les feux perpétuels de Bakou; on prétend que tous frais déduits, il gagne plus d'un demi-million. On m'a assuré qu'il y a quinze ans, on avait pêché à Salian jusqu'à 20,000 esturgeons en un seul jour, tandis qu'aujourd'hui, les pêches les plus favorables n'en produisent pas plus de 4,000. Les deux tiers des esturgeons que l'on prend au printemps sont des femelles; leurs ovaires pèsent de 30 à 60 livres. Beaucoup d'auteurs ont écrit sur la pêche des esturgeons, et quelques-uns même avec assez de détails; tels sont le comte de Marsigli, Pallas, S. G. Gmelin, Lepéchin: leurs ouvrages contiennent même la description des barques, des filets et des divers ustensiles.

Voici cependant quelques détails que je n'ai trouvés nulle part, et que pour cette raison, je ne crois point déplacés ici.

L'ordre dans lequel les poissons sont préparés au sortir des filets, est vraiment remarquable; on dirait qu'une machine à vapeur met en mouvement tous les ouvriers, qui, sans dire mot, se hâtent de finir leur tâche. Les poissons encore vivans sont ap-

portés sous un hangar vaste et convenable, disposé près de la rivière; des escouades de quatre à six ouvriers s'occupent aussitôt à dépecer les esturgeons; chacun a son travail déterminé et attend que celui qui le précède ait fini pour prendre le poisson qu'il repasse au suivant quand il a achevé sa tâche; ces ouvriers sont nommés d'après les travaux qu'ils exécutent et payés en conséquence. Le premier retire les poissons des bateaux qui les apportent au rivage, et prend note, pour le pêcheur, de l'espèce du poisson, car le prix varie selon l'espèce et la grandeur; sur un certain nombre de gros, ce dernier en reçoit un petit gratis. Le second ouvrier coupe les nageoires et la queue qu'il jette à l'eau, et passe le poisson au voisin qui lui fend la tête et le museau longitudinalement; le quatrième lui ouvre le ventre, en retire les intestins qu'il jette également, et si c'est une femelle, il lui ôte l'ovaire et le met dans un baquet; la vessie et la moelle épinière sont ensuite passées à d'autres qui les lavent et les préparent. Quant au caviar, il est remis à des ouvriers qui ne font point partie des escouades dont il vient d'être question, et qui ne s'occupent que de sa préparation, le lavent, le tamisent et le salent; le reste du poisson est transporté dans un autre hangar, où il est coupé en tronçons s'il doit être salé, ou en filets s'il doit être séché; cette dernière manière est la plus usitée. Ensuite le poisson est immédiatement suspendu à l'air; la grande quantité de graisse qui

en sort, le préserve de la putréfaction et empêche les mouches de s'y attacher.

On pêche deux et trois fois par jour, et chaque fois les poissons sont préparés à l'instant.

Quant aux insectes, les coléoptères m'ont offert, sans contredit, la plus brillante récolte de ce voyage, tant sous le rapport des espèces rares, que de celles qui sont entièrement nouvelles. Ce sont particulièrement ces animaux qui paraissent se ressentir de l'influence des localités; aussi les lieux où ils sont appelés à vivre, sont-ils souvent assez restreins. Au Caucase, les limites de ces coupes sont d'autant plus distinctes, qu'elles sont plus rapprochées des montagnes neigeuses; mais, en revanche, le nombre des espèces y diminue graduellement : cependant, celui des individus y est très considérable. Vers le pied des montagnes l'on rencontre encore quelques insectes des steps voisins.

Les montagnes de Talych sont riches en espèces dont un assez bon nombre paraît leur être propre; mais, ainsi que je l'ai déja observé pour les oiseaux de ces contrées, on est frappé de l'analogie qui existe entre les insectes qu'on y trouve et ceux de l'Espagne, de l'Italie et de la Sicile.

Je trouvai peu de papillons au Caucase, la saison étant trop avancée lorsque nous quittâmes Pètigorsk pour aller à l'Elbrouz; il est vrai que sur les alpes

nous eûmes souvent de la pluie et un temps couvert, ce qui n'était pas favorable à cette chasse.

Après ce que j'ai dit sur l'aridité des bords de la mer Caspienne, et notamment de Bakou, on présume avec raison que je n'y rencontrai que fort peu de papillons; et encore ne fut-ce que dans quelques jardins. Je remarquai à Lenkorân un grand nombre d'espèces qui me rappelèrent celles du centre et du midi de la France.

NOTICE

SUR LA MONGOLIE,

PAR M. BUNGE.

(EXTRAIT DE M. KLAPROTH.)

La Russie est, de toutes les puissances de l'Europe, la seule qui jouisse du privilége d'entretenir un établissement permanent à Péking, capitale de la Chine. C'est un couvent grec et un hôtel d'ambassade, auprès desquels habitent quelques moines et jeunes gens destinés à servir d'interprètes, après leur retour, dans leur patrie. Tous les dix ou douze ans on relève cette petite colonie russe, et c'est à cette occasion que quelques employés du ministère des affaires étrangères de Saint-Pétersbourg peuvent se rendre à Péking, sous le prétexte d'accompagner et de diriger le voyage des persónnes qui partent, et de ramener celles qu'elles doivent remplacer. L'académie des sciences de Saint-Pétersbourg a eu l'heureuse idée de profiter de cette circonstance pour faire explorer l'histoire naturelle de la Mongolie et de la partie septentrionale de la Chine. Elle a donc adjoint à l'expédition ecclésiastique envoyée à Péking, M. le docteur *Bunge*, déja

favorablement connu dans le monde savant, par l'intéressant voyage qu'il a fait dans les régions les plus élevées de la chaîne des monts Altaï. De retour de la Chine, M. Bunge a lu dans sa séance publique de l'académie, du 3 avril dernier, un rapport étendu, dont nous présentons ici un extrait à nos lecteurs.

Le voyage de M. Bunge jusqu'à la frontière de la Chine a été fait avec une si grande vitesse, qu'il lui a rarement offert l'occasion de se livrer à des recherches; elles n'ont pu commencer que quand il est entré en Mongolie. C'est dans les cantons septentrionaux de cette contrée, que la partie haute de l'Asie moyenne commence à s'abaisser brusquement vers le nord, et le prolongement de cet abaissement est la Sibérie. La limite politique, du moins à l'endroit où je l'ai passée, n'est nullement marquée par la nature, car la végétation entière et toute la physionomie du pays sont identiques des deux côtés des bornes entre la Russie et la Chine. Ce n'est que très rarement qu'on rencontre dans la Mongolie septentrionale des plantes qui ne sont pas également indigènes dans la Sibérie méridionale, et alors on reconnaît qu'elles viennent de quelque contrée voisine, dont la nature est tout-à-fait différente, et elles en portent aussi le caractère. On peut citer comme exemple une plante qui forme un nouveau genre, auquel M. Bunge donne le nom de *Caryopteris*; elle appartient à la Mongolie méridionale, ne se montre que çà et là

dans sa partie septentrionale, et disparaît tout-à-fait en Sibérie. L'identité du caractère général du nord de la Mongolie et de celui du sud de la Sibérie, ne se perd que quand, après avoir monté constamment par une pente douce, on est parvenu à *l'Ourga* ou *Kouren*, c'est-à-dire le campement principal des Mongols Khalkha, où réside aussi le Ghegben khoutoukhtou, ou le dieu incarné qu'ils révèrent. Jusque-là on rencontre encore des montagnes arrondies et boisées, couvertes de terre noire et fertile; les vallées profondes sont arrosées par des rivières et des ruisseaux, dont les bords sont souvent embellis par des arbustes élevés et des peupliers. La végétation y est vigoureuse; presque partout le sol est encore couvert d'un gazon compacte, et propre à l'agriculture; le pays est varié et d'un aspect agréable; mais aussitôt qu'on a quitté le Kouren, et qu'on a passé le *Tôla*, rivière considérable qui, venant du sud-est va se joindre à l'Orkgon, affluent de la Selengha, on ne rencontre plus de long-temps des eaux courantes, même peu considérables, et quand on a perdu de vue les pentes septentrionales et boisées du *Khan ohla*, l'œil cherche vainement un arbre dans la vaste plaine où l'on entre.

C'est ici que commence le désert de *Gobi*, dénomination qui est synonyme du mot arabe *Sahra*, car elle désigne chez les Mongols une contrée entièrement dépourvue d'eaux et de forêts. L'opposé

de *Gobi* est *Khanggai*, expression qui indique un pays montueux, boisé, arrosé de rivières et entrecoupé de prairies fertiles. Cependant l'aspect n'est pas encore complètement monotone; à droite, s'élèvent les masses arrondies du Khan ohla; à gauche, mais plus loin, celles de la montagne sauvage, escarpée, à cimes aiguës, et où sont les sources du Tôla. Les promontoires de cette chaîne élevée, se composent d'un jaspe rougeâtre et très pur, et se montrent plus loin dans la plaine, sous la forme de fragmens pointus de terre rouge. Cette région, quoique dépourvue d'arbres et de rivières, n'a pourtant pas encore le caractère désolant d'un désert; elle ne change guères jusqu'à *Dzirgalangtou*, où l'on arrive en montant sans s'en apercevoir; cependant on est à 770 toises au-dessus du niveau de l'Océan. Ici commence un abaissement, qui se prononce plus fortement à *Olon baïching*. Le nom de ce relais signifie les « nombreux édifices; » il lui vient des ruines de plusieurs maisons en brique, qui formaient vraisemblablement, il y a quelques siècles, la résidence de quelque prince mongol. Jusqu'ici on voit encore, à plus ou moins de distance, des montagnes élevées et escarpées, dont le roc porphyritique est presque toujours nu, et qui seulement sur quelques points de la pente septentrionale, s'est changé en terre fertile, à peine suffisante pour nourrir des arbustes hauts de deux ou trois pieds. Parmi ces montagnes on doit citer le *Darkhan ohla*,

composé de couches de porphyre de diverses couleurs et d'élégantes brèches. Les Mongols actuels le regardent comme le premier berceau du fameux Tchinghiz khan. Jusques-là la végétation est encore variée; elle ressemble à celle de la Sibérie, et se distingue principalement par les graminées qui prédominent en masse, sans que leurs espèces soient nombreuses. Le voyageur est encore poursuivi par des nuées de petits moustiques, et par une petite espèce de souris, qui partout a miné le sol desséché, et se sauve en poussant un sifflement aigu à chaque pas qu'on fait.

A Olon baïching, on remarque dans le lointain une ligne noirâtre; quand on l'examine de près, on reconnaît qne c'est un rempart de rochers qui sort brusquement du sol; il est peu élevé et se compose de couches horizontales de sélénite. Les Mongols lui donnent avec raison le nom de *Boussou tchilchn*, c'est-à-dire « ceinture de pierres ». Ce rempart s'étend à une distance très considérable en ligne droite de l'est à l'ouest, sans grandes interruptions. Il forme une séparation bien tranchée entre la Mongolie septentrionale et la moyenne, qui est le véritable Gobi, selon la signification de ce mot. Le pays change subitement, il devient complètement uni; plus de hauts rochers; le sol couvert de petits fragmens de porphyre et de jaspe, dans plusieurs endroits aussi, d'une grande étendue; il paraît parsemé de calcédoines, de cornalines, d'agathes

entre lesquels poussent, mais sans former une pelouse, des arbustes rabougris, durs et ligneux. Dans d'autres endroits le sol ne se compose que d'une argile compacte parsemée de quelques efflorescences salines, et, à cause de la sécheresse perpétuelle, traversée par des fentes nombreuses, qui souvent décrivent un dessin si régulier, qu'on les croirait de la main des hommes. Cette argile produit des plantes salines, basses et d'une couleur verte foncée. La plus fréquente est une espèce de *peganum*, qui se trouve partout dans le Gobi. La prépondérance des graminées cesse tandis que celle des halophytes augmente. Le voyageur est délivré ici des moustiques, et une très petite espèce de mulot qui remplit ses abajoues des graines d'une *schoberia*, remplace les souris agiles de la partie septentrionale. C'est ici, à une hauteur absolue d'environ 580 toises au-dessus du niveau de l'Océan, qu'on doit placer le commencement du véritable Gobi, du moins sous le rapport phytogéographique, car on y remarque une ligne de démarcation très visible, non-seulement dans la végétation, mais aussi dans l'aspect du pays en-deçà et au-delà de la « ceinture des rochers ». Ce n'est pourtant pas encore là partie la plus basse du Gobi; ce canton paraît être au contraire le bord extrême d'un bassin qui, ainsi que nous le verrons bientôt, formait une grande mer intérieure. Les mesures barométriques que M. Bunge a prises partout pendant son voyage,

lui ont indiqué que les points les plus bas sont les cantons d'Erghi, d'Oudé, de Dourma, de Chara boudourgouna, etc., au milieu du Gobi. Ils sont à peine à 400 toises au-dessus du niveau de l'Océan, et diffèrent absolument de ceux des bords de l'ancienne mer. Le sol y est beaucoup plus salé; et par conséquent la végétation ne se compose que d'halophytes. On y rencontre encore un grand nombre de petits lacs salans, qui sont vraisemblablement les restes d'une mer retirée ou desséchée. Ces lacs tarissent en partie et se couvrent d'une croûte de sel qui en fournit une grande quantité à la Chine; leur eau fortement salée est alimentée par les pluies. Les rives de ces lacs consistent en un sable blanchâtre mêlé d'argile salsugineuse. On y trouve une grande quantité de fragmens de coquilles bivalves; cependant M. Bunge n'en a pas rencontré un seul assez complet pour en déterminer l'espèce. On voit aussi dans cette argile sablonneuse de gros morceaux de sélénite cristallisé.

Entre Chara boudourgouna et Dourma, et à peu près sous la même latitude s'étend le *véritable désert de Gobi* ou le *Chamo* des Chinois. Sa largeur est peu considérable, relativement à celle du reste du Gobi. On appellerait à tort *sable mouvant* celui de ce désert, car il est partout fortement imprégné de sel, attire facilement l'humidité qu'il conserve long-temps, et forme ainsi des collines compactes et assez durables. Cette ceinture de sable

montre encore un caractère particulier dans sa végétation, qui rappelle celle des bords sablonneux de la mer. Plusieurs genres de plantes des côtes de l'Océan se montrent ici au milieu du continent, quoique, les espèces ne soient pas toujours les mêmes. M. Bunge cite un nouveau genre d'*arundo*, qui rappelle l'*arundo arenaria* et l'*arundo baltica* ainsi que le *corispèrmum pungens*. Toutes les halophytes de cette contrée sont identiques avec celles qui couvrent les bords de la mer Caspienne, ce qui est d'un haut intérêt sous le rapport phytogéographique, car tout concourt à faire admettre ici l'existence antérieure d'une vaste mer méditerranée. M. Bunge aurait pu ajouter, comme un nouvel indice de ce fait intéressant, la circonstance que les Chinois donnent encore aujourd'hui au Gobi le nom de *Han haï* ou *mer desséchée*.

Une tradition répandue parmi les Mongols contribue singulièrement à corroborer cette hypothèse; ils assurent qu'il y avait autrefois ici une mer; ils croient aussi que cette mer viendra bientôt remplir son ancien bassin. Les Chinois, ajoute M. Bunge, prétendent également que les Coréens pourraient, s'ils voulaient, inonder non-seulement la Mongolie, mais encore toute la Russie, en conduisant par un canal les eaux de l'Océan en Mongolie.

Au sud de *Tsakildak*, le Gobi commence de nouveau à s'élever dans la même proportion qu'au nord, vers Erghi et Oudé. Ces montées méridio-

nale et septentrionale offrent la plus parfaite identité dans leurs formes, dans l'aspect du sol, et dans la végétation aux mêmes hauteurs absolues. A Dzamein oussou, le bord de la mer est entièrement semblable à celui qu'on a observé au nord à Olon baïching et à Dzoulghété; une ligne de rochers, quoique moins prononcée que la septentrionale, traverse ici la Mongolie, et les plantes qu'on a perdues de vue dans un espace de 100 à 115 lieues, reparaissent de nouveau. A *Tsaghan balgasoun* situé encore plus au sud, on retrouve la même hauteur qu'à Ghiltegenteï; plus loin, on revoit la terre noire et fertile et une végétation vigoureuse; enfin, quand on est parvenu au point culminant de la route entre la frontière de la Russie et la capitale du céleste empire, point où l'on rencontre les ruines de la partie la plus ancienne de la grande muraille de la Chine, et dont la hauteur répond à celle du Gountoui au nord du Gobi, et près de l'Ourga, on trouve de nouveau, à environ 850 toises d'élévation, quelques plantes subalpines, telles que le *papaver medicinale*, etc.

On conçoit aisément d'après ce qui précède que l'aspect général du Gobi est extrêmement triste. La végétation y est pauvre et s'y élève rarement à plus d'un pied au-dessus du sol, les arbres y manquent entièrement; on n'y aperçoit pas même des arbustes ayant plus de deux pieds de hauteur. Les collines onduleuses et qui, çà et là, traversent cette immense

solitude, paraissent souvent de loin, par l'effet de la réfraction, comme si elles nageaient à l'horizon au-dessus de la plaine. Le manque total de rivières qui ne sont remplacées que par quelques lacs d'eau trouble et salée, la population clair-semée, et ne s'annonçant de loin que par une tente de feutre, ou, la nuit, par la puanteur de la fumée de l'*argali* (fiente des bestiaux) qu'on brûle en guise de bois, enfin, la triste uniformité de tout le chemin, fatigue le voyageur d'autant plus qu'il ne peut avancer que très lentement. Mais combien il est récompensé de toutes ses peines, dès les premiers pas qu'il fait en Chine; il n'y a peut-être pas sur tout le globe d'exemple d'une transition aussi brusque que celle que l'on observe dès qu'on a traversé un rempart peu élevé de pierres, débris de la grande muraille, et marquant la limite entre la Mongolie et la Chine. Cette borne est réellement naturelle, et on ne peut assez admirer le discernement avec lequel les Chinois ont tracé la frontière de leur empire, à l'endroit où la nature même a indiqué de la manière la plus évidente une séparation. Partout ailleurs on remarque une transition insensible de formes, principalement dans les plantes. Ici c'est le contraire. Aussi longtemps qu'on est en Mongolie, l'œil ne découvre que le désert et une végétation chétive; un morne silence y règne, tout y est mort; le voyageur fait un seul pas, il arrive sur la pente escarpée de la Haute-Asie, vers le sud; aussitôt la vie dans toute sa va-

riété et sa fraîcheur réjouit la vue. Ce n'est pas ici le lieu de détailler le contraste frappant qu'on remarque entre la Mongolie et la Chine; mais presque toutes les formes de plantes qui entouraient jusque-là le voyageur, cèdent la place à d'autres. Il y a pourtant quelques exceptions, certains végétaux propres à la Chine s'étant acclimatés en Mongolie, mais ce sont des cas rares, et l'organisation des graines de ces plantes a permis que le vent le plus faible pût les emporter; on ne doit donc pas les regarder comme indigènes en Mongolie, ce sont des étrangers qui s'y sont égarés.

Le séjour de M. Bunge dans la Chine septentrionale, n'a été en tout que de huit mois, dont cinq en hiver qui n'ont pu être consacrés aux recherches botaniques; ce savant naturaliste n'a donc pas eu le temps de tracer un aperçu général de la flore de ce pays; il a été réduit à recueillir des matériaux pour former la base d'un grand herbier qui fournira le moyen de tirer des conséquences propres à établir la géographie des plantes dans cette contrée, par laquelle l'Asie septentrionale se joint à la méridionale. Les membres de la mission ecclésiastique russe, qui séjournent dans ce moment à Péking, sont des hommes éclairés, ce qui donne lieu d'espérer que par leur zèle et par d'autres voyages, on réussira à compléter ce que M. Bunge a si heureusement commencé.

NOTES

SUR

MANILLE, CAPITALE DE L'ILE DE LUÇON,

PAR M. GEORGE BENNET.

Le 10 juin 1830, à midi, nous vîmes l'île Bernardin, située à l'entrée du détroit du même nom. Elle nous restait au S. S. O., à la distance de huit ou dix milles. Les navires allant à Manille, qui préféreront passer par ce détroit plutôt que de prendre la route des îles Bachi, qui est plus longue et plus exposée aux mauvais temps, trouveront dans l'île Bernardin un excellent point de reconnaissance. Il est vrai que le passage par ce détroit demande un peu de fermeté de la part des navigateurs, surtout quand on louvoie avec un bâtiment d'un fort tonnage dans les parties peu larges, car la marée court avec violence, fait gonfler la mer, et produit un bruit pareil à celui de la vague qui se brise sur des récifs et des bancs de sable.

La scène que nous offrit le passage du détroit était vraiment pittoresque : d'un côté, le volcan de

Boutousan et des montagnes éloignées s'élevant à une grande hauteur, d'un autre, des îles et îlots verdoyans, attirant les yeux de toutes parts, produisaient un effet enchanteur. Le soir, la brise de mer apportait des émanations délicieuses.

Le 12, nous fûmes hélés au large du village de S.-Jacinte, sur l'île de Ticao, par un canot du gouvernement, qui demanda le nom du bâtiment; nous côtoyâmes lentement, avec un petite brise, cette île magnifique, à la distance de quatre ou cinq milles, par quatre-vingts brasses fond de sable fin, jusqu'au 13 au matin : nous nous trouvâmes alors vis-à-vis du village de Dorçols, situé dans l'île de Luçon, à l'entrée d'une petite rivière entre Marigodon et Poutiao; le pays d'alentour était fort beau et paraissait fertile. Nous descendîmes à terre à ce village; nous fûmes bien accueillis sur la grève par plusieurs naturels; ils nous conduisirent à l'habitation du commandant. Comme il était absent, nous allâmes chez le curé; c'était un mulâtre épais et court, d'une corpulence difforme, avec de petits yeux; il avait plusieurs nièces autour de lui, ce qui est commun aux gens de sa profession. Les maisons sont construites sur des pieux un peu élevés de terre; des degrés en bambou y conduisent; la charpente est aussi en bambou; les côtés sont revêtus de nattes, et le toit est couvert de feuilles du palmier nommé *Nipa fructicans*. Ces habitations sont fraîches, et cette manière de bâtir est

très bien adaptée au climat. L'intérieur est tenu proprement. Le costume des naturels consiste, pour les hommes, en un caleçon de toile de coton légère; ils portent leurs chemises par-dessus; elles sont en toile transparente du pays, appelée *sinamaya;* la coiffure est un léger chapeau de paille. Il y avait dans les maisons des métiers auxquels les femmes travaillaient pour fabriquer le *sinamaya* avec des fibres d'une espèce de *Musa* ou bananier, que l'on dit indigène de cette île (1). Les vêtemens faits avec ce tissu sont frais et très convenables pour les climats équinoxiaux; les femmes font aussi des nattes de couleurs très brillantes; elles y emploient une espèce de graminée qui a, au préalable, été teinte.

La végétation était très riche près de la côte, mais la culture paraissait s'étendre très-peu. Parmi les arbustes, il y avait une espèce d'*Ilex avicennia* et l'*Ardesia* que j'ajoutai à mon herbier.

Un bâtiment alongé, construit en claies de bambou, couvert en feuilles de palmier, et semblable aux habitations des indigènes, formait la chapelle. L'intérieur en était propre et décoré des ornemens ordinaires du culte catholique, de misérables ta-

(1) L'écorce la plus épaisse de cette espèce de bananier fournit l'*avaca*, ou chanvre de Manille du commerce; on lui donne tous les degrés de finesse, jusqu'à ce qu'il devienne assez délicat pour être employé à des tissus qui égalent nos plus belles mousselines.

bleaux, etc. Près de la chapelle, il y avait un petit fort en bois assez élevé, et établi comme lieu d'observation. Il était garni de petits canons pour défendre les villages contre les bâtimens des pirates qui les attaquent, les pillent, les détruisent et emmènent les habitans en esclavage. Nous achetâmes à Donçols quelques poules, des œufs et du fruit, à un prix qui nous parut exorbitant, eu égard à la pauvreté de ce canton. Le curé nous accompagna quand nous revînmes à bord; il s'était vêtu à neuf; un pantalon et une veste avaient remplacé le froc sale qui le couvrait quand il nous reçut. Avant de quitter le navire, il pria le capitaine de lui donner un peu de vin pour la messe; et on le gratifia de plusieurs bouteilles; il retourna dans le canot d'un des habitans qu'on lui envoya exprès, et nous continuâmes notre voyage.

Les pirogues sont bien construites; elles sont creusées dans un tronc d'arbre; la partie supérieure est en bambou; elles ont de chaque côté des balanciers, ce qui les rend peu propres à venir le long des navires; elles ont ordinairement des voiles faites de nattes.

Le 17, nous étions dans le passage entre Luçon et l'île Verte; le coup d'œil était très pittoresque; d'un côté nous avions les hautes terres de Luçon, avec leurs pentes escarpées et bien boisées; de l'autre l'île Verte, dominée par les montagnes de l'île Mindoro, couvertes de bois sombres; quelques canots

d'indigènes le long de la côte donnaient de la vie à ce tableau sur lequel les éclairs vifs et fréquens d'un orage répandirent encore de la clarté, quand la nuit fut venue, pendant que nous étions à peu près retenus par le calme près de ce lieu; mais le lendemain une brise favorable nous porta hors du détroit.

Le 19, le calme nous força de rester près de l'île du Corregidor, à l'entrée de la baie de Manille; un canot de la consigne partit de terre; il y a sur l'île du Corregidor un poste de signaux et une petite batterie. Le 20, à 7 heures de soir, nous mouillâmes dans le port de Cavité. La petite ville de Cavité, qui renferme ce qu'on appelle un bassin et un arsenal, mais dans un misérable état, est placée sur une presqu'île basse, et contient beaucoup d'églises, sur le haut de l'une desquelles il y a un poste de télégraphe. Cavité a aussi un hôpital et des casernes pour les soldats, mais peu de maisons bien bâties. Elle est à huit ou neuf milles de Manille; son port est fréquenté par les navires pendant la saison des pluies ou la mousson du sud-ouest, ce qui donne un peu de vie à cette petite ville. La campagne des environs est belle et très fertile.

La ville de Manille ne répondit pas à mon attente, et je n'y trouvai pas cet aspect imposant et ce mouvement commercial dont on m'avait parlé. Elle est entourée de bonnes fortifications. Les rues sont étroites et tristes; on y voit beaucoup de couvens. Les églises ont un aspect très lourd, ce qu'il

faut attribuer à ce que, de même que les maisons particulières, elles ont des murs très épais. Les fréquens tremblemens de terre rendent cette méthode nécessaire. Les églises sont, du reste, d'une grande magnificence. L'extérieur de la cathédrale de S. Pierre, avec son dôme, est dépourvu de beauté et manque de symétrie dans son architecture; mais l'intérieur est orné d'une manière qui réunit la pureté à l'élégance du style; les moulures sont or et blanc. L'autel pour les grand'messes est décoré avec goût et surmonté d'un dais en soie cramoisie.

Près de la cathédrale, qui forme un des côtés de la grande place, est le palais du gouverneur, qui a une chétive apparence, on dirait de deux maisons particulières réunies : vis-à-vis est le Cabildo ou la maison-de-ville; et, au milieu de la place, on voit la statue de Charles IV, roi d'Espagne. La nouvelle douane, objet que l'on remarque en remontant la rivière Pasig, est d'une élégante construction.

La plus considérable partie de la population de Manille habite les faubourgs; c'est là que sont les bureaux et les maisons des négocians et des gens riches; il y a un grand nombre de boutiques, offrant une variété infinie d'objets; presque toutes sont tenues par des Chinois. Un pont en pierre sur le Pasig unit les faubourgs à la ville; mais un tremblement de terre ayant détruit l'arche du milieu, elle a été remplacée par une en bois. Les rues des faubourgs sont larges, mais il ne règne nulle symétrie ni à

l'extérieur ni dans l'intérieur des maisons; les murs sont d'une épaisseur excessive, les appartemens sont très spacieux, ce qui est très convenable pour le climat. Suivant l'usage des Espagnols, le bas des maisons est destiné aux bureaux, aux remises et autres objets semblables. La famille n'habite que les appartemens supérieurs. Au lieu de verre, les fenêtres des maisons sont garnies de petites coquilles d'huître transparentes, appelées *lapez*; elles donnent, pendant la chaleur du jour une clarté qui n'est pas désagréable; ces coquilles sont très minces, et on les fend en lames comme le mica.

Les chemins des environs de la ville sont en très bon état. Les maisons des naturels, proprement construites en bambou, et entourées de jardins dans lesquels les superbes fleurs du santan (*exora sp.*) déploient leur belle teinte écarlate, les bordent de chaque côté, ou bien les hautes et flexibles tiges de bambou les ombragent.

Le soir, les habitans vont en voiture sur la chaussée, et c'est là qu'on peut voir les élégans de la ville. Cette promenade publique est près des remparts de la ville, et, en quelques endroits, plantée de chaque côté d'amandiers de Perse. Souvent le gouverneur, don Ricaforte, prend le frais, le soir, sur cette chaussée, dans sa voiture à quatre chevaux; elle est escortée par un détachement de la cavalerie mestiza ou mulâtre.

Les dames à teint foncé ne nous montrèrent pas

de beaux traits, mais elles ont de belles formes et une démarche noble; leur habillement se compose d'une tunique ou *camisa* en sinamaya très fin, à figures en couleur d'un travail très soigné; autour de la ceinture, elles ont la *saya* ou jupe de dessous, qui est ordinairement de toile de coton, tissée en Europe ou dans le pays; par-dessus est le *tapis*, morceau de soie ou de belle toile de coton, entourant la ceinture, et descendant jusqu'aux pieds, comme le *paou* des femmes des îles Sandwich, ou le *cambaya* des femmes malaises; leurs cheveux sont d'un noir de jais et luisant; quelquefois elles les laissent flotter sur leur dos et leurs épaules; d'autre fois elles les nouent derrière la tête, et les ornent d'épingles d'or et d'argent; elles ont pour chaussure une petite pantoufle brodée qui couvre seulement les orteils, ce qui est cause qu'elles chancèlent en marchant. Quoique la beauté de cette classe de femmes ne soit pas frappante, elles ont cet œil perçant des Espagnoles ou de celles qui descendent d'elles. Elles ont encore conservé le charme du regard et des manières particulières au beau sexe d'Espagne.

Le trajet de Cavité à Manille peut se faire soit par les *gilalo* ou bateaux de passage, soit par les canots des naturels appelés *bancas*. Les premiers sont très grands, ont des balanciers et marchent avec une grande vitesse; on y rencontre un mélange des différentes classes qui habitent la capitale,

ce qui fournit l'occasion aux étrangers de faire des observations sur le caractère de la population. Indépendamment des passagers, les bateaux portent des marchandises, du poisson séché et des fruits destinés pour Manille. Les bancas sont de petits bateaux, ou plutôt des canots ; les passagers sont assis sous un tendelet en nattes, qui procure de la fraîcheur pendant la chaleur du jour. Ils sont ordinairement montés par quatre ou cinq bateliers qui rament; un autre, placé à l'arrière, gouverne avec un aviron.

On voit dans les rues des étaux où il y a des fruits et d'autres objets exposés en vente; mais les échoppes pour le betel que les naturels aiment tant à mâcher, sont les plus nombreuses. On vend le betel préparé avec de la chaux vive et du tabac, et d'autres ingrédiens, de sorte qu'il est tout prêt pour qu'on s'en serve. Les lèvres et les dents noircies des naturels de l'un et de l'autre sexe montrent l'usage universel de mâcher cette substance : on la regarde comme un bon stomachique. Dans presque toutes les boutiques on offre aux chalands des cigarres ou du betel.

Il est défendu aux étrangers de parcourir, sans passeport, l'intérieur de l'île, et on en accorde rarement, ou pour mieux dire jamais, pour aller à une distance un peu considérable; telle est la politique de l'Espagne.

Le 23 juillet, j'accompagnai le docteur Keirulf,

dans une visite qu'il fit comme médecin, à un moine d'un rang distingué; le malade était dans une maison de campagne de son ordre, près des rives du Pasig, à un certain éloignement au-dessus de la ville. Le gouverneur et sa suite arrivèrent quelques instans après nous, pour rendre visite comme amis au père Carlos; j'eus l'honneur de lui être présenté. Ce moine est un homme instruit; il nous dit qu'il pouvait lire les ouvrages anglais et français, mais qu'il n'osait pas se hasarder à converser dans ces langues. J'ai, en général, trouvé les moines nés en Europe très bien élevés et polis, mais, en revanche, les moines de demi-castes sont vicieux et impudens.

Les bords du Pasig au-delà de Manille n'étaient pas égayés par des plantations, ni ornés de maisons de plaisance et de jardins; le plus souvent on y voyait des bambous, et çà et là quelques cabanes des naturels; on apercevait beaucoup de quiapo flotter dans le courant. Les racines de cette plante ressemblent à des plumes; elles sont apportées des lacs de l'intérieur.

Pendant le temps que l'on fit à notre navire les réparations dont il avait besoin, nous demeurâmes à terre, dans une maison appartenant à un moine de bonne humeur, nommé le père Ecclésiastica, qui était de l'ordre de Saint-Dominique; c'était un vieillard très obligeant. Il était défiguré par une large cicatrice au bas de la joue gauche, provenant d'une blessure qu'il avait reçue dans la révolte de 1822;

il nous dit qu'on l'avait laissé pour mort; il nous raconta qu'il avait été fait prisonnier dans sa traversée de San-Blas (Mexique) à Manille, par la frégate anglaise *Caroline*, et conduit à Poulo-Pinang; il se louait beaucoup de la manière dont il avait été traité, et paraissait avoir beaucoup de partialité pour les Anglais.

Un de nos midshipmen, étant avec un détachement à faire de l'eau à une rivi re dans le voisinage de Cavité, fut accosté par une femme du pays qui lui demanda s'il était Anglais; sur sa réponse affirmative, elle lui apporta des fruits, du pain et autres rafraîchissemens : on ne peut donner une cause bien positive à cette action, mais les naturels paraissaient aimer beaucoup les Anglais.

Il existe des prohibitions très sévères pour certains ouvrages littéraires. Tous les livres quelconques sont examinés avec soin avant de pouvoir être débarqués; l'introduction clandestine des œuvres de Rousseau et de Voltaire est punie de mort.

Il y a à Cavité un couvent où habitent les prêtres à leur arrivée d'Espagne, pour y étudier les dialectes indiens, avant d'être envoyés dans l'intérieur.

Parmi les différentes fleurs odoriférantes, dont les femmes du pays font usage pour orner leur coiffure, nous remarquâmes l'*Uvaria odorata*, nommée *Kilongkilong*; elles l'attachent aussi dans un coin de leur mouchoir, ce qui lui communique un parfum délicieux.

A l'imitation des Espagnols, la guitare est l'instrument le plus généralement en usage chez les naturels ; ils s'accompagnent de leurs voix d'une manière fort agréable ; ils jouent aussi bien les airs espagnols que leurs airs tagalasi. Ces derniers sont jolis mais tristes. La flûte et le violon sont également en usage.

On fait ordinairement la sieste après le dîner ; ce qui rafraîchit beaucoup dans les climats brûlans ; pendant la fraîcheur des nuits, on regagne le temps perdu ; alors les habitans jouissent de leur loisir dans les verandahs de leurs maisons, ou parcourent les rues au clair de la lune.

On n'enferme pas les gens de la basse classe dans des cerceuils ; on porte le corps sur une bière, les mains et le visage découverts. Ayant vu un convoi entrer dans l'église de St.-Roch, je le suivis pour voir la cérémonie ; le corps était celui d'une femme indigène, qui paraissait âgée d'environ 50 ans ; elle avait la tête ornée de fleurs, et tenait un crucifix dans sa main droite. Le cadavre fut placé devant l'autel ; il y avait de chaque côté des cierges allumés, et les assistans habillés d'étoffe de coton de couleur sombre, qui couvraient aussi leurs têtes, étaient à genoux et priaient pour l'ame de la défunte ; après un certain temps, le corps fut porté à la fosse, dépouillé de ses ornemens, et enveloppé d'une natte ; le prêtre chanta quelques prières en jetant de l'eau bénite sur le corps ; cela se fit d'une manière

précipitée, qui n'avait rien d'imposant ; ensuite on remplit la fosse.

Les chapeaux de paille que fabriquent les naturels, durent très long-temps ; ils sont ordinairement teints en beau noir, et se vendent d'une à vingt-cinq piastres. Les indigènes font aussi des étuis à cigarres, d'une espèce d'herbe qui croît sur les montagnes, et qu'ils teignent de diverses nuances.

Les végétaux tant indigènes qu'exotiques sont très nombreux à Manille. Le manguier donne des fruits d'une excellente qualité et très gros, depuis mars jusqu'en septembre. Quand les naturels désirent avoir des fruits précoces, voici la méthode qu'ils emploient : on fait des tas de paille ou de broussaille autour de l'arbre, et on y met le feu après les avoir placés de manière que la fumée puisse monter le long des branches et des feuilles. Il paraît que ce procédé hâte la pousse des bourgeons ; on le répète plusieurs jours de suite, et particulièrement le soir. Une récolte hâtive de ce fruit donne des profits considérables aux propriétaires ; un arbre peut rapporter de trois à quatre mille piastres. Le *mabolo* (*diospyros mabolo*) est aussi très commun ; il atteint à la hauteur de trente à quarante pieds ; il est touffu, ses feuilles sont ovales, épaisses, glabres, entières, de couleur verte foncée ; ses fleurs sont petites, blanches et odorantes ; le fruit est gros, couvert extérieurement d'une membrane ...de de couleur rose ; la chair est blanche, et

contient depuis quatre jusqu'à huit graines à peu près demi-circulaires ; son goût est fade ; il a une odeur forte et singulière. Les naturels mangent beaucoup de ce fruit, et on le cueille en juillet et dans les mois suivans. Le santol est également abondant ; il a environ trente pieds de haut, et est touffu ; ses feuilles sont un peu ovales, épaisses, de couleur verte foncée, fortement veinée. Le fruit est à peu près de la grosseur d'une pêche, de couleur de crême à l'extérieur ; l'intérieur contient une pulpe gélatineuse qui couvre plusieurs graines semi-circulaires. Une espèce de figuier qui croît sur les vieux murs est nommée Isis par les naturels ; il porte un petit fruit de couleur rouge foncé, que l'on mange. Le manoungy ou maloingy est un joli arbre que l'on voit ordinairement près des habitations ; il atteint à la hauteur de vingt-cinq à trente pieds, mais sa circonférence n'est pas considérable ; les fleurs poussent par grosses touffes blanches et odorantes ; le fruit est légumineux, et quand il est mûr, il a un pied à dix-huit pouces de long ; on le cueille quand il est nouveau ; on le fait cuire comme plante potagère : on plante aussi pour donner de l'ombrage une espèce d'acacia, nommé Camachili par les naturels ; il est haut de trente à quarante pieds, mais n'est pas très gros ; ses branches sont étalées et pendantes, ses feuilles trilobées ; les fleurs sont en corymbe avec des antennes blanches et un pistil cramoisi. Les capsules sont tortueuses et contiennent de cinq à six

graines de couleur rougeâtre, que les enfans des naturels mangent. L'atis, ou pomme-gâteau est aussi très commune, ainsi que la plupart des fruits des régions équinoxiales.

Le *Cæsalpinia sapan*, d'où l'on tire le bois de sapan est abondant; on le nomme dans le langage tagalo *Sibacao*; on le vend de cinq à dix réaux le pîk (125 liv.); mais un négociant me dit que le sapan de Luçon n'était pas de bonne qualité.

Au son de la cloche du soir toute occupation cesse, les gens à pieds et les voitures suspendent leurs courses; le son grave de la cloche, le murmure des prières et la dévotion qui semblent animer les assistans produisent un effet solennel. La prière achevée, piétons et équipages se mettent de nouveau en mouvement, et le bruit recommence.

Les vivres sont abondans et à bon marché à Manille; le bœuf coûte une piastre les vingt-cinq livres.

Je vis sur le devant de plusieurs maisons des naturels, des feuilles de palmier placées comme ornemens, sous diverses formes; ce sont celles qui ont servi pour le dimanche des Rameaux: on pense qu'elles préservent du tonnerre. Le cigarre (1) est le compagnon fidèle des habitans de toutes les classes à Manille; quelques gens du peuple en ont de si gros, qu'il leur remplit la bouche; j'en ai gardé un

(1) On paie à Manille les cigarres de la meilleure qualité 18 piastres l'arobe (25 liv.) qui contient environ 4,000 cigarres.

qui a six pouces de circonférence et douze de long, il est proprement entouré d'un ruban de soie.

Les combats de coqs sont l'amusement favori des naturels; les dimanches et fêtes, après la messe, sont consacrés à cet amusement cruel. Les endroits où se donnent ces spectacles sont affermés par le gouvernement; ce sont des bâtimens en bambou; une galerie circulaire domine sur le parterre où a lieu le combat. Le prix d'admission est un *medio*, ou demi-réal, (à peu près 30 centimes) par personne. Quand on est convenu de faire combattre deux coqs, on les apporte dans l'arène; un homme désigné exprès est placé dans le parterre pour recevoir le montant des paris (qui varient d'un medio à dix piastres); les paris sur chaque oiseau sont placés en deux lignes sur le plancher; quand on a recueilli une somme égale de chaque côté, le combat commence; quand il est fini, la personne qui a reçu le montant des paris, paie les gagnans, et prélève une légère rétribution pour ses soins; il paraît que le réglement des paris n'engendre pas de difficultés; le combat se termine ordinairement par la mort d'un des oiseaux, et ne dure jamais très long-temps. Les coqs sont armés d'un éperon aigu en forme de faux d'environ deux pouces et demi de long; le coq qui succombe est considéré comme la propriété du vainqueur. Quand un coq a été vaincu, on lui arrache quelques plumes au-dessus de la queue, et on le met dans un sac suspendu exprès dans le parterre;

cela a lieu afin de s'assurer de la couleur la plus commune des oiseaux vaincus, et de juger par-là quelle est la meilleure race. Les coqs à raies blanches étaient communément vaincus; les parieurs préféraient ceux qui étaient marqués de petites taches, et en effet, ils étaient généralement victorieux; quand, avant le combat (1), on plaçait les éperons aux pattes des coqs, la couleur de leur crête variait du pâle au rouge, comme s'ils eussent prévu pour quelle fin cruelle on les armait ainsi : on met un étui sur les éperons jusqu'au moment où on lâche les oiseaux.

On élève des fortifications considérables à Cavité, pour remplacer celles que les Anglais ont détruites quand ils s'emparèrent de cette place, en 1762, mais la construction est lente, vu qu'on n'y emploie qu'un petit nombre de condamnés. Les nouveaux ouvrages sont plus rapprochés de la mer que les anciens.

Pendant mon séjour à Manille, il était défendu aux habitans des faubourgs de réparer leurs maisons; voici la raison qu'on en donnait : une ancienne loi de cette colonie, ne permet pas de bâtir à portée de canon de la place; or, comme à cause des tremblemens de terre on donne aux murailles

(1) Ce qui n'a lieu que quand un combat est décidé, à l'instant de lancer les coqs dans le parterre; cette opération est faite par des gens qui en ont l'habitude, parce qu'elle exige une certaine dextérité.

des maisons une grande épaisseur et beaucoup de force, si l'ennemi s'emparait de celles qui sont hors de la ville, il pourrait s'en servir en guise de citadelle contre les fortifications. Il a été cependant décidé depuis que l'on peut réparer les maisons, à la condition de les faire abattre et raser au premier ordre du gouvernement.

Il y a plusieurs espèces de *sinamaya* ou herbe à tisser. On emploie dans le canton de Camarines la jolie espèce à fleurs ; on se sert aussi, mais cette fabrication est fort coûteuse, des fibres des feuilles de l'ananas, que l'on nomme *pinia*. Le tamarinier croît à profusion autour de Cavité, et il y est très grand. Vers le coucher du soleil, ses feuilles pinnées se ferment peu à peu, et restent ainsi jusqu'à ce que l'action stimulante du jour les ranime.

A Cavité, le télégraphe qui communique avec Manille est placé sur le clocher d'une église, qui fut, dit-on, détruite en partie quand la ville fut prise par les Anglais, en 1762. L'intérieur est en ruines ; du poste du télégraphe on jouit d'une perspective très étendue. Je m'y trouvais le 26 août au soir ; le temps était clair et serein, le soleil près de se coucher ; on pouvait discerner facilement, dans le lointain, Manille et les navires en rade ; la petite ville de Cavité était à mes pieds ; ses maisons semblaient sortir du milieu du feuillage verdoyant des bananiers, des papayers et autres arbres ; près de là on voyait le village de San Roque, dont les mai-

sons étaient presque cachées par le feuillage des arbres dont elles étaient entourées; l'ensemble de ce tableau était superbe. Il y a six postes télégraphiques, depuis l'entrée de la baie jusqu'à Manille, pour annoncer l'arrivée des navires et donner d'autres avis.

Le 28 août, l'arsenal de Cavité fut dans un mouvement extraordinaire uniquement pour préparer quelques barques destinées à débarquer les troupes qui étaient journellement attendues de Cadix. L'arrivée de troupes d'Europe n'était pas vue de bon œil par les naturels; j'entendis une femme métis dire « que les Indiens étaient fâchés de leur venue, que le pays était pauvre, mais que quand ces troupes y seraient, il deviendrait encore beaucoup plus pauvre ». A présent les troupes sont composées de métis, au nombre d'environ 13,000; leur uniforme est propre; elles sont commandées par des officiers européens ou métis; elles exécutent bien les évolutions; la paie d'un soldat du pays est de trois piastres par mois, y compris l'habillement et les rations.

Le 30, une partie des troupes attendues de Cadix, arriva sur plusieurs navires de la compagnie des Philippines, et sur le *Relanpago*, brig de guerre espagnol. Depuis leur départ d'Anjer, où ils avaient touché pour faire des vivres et de l'eau, ces bâtimens avaient perdu plusieurs hommes par la maladie; la dissenterie et le choléra régnaient encore à bord. Les soldats malades furent tout de suite mis

à terre et envoyés dans les hôpitaux (1); ceux qui se portaient bien furent casernés dans les couvens; les officiers et leurs femmes furent placés chez les habitans aisés, tant espagnols qu'étrangers, jusqu'à ce qu'ils pussent se procurer des logemens. Le reste arriva le 5 septembre; le nombre des embarqués à Cadix, était de 1225 hommes, il n'en arriva à Manille que 1100. Les bateaux que l'on avait loués pour embarquer les troupes et les porter à terre, ne purent avoir des équipages que par la mesure que prit le gouvernement de faire enlever des rues de Cavités, les naturels que l'on y rencontrait; ils furent envoyés à l'arsenal, et y restèrent enfermés jusqu'au moment où l'on eut besoin de leurs services.

Je fis quelques courses à cheval aux environs de Manille. Les villages de Paco, Almita, Malati et autres consistent en maisons des naturels; elles sont jolies et ont de petits jardins ou des plantations; mais le pays n'a rien d'attrayant. Le terrain est bas et dans beaucoup d'endroits marécageux, aussi les

(1) L'hôpital de Saint-Jean de Dieu a des salles vastes et bien aérées pour les malades des deux sexes; lorsque je le visitai, il était rempli de soldats espagnols malades. Il y avait dans les salles beaucoup de moines et d'images de saints; mais ce qui concerne les soins physiques était au-dessous du médiocre. L'hôpital du roi est aussi dans la ville, mais n'est pas aussi bien tenu que celui dont je viens de parler.

champs de riz y sont nombreux, le grain y devient très beau.

Le 4 septembre, M. W. Keirulf m'accompagna très obligeamment à la manufacture royale de cigarres; elle est située à Binondo, faubourg de Manille, et près de l'église du même nom. Nous entrâmes d'abord par un passage en pierre, contigu aux magasins de tabac en feuilles, delà nous passâmes dans une allée étroite, dont une extrémité était murée, et il y avait à l'autre une petite loge et une porte, par laquelle sortent les ouvriers employés dans la manufacture, après avoir été fouillés dans la loge, par des gens préposés à cet effet, pour prévenir la fraude. En mettant le pied dans cette allée, nous avions devant nous le lourd bâtiment de la manufacture. Les armes royales d'Espagne ornent le dessus de la porte d'entrée; après avoir monté un étage, nous arrivâmes à la salle où l'on reçoit les cigarres; ils sont étalés en paquets, sur des plate-formes de bambou, et prêts pour la vente. De cette salle, nous passâmes dans une autre très longue; l'odeur pénétrante du tabac, et le bruit continuel des pierres nous indiquèrent que nous étions au milieu de la fabrication; il y avait là beaucoup de femmes employées; le nombre total de celles qui travaillent dans cette fabrique est évalué à 4,000; elles étaient assises à une table basse, et occupées à rouler des feuilles de tabac en cigarres, ce qui se fait de la manière suivante : on étend la feuille sur la table, on

la mouille avec un peu d'eau, puis on l'aplatit, ensuite on la bat avec une petite pierre ronde jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait unie et douce au toucher; on y joint alors une seconde feuille, après lui avoir fait subir la même préparation, cela forme l'enveloppe du cigarre; on place dans le milieu les petits morceaux de tabac résultant de la rognure des bouts de cigarre, quand on les coupe à la longueur désignée, et qu'on roule les feuilles à l'entour, ce qui constitue un cigarre; on en fait des paquets, dont chacun contient un nombre déterminé de cigarres; ils sont remis entre les mains d'autres femmes qui coupent un peu de chaque bout, pour leur donner la longueur qu'ils doivent avoir, et alors ils sont en état d'être livrés à la vente. La quantité de cigarres fabriqués doit être énorme. La majeure partie est consommée à Manille et dans les provinces voisines. Quelqu'un m'a assuré que la valeur de l'exportation ne passait pas annuellement 100,000 piastres. On estime le produit retiré de ce monopole par le gouvernement, à 500,000 piastres par an. Au-dessous des salles où travaillent les femmes, 1000 ouvriers indigènes sont employés à faire de petits cigarres de papier, nommés *cigarillos*; ces hommes assis à des tables, ont devant eux une certaine quantité de tabac coupé en petits morceaux; le papier, taillé d'avance de la grandeur convenable pour former les enveloppes, est à leur portée; ils prennent dans un des morceaux de papier la quantité de tabac né-

cessaire (1), puis ils le roulent; les deux pouces sont employés principalement dans cette opération, qui se fait avec une grande promptitude. On réunit les cigarillos par paquets de trente, et on les couvre d'une enveloppe timbrée des armes royales. Cette espèce de cigarre est consommée dans le pays; quand on y réfléchit, et quand on calcule que chaque paquet contient trente cigarres, que mille hommes sont constamment employés à les préparer, et que quatre mille femmes travaillent à en fabriquer, on peut se former quelque idée de la prodigieuse consommation de tabac, seulement dans les îles Philippines.

Les gardes attachés à la manufacture de tabac, ont un uniforme bleu, revers rouges; leur coiffure consiste en un chapeau à forme chinoise, couvert de crins de cheval, noirs. Ces gardes sont armés de sabres et de pistolets; on les emploie dans les cantons où croît le tabac, et où le gouvernement l'achète des cultivateurs, à un prix fixe; comme cet objet est un monopole de l'état, ils sont également chargés d'empêcher la contrebande ou les ventes illicites. Les principaux cantons où l'on cultive le tabac, sont ceux de Cagagan et de Gapan. On ne permet aux naturels de le planter que dans les ter-

(1) Par l'effet de l'habitude les gens employés à ce travail ne prennent, dans l'enveloppe, que la quantité précise de tabac coupé nécessaire pour le cigarre; on calcule qu'un individu fait de 400 à 500 cigarres par heure.

rains désignés par le gouvernement; cette culture ne peut avoir lieu que sous la direction des gardes; la loi oblige chaque planteur de remettre aux agens du gouvernement un état, dans lequel la quantité de plantes de tabac en culture est spécifiée; cette même quantité doit être, à l'époque de la récolte, après avoir été convenablement préparée, remise aux personnes préposées par le gouvernement pour les recevoir; la peine de la prison est prononcée pour chaque plante manquant sur la quantité indiquée originairement sur le tableau, comme ayant été mise en terre. Cependant si, par accident, quelques-unes de ces plantes venaient à être endommagées par les insectes ou par toute autre cause, le planteur doit aussitôt en faire son rapport aux agens; ceux-ci, sur les preuves qui leur sont fournies, effacent du nombre porté sur la liste, les plantes détruites par accident. Si la quantité récoltée dans une année dépasse celle qui est demandée par le gouvernement, le surplus est annéanti, sans que le cultivateur reçoive aucune indemnité.

Près de la ville est le campo santo ou cimetière. Un mur haut et de forme circulaire l'entoure; son étendue n'est pas considérable. Sur la partie la plus élevée de l'enclos, vis-à-vis de l'entrée, il y a une petite chapelle surmontée d'un dôme; un chemin pavé y conduit ainsi que le long du mur d'enceinte, qui est très épais; on a donc pu y construire des niches qui sont numérotées : c'est là qu'on dépose les corps; ils

y restent jusqu'à ce qu'ils soient en décomposition, et alors on jette les restes dans le charnier. Le centre de cet enclos est orné d'arbustes à fleurs. L'intérieur de la chapelle est décoré avec simplicité; il est peint en blanc avec des moulures dorées; de chaque côté il y a un sarcophage, dans lequel on dépose les dépouilles mortelles des évêques et des gouverneurs qui décèdent dans l'île. La tombe des premiers est marquée par une mitre et une crosse; celle des autres par un chapeau retapé et une épée. Près de la chapelle il y a une chapelle circulaire pour la sépulture des enfans.

Le 5 de septembre, je suis allé à l'hôpital S.-Lazare ou des lépreux; il est destiné aux infortunés affligés de cette dégoûtante maladie cutanée, désignée par le nom d'éléphantiasis, que quelques personnes croient être la lèpre. Cet hôpital, situé à peu de distance de Manille, est en pierres de taille d'une construction très solide; il est assez considérable; la partie postérieure a été originairement bâtie par les jésuites pour une hacienda ou ferme. La façade et les salles et chapelles du devant, ont été bâties par les franciscains en 1786. Nous fûmes reçus par deux frères de l'ordre de S.-François; ces moines, d'humeur joviale, nous assurèrent que leurs âges réunis formaient cent cinquante-trois ans. Cet hôpital est soutenu par des aumônes et par le loyer de quelques maisons qui lui appartiennent; le gouverneur contribue à son entretien pour une somme de 1,000

piastres par an. Les deux moines nous dirent que vingt ans avant ils avaient eu dans cette maison jusqu'à deux cent trente malades; mais à présent la diminution de leurs moyens ne leur permet plus d'en recevoir que cent vingt-neuf. Il y avait dans ce moment vingt-sept femmes et cent deux hommes. Les salles sont spacieuses, bien aérées et tenues avec une propreté parfaite. Des fenêtres de cette maison on jouit d'une vue très étendue sur la campagne voisine. Comme les malades entrent souvent contre leur gré, d'après un ordre du gouverneur, qui les y envoie pour empêcher que cette dégoûtante maladie ne se propage, cette belle perspective leur occasione fréquemment des regrets, et ils essaient de s'échapper. Quand une fois ils sont entrés, il ne leur est plus permis de sortir, à moins qu'ils ne soient entièrement guéris; mais, comme on n'a pas encore trouvé de remède pour cette maladie, ces malheureux sont réellement renfermés pour toute leur vie. C'est un spectacle bien douloureux de voir des jeunes gens de quinze à seize ans endurer les souffrances de ce mal, privés des plaisirs de leur âge, et condamnés à passer leurs jours en captivité (1). Tous les malades étaient des indigènes, excepté un qui était un

(1) D'après quelques observations que j'ai eu occasion de faire en passant dans les salles, il est probable que des éruptions dues à la syphilis ont été attribuées à l'éléphantiasis, et que des personnes ont été amenées et confinées dans cet hôpital sans être attaquées de la lèpre.

Espagnol d'Europe. La chapelle de cet établissement est jolie; il y a des galeries avec des jalousies pour les femmes; les hommes sont au bas de l'église. Près du bâtiment, il y a un terrain assez étendu, planté en manguiers. Il n'est pas cultivé en jardin, parce que le sol est bas et souvent inondé dans la saison des pluies.

Le travail du navire étant fini, nous partîmes de cette belle colonie, trop négligée, le 20 septembre 1830, et fîmes voile pour Sincapour.

PATNA.

Patna, dans la province de Béhar, est la première ville riche et importante que les voyageurs trouvent sur leur route, lorsqu'ils traversent le Gange pour gagner le pays haut. Elle est située sur la rive droite de ce fleuve, et c'est là que le sol marécageux du Bengale est remplacé par les sables arides de l'Hindoustan. Il est rare que les chameaux aillent plus loin, et l'influence des vents chauds ne s'y fait plus sentir, car on ne doit plus donner ce nom à ceux qui soufflent dans l'atmosphère humide du Bengale. Le thermomètre s'élève à la vérité à la même hauteur; mais hors des maisons la chaleur est plus supportable, et, immédiatement après le coucher du soleil, on peut sortir et faire un tour de promenade, tandis que dans les plaines de l'Hindoustan, on ne commence à éprouver de la fraîcheur que fort avant dans la nuit.

Quoique Patna ne contienne aucun édifice d'une beauté remarquable, on y distingue des restes considérables de la grandeur musulmane, et, prise du Gange, la vue en est très pittoresque. Les nom-

breuses habitations de la classe riche sont à toits plats et entourées de balustrades sculptées; quelques-unes occupent de vastes espaces de terrains, et, quoique en général assez mal entretenues, elles ont une belle apparence. Des arbres gigantesques d'une verdure sombre, des fragmens de grands portiques d'un caractère gothique et d'un granit rouge foncé, entremêlés de temples hindous et musulmans, ajoutent à la magnificence de ce tableau, et, quand le fleuve coule à pleins bords, les belvédères, les minarets, les dômes que réfléchit l'immense miroir de ses eaux, offrent le *coup d'œil* le plus imposant.

Lorsque cette ville tomba pour la première fois au pouvoir de la compagnie anglaise, ses employés civils y furent placés; mais ayant été égorgés traîtreusement par une partie de la population qui s'était insurgée, leur résidence a été transportée à Bankipour, à peu de distance des faubourgs, où ils occupent de grands et beaux bâtimens environnés de superbes plantations et ornés de grandes terrasses sur le bord de la rivière.

La position de Patna est de la plus haute importance; placée sur la frontière du Bengale, cette ville commande une communication facile et très fréquentée entre les provinces situées au nord et au sud du Gange. On y reçoit par eau en quelques semaines toutes les denrées et marchandises expédiées de Calcutta, ainsi que les gazettes anglaises, sans être forcé d'avoir recours à la presse indienne,

comme dans les stations plus éloignées. Les employés de Bankipour ont aussi l'avantage d'avoir des relations avec les voyageurs qui remontent et descendent le Gange, et, quoiqu'ils aient subi quelque diminution dans leurs traitemens, ils peuvent encore exercer une hospitalité convenable; aussi Bankipour a le renom d'une résidence très agréable. Il y a une presse lithographique; on y publie un ouvrage précieux sur l'ornithologie, enrichi de gravures coloriées, et la proximité des montagnes du Radjmahal et de celles du Nipâl plus sauvages, a permis à une société d'amateurs d'y former une collection des plus rares et des plus belles productions des contrées orientales.

Les cantonnemens militaires de Dinapour, qui se composent ordinairement d'un régiment anglais et de plusieurs corps nationaux, le tout commandé par un brigadier-général, sont à quelques milles seulement de Patna, et leur voisinage imprime de temps à autre un mouvement plus actif à la société de Bankipour. Les environs sont mieux boisés et plus pittoresques que la plupart des autres districts de la province de Behar, et, en général, on peut dire avec vérité de presque tout l'Hindoustan, que cette vaste région offre deux aspects bien différens; desséchée et sans aucun charme dans la saison brûlante, elle étale toutes ses richesses et ses beautés dans la saison des pluies. Au Bengale, la verdure est perpétuelle, et les bords des rivières qui l'arrosent ne sont point

exposés aux inondations et aux ravages qu'elles occasionent ailleurs.

Il n'y a pas un voyageur qui néglige de visiter le vaste cimetière des musulmans, qui occupe une partie d'un des faubourgs de Patna. C'est un grand carré oblong entouré de divers bâtimens à des distances inégales, et de quelques belles maisons ornées d'une double rangée de verandahs ou galeries destinées à la réception des curieux qui désirent assister aux solennités du *Moharrem :* elles sont entremêlées avec d'autres édifices d'une construction plus ancienne et plus solide, flanquées de tours, et précédées de portiques en granit d'un rouge sombre, monumens des jours de gloire des Mongols, lorsqu'ils subjuguèrent tout le pays jusqu'à l'embouchure du Gange. On serait tenté de croire, en parcourant cet enclos sépulcral, qu'on se trouve au sein d'une cité déserte, car les tombes qu'il renferme ne sont pas assez nombreuses pour indiquer sa destination. Il domine une plaine immense couverte, dans la saison des pluies, de nombreuses flaques d'eau qui vont se perdre dans l'épaisseur des forêts dont elle est bordée de toutes parts, et où viennent se vautrer des milliers de buffles. Mais c'est principalement pendant les cérémonies imposantes du *Moharrem* que ce lieu consacré à la mort présente un spectacle magnifique; l'islamisme règne dans toute sa force à Patna, et les sectateurs du prophète qui habitent cette ville passent pour être plus intolérans et plus fanatiques que leurs

frères du Bengale qui, disent-ils, se sont écartés du sentier de la vraie foi, et fléchissent le genou devant des idoles. Ils célèbrent avec une extrême magnificence les obsèques des jeunes martyrs, Hassan et Houssein, dont on porte processionnellement les cénotaphes en mémoire des honneurs funèbres qui leur ont été rendus par les chiites. Toute la population, sans distinction de culte, musulmans, chrétiens, hindous, s'empresse d'assister à cette pompe funèbre, et on a particulièrement beaucoup d'égards pour les chrétiens, non-seulement parce qu'ils sont les dominateurs, mais dans la persuasion où l'on est qu'ils désapprouvent la cruelle persécution que les disciples d'Omar exercent contre ces fils d'Ali. Tout l'enclos religieux retentit des acclamations *Hassan*! *Houssein!* accompagnées de sanglots et de bruyantes percussions de poitrine, tandis qu'au milieu de décharges multipliées de mousqueterie, des groupes nombreux simulent la bataille dans laquelle Houssein succomba. Lorsque les cercueils sont déposés en terre, les lamentations redoublent, et ce n'est qu'avec peine qu'on parvient à empêcher quelques enthousiastes de se faire de cruelles blessures pour manifester leur vive douleur. Malheur aux partisans d'Omar qui seraient assez téméraires pour se montrer parmi ces dévots furieux. On a vu des compagnies entières de cipayes, les uns sunnites, les autres chiites, se livrer des combats sanglans pour soutenir la préexcellence de leur

croyance respective. Les magistrats ont besoin de déployer la plus grande vigilance et la plus grande fermeté pour prévenir de cruelles collisions pendant ces fêtes fameuses, la population musulmane étant, à Patna, plus orgueilleuse et plus turbulente que dans les autres parties de l'Inde soumises à la compagnie; les naturels, si timides et si doux ordinairement, sont eux-mêmes alors difficiles à gouverner.

La richesse des habitans de Patna est probablement la cause principale de leur fierté et de leur arrogance; il en est plusieurs qui jouissent de fortunes énormes, et à un lever tenu dans cette ville par lord Amherst, lors d'une tournée qu'il se proposait de faire dans les provinces supérieures, l'un d'eux offrit et donna, dit-on, un lac de roupies pour que son nom fût placé en tête de tous ceux qui, à cette occasion, vinrent offrir leurs hommages au gouverneur-général.

Patna est le centre d'un commerce très étendu et est renommé par ses manufactures de bougies et de linge de table. On y trouve aussi des ouvriers fort habiles dans presque tous les arts mécaniques, et on y fabrique des cages et des volières d'une élégance admirable, les unes travaillées en ivoire avec une délicatesse infinie, et les autres ornées de grains de verre de différentes couleurs. Les naturels sont grands amateurs d'oiseaux, et des hommes, adonnés uniquement à ce commerce, se rendent, dans la saison convenable, vers les terres hautes, pour faire

collection des espèces les plus jolies et les plus rares qui se distribuent ensuite dans tout le pays. Une variété petite et charmante, celle des *lâlls*, ainsi nommée dans la langue hindoue, à cause de sa belle couleur rouge et de son plumage, est extrêmement recherchée, et on peut se la procurer assez facilement à Patna, où l'on vend aussi des ours et d'autres bêtes féroces. Il se fait dans cette ville un débit très considérable d'opium : cette denrée enrichit un bon nombre de marchands indiens, qui, après avoir acquis une extrême opulence, prennent le titre de Nababs, et vivent dans toute la pompe du luxe oriental.

Le sol est très favorable à la culture de la pomme de terre, dont les naturels font une grande consommation ; mais il faut relever ici une erreur des négocians anglais, qui vendent, sous le nom de riz de Patna, un riz d'une qualité supérieure. Ce grain croît surtout dans les terrains bas et marécageux du Bengale; on le cultive peu dans les autres parties de l'Hindoustan, et il ne forme pas la base de la nourriture des habitans de Patna, qui mangent leur kari avec des gâteaux de farine. Le riz est cher dans cette ville, à raison des frais de transport, et dans les cantons montagneux ; il ne paraît sur la table des personnes d'une fortune médiocre que dans les grandes occasions, toute cette classe vivant avec la plus stricte économie.

On ne peut aller dans les rues de Patna qu'à che-

val ou sur un éléphant; car elles sont trop étroites pour donner passage aux voitures, à l'exception du *rheut*, véhicule national, criard, cahotant, dans lequel les dames du pays, cachées aux yeux du public par des rideaux épais, voyagent ou font des visites. Les plus belles maisons font face à la rivière; du côté de la rue, la plupart d'entre elles n'ont rien de remarquable et ne montrent qu'une haute muraille blanche, percée de rares et petites fenêtres à l'étage supérieur, la libre circulation de l'air n'étant probablement pas regardée comme essentielle pour la santé ou l'agrément; d'autres édifices occupent le centre de grandes cours entourées de murs, et le long des rues principales s'élèvent des portiques avançant en saillie sur d'étroits renfoncemens, de forme carrée, qui existent à l'entrée des palais des riches et des grands. Les habitations de la classe moyenne ont une mesquine apparence et quelque chose du caractère chinois; bâties sur une plate-forme, à un pied au-dessus de la rue, elles diminuent en étendue à chaque étage, et sont accompagnées d'un verandah au rez-de-chaussée. Suivant l'usage de l'Inde, elles ne bordent pas la voie publique qui est obstruée, pendant le jour, par une foule considérable et une multitude d'animaux, chevaux, buffles, chèvres, chameaux, et sont placées au milieu de cette plate-forme, en laissant à l'entour un espace qui quelquefois dépasse le verandah, et forme une espèce de comptoir où les petits boutiquiers étalent

dans des corbeilles les marchandises d'une qualité inférieure, les objets de prix n'étant jamais exposés à la vue du public dans l'Inde. Les boutiques des *hakims* ou apothicaires sont d'une propreté extrême; les herbes et les drogues y sont rangées dans un ordre admirable. Dans une longue avenue qui traverse la ville, et à des distances assez rapprochées, de légères coupoles à jour, dans le style de l'architecture mongole le plus élégant, semblent s'élancer dans les airs, et couronnent de belles mosquées en formant le contraste le plus pittoresque avec les massives tours en granit d'un rouge foncé, lequel paraît avoir formé les matériaux de prédilection des temps anciens. Les bâtimens qu'on avait érigés pour les résidens et les employés civils de la compagnie, à l'époque de la première occupation de Patna, sont aujourd'hui déserts et dans un état complet de dégradation qui rappelle aux Anglais de douloureux souvenirs et le sort funeste de leurs compatriotes; imprudens, ils s'étaient confiés aveuglément à une race ennemie qui n'avait pu oublier sa défaite récente.

Si on ne craint pas de braver la boue et la chaleur, on trouvera quelque amusement à parcourir Patna après le coucher du soleil. Les rues sont alors pleines de monde; toute la population s'agite comme une fourmilière ou se réunit sous les verandahs pour fumer le houka en jetant les yeux sur les diverses scènes du dehors. Les *palkis* des naturels, leurs *rheuts*, leurs *taundjohns*, se frayent, à force ou-

verte, un passage à travers la foule, les valets n'hésitant jamais à culbuter les gens pour faire place à leurs maîtres. Rien ne se fait sans tapage dans l'Inde, et au bruit des passans et des promeneurs se joignent les cris redoublés des *tchokeydars* et les hurlemens continuels des faquirs stationnés au coin des rues. Toutes les boutiques sont resplendissantes de lumière, et à mesure que la nuit s'avance, de vastes et sombres édifices qui voilent quelques parties du ciel d'un fond bleu noirâtre et parsemé d'étoiles innombrables, présentent un aspect imposant et solennel; tout ce qui est mesquin et peu élevé reste enseveli au sein de l'obscurité, et l'on ne distingue que les objets proéminens. Patna est alors dans toute sa beauté, et offre à la vue une suite de temples et de palais, ouvrages des somptueux Mongols.

Les Européens ne viennent guère à Patna que lorsque leur devoir les y oblige, et, soit dédain, soit apathie, il est rare que les Anglo-Indiens visitent une ville qui se trouve même dans le voisinage de leur résidence, si leur curiosité n'est pas stimulée par l'attrait d'un spectacle quelconque. Il en est bien peu qui s'appliquent à étudier les mœurs orientales, et en général, ils montrent tant d'indifférence pour le peuple au milieu duquel ils vivent, que, quelque respecté que puisse être le gouvernement par sa loyauté et ses sages réglemens, ses agens civils et militaires sont, par leur conduite privée et leur caractère personnel, presque toujours fort impopu-

laires. Des relations fréquentes avec les nations étrangères n'ont pu encore modifier et polir les manières des fiers et dédaigneux Anglais qui ne réussissent que trop à se faire détester partout où ils vont. Les bons exemples de quelques personnages distingués qui, par leur douceur, leur affabilité et leur intégrité, ont su conquérir l'amour de toutes les classes d'habitans, n'ont malheureusement pas fait encore la plus légère impression sur la majorité de leurs concitoyens demeurant dans l'Inde.

Il se tient sur la rive opposée du Gange, à Hadjipour, une foire annuelle qui attire un grand concours d'Hindous et d'Européens. Quelques agens civils de la compagnie sont par leurs fonctions obligés d'y être présens, d'autres y viennent pour leur amusement. La foire a lieu dans une saison convenable, à la fin des chaleurs; la campagne est alors couverte de tentes que chacun apporte avec soi, mais les indigènes et les Européens campent ordinairement à une certaine distance les uns des autres. Des bals à costumes de fantaisie et des comédies de société forment les principaux divertissemens de ces derniers. Des mascarades impromptu et des jeux scéniques sont, au milieu d'un désert, des plaisirs très piquans par leur singularité, et les Anglo-Indiens y déploient une grande vivacité d'esprit. La foire n'est pour le plus grand nombre qu'un objet secondaire, mais comme l'état de leur fortune le leur permet, ils profitent de l'occasion pour se pro-

curer de riches produits de l'Inde, tels que des châles, des bijoux en or, des perles, des pierres précieuses, etc. Il y a beaucoup de tentes d'une rare magnificence et celles surtout des naturels qui se donnent le titre de Nababs, sont décorées jusqu'à profusion de toiles écarlates taillées d'après les formes les plus bizarres. Celles des agens civils ne leur cèdent guère par leurs ornemens extérieurs, et l'intérieur est meublé avec l'élégance la plus recherchée. Les nattes ou *setringhis* qu'on étend sur le plancher sont couvertes de tapis et du plafond pendent de petits lustres de cristal; le contour est garni d'une jolie toile de coton, et sur le buffet brille une superbe argenterie. Les heureux habitans de ces légères demeures n'éprouvent pas la moindre privation; les repas sont aussi variés, aussi abondans et aussi bien servis que dans les palais de Calcutta, et leur préparation rend les scènes du soir extrêmement pittorèsques. Tous les gens attachés à la cuisine, Européens et naturels, allument d'innombrables feux dans toutes les directions : ici vous voyez les serviteurs des riches et des grands coiffés de leurs turbans; là, d'autres presque nus, le visage hâlé, penchés sur les chaudrons et les casseroles, semblent, à la lueur des flammes tremblotantes, autant de démons qui apprêtent leurs alimens infernaux. D'un côté s'élèvent des piles énormes de gâteaux plats appelés *tchapatties* destinés aux éléphans et que ces còlosses intelligens regardent avec des yeux de convoitise;

de l'autre des valets surveillent de grandes platées de *Kaaries* qu'on laisse refroidir pour la nourriture des chiens. Quelques groupes sont couchés à terre; ceux-ci fument, ceux-là chantent et frappent sur leur *tamtam*, tandis que des dames mises d'une manière qu'on envierait à Londres descendent de leurs chars et entrent dans les tentes pompeusement illuminées.

Le temps est si peu incertain dans l'Inde que, dans la saison qui succède aux chaleurs, on ne court jamais le risque de voir déranger les mesures prises pour assurer le bien-être du campement, mais si l'on est obligé de vivre sous la tente à une époque moins convenable, on se trouve exposé à des inconvéniens plus ou moins fâcheux. Les officiers d'un régiment qui devaient faire une longue marche à une époque de l'année où le thermomètre éprouve les plus grandes et les plus subites variations, désirèrent donner un repas de corps aux officiers d'un autre régiment dont ils se séparaient. On fit, à cette occasion, d'immenses préparatifs, le khansamah (l'entrepreneur du festin), réunit une ample provision de toutes les délicatesses de la gastronomie; les rôtis, les bouillis, les étuvées, etc., avaient une mine charmante, et, comme il arrive toujours en pareille circonstance, ils étaient dans une quantité surabondante. Tout promettait le plus heureux succès au maître-d'hôtel indien qui contemplait d'un air de satisfaction la longue file de mets destinés pour la

table de ses hôtes, lorsque tout-à-coup au moment de servir le dîner un ouragan terrible et soudain balaya toute la plaine et ensevelit les plats, les casseroles, les tourtières sous des monceaux de sable. Qui pourrait peindre la confusion et le désespoir du khâsamah et de ses aides à l'aspect de cette catastrophe imprévue? Le sable avait pénétré partout; il avait inondé les chaudrons, couvert les grils, et il n'échappa à la dévastation générale que de misérables bribes de mouton. A la vérité, de semblables accidens sont rares, même dans la plus mauvaise saison, car alors au moindre pronostic d'une tempête les domestiques ont la précaution de mettre leurs provisions en sûreté; mais il arrive assez fréquemment dans les temps de pluie qu'ils sont obligés de marcher dans l'eau jusqu'aux genoux depuis la cuisine jusqu'à la salle à manger avec les plats fumant sur la tête.

Il manquerait quelque chose d'essentiel à une description de Patna, même incomplète, si on ne faisait pas mention de l'établissement nommé *Digah-farm*, propriété immense appartenant à M. Havel qui conduit ses opérations commerciales, agricoles et industrielles sur une base étendue que personne n'a encore égalée dans l'Inde. Il existe dans les principales stations une classe d'Européens désignés sous le nom de *provisioners* qui exprime d'une manière précise les occupations auxquelles ils se livrent, et à leur tête est M. Havel. Sa magnifique ferme est

abondamment pourvue de toutes sortes d'animaux domestiques, et ses cochons surtout qui sont de race mélangée chinoise et anglaise ont une grande réputation et un débit immense; car quoique les cochons sauvages des djengles passent pour avoir la chair la plus exquise, les chrétiens ont une aversion insurmontable pour cette espèce et pour sa variété apprivoisée que les plus basses classes des naturels nourrissent avec des débris de viandes ou des viandes de rebut, et aucun Européen ne voudrait manger du porc s'il n'était bien certain de sa généalogie et de la manière dont il a été engraissé, dans la crainte de toucher à un de ces quadrupèdes qu'il regarde avec ses serviteurs musulmans, comme une bête immonde.

Rien n'égale l'élégance des magasins de M. Havel, et la multitude de marchandises qu'ils contiennent est classée et rangée dans un ordre parfait. On y trouve de la joaillerie, des modes, de la porcelaine, des glaces, des cristaux, de la verrerie, des cages, des volières, de la sellerie, des meubles, des fruits étrangers, des confitures, des conserves et toutes sortes de friandises. Il vend aussi des voitures, des chevaux, des vins de différentes qualités, de la bière, des liqueurs; en un mot, les objets les plus variés garnissent cet immense dépôt. M. Havel entretient des bateaux qui descendent jusqu'à l'embouchure de l'Hougly pour pêcher des mangos et autres poissons savoureux que l'on prépare chez lui avec soin et qui

se vendent dans les différentes contrées de l'Inde. Ses sauces et ses divers assaisonnemens forment un article considérable d'exportation pour l'Angleterre : ses jambons, son lard, son bœuf séché sont fort estimés même par ceux qui prétendent que rien n'est bon s'il ne vient de la mère-patrie. Les jardins de Digah dont la direction est confiée à d'habiles horticulteurs hollandais et chinois, qui ont sous leurs ordres des garçons indiens, sont enrichis de magnifiques plantations et embellis par une immense profusion des plus belles fleurs d'Europe, tandis que les fleurs et les fruits indigènes, à raison de l'excellence de la culture, surpassent en beauté et en bonté les productions de tous les autres jardins. La résidence de Dinapore serait à envier quand on n'y jouirait que du seul agrément de visiter ce lieu enchanté. M. Havel habite une charmante maison auprès des bâtimens de la ferme, et, à quelques toises au-dessous, stationnent les bateaux qui remontent et descendent le fleuve.

Il n'est pas un seul voyageur qui ne s'approvisionne à ce célèbre entrepôt, et tous ceux qui abordent à Digah n'ont qu'à se louer de l'obligeance du propriétaire qui leur fournit pendant leur séjour dans les environs, tout ce qui peut être à leur convenance. Ils peuvent se promener dans ses jardins, et il prête même voitures et palanquins à ceux qui n'en ont point. Leur table est servie par ses cuisines, et il fait ajouter à leurs emplettes des corbeilles de fruits

dans toutes les saisons. Il est vrai que si tout ce qu'on achète chez M. Havel est de la meilleure qualité, le prix en est très élevé, mais il lui était impossible avec un profit modéré de soutenir son dispendieux établissement, car pendant huit à neuf mois il a à son service plus de mille personnes dont les gages et l'entretien coûtent des sommes énormes. La ferme a pu s'établir et prospérer dans un temps où le gouvernement déployait une grande magnificence et rétribuait largement ses agens, mais il est douteux qu'il pût même couvrir ses frais sous un système plus économique. Le commerce intérieur ne peut avoir beaucoup d'activité dans un pays où peu de familles jouissent d'une fortune assez considérable pour se livrer à des dépenses de luxe, et il y a lieu de croire qu'à la mort du propriétaire actuel qui, par sa rare intelligence et son activité a créé des merveilles, Digah tombera en décadence.

Il existe un assez grand nombre d'établissemens du même genre dans l'Inde, mais sur une échelle beaucoup plus restreinte; celui de Kâmpour, entre autres, mérite la célébrité qu'il a acquise. Les vignes qu'on y a plantées sont les plus belles de toute la péninsule, et l'on est parvenu à en fabriquer un vin qui le cède à peine au vin de Constance. Le produit n'est pas encore assez abondant pour suffire à toutes les demandes; mais l'expérience a démontré avec certitude que si cette culture était encouragée, on pourrait obtenir un vin qui égalerait en force et

en qualité les bons vins d'Europe. On fait grimper la vigne sur des montans en brique de forme carrée, placés à quelque distance les uns des autres, de manière à former de longues arcades. Il faut qu'ils soient d'une grande solidité, car, s'il n'en était pas ainsi, ils ne pourraient résister à la violence des ouragans. Malgré cette précaution indispensable, il arrive trop souvent que lorsque le raisin est près d'être cueilli, une tempête soudaine arrache la vigne à son tuteur, la renverse jusqu'à terre, la met en pièces, et, d'une récolte qui promettait d'être magnifique, à peine reste-t-il quelques grappes entières. A l'époque des vendanges, les plaines de l'Hindoustan sont brûlantes, et cette chaleur excessive semble très favorable à la vigne qui, bien qu'abandonnée à l'inexpérience des naturels, réussit parfaitement dans les environs d'Agra, où elle a été transplantée de Perse par les Mongols. Mais, si l'on veut étendre et améliorer cette culture, il est indispensable de s'assurer de bons vignerons européens; car, dans un pays où la nature ne laisse presque rien à faire aux habitans, ils se bornent à jouir des productions spontanées qu'elle leur procure, et regardent toute espèce de travail comme entièrement inutile. Si cependant ils venaient à découvrir une source de profit dans le travail de la vigne, ils ne tarderaient pas à s'y livrer, car, quoique peu portés en général aux innovations, et se contentant de vivre comme leurs pères ont vécu, ils ne négligent pas

d'adopter les améliorations qu'introduisent les nouveaux possesseurs du sol, lorsqu'un lucre certain y est attaché.

Le pain que mangent les indigènes est d'une qualité fort inférieure à celui qui est destiné aux Européens; mais les plus habiles boulangers de Londres ne l'emportent pas sur les Hindous pour la fabrication du pain de fantaisie, et, en général, ils fournissent en aussi bonne qualité, et presque à moitié prix, la plupart des marchandises que débitent les négocians anglais.

Le bétail est de petite taille dans l'Inde; un veau y est rarement plus gros qu'un agneau en Angleterre, et sa chair est maigre et dure; dans les fermes anglaises elle est un peu meilleure. Malgré les longues sécheresses, si l'on s'occupait avec plus de soin de la culture des prairies, on aurait assez de fourrage pour bien nourrir les bestiaux, qui, pendant plusieurs mois, sont réduits aux plus misérables pâtures, et la race s'en améliorerait. Enfin il serait bon d'apprendre aux naturels à engraisser la volaille, car quoique les basses-cours soient remplies de poules, de canards, de dindons, graces à l'insouciance de nos *ladies*, qui dédaignent tout devoir domestique, on est privé d'un mets excellent qu'on pourrait obtenir presque sans peine et à peu de frais.

(*Asiatic journal.*)

NOTICE

SUR

LES ARMÉNIENS ÉTABLIS EN RUSSIE.

La Russie déja souveraine de fait de la plus grande partie de l'Arménie, trouve des sujets dévoués dans tous les chrétiens schismatiques de l'Orient, qui regardent l'empereur de Russie comme leur légitime souverain, parce qu'il est le maître de leur ancienne patrie et du saint monastère d'Etchmiadzin, siége du patriarche des Arméniens en Asie. Les Arméniens jouissent, en Russie, des droits de citoyens; ils y trouvent les moyens de s'enrichir par le commerce; ils y peuvent faire usage de leur richesse, sans courir le risque d'en être dépouillés, et ils peuvent s'y livrer à l'espoir d'obtenir, moyennant quelques sacrifices pécuniaires, des distinctions, des croix et des titres, objets pour lesquels cette nation montre encore plus d'avidité puérile que les Russes eux-mêmes.

Les Arméniens composent entièrement la classe commerçante dans les provinces au sud du Caucase. A Tiflis, ils y sont très nombreux, et en Georgie,

ils font près du tiers de la population chrétienne. Leur existence, dans ce pays, est due, en grande partie, à la chute du royaume d'Arménie, aux vexations qu'ils éprouvaient, en Perse, de la part des Musulmans, et enfin, à ce que la partie méridionale de la Géorgie est une portion de l'ancienne Arménie. Ils reconnaissent la suprématie spirituelle du patriarche d'Etchmiadzin. Ce chef de l'Église est assisté d'un conseil d'archevêques et d'évêques. Sa résidence ordinaire est dans ce couvent célèbre qui porte aussi le nom des Trois-églises; il est situé dans l'Arménie occidentale près du mont Ararat. Il s'intitule « serviteur de Jésus-Christ, et par sa grace catholicos de tous les Arméniens, suprême patriarche de la sainte église apostolique du Christ et du saint-siége d'Etchmiadzin, près de l'Ararat ».

Son élection se fait de deux manières; ou il est nommé par son prédécesseur, ou il l'est par l'assemblée des archevêques et des évêques résidant à Etchmiadzin. Il choisit les archevêques et les évêques de tous les diocèses. De même que dans l'Église grecque, les grands dignitaires sont toujours pris parmi les moines. Les évêques nomment les curés qui, pour la plupart, sont mariés.

Dans l'Église arménienne, les prêtres sont ordonnés de la manière suivante: celui qui a le dessein d'entrer dans l'état ecclésiastique séculier, communique d'abord ce désir à un évêque qui adresse le candidat à un archimandrite, afin qu'il

puisse s'instruire des devoirs de son état futur. Quand il est suffisamment préparé, il est consacré. chaque candidat est obligé de rester quarante jours dans une église; on commence par lui oindre la paume des mains avec l'huile sainte, ensuite on y applique du coton, et on les attache ensemble avec un ruban. Pendant tout ce temps, son habillement consiste simplement en une longue et large veste de toile de coton; elle couvre le corps depuis les épaules jusqu'aux pieds qui sont nus. Il ne peut faire par jour qu'un repas composé de légumes en petite quantité. Il ne lui est permis de sortir de l'église qu'au coucher du soleil, et il doit rentrer aussitôt. A l'expiration des quarante jours, le soin d'une paroisse lui est confié; car dans l'église arménienne, il n'y a pas d'autres prêtres séculiers que les curés. Le clergé inférieur est en général très ignorant, mais sa morale est assez pure; les couvens des deux sexes n'ont pas de revenus fixes. Les personnes qui se vouent à la vie monastique doivent s'entretenir à leurs frais; les legs faits à ces établissemens ne sont ni fréquens, ni considérables.

Le clergé arménien est peut-être le plus pauvre de la chrétienté; il n'a pour vivre que les aumônes des hommes pieux. Voici ce dont se composent ses revenus: 1° l'huile sainte pour la confirmation ne se distribue qu'à Etchmiadzin, tous les sept ans: à cette époque, un grand concours d'Arméniens s'y rend de différentes contrées d'Europe et d'Asie;

quiconque reçoit de cette huile paie une rétribution suivant ses facultés ; 2° chaque fidèle fournit annuellement à son évêque quarante livres de froment en nature ; la valeur en est remise à Etchmiadzin ; 3° le montant des aumônes reçues dans les églises, à l'occasion des mariages, est envoyé par les curés à l'évêque diocésain qui le transmet à Etchmiadzin. La somme totale de ces revenus est appropriée à la sustentation du patriarche, des archevêques et des évêques. Celle des curés ne consiste que dans les aumônes données aux baptêmes, aux enterremens et aux prières pour la bénédiction de chaque maison, qui a lieu deux fois par an. Dans les provinces ultra-caucasiennes de l'empire russe, chaque Arménien est obligé de payer au curé, pour le baptême de son enfant, la somme de trois abases, ou près de 2 fr. 50 c.

On doit soigneusement éviter de confondre les Arméniens schismatiques avec les Arméniens catholiques ; ce sont des ennemis implacables, quoique appartenant à la même nation et parlant la même langue. Chacun sait que la différence entre ces deux communions si hostiles l'une envers l'autre, consiste en ce que les Arméniens catholiques, de même que la plupart des autres chrétiens, reconnaissent deux natures en Jésus-Christ, la divine et l'humaine, tandis que les dissidens ou schismatiques ne lui attribuent que la première. Ce schisme prit naissance après le concile général de Chalcédoine, tenu en 451. Une partie de la nation arménienne se déclara

contre la décision du concile, et malgré les efforts des évêques qui étaient présens à cette assemblée, il fut impossible d'effectuer un accommodement entre les deux partis : en conséquence de cette différence, de diverses causes extérieures et des événemens des siècles suivans, ce schisme s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Les vexations exercées par les empereurs byzantins, dans les deux Arménies, les progrès rapides des Arabes en Egypte et en Mésopotamie, au huitième siècle, et d'autres circonstances amenèrent la catastrophe de 813. Jean, patriarche d'Osni, s'arrogea le titre de chef de la nation arménienne, alla trouver Motassem, fils du calife Haroun al Rachid, qui régnait alors sur l'Arménie et les pays voisins, avec le dessein de se faire déclarer indépendant de l'église catholique, et poussa les choses au point de changer le calendrier, et de défendre aux Arméniens de célébrer les fêtes conformément à l'ancien rituel. En conséquence, les Arméniens catholiques furent, pendant deux siècles, contraints de cacher leur croyance, et ce ne fut que lorsque les croisés inquiétèrent les Turcs qu'ils purent se retirer en Cilicie, où ils formèrent un royaume. Depuis cette époque jusqu'au quatorzième siècle, une longue suite de rois et de patriarches régna dans ce pays.

Quoique les Arméniens dissidens eussent, sur ces entrefaites, proposé, à plusieurs reprises, un con-cile national, et que les actes de Jean, patriarche

d'Osni, eussent été condamnés par le concile d'Adana, le schisme continua, et peut-être les croisades contribuèrent-elles essentiellement à augmenter la difficulté d'une réunion générale des Arméniens, avec l'Eglise romaine.

Les progrès des Musulmans mirent fin au royaume de Cilicie, et le dernier patriarche des Arméniens catholiques se réfugia dans le Liban, où ses successeurs conservent le titre de patriarche de la nation arménienne, caractère reconnu par la cour de Rome. Les Arméniens schismatiques étant plus riches et plus puissans, obtinrent aisément des Turcs le libre exercice de leur religion, sous un patriarche approuvé par la Porte; tandis que les Arméniens catholiques, dispersés et sans chef reconnu, eurent beaucoup de peine à conserver leur église et leur culte. Néanmoins, ils furent constamment tolérés en Géorgie, dans le Diarbekir et une grande partie de la Mésopotamie.

D'après ce qui précède, il est facile de concevoir lequel des deux partis doit devenir la victime de la persécution suscitée par la jalousie que le schisme a nécessairement occasionée, tous deux soumis à un gouvernement qui, parfaitement indifférent à la question en litige, n'obéissait qu'à la première impulsion dictée par un prétexte plausible, ou par l'intérêt particulier.

Depuis la conquête de Constantinople par les Ottomans, les Arméniens catholiques ont souvent

éprouvé des persécutions cruelles en Turquie. Il n'en est pas une seule qui n'ait été excitée, d'une manière quelconque, par les patriarches des Arméniens schismatiques; en effet, ces derniers étant reconnus par le gouvernement turc comme les seuls chefs religieux de la nation arménienne, avaient, aux yeux des Ottomans, le droit et même l'obligation de juger la conduite de leurs compatriotes, et, dans un cas de nécessité, de s'adresser au pouvoir exécutif qui, sans autre examen, ne rejetait jamais les propositions du patriarche. Il suffit de citer la persécution de 1767 qui dura près de sept ans, celle de 1810, celle de 1811 qui eut lieu à Angora, et les vexations qui continuèrent sans interruption, depuis 1812 jusqu'en 1816.

A Constantinople, et en général en Turquie, les Arméniens catholiques ne pouvaient échapper à ces persécutions répétées et sanguinaires qu'en cherchant, dans les circonstances les plus critiques et les plus périlleuses, la protection et le soutien des ambassadeurs des puissances chrétiennes près la sublime Porte; ceux-ci connaissant les intrigues des patriarches et les moyens qu'ils employaient pour exciter les Turcs à tourmenter les Arméniens catholiques, privés de l'organe d'un défenseur qui pût faire parvenir leurs représentations à la Porte, regardaient comme un devoir d'humanité de sympathiser au sort de cette classe infortunée. En 1819, les prêtres séculiers, sollicités par le patriarche

Paul qui était menacé de la mort, signèrent une espèce d'acte de soumission religieuse; mais la masse des Arméniens catholiques fit une protestation formelle qui occasiona des persécutions pendant plus d'un an. Dans cet état de choses, la Porte, pour la première fois, se livra à des recherches plus soigneuses qu'à l'ordinaire, et ordonna qu'on pendît plusieurs instigateurs de la persécution; mais l'effet espéré de cette mesure vigoureuse fut temporaire, et l'on sait à quel degré de sévérité le patriarche réussit, en 1827 et 1828, à pousser le gouvernement turc contre les Arméniens catholiques. Ce n'est pas le lieu de décrire les cruautés commises sur les hommes, les femmes, les enfans, et la misère où furent plongées des familles paisibles et innocentes. Le patriarche arménien à Constantinople, signala aux ministres de la Porte les liaisons que ses compatriotes, qu'il persécutait, entretenaient avec les Francs; il leur insinua qu'ils étaient plus attachés aux puissances chrétiennes qu'au Grand-Seigneur, et qu'en conséquence c'étaient des sujets perfides et dangereux. Afin de mieux disposer le sultan Mahmoud à adopter le plan de persécution préparé depuis long-temps contre ces infortunés, ils furent représentés comme étant partisans des janissaires. Des personnes croyables, demeurant à Constantinople à cette époque, déclarent que le patriarche agit, dans cette occasion, de concert avec les Arméniens établis

en Russie, et dans l'intérêt de cette puissance.

C'est un principe invariable du gouvernement turc de ne pas se mêler des affaires intérieures des différentes communions chrétiennes vivant sous sa domination : il se contente de rendre leurs chefs responsables de la bonne conduite des individus et de leur fidélité, comme sujets de l'empire ottoman. La Porte ne s'est jamais inquiétée de la nature du schisme qui divise les Arméniens, et ignore probablement qu'il existe. Mais quant à la police intérieure et religieuse, en l'accordant au patriarche arménien, comme seul chef suprême de cette nation, elle l'a fait l'arbitre souverain d'une partie des Arméniens, qui, bien loin de le reconnaître comme le chef spirituel, ne se soumettent que par contrainte à ses décisions.

Cependant les Arméniens catholiques avaient un évêque à Constantinople avant la catastrophe de 1828; mais ce prélat n'avait jamais aucun rapport avec la Porte, et dans toutes les occasions était tenu de s'adresser au patriarche des dissidens, qui naturellement faisait ce qui convenait aux intérêts de sa communauté. Cette fausse position des Arméniens catholiques devint encore plus évidente quand la Porte qui, en 1828, se vit accusée d'injustice et de précipitation, désirant réparer le mal qu'elle avait fait, résolut de rappeler de l'exil les malheureuses victimes de la persécution. Un grand nombre de firmans de rappel fut publié; mais il ne revint que

peu de familles qui ne jouissaient pas de beaucoup de considération, et qui même éprouvèrent des difficultés imprévues. Quand on s'enquit des causes de ce délai et des obstacles opposés à l'exécution d'une mesure également humaine et équitable, on trouva qu'elles provenaient des intrigues de personnes influentes parmi les Arméniens dissidens, ou du pouvoir illimité du patriarche, à qui, comme chef de la nation, les firmans avaient été adressés, et qui les avait gardés ou qui ne les avait envoyés qu'à ceux dont il ne craignait pas la présence.

Dans les provinces russes, au sud du Caucase, le nombre des Arméniens du rite latin est bien moindre que celui des dissidens. En Géorgie et Imerethi, il n'y en a que 700 à 800 familles. Ils n'ont des églises qu'à Tiflis, Gori et Kontaïsi, qui sont desservies par des franciscains, pour la plupart Italiens, et envoyés directement de Rome.

Les Arméniens, de même que tous les chrétiens de l'Orient, ayant été, depuis l'introduction de l'islamisme, opprimés par les Musulmans, cette oppression même les a attachés au nom de chrétien, puisque ce n'est que dans le sein de la religion qu'ils peuvent trouver des consolations réelles dans leurs malheurs publics et particuliers. Mais en même temps, cette oppression a agi sur eux d'une autre manière. Afin d'éluder ou d'adoucir les effets de la tyrannie de leurs souverains musulmans, leur morale s'est souvent accommodée à la volonté du despo-

tisme, et il n'est pas rare de rencontrer dans le Levant un chrétien qui, tout en se vantant de ce nom, et y étant attaché autant qu'à sa vie, a été fréquemment l'instrument de la plus profonde iniquité, suggérée et ordonnée par les tyrans de cette belle partie du globe. Par conséquent, ces chrétiens qui pratiquent scrupuleusement les divers actes extérieurs de leur église, se sont corrompus et sont devenus incapables d'une lutte ouverte et vigoureuse avec la tyrannie pour conserver leur existence et leur fortune. Au lieu de montrer même une apparence de résistance au despotisme et une fermeté inébranlable contre les infidèles, ils ne songent qu'à se tirer d'affaire par la souplesse, les artifices, la ruse, la déception et la fraude. Généralement sans désir de posséder des propriétés territoriales, parce qu'elles les exposeraient aux caprices journaliers de leurs oppresseurs, ils ont embrassé la profession du commerce, qui leur donne la possibilité de mieux cacher leur fortune, et, quand l'oppression devient insupportable, d'y échapper en transportant ailleurs leur famille et leurs richesses.

Chez les Arméniens, et en général chez les Asiatiques, les veufs et les veuves ne se marient que les uns aux autres; on regarde comme honteux pour un jeune homme d'épouser une veuve. Le divorce est prohibé dans l'église arménienne; néanmoins elle admet plusieurs causes de séparation, entre autres

l'adultère, mais toujours avec interdiction d'un nouveau mariage.

Les Arméniens, de même que la plupart des Asiatiques, regardent la naissance d'une fille comme une calamité. Dans ce cas il n'y a pas de réjouissance dans la famille; elles n'ont lieu que lorsqu'il naît un enfant mâle. La femme sert toujours son mari, notamment à table. Les fils adultes, même âgés de quarante ans, mariés et pères, n'osent jamais s'asseoir en présence de leurs ascendans; l'aîné a seul ce privilége, et tous les autres membres de la famille sont obligés de le servir. Les femmes ne se montrent jamais dans les réunions d'hommes. La même règle s'observe pour la présence des hommes dans les assemblées de femmes; parmi celles-ci, celles qui sont nouvellement mariées obéissent aux ordres de celles qui le sont plus anciennement, et ne parlent jamais à personne dans la maison, encore moins au dehors, avant que leur mari leur en ait donné la permission, qui ne s'accorde qu'au bout de deux ou trois ans.

L'ignorance et la superstition des Arméniens qui habitent les provinces de Russie, de Turquie et de Perse en Asie surpassent toute croyance. Il y a quelques années, le gouvernement russe protégea l'établissement d'écoles primaires à Tiflis; mais peut-on espérer qu'elles contribueront à éclairer le peuple, étant sous la direction de prêtres ignares et stupides, qui eux-mêmes ont besoin des élémens de l'ins-

truction, afin de procurer à leur esprit des idées justes et quelques connaissances utiles? La superstition et le fanatisme religieux qui règnent si généralement parmi la nation arménienne n'ont pas permis, même aux familles les plus recommandables et les plus riches, établies depuis plusieurs générations à S.-Pétersbourg, de débarrasser leurs facultés intellectuelles de la rouille dont le despotisme religieux et politique les a enveloppées depuis tant de siècles. En effet, en même temps que nous trouvons les Arméniens en général enclins à la ruse et à la tromperie, nous rencontrons parmi eux bien peu de personnes en état de suivre un raisonnement logique ou une série d'idées claires. Nous ne voulons pas appliquer ceci au respectable clergé arménien de l'académie de S.-Lazare à Venise, qui a appris à profiter avec succès des avantages de la civilisation européenne, ni aux personnes éclairées et très respectables de cette nation, qui ont joui des mêmes ressources dans l'Inde britannique.

Les Arméniens établis dans les provinces russes au sud du Caucase, forment ordinairement la majeure partie de la population des villes; il y a même dans quelques districts des villages où ils sont également établis. Cette manière de vivre est la même que celle des Géorgiens, dont ils se distinguent néanmoins par leur croyance et leurs occupations. La plupart s'adonnent aux arts mécaniques et au commerce; très peu labourent la terre. Sous le règne

des rois de Géorgie, ils étaient opprimés; les Russes les ont rétablis dans tous les droits politiques dont jouissent les autres habitans du pays, et les protégent d'une façon spéciale. C'est pour cette raison qu'ils sont extrêmement dévoués au gouvernement russe.

Il y a dans ce pays beaucoup de familles nobles et princières. Cependant plusieurs, quoiqu'elles n'aient nul droit à cette dernière distinction, ont été reconnues comme telles par les Russes, par exemple, les Melik de Karabagh. De même qu'en Pologne les juifs sont les seuls commerçans et trafiquans, de même en Géorgie ces professions sont le partage exclusifs des Arméniens; même les nobles et les princes ne les dédaignent pas. Les paysans arméniens commercent aussi; ils transportent des marchandises à différentes foires de Russie pour y trafiquer; ils vont même à celle de Nijneï Novogorod, à Moscou et aux différentes villes commerçantes de Turquie et de Perse. Tout le négoce avec les belliqueuses tribus du Caucase est entre leurs mains; ils sont les seuls étrangers qui puissent voyager tranquillement dans ce pays, et compter sur la protection de tous les habitans.

Les marchands arméniens de Tiflis ont trouvé nécessaire d'avoir des boutiques et des magasins plus considérables qu'auparavant : circonstance qui dérive de l'augmentation et de l'extension de leurs affaires depuis dix ans. L'accroissement de la popula-

tion de cette ville ayant fait monter à un taux extravagant le prix du loyer des boutiques dans le vieux bazar, les Arméniens se sont réunis pour faire construire un nouveau caravanseraï et un nouveau bazar, à condition que le revenu annuel qui en résulterait serait consacré à l'entretien de deux écoles, l'une pour l'instruction générale de leurs compatriotes, l'autre pour celle du clergé.

OBSERVATIONS

SUR LA ROUTE DE L'INDE

PAR

L'ÉGYPTE ET LA MER ROUGE.

Les ravages annuels de la peste à Alexandrie, commençant ordinairement le 20 février, et cessant vers la fin de juin, indiquent évidemment au voyageur allant dans l'Inde, par l'Égypte, qu'il doit se garder de se trouver dans ce pays entre les deux époques citées plus haut. Il doit faire en sorte d'y arriver soit avant l'apparition, soit après la cessation de la maladie, et pour qu'il soit en état de savoir exactement ce qu'il doit faire, il est nécessaire qu'il connaisse les détails suivans : La saison du départ des navires du pays allant de Mokha aux côtes de l'Inde, ne dure que deux mois, c'est-à-dire, depuis le milieu de juillet, jusque vers le milieu de septembre. Le vent du nord ne commence à souffler, dans les latitudes méridionales du golfe d'Arabie, que vers le milieu ou la fin de mai; depuis ce moment jusqu'en octobre, un mois suffit, en y com-

prenant les retards ordinaires pour aller de Suez à Mokha, dans les dôs qui jettent l'ancre tous les soirs, parce que dans tout cet espace le vent est bon.

Il résulte évidemment de ce qui précède qu'un étranger arrivant en Égypte à la fin de juin, terme de la saison de la peste, atteindra les côtes de l'Inde aussitôt qu'un autre qui débarquera avant qu'elle se déclare, c'est-à-dire, quatre mois plus tôt, et que par conséquent, celui pour qui la promptitude est la considération principale, la fin de juin ou le commencement de juillet est le temps convenable pour arriver à Alexandrie, et le mois de janvier ou le commencement de février pour ceux qui désirent visiter, chemin faisant, les antiquités de la Haute-Égypte. Le temps auquel le voyageur partira d'Angleterre, dépendra donc de son intention d'aller directement par mer en Egypte, ou de traverser d'abord le continent.

Il est très vrai, comme on le voit dans le *Horsburgh's directory*, que la mousson du sud-ouest commence en mai dans la mer d'Arabie, et il est naturel d'en conclure que les navires partent de Mokha pour l'Inde peu de temps après cette époque; mais la mousson, depuis le commencement jusqu'au milieu de juillet, souffle avec une grande violence, tellement que depuis long-temps, c'est une règle fixe pour les commerçans indigènes du golfe d'Arabie de différer leur départ jusqu'au milieu de juillet, et il est extrêmement rare qu'ils s'en

écartent. La force de la mousson étant alors regardée comme passée, les navires partent de Mokha avec le vent du nord, qui, au sortir du détroit de Bab el Mandeb, vient de l'est, jusqu'à ce qu'il rencontre la véritable mousson du sud-ouest, près de Socotora, et on trouve qu'elle se rapproche beaucoup de l'ouest quand on a passé cette île. Ainsi, les navires partant dans cette saison, quoique suivant trois directions différentes, pendant leur voyage, ont presque toujours le vent arrière dans la traversée de Mokha à Bomboy, de sorte que sa durée moyenne est d'une quinzaine de jours.

Quoique les navires indigènes ne sortent de la mer Rouge pour aller dans l'Inde, que durant deux mois, les bâtimens européens font ce voyage dans toutes les saisons; mais ce sont des occasions qui se présentent rarement, et sur lesquelles, par conséquent, il ne faut pas compter.

Il n'y a qu'un autre moyen pour une personne arrivant à Mokha avant le mois de juillet d'aller dans l'Inde, c'est par Mascate. Mais peu de personnes prendront ce parti à moins de circonstances urgentes ou pour éviter un trop long retard. Les seuls navires qui naviguent entre Mokha et Mascate sont des *benglas* du port de 60 à 100 tonneaux; nous les connaissons mieux sous le nom de dôs; leur construction est lourde et mal adaptée pour le gros temps; quant aux marins qui les conduisent, ils ne connaissent guère que les premiers élémens de la navi-

gation. C'est sur un tel bâtiment et dans les mains d'un tel équipage, que le voyageur qui s'embarque pour Mascate, doit hasarder son existence, et s'exposer aux dangers d'une mer orageuse.

Entre les mois de septembre et de mai, le vent souffle dans une direction absolument contraire, et généralement avec une très grande force, dans toute la distance de Mascate à Mokha en suivant la côte; du cap Ras el gath à Aden, la mousson du N.-E. longe la côte d'Arabie; d'Aden au détroit de Bab el Mandeb, elle vient presque en droiture de l'E., et au-delà elle souffle du N. jusque dans le golfe d'Arabie, variant un peu à l'E. et à l'O.; de sorte que le vent du S. qui règne durant six mois dans les latitudes méridionales de ce bras de mer, est réellement un courant d'air qui a son origine au N.-E.

Voici comment on peut expliquer les causes qui forcent le vent à suivre ces directions différentes. Le vent du N.-E. en entrant dans la partie de la mer d'Arabie, ou, pour parler plus exactement, du golfe Arabique entre le cap Guardafui et la côte d'Arabie qui lui est opposée, devient, à mesure qu'il avance, de plus en plus resserré entre les côtes montagneuses de chaque côté qui se rapprochent de plus en plus, jusqu'à ce qu'elles forment le détroit de Bab el Mandeb; là les hautes montagnes de l'Abyssinie à l'O. et au S. l'empêchent de se porter dans aucune de ces directions, tandis que celles de l'Arabie lui opposent le même obstacle à l'E.; conséquemment il ne lui

reste d'autre issue que le N. C'est à une cause semblable que l'on peut attribuer le vent du N., dont il a été question plus haut, et qui règne à Mokha de mai en octobre, et prend une direction à l'E. après avoir passé le détroit de Bab el Mandeb.

Mais revenons à notre sujet : entre septembre et mai les vents, pour aller de Mokha à Mascate, sont très contraires, puisque, pendant que la mousson du N.-E. se fait sentir dans la mer d'Arabie, le vent dans le détroit souffle du S., par conséquent vers Mokha. On peut donc demander comment les benglas font leur traversée. Pendant que ces vents de S. règnent à Mokha, il y a quelquefois des repos ou des interruptions de deux ou trois jours, rarement de plus longue durée; dans ces intervalles, de petits vents principalement de l'O. et du N. règnent avec un temps assez beau; ils sont rares pendant les premiers mois du vent de S., mais deviennent un peu plus fréquens vers sa terminaison en mai. C'est dans ces occasions que le naxoda ou maître du bengla lève l'ancre, parce qu'il y en a généralement un ou plusieurs qui sont prêts à profiter du premier changement de temps. Avant que le vent contraire reprenne, ils peuvent franchir le détroit et doubler Aden, éloigné d'une cinquantaine de lieues de Mokha par mer; si les vents contraires recommencent à souffler, ils mouillent et attendent que le temps change de nouveau ou que le vent soit assez modéré pour qu'ils puissent naviguer le long de la côte. De

cette manière, ils avancent par degrès fort lentement cherchant l'abri le plus prochain chaque fois que le temps leur est contraire, ou retournant au lieu qu'ils ont quitté, s'il n'y a pas d'autre refuge voisin. Aussi il n'est pas rare qu'un bengla qui est parti de Mokha, y revienne quelques jours après sans avoir pu atteindre Aden. Il arrive aussi assez souvent que le naxoda trafique dans les ports intermédiaires, ce qui alonge naturellement la durée du voyage; mais quand cela n'arrive pas, elle est de six à huit semaines. Il n'est pas probable que l'on soit obligé de rester long-temps à Mascate, la plupart des navires de Bassora et de Bouchir destinés pour l'Inde, touchant à ce port, ce qui est très heureux, puisqu'il n'y a pas de résidens européens à Mascate, et que le climat de cette ville est, comme on le sait, singulièrement funeste aux habitans de l'Europe. Mais la simple possibilité d'être retenu dans un lieu tel que Mascate, fournirait une terrible objection contre le choix de cette route.

Après avoir exposé ce qui est relatif au voyage de Mokha, à Mascate entre les mois de septembre et de mai, il reste à parler des circonstances auxquelles on peut s'attendre vers la fin de mai et en juin, et il est inutile d'aller au-delà, parce qu'en juillet on trouve des navires allant directement de Mokha dans l'Inde. On a déja remarqué que les vents du N. ne règnent pas dans les latitudes méridionales du golfe d'Arabie avant le milieu de mai ou même avant la fin de ce mois,

et de plus que ce même vent au-delà du détroit de Bab el Mandeb souffle vers l'E. jusqu'à ce qu'il rencontre la mousson du S.-O. près de Socotora ; en conséquence, après cette époque, les benglas voguent vers Mascate, vent arrière, pendant toute leur traversée depuis Mokha ; mais la même cause citée plus haut qui empêche les plus grands navires du pays de partir pour l'Inde avant le milieu de juillet, c'est-à-dire la violence de la mousson du S.-O. pendant les deux premiers mois après qu'elle a commencé en maï, rend la traversée de Mokha à Mascate, dans un bengla durant cette période, au moins très peu agréable, et il convient d'observer ici qu'aux yeux des indigènes, il y a une grande différence entre aller à Mascate en longeant la côte de près, durant ces mois-là, ou se lancer en pleine mer vers l'Inde. Malgré la difficulté de la traversée, on peut dire qu'il périt peu de bâtimens en longeant la côte qui est assez libre d'écueils, un bengla peut aller de Mokha à Mascate en une dixaine de jours, ayant pour lui la mer et le vent qui souffle par fois, par bouffées très-fortes. Les Arabes décrivent ce voyage comme extrêmement orageux; on ne peut faire la cuisine; les écoutilles sont fermées, et le navire marche vent arrière, ayant son pont continuellemeut mouillé.

Tel est l'esquisse d'une traversée de Mokha à Mascate, tant lorsque le vent est contraire de septembre au milieu de mai, et du milieu de mai en juillet, que lorsqu'il est favorable : on peut donc en

inférer, en toute sûreté, qu'on ne doit l'entreprendre que dans des cas très urgens. On n'a rien dit sur la navigation du golfe d'Arabie, ce sujet ayant déja été traité.

Tels sont donc les principaux traits du voyage d'Angleterre aux Indes par l'Égypte et le golfe arabique, en y comprenant la route de Mokha à Mascate; il en résulte que le temps que l'on passe en route, dépend principalement de la connaissance des saisons où l'on trouve à Mokha des navires partant pour l'Inde. Un voyageur ignorant ces faits, peut y consumer dix mois, tandis que suivant les calculs, il ne devrait en employer que quatre ou cinq. Les contrariétés peuvent ainsi diminuer, à la fin de sa course, le plaisir qu'il éprouvait en la commençant, et des retards déplaisans lui survenir au moment où il s'imagine que toutes les difficultés vont cesser. (*Asiatic journal.*)

DÉCOUVERTES

DANS

L'OCÉAN ANTARCTIQUE.

Le brig le *Toula*, de 148 tonneaux, appartenant à MM. Enderby, de Londres, et commandé par M. John Biscoe, officier de la marine royale, partit, le 14 juillet 1830, pour aller faire la pêche des phoques dans les mers australes; mais ses instructions spéciales lui recommandaient aussi de chercher à faire des découvertes dans les hautes latitudes. Le navire était complètement équipé de tout ce qui pouvait contribuer au succès de l'entreprise, et accompagné du cutter le *Lively*, qui devait lui servir de conserve.

Les deux bâtimens, après avoir touché aux îles du Cap-Vert pour y prendre du sel, arrivèrent aux îles Falkland le 8 novembre; ils s'y ravitaillèrent, y firent de l'eau, et, le 27, mirent à la voile pour l'île Sandwich. Malgré leurs efforts persévérans, ils ne purent apercevoir l'île Aurora, que les cartes espagnoles placent par 53° 15′ S. et 47° 57′ O. de

Greenwich. Le 10 décembre, par 29° 14′ O., on rencontra beaucoup de montagnes de glace, entre lesquelles les deux navires se perdirent de vue à leur grand regret mutuel ; ils ne se rejoignirent que le 14.

Le 20, on découvrit, par 58° 55′ O., une île dont la surface n'offrait que des rochers affreux couverts de glace et de neige : le temps était si couvert qu'on ne pouvait pas bien distinguer les objets. On n'essaya pas de débarquer, on continua de naviguer au sud, et le lendemain on eut connaissance d'une autre île absolument semblable à la première; ce sont les îles Montague et Bristol des cartes, mais M. Biscoe les place 50 milles plus à l'O. Le thermomètre marquait 29° (—1° 33) à l'air libre, et 31° (— 0° 44) dans l'eau. Une troisième terre, l'île Friesland, fut vue au S., et une quatrième au N. des autres.

Toutes les tentatives faites, les jours suivans pour aller au S. et à l'O., où il y avait de forts indices de terre, furent inutiles. Tantôt le champ de glace était continu, tantôt les baies que ses bords offraient, et où l'on entra, n'étaient ouvertes qu'à une petite distance; on fut obligé d'en sortir. Heureusement l'eau était remarquablement unie, même quand le vent soufflait fortement de l'O. Le 29, à midi, la latitude observée fut 59° 11′ S.; la longitude 24° 22′ O. Alors le vent ayant passé au S.-O., et devenant impétueux, on s'éloigna des îles, en déterminant

les longitudes de leur centre à peu près à 27° O., et on fit route à l'est.

Le 5 janvier 1831, on commença à côtoyer de près un champ de glace. Le 7, on était par 59° 35′ S. et 20° 21′ O.; on examinait chaque ouverture, dans l'espoir de rencontrer un passage vers le S. et une mer ouverte. Le soir, cette espérance s'évanouit, quand on se trouva en avant d'une baie de glace solide; du haut du mât, la vue s'étendait au moins à 20 milles de tous les côtés, au S. la glace paraissait si unie et si ferme qu'on pensait qu'on aurait pu y marcher. Le temps était si clair qu'une terre un peu haute aurait pu être vue à une distance de 80 ou 90 milles. M. Biscoe fut surpris de ce qu'il n'y avait pas un seul animal vivant près de cette glace, à l'exception de deux ou trois petits pétrels, pas de pingouins même, si nombreux dans d'autres endroits. Ces circonstances lui firent penser que cette glace avait dû se former en mer, la température de l'eau étant 30° (—0° 89) et celle de l'air 31° (—0° 44). Néanmoins, il y avait de forts indices de glace dans le S.-O.

Du 7 au 16 janvier, on fit toujours route à l'E. Ce jour-là on était par 59° 16′ S. et 7° 14′ O. Le vent avait presque toujours été du S., avec des brises fraîches du S.-O. par deux fois, et une grosse mer, comme si l'on s'éloignait davantage de terre. De temps en temps la glace était plus partagée en montagnes: dans une occasion, on en vit cinquante-sept à la fois.

Le 16, la température de l'eau fut 34° (+ 0° 89), celle de l'air, à l'ombre, 45° (+ 5° 77), au soleil 54° (9° 78), ce qui procura une chaleur agréable pour l'équipage. Les vents sautèrent à l'O., et les navires firent route au S.-E. entre des montagnes de glace et des glaçons; mais à peine vit-on des oiseaux. Le 20, on aperçut deux petits pétrels et un albatros, c'était le premier depuis la latitude de la Géorgie méridionale.

Le 21, on atteignit 66° 16′ S. et 0° 24′ O.; température de l'eau, 36° (+ 1° 78), de l'air, à l'ombre, 38° (+ 2° 66). Pas de glaces en vue, mais le vent tournant de nouveau au S. et au S.-E., et beaucoup d'indications de terre du même côté. Diverses espèces de pétrels volaient çà et là.

Le 23, vent du S.-S.-O. par bouffées; l'eau unie et quelquefois décolorée; les mêmes oiseaux autour des navires. 67° 42′ S., 3° 31′ E.; température de l'air à minuit, 31° (—0° 44); de l'air, 35° (+ 1° 33). La glace commença de nouveau à se rapprocher, et le vent à souffler du S.-E.; fréquemment bon frais, mais généralement plus constant que quelques jours avant.

Le 27, lat. 68° 1′ S.; long. 10° 7′ E.; température de l'air, 31°; de l'eau, 34° (+ 0° 89); vent E.-S.-E. fort; grosse houle; il tombait beaucoup de neige; plusieurs îles de glace, indépendamment des glaçons, ou plutôt, suivant les apparences, un champ de glace avec son bord extérieur un peu rompu.

Peu d'oiseaux, principalement des pingouins, perchés sur les montagnes de glace. On courut beaucoup de dangers en naviguant à travers ces glaces, néanmoins on poursuivit persévéramment la route au S.-E.

Le 1er février, lat. 68° 51′ S.; long. 12° 22′ E.; température de l'air, 30° (—0° 89); de l'eau, 34° (+ 0° 89). Un phoque fut vu près du *Lively;* plusieurs oiseaux de mer volèrent autour des vaisseaux; de temps en temps on crut voir des oiseaux de terre, et on jugea ensuite que c'étaient des martins-pêcheurs volant à une certaine distance au S.-O. L'eau était aussi d'une couleur plus claire; mais aucune terre ne put être vue distinctement ni avec certitude, et on ne trouva pas fond.

Le 4, les apparences devinrent encore plus décisives, et on supposa plus d'une fois qu'on voyait la terre; mais, même sous ce méridien, M. Biscoe n'est pas sûr de ce fait, et la glace se portant alors au N., on gagna nécessairement une latitude plus basse.

Le 8, à midi, on était par 67° 12′ S. et 27° 15′ E.; la température de l'air, 33° (+ 0° 44); au soleil, 84° (+ 23° 11); celle de l'eau, 33°. Alors le vent passa à l'E.-S.-E., et souffla avec violence pendant quelques jours; la mer était grosse et houleuse, les montagnes de glace firent courir beaucoup de dangers, malgré lesquels les navires persévérèrent à faire route à l'est.

Le 17, ils étaient par 66° 44′ S. et 38° 5′ E. Le 9, ils coupèrent la route de Cook en 1773, et trouvèrent la glace presque dans la même position où il l'avait laissée.

Le 25, on découvrit très distinctement la terre par 66° 2′ S. et 49° 54′ E.; température de l'eau, 30° (—0° 89): plusieurs îles de glace et glaçons étaient également en vue; ils empêchèrent bientôt de l'apercevoir, et il ne fut plus possible d'en avoir de nouveau connaissance d'une manière distincte. On y vit aussi beaucoup de pingouins et de phoques, et un jeune de l'espèce de ceux-ci, appelé *éléphant de mer*. Le bord du champ de glace solide était presque aussi haut que le cap North-Foreland, sur la côte de Kent en Angleterre, et lui ressemblait beaucoup.

A la fin, le 27 par 65° 57′ S. et 47° 20′ E. on vit une terre d'une étendue considérable, mais entourée de très près, de champs de glace: température de l'air 22° (—4° 44), ainsi bien plus basse que celle qu'on avait éprouvée précédemment; celle de l'eau 30° (—0° 89). Pour la première fois une aurore australe se montra, elle était très-éclatante: «De temps « en temps, dit M. Biscoe, les jets de lumière rou- « laient au-dessus de nos têtes sous la forme de « belles colonnes, ensuite ils changeaient brusque- « ment et prenaient la forme d'un rideau, ensuite « ils traversaient l'hémisphère comme un serpent : « fréquemment ils semblaient n'être qu'à quelques

« yards au-dessus de nos têtes et décidément étaient
« dans notre atmosphère. C'était le plus magnifique
« phénomène de ce genre que j'eusse jamais con-
« templé, et quoique le navire fût en grand dan-
« ger, à cause de la force du vent et de la quantité
« de glaces qui l'entourait, l'équipage était plus at-
« tentif à regarder le ciel qu'à faire le service du
« bâtiment. »

On fit tous les efforts possibles pour se rapprocher de la terre découverte, et on courut le risque le plus imminent, pendant une forte brise qui commença le 5 mars et augmenta au point de devenir un ouragan complet jusqu'au 7. Les deux navires se séparèrent de nouveau; le *Toula* éprouva beaucoup d'avaries; plusieurs matelots souffrirent cruellement, et leur santé fut sérieusement affectée par l'effet du froid. La direction du vent était entre l'E.-N.-E. et le N.-E., et le 8, quand on put faire une observation, on reconnut qu'on avait dérivé à 120 milles au N.-N.-O. Alors on fit voile de nouveau vers le S.-E. et le 16, on revit presque la même terre par 49° de longitude. On reconnut un promontoire aperçu auparavant et on le nomma Cap-Anne; pendant quelques jours on fit sans relâche des efforts pour s'en approcher, ils furent inutiles; la santé et la force de l'équipage déclinèrent si rapidement qu'il devint absolument nécessaire de chercher un climat plus favorable; on était aussi très alarmé pour la sûreté du *Lively* que l'on n'avait pas revu depuis le 6,

et qui, suivant toutes les probabilités, s'il avait pu échapper au coup de vent, avait cherché une latitude plus basse et gagné la terre Van Diemen.

Le 6 avril, après trois semaines des plus rudes fatigues, M. Biscoe résolut de faire de même, n'ayant pu s'approcher qu'à une distance de 20 à 30 milles de la côte nommée à juste titre Terre d'Enderby.

Le 7 mai, il mouilla dans les eaux du Derwent; deux hommes étaient morts dans la traversée; les autres étaient si faibles, que le navire fut conduit entièrement par les trois officiers, un matelot et un mousse. Pendant presque tout ce temps, les nuits, excepté lorsque l'aurore australe éclairait le ciel, étaient si noires, que dans l'état d'épuisement de l'équipage il fut jugé nécessaire de mettre en panne tous les soirs jusqu'au lendemain matin. Les vents furent uniformément variables après qu'on eut atteint les latitudes au dessous du 60° parallèle.

Le *Lively* ne rejoignit le *Toula* qu'au mois d'août, ayant été obligé de relâcher au port Philipp sur la côte du New-South-Wales. Les deux navires remirent en mer le 10 octobre 1831. Ils restèrent le long de la Nouvelle-Zélande et entre les îles Chatam et Bounty pour poursuivre les phoques, jusqu'au 4 janvier 1832; mais leur succès fut médiocre. Alors ils firent voile au S.-E. La seule remarque importante en géographie, durant cet intervalle fut une correction relative à la position des îles Bounty; on les plaçait

ordinairement par 179° 6′ E. M. Biscoe pense qu'elles sont par 178° 26′ E.

On songea d'abord à toucher aux îles Nemrod, placées par 56° 3′ S. et 157° 50′ O., mais on les chercha inutilement, et M. Biscoe est certain qu'elles n'existent pas, du moins dans la position qui leur a été assignée. Toutefois l'eau dans cet endroit paraissait décolorée, comme si on eût été sur un banc, mais on ne trouva pas fond.

Le 14 janvier par 56° 26′ S. et 156° 48′ O. on vit plusieurs oiseaux et beaucoup de goémons flottans. Plusieurs rafales de neige vinrent également du sud.

Le 28 par 60° 45′ S. et 132° 7′ O. on rencontra des montagnes de glace : température moyenne de l'air 37° (+ 2° 22), le 31, une centaine de ces montagnes était en vue en même temps ; les nuages étaient fort rapprochés, bas et permanens dans le S.-O., comme s'il y eût eu des terres de ce côté ; mais le vent ayant tourné au N.-E., le baromètre ayant baissé, et d'autres indices ayant annoncé un coup de vent, on jugea qu'il n'était pas à propos de continuer cet examen.

Le 3 février, par 65° 52′ S. et 114° 9′ O. on observa le phénomène d'une montagne de glace se brisant en pièces, dans le voisinage de *Toula*, avec un fracas semblable à celui d'un coup de tonnerre ; la mer fut aussitôt couverte de débris, et il ne resta qu'un petit noyau de la masse primitive.

Le 12, par 66° 27′ S. et 81° 50′ O. on revit beaucoup d'oiseaux, tels que pingouins, albatros, pétrels et plusieurs baleines de deux espèces (*hump whale*, baleine noueuse et *finned blakc whale*, gibbar). De dessus le pont, on ne compta pas moins de deux cent cinquante îles de glace.

Le 13, on revit la terre dans l'E.-S.-E., mais dans un grand éloignement, 67° 1′ S. 71° 48′. O. on fit voile pour s'en approcher. Le lendemain matin, on constata que c'était une île à laquelle on donna le nom d'Adélaïde en honneur de la reine, et dans le cour de la quinzaine qui suivit, on se convainquit que c'était la plus occidentale d'une chaîne d'îles se prolongeant de l'E.-N.-E. à l'O.-S.-O. en avant d'une haute terre continue nommée depuis Terre de Graham que M. Biscoe croit être d'une grande étendue. La chaîne d'îles a ensuite reçu le nom de Biscoe's Range.

« L'île Adélaïde a un aspect très imposant et très-beau, et un pic qui s'élance jusque dans les nuages, tantôt il est au-dessus tantôt au-dessous; une rangée de montagnes plus basses longue de quatre milles et filant du N. au S., n'a que son sommet légérement couvert de neige, mais leur base est enterrée dans un champ de neige et de glace d'un éclat éblouissant; il offre des pentes vers la mer, se termine par une falaise haute de dix à douze pieds, et est fendu vers toutes les directions sur une longueur de 600 à 900 pieds, depuis sa lisière. A une distance

de 3 milles de terre, on ne put trouver fond avec une ligne de 250 pieds et autour de toutes les îles, la profondeur de l'eau était considérable. L'une d'elles, l'île Pitt (66° 20′ S. 66° 38′ O.) a plusieurs baies et forme, avec la grande terre en arrière, un bon port où l'on est à l'abri, mais dont le fond est rocailleux. Nul animal vivant ne fut trouvé sur ces îles, on n'y vit que peu d'oiseaux; quoique seulement à quelques milles au N. ils fussent très nombreux.

Le 21 février, M. Biscoe réussit à débarquer sur ce qu'il appelle la grande terre, et en prit formellement possession : la plus haute montagne en vue fut nommée mont William, d'après S.M. le roi de la Grande-Bretagne, et la plus proche de celle-là mont Moberly en honneur de M. Moberly, capitaine de vaisseau de la marine royale. On était dans une baie profonde, où « l'eau était si tranquille que s'il y avait eu là des « phoques, les navires auraient pu aisément compléter leur cargaison, car il leur aurait été facile « de se placer le long du rivage pour la prendre. La « profondeur de l'eau était également considérable; « on ne rencontrait pas le fond avec une ligne de 20 « brasses presque contre la terre; et le soleil était si « chaud que la neige fondait sur tous les rochers, le « long de la mer, ce qui faisait paraître d'autant « plus extraordinaire leur solitude complète; la latitude du mont William fut déterminée à 64° 45′ « S. et sa longitude à 65° 51′ O.

Ensuite M. Biscoe gagna les îles du South-Shetland où il fut jeté à la côte, perdit son gouvernail et manqua de faire naufrage. Après avoir touché aux îles Falkland près desquelles il fut encore séparé du *Lively*, il fit route pour l'île Ste.-Catherine sur la côte du Brésil, où il apprit que ce cutter avait péri sur l'île Mackay, l'une des Falkland; mais l'équipage avait été sauvé et recueilli par un croiseur de Monte-Video.

Depuis, le capitaine Biscoe est revenu dans sa patrie. Voici les observations générales qui résultent de l'extrait de son journal.

1°. Dans les latitudes très hautes, quand on est en dedans des glaces, les vents soufflent presque uniformément du S., passent par le S.-E. à l'E.-N.-E., ce qui était contraire à un navire allant de l'O. à l'E. M. Biscoe recommande qu'à l'avenir les tentatives du même genre soient faites dans une direction opposée, c'est-à-dire de l'E. à l'O.

En dehors des glaces, les vents soufflaient presque constamment de l'O.; par conséquent on peut douter si la convenance d'avoir un bon vent à ses ordres, quand on en a besoin, comme c'était le cas pour le *Toula*, pour chercher un abri et un lieu pour se radouber, et dont on peut profiter en sûreté, n'est pas plus important que lorsqu'on peut, l'ayant à sa disposition, en user rarement avec fruit, et agir avec témérité et imprudence.

2°. Les aurores australes furent seulement occasionelles, mais quelquefois extrêmement vives, et, dans ce cas, toujours suivies de mauvais temps. On n'observa pas qu'elles produisissent aucun effet sur la boussole.

Nota. En somme, le voyage du capitaine Biscoe est intéressant. Il a donné un nouvel exemple de la persévérance patiente et intrépide des navigateurs anglais au milieu des difficultés les plus décourageantes; ses efforts et ceux de ses compagnons n'ont pas été sans récompense. Deux découvertes distinctes ont été faites à une grande distance l'une de l'autre, et chacune sous la latitude australe la plus haute qui, sauf un petit nombre d'exceptions, ait été atteinte jusqu'à présent, ou sous lequel une terre ait été aperçue. Ainsi la probabilité de l'existence d'un grande terre australe semble se ranimer, de manière à être tracée sur nos cartes et pourra contribuer par la suite à la prospérité de nos pêcheries. MM Enderby sont si frappés de cette probabilité, que loin de se laisser effrayer par la perte considérable que leur a occasionée le dernier voyage, ils se proposent d'expédier de nouveau, cette année, le capitaine Biscoe pour en faire la recherche.

Afin d'encourager ses efforts futurs, en payant un juste tribut à ceux qu'il a faits, le conseil de la Société royale de géographie lui a décerné le prix royal pour 1832. Les lords, commissaires de l'amirauté, ont résolu d'envoyer M. Rea, officier de la marine royale, comme passager sur le navire de M. Biscoe, pour l'aider dans les observations scientifiques, qui quel que soit le sort de la

spéculation commerciale, rendra probablement son prochain voyage encore plus important que celui qui vient d'être achevé. L'expédition a dû faire voile au mois de juillet 1833.

(*Journal of the royal geographical society of London.*)

BULLETIN.

ANALYSES CRITIQUES.

Tableau statistique des deux Canadas, par M. Isidore Lebrun, etc., etc.; 1 vol. in-8o, 1833. Paris, Treuttel et Wurtz.

La France possédait jadis dans l'Amérique du nord sur les bords du fleuve St.-Laurent une immense contrée qu'elle devait à la persévérance courageuse des Cartier, des Roberval, des Champlain et des missionnaires chrétiens. Elle ne produisait ni or ni diamans, et les Espagnols et les Portugais l'avaient dédaignée. C'était cependant un bon pays avec ses glaces, ses brouillards, ses forêts, ses sauvages; il était riche d'avenir entre des mains actives. Nos Français le crurent appelé à de hautes destinées; ils lui donnèrent le noble nom de la patrie; ce fut pour eux la Nouvelle-France. Le malheur lui fit présent de ses premiers colons. Des ports de Dieppe, de Honfleur, et de Caen partirent sur les vaisseaux du commerce des émigrés calvinistes, fuyant la persécution et allant chercher sur une terre sauvage la liberté de religion, premier bonheur de l'homme. Ces émigrés étaient industrieux. Ils valaient bien les émigrés anglais leurs voisins, persécutés par le fanatisme et fanatiques eux-mêmes. Mais dès l'ori-

gine, l'administration des deux colonies fut différente et dès-lors nous prouvâmes au monde que nous nous entendions mieux à prendre des villes, à gagner des batailles qu'à fonder des pays. Ni Richelieu ni Colbert ne purent faire sortir la colonie de son état de langueur. Les Jésuites auxquels tout pouvoir était donné ne comprenaient le commerce que pour eux-mêmes. Montréal, si admirablement situé et si bien entouré d'un sol fertile, ressemblait du temps de Charlevoix, plutôt à une communauté religieuse qu'à un entrepôt industriel; moines, gouverneur, commandant, agens du fisc s'enrichissaient par le monopole des pelleteries. Aucune fabrique ne pouvait s'établir, et l'agriculteur était réduit à tirer de France ses gros habits d'hiver. On ne lui permettait que la fabrication des toiles. Vers 1688, la population française se montait à douze mille individus, dont trois mille en état de porter les armes. En 1714, les colonies britanniques pouvaient mettre sur pied soixante mille hommes; au Canada, quatre mille quatre cent quatre-vingts seulement composaient la milice du pays. Si plus tard on eût suivi l'avis du marquis de Vaudreuil, cette population se fût bientôt accrue d'hommes énergiques. Il demandait ceux-là qui chaque année étaient condamnés aux galères, comme braconniers, faux-sauniers, ceux qui pourrissaient dans les prisons pour de simples délits alors si cruellement punis; il voulait les distribuer aux habitans pour les faire travailler comme *engagés* pendant cinq ans, après quoi ils eussent été libres et colons eux-mêmes sans pouvoir retourner en France. Au moins par une telle mesure, la législation barbare d'alors eût produit quelque bien, et au jour du danger le Canada mieux peuplé n'eût pas été réduit à une poignée d'hommes héroïques pour repousser l'invasion anglaise.

Cette ancienne colonie si déplorablement administrée par nous, dont les exportations en 1760 ne dépassaient pas 2,650,000 fr. et qui coûtait annuellement au trésor de France 12,059,000 fr. (terme moyen des dix dernières années) ne veut se jeter ni dans les bras de l'Union Américaine qui les ouvre bien grands, ni dans ceux de la mère-patrie. Mais elle garde religieusement le souvenir de son origine, elle aime le nom français. Plus de cent mille familles sous la même latitude que la France, mais sous un autre hémisphère conservent avec soin nos lois, notre langue et nos mœurs. Nos soldats y ont trouvé un fraternel accueil. Quelques centaines d'hommes de nos compatriotes, sans pouvoir de résister à la vie des pontons, y furent envoyés pendant la guerre. Les habitans se disputaient à qui les logerait: ils ne firent pas honte à leurs hôtes d'outre-mer. La valeur française mal employée s'y montra brillante au profit de l'Angleterre. Après leur licenciement, bon nombre de ces hommes sont restés au Canada; ils y exercent des professions; ils y sont devenus pères de famille. Un des plus braves grenadiers d'Austerlitz et de Friedland est aujourd'hui bedeau de la paroisse St.-Marc.

L'attachement à nos mœurs et à nos usages se montre chez tout ce qui fut lié à notre destinée; de notre côté, l'indifférence pour nos anciens frères serait de l'ingratitude, et dès-lors je conçois fort bien qu'un Français ait fait l'objet de ses études d'une contrée qui ne nous appartient plus, mais dont nous avons développé les germes de prospérité.

Nous devons savoir gré à M. Isidore Lebrun du travail qu'il a entrepris sur les deux Canadas. C'est l'inventaire de leur état actuel composé à l'aide de ce qui a été écrit dans ces derniers temps dans la Grande-Bretagne et sur-

tout des pièces officielles, des notes manuscrites, des brochures, des gazettes du pays qui ont été remises à l'auteur par d'honorables habitans, dont plusieurs sont membres des états provinciaux.

M. Isidore Lebrun a fait bon profit de ces documens de natures diverses; il les a analysés, classés et soumis à la critique; il les présente au lecteur sous une forme méthodique très propre à faciliter la connaissance d'un pays qui, nous le répétons, nous intéresse à plus d'un titre, et peut offrir encore d'utiles débouchés à notre industrie. Le tableau politique et statistique des deux Canadas, est à la fois une œuvre de conscience et d'un patriotique talent.

Rome, Carthage et le Vieux-Monde sont sans doute de curieux sujets d'études, mais, il faut le dire, Rome, Carthage et le Vieux-Monde ne nous peuvent rien; nous les saurions cent fois mieux encore que notre érudition n'apporterait pas un atôme dans la balance de notre prospérité. Il est beau de savoir le nom et l'histoire des colonies de la Grèce, et des villes opulentes de l'Asie-Mineure, des soixante et quelques filles de la riche Milet; mais, à vrai dire, plus nous importe de suivre les destinées des filles de la France et d'apprendre ce qu'elles peuvent recevoir de nous sous des lois étrangères, et quelle est enfin la fortune, les ressources, l'industrie et la position actuelle de cette famille arrachée aux mains de la mère qui veilla sur leur berceau. La nouvelle France est en pleine voie de progrès. Grace à l'émigration et à la marche des idées, le Haut-Canada ne peut tarder à devenir une possession importante. Le Canada français s'enrichit tous les jours; il suit notre mouvement et celui de l'Angleterre; tout est sujet d'études, tout est nouveauté et contraste dans ces deux pays qui sont déja pour l'Amérique habitable comme une couronne brillante. Les Canadas se présentent aux Européens soit

avec leurs forêts vierges, soit avec leurs forêts déja sillonnées par la hache des pionniers de la civilisation. Ils se montrent sous l'aspect de la Germanie et des Gaules aux temps anciens, alors qu'y régnait le privilége de la féodalité unie à une législation faite pour des hommes libres. Ici des lois anglaises surannées et la coutume de Paris y sont en présence et se heurtent avec les institutions du régime représentatif. Ici règne en principe la liberté de conscience; et le catholicisme et l'église anglicane se raidissent contre les sectes nombreuses et jalouses qui se partagent une population sans homogénéité, qu'accroît sans cesse l'émigration de la vieille Europe.

A moi, comme à ces émigrans, si la patrie était dure, s'il m'y fallait végéter de la vie de prolétaire, have sous le poids du jour, sans le pain du lendemain, si tout l'espoir de ma vieillesse n'était qu'un grabat d'hôpital pour rendre le dernier soupir, je pourrais bien aussi rêver un sol moins ingrat, un avenir moins noir et tourner mes regards vers un autre coin du monde où ma bêche et ma cognée me fussent un trésor moins stérile. Eh bien! alors entraîné par le besoin loin du sol natal, je donnerais encore dans ma fuite la préférence au pays où l'on entend des voix françaises; j'irais grossir la foule des hommes laborieux qu'appellent chaque année les terres que baigne le St.-Laurent; et bien que le Canada ne jouisse ni de la température de l'Asie-Mineure, ni de la végétation vigoureuse des Indes, c'est là que j'irais vivre, travailler et mourir, là où l'on n'a point à redouter les steps de l'Asie, les sables de l'Afrique ou les pampas de l'Amérique du sud. Le sol canadien semble sous des neiges de six mois préparer le miracle d'une végétation spontanée; trois mois suffisent aux moissons pour mûrir. Comme le Nil qui fut la route commerciale de l'ancienne Egypte, le St.-Laurent est

bordé de villes et de villages; il rallie à l'Océan une chaîne de lacs, il est animé par une navigation plus active que ne le fut jamais celle du golfe des Perses.

Les Anglais depuis quelque temps écrivent beaucoup sur le Canada. Les descriptions abondent et se répètent. Plusieurs d'entre elles destinées à exciter l'émigration de l'Européen manquent de vérité. M. Isidore Lebrun lui ne fait ni la géographie ni la géologie des deux Canadas; mais il examine successivement leurs diverses populations, leur accroissement actuel, leur état civil, religieux et politique, leurs moyens d'instruction, leurs travaux intellectuels, leurs établissemens d'utilité publique, leur commerce, leur agriculture et leur industrie, etc, etc.

Bien que je ne prétende pas suppléer aux lacunes volontaires que M. Isidore Lebrun pouvait mieux remplir que personne, je ne puis me refuser à rappeler quelques-uns des principaux traits naturels des deux Canadas observés dans ces derniers temps.

Toute cette partie de l'Amérique, vaste bassin du S.-Laurent, n'est autre, sous le point de vue géologique, qu'une continuation des États-Unis. Les terrains de première formation, avec leurs rochers nus et grisâtres qui prédominent dans les états du Nord, reparaissent sur les bords du S.-Laurent, ajoutant encore par leur aspect à la sévérité du climat. Le soleil ne s'y montre dans toute sa puissance que pendant les mois de juillet et d'août; le thermomètre de Fahrenheit atteint alors quatre-vingt-treize degrés. Dès le mois de septembre, les nuits sont froides, puis viennent les jours où ce froid est vif et piquant, le ciel pur et serein, puis le mercure gèle quelquefois dans le mois de janvier. Février a ses tempêtes neigeuses; mars ses torrens de grêle qui balayent les rues comme de la mitraille; avril sa température inconstante et ses oura-

gans du nord-ouest, pendant lesquels il faut avoir toute l'énergie de la jeunesse ou toute l'avidité du trafiquant pour oser se mettre en voyage. Mai, notre mois de verdure et de fleurs, est un mois d'espérance pour le Bas-Canada. Le dégel est arrivé; la glace s'est rompue avec un bruit semblable à celui du canon; elle a disparu avec rapidité. l'été brûlant lui succède, car il n'est point de printemps pour cette terre américaine. Remarquez que l'hiver de Quebec ressemble à celui de Stockholm ou de Bergen, bien que Quebec cependant se trouve sous la latitude de Paris. C'est plus à l'ouest qu'il faut aller chercher une plus douce température. Le Haut-Canada est plus favorisé que les côtes des États-Unis sous la même latitude. Les épais brouillards que chassent les vents d'est y arrivent sous une forme moins sombre, moins froide, en vapeurs plus légères. On attribue aussi cette différence aux vents chauds qui, venus du golfe du Mexique, soufflent sur toute la partie occidentale du territoire américain, et lui donnent un avantage de climat que n'a pas le côté opposé.

Les terres du Canada s'élèvent graduellement à partir de la mer; elles sont généralement plus hautes que les lacs. On peut considérer comme une dépendance du système alleghénien les élévations qui sillonnent le Haut et le Bas-Canada et les îles de l'archipel du S.-Laurent. Toute la partie des lacs ou de la mer du Canada n'appartient point à un plateau comme l'a remarqué Brué, mais doit être signalée comme la dépression du sol la plus remarquable de cette partie du monde. Selon le même géographe, le fond du lac Ontario se trouve au moins trente-quatre toises plus bas que le niveau de l'Atlantique, et le lac supérieur élevé à sa surface d'environ quatre-vingt-treize toises au-dessus de la mer, présente une profondeur de cent quarante toises, ce qui donne à sa partie inférieure

quarante-sept toises au-dessous du niveau de l'Océan.

Les bords du fleuve S.-Laurent, et tout le Canada, appartiennent, sous le rapport de la végétation, à une région de transition entre la zone froide et la zone tempérée de l'Amérique. Dans l'île de Terre-Neuve, où les végétaux du nord dominent encore, on commence à trouver les plantes particulières aux États-Unis. Plus au sud, les espèces se multiplient et se font remarquer par leur beauté incomparablement plus grande que celle des plantes qui croissent dans l'ancien monde sous les mêmes latitudes ou sous des climats dont la température est la même. Où trouver, en Europe, entre les 43e et 45° de latitude, des fleurs et des feuilles larges et longues comme celles de certains magnoliers? A quels individus, dans nos forêts, pourra-t-on comparer le *Liriodendron tulipifera*, le *Pavia lutea*, le *Cornus florida* et le *Rhododendron maximum*? Et, parmi les plantes de genres européens, quelle diversité, quelle élégance dans les espèces de chênes, de pins, et en général d'arbres verts qui décorent les forêts de cette partie de l'Amérique septentrionale?

La différence d'origine est l'échelle sur laquelle il faut mesurer le caractère moral, industriel, religieux et politique des deux Canadas.

M. Isidore Lebrun estime leur population totale à 800,000 individus, chiffre qui me paraît trop élevé si l'on prend pour base de calcul le recensement de 1829. Toutefois une statistique canadienne en compte 900,000, dont 200,000 environ pour le Haut-Canada. Dans cette province, la population britannique entre pour les 17/20e, la française pour 1/20e. Cette dernière, dans le Bas-Canada, doit être estimée aux 8/9e. L'émigration d'Europe augmente tous les ans dans une proportion rapide : en 1830, le nombre des Européens qui sont venus s'éta-

blir dans les Canadas dépasse 28,000. Les vieux maîtres du pays ont presque disparu. Un dénombrement des indigènes serait impossible dans le Haut-Canada, dont les forêts incommensurables recèlent même des Européens ignorés de l'administration. La débauche, la misère et la petite vérole anéantissent les descendans de ces fiers sauvages si braves à la guerre, si féroces dans la victoire, si religieux observateurs de la foi jurée, et jouets aujourd'hui de la cupidité et de la politique astucieuse des hommes blancs. De faibles peuplades rappellent seulement la ligue formidable des cinq tribus de la nation iroquoise, qui jadis étendit ses conquêtes de Montréal jusqu'au Mississipi. Elle occupait encore, à l'arrivée des Européens, les pays situés entre les rivières Hudson et Niagara. La race indigène se compose à peine de 5,000 individus.

On sait que, dès le commencement de la colonisation, le Canada fut soumis au régime féodal; les pauvres gentilshommes y affluaient. C'étaient des émigrans assez difficiles à contenter; ils taillaient largement dans les terres roturières des sauvages. Il y a aujourd'hui 3,120 habitans sur le sol que se fit adjuger un sieur Ganne de Falaise. La baronnie d'un Croisille est peuplée de 2,870 ames, et assurément le petit village de Soulangy, département du Calvados, ne vaut pas la seigneurie que les héritiers de Joybert, chevalier de Soulangy, ont recueillie dans le comté de Vaudreuil. La commune française ne contient ni 4,000 habitans, ni deux écoles, ni trois notariats, ni onze usines; elle ne récolte certes pas 37,000 boisseaux de céréales, 93,000 de pommes de terre; on n'y élève pas 3,000 bêtes à cornes et elle n'a pas 12,000 chevaux à sa disposition. Toutes ces seigneuries subsistent encore au nombre de 210 : la plus belle est celle de S.-Hyacinthe,

sa superficie est de 39 lieues, divisée en quatre paroisses ou villages. La totalité du territoire seigneurial peut être évaluée à 12,066,000 arpens de France.

Cette féodalité n'a point pénétré dans le Haut-Canada; le voisinage des Indiens le préserva de ce régime. Il voit chaque année s'accroître le nombre de ses townships ou communes; on en comptait 278 en 1828. Le favoritisme royal et le clergé anglican y cumulent, sous l'administration anglaise, de larges concessions de terrain. 2,400,000 acres de terre ont été concédées à une compagnie qui les revend aux émigrans, et qui les rachète lorsque ceux-ci se sont ruinés. C'est la bande noire du pays. Le prix des terres varie beaucoup. En 1823, un lot de 200,000 acres ne fut vendu que 2 sh. 6 pences par acre; mais il faut se hâter d'ajouter que ce sont des forêts sans issues, et que si l'acheteur n'a ni capitaux ni bras à sa disposition, il court risque de mourir de faim ou d'être dévoré par les ours, ses sujets, avant d'avoir pu reconnaître l'étendue de son royaume. Mieux vaut un bon métier pour l'émigrant sans argent; sa fortune est assurée.

La superficie du Haut-Canada est de 95,125 milles carrés. Suivant un recensement de 1829, il y a environ 1,000,000 d'acres en culture. Le Bas-Canada contient 205,863 milles carrés, dont : terres occupées 4,931,793 arpens, et terres en culture 2,065,913. On estime que les lacs, les rivières et les eaux éparses couvrent, dans le Haut-Canada, 55,875 milles carrés, et, dans le Bas-Canada, 52,500. Ces deux provinces auraient donc, d'après ce calcul hypothétique, dans l'état actuel de leurs limites, une superficie totale de plus de 400,000 milles carrés. C'est un peu plus du double de l'Autriche et deux fois et un tiers, le Portugal et l'Espagne réunis.

La législature du Canada porte toute son attention sur

les communications intérieures; elle sent que l'avenir agricole du pays en dépend.

Ses relations avec l'Europe sont assurées, malgré l'hiver, par la route entreprise de Quebec à Halifax. Une autre route, récemment achevée, conduit de Quebec à Boston. Ce n'est pas dans un but purement industriel que les Américains dirigent des voies vers les frontières du Bas-Canada, reprises à ce point par les habitans des townships. Elles ouvriront jusque sur le S.-Laurent des issues autres que celles que le lac Champlain procure aux Américains.

L'âpre hiver du Canada, cette voûte de glace de trois pieds d'épaisseur, qui couvre les lacs et les rivières pendant cinq mois, n'a pu empêcher d'y entreprendre des canaux. Peut-être les rapides du Saint-Laurent seront vaincus par l'art, et l'on sera parvenu à tourner ou à triompher des magnifiques cascades de ces contrées, avant que la Loire et la Seine-Inférieure aient un meilleur encaissement. A l'époque de la découverte du Canada, on dressait un plan pour joindre l'Orne à la Mayenne, projet qui est encore mis à l'étude par le génie des ponts et chaussées, Notre canal S.-Martin, à Paris, n'a guère que 3 milles de longueur. Commencé long-temps avant celui de l'Érié, il n'a été livré à la navigation que dans la même année, en 1825 : et cependant le canal américain présente une longueur de 360 milles, une pente de 652 pieds, rachetée par 81 écluses; il a 40 pieds de largeur à sa surface et 28 à sa base.

Déja de nombreux canaux assurent de faciles communications entre les diverses parties des Canadas. La navigation du Saguenay est améliorée à son embouchure par une passe creusée dans le rocher qui barrait son cours. L'art a surmonté les obstacles que présentaient aussi à la na-

vigation les rapides de la rivière Richelieu ou Chambly, et l'art mettra bientôt la ville de ce nom en rapport avec le lac Champlain. On n'a plus à redouter la passe la plus étroite du S.-Laurent, les cascades, grace à un petit canal long-temps désiré. Celui de la Chine sert à éviter le Saut S.-Marie et d'autres rapides, ainsi que le débarquement des personnes et des marchandises. Il attire déja le commerce de Londres et de Liverpool. Le Rideau affluent de l'Ottawa est mis, par un canal, en communication avec le lac Ontario. Le canal Carillon, ou Grenville, part de l'Ottawa et tourne le long Saut. Le canal Welland, suivant une direction latérale à la rivière Niagara, a pour objet de tourner le fameux Saut de ce nom, seul obstacle à la longue navigation intérieure de Montréal à l'extrémité sud du Michigan, en traversant les lacs Ontario, Érié, S.-Clair et Huron.

Tous ces travaux attestent une grande sollicitude pour les intérêts agricoles, industriels et commerciaux du pays, un sage emploi des deniers publics, et sans doute aussi le talent des ingénieurs. Mais de ce que nos canaux, en Europe, ne se font ni si vite ni à si peu de frais, il serait injuste de conclure que les hommes du Canada nous surpassent en science et en zèle patriotique. Dans l'ancien monde, les fleuves les plus fameux prennent leur origine à de faibles sources. La canalisation d'Europe cherche à grand'peine des ruisseaux pour les attirer à ces lignes, qu'épuisent nos soleils d'été. Dans les Canadas, l'affluence des eaux serait tout au plus un embarras dans quelques circonstances; mais en général elle sert vite et puissamment l'ingénieur; elle diminue, dans une incroyable proportion, les frais de construction. Voilà pourquoi les canaux s'y font si promptement. Ajoutons que le bénéfice de ces entreprises est certain, tandis qu'en France, par

exemple, ce bénéfice se réduit souvent à rien ou à fort peu de chose. Notre canal du centre commence à rapporter 3 pour cent, et les revenus des canaux de l'Ourcq, S.-Denis et S.-Martin, qui ont absorbé 30,000,000, s'élèvent à peine à 500,000 fr.

M. Isidore Lebrun entre dans de curieux détails sur les produits du Canada, ses importations et ses exportations. Nous négligions tellement cette colonie que, dès avant le traité de 1763, les Anglais en faisaient exclusivement le commerce maritime. L'exportation des pelleteries pour la Grande-Bretagne a donné, en 1827, le chiffre de 343,000 f. Quelques mâtures en petit nombre sont le seul produit que la vieille France demande à la nouvelle. Celle-ci reçoit de nous des vins, des eaux-de-vie, des articles de parfumerie, d'horlogerie, de bijouterie, des articles de mode, des velours, des toiles damassées, des couvre-pieds de Marseille, des gros-de-Naples de Lyon, des indiennes de Rouen, des papiers peints de Paris, qui sont recherchés. Quelques Français, récemment établis dans le Bas-Canada, y ont élevé des manufactures de toiles cirées, de tapis, de tissus imperméables. Un élève de l'école de Châlons confectionne à Montréal des orgues à six octaves. De bons ouvriers français y feraient fortune. On y manque de jardiniers, d'imprimeurs, de tanneurs, de menuisiers, d'ébénistes; les nôtres semblent ignorer que les bois du Canada pourraient leur fournir de très belles variétés de couleurs et d'énormes pièces. Ajoutons à ces détails fort rapides qu'un pays qui verse déja dans les entrepôts de la Grande-Bretagne plus d'un million de minots de grains et quarts de farine, doit attirer les regards des spéculateurs. Et cependant, comme nous l'avons vu, que de terres incultes!

L'état moral du Bas-Canada fournit à M. Isidore Lebrun un chapitre intéressant. L'ancien habitant, le propriétaire

du sol est encore le même qu'au jour de la cession. Il est tout Français par les mœurs, par la langue, par le culte, par les habitudes, par les habillemens. Son caractère hospitalier, courtois, vif et joyeux présente un contraste frappant avec l'Américain sérieux et plongé dans ses calculs de fortune, ou l'émigrant mélancolique et querelleur. Le paysan, dans son costume, ressemble parfaitement au paysan bas-normand avec sa capote grise ou bleue, son bonnet de laine rouge ou son chapeau de paille. Comme la paysanne normande, la paysanne canadienne porte le mantelet d'étoffe, le jupon de couleur foncée, et les souliers pareils à ceux des hommes. Pour elles ne sont pas les ouvrages de peine, mais la culture des jardins et des fleurs. Cette population est casanière, ne sort pas de son comté, est simple dans ses goûts, économe dans ses habitudes, routinière dans ses usages et dans ses ameublemens, qui sont ceux des fermiers aisés ou des petits propriétaires d'une partie des départemens de l'Orne, de la Manche et du Calvados. Tout ce qui, dans les anciennes méthodes françaises de culture, a pu s'adapter au climat et au sol du Bas-Canada y est encore en vigueur.

Voici comment M. Milbert décrit cette contrée dans son Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson. « On se croit ici sur un terrain d'ancienne formation; on y respire en quelque sorte un air tout européen. Les maisons et les champs, les unes par leur construction et leurs dispositions, les autres par leur aspect et leur culture, me rappelaient quelques parties de notre belle France. Je retrouvai nos belles fermes de Normandie; et, ce qui ajoutait à mon illusion, c'était ce langage de ma patrie, que j'entendais dans la bouche des habitans. Ces descendans d'anciens compatriotes sont en général fortement constitués; leurs femmes sont jolies; leur costume est encore, à peu de

chose près, celui de leurs mères au temps de la domination française..... Mon esprit, se reportant dans le passé, se plaisait à rappeler les hauts faits et les travaux inouïs de ces intrépides Canadiens, qui, tandis que ce vaste continent était encore presque entièrement inconnu, le parcouraient cependant dans toutes les directions et sur une étendue de plus de 1,800 lieues, apprenaient à des milliers de peuplades sauvages à connaître et à respecter avant tous les autres le nom français. En effet, quoique, par une malheureuse insouciance, on paraisse l'avoir oublié, toutes ces immenses contrées qui s'étendent depuis le Labrador et la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique furent jadis reconnues, visitées, parcourues dans tous les sens par ces infatigables Canadiens, que la tradition nous peint audacieux, conquérans sans généraux et sans armée, navigateurs intrépides sans marine, commerçans sans richesses et savans géographes sans compas. »

Si les Canadiens ont conservé leurs lois, leurs coutumes, leurs usages, ils ne sont pas moins restés fidèles au culte de leurs ancêtres et encore un peu à leurs superstitions. Leur tolérance toutefois leur fait honneur. Le catholicisme n'a jamais été plus florissant au Canada que dans ces dernières années : le clergé y mérite les éloges des protestans. Il se met complètement en dehors de la politique ; le sanctuaire est tout son domaine ; au delà il ne prétend rien. Ce sont cependant de chauds patriotes canadiens que les prêtres catholiques du pays, et je crois que quand viendra l'heure de l'indépendance, ils ne seront pas les derniers à se montrer. On y voit encore quelques missionnaires sulpiciens, dont le zèle n'a plus à braver la dure existence des forêts et les tortures des sauvages. Le petit nombre de ces sauvages, hommes dégénérés des races huronne et algonquine, vit fort paisiblement dans quel-

ques villages. Ces restes de formidables tribus sont aujourd'hui de fort croyans catholiques; médiocres cultivateurs, se plaisant à la chasse, souvenir de l'ancienne vie de leurs aïeux, laissant à leurs femmes et les rudes travaux et le soin de façonner une foule d'ouvrages qui portent plus le cachet d'une industrie spéciale que de la servile imitation de la nôtre. Ces sauvages, pour les philosophes du dernier siècle, étaient les hommes de la nature, bons, valeureux, loyaux, exempts d'avarice et d'ambition. Le seul défaut qu'on voulait bien leur reconnaître, c'était un peu de penchant à la vengeance, et la concession était modeste. Il faut convenir que ces niaises peintures, fausses comme les figures et les paysages de Boucher, n'étaient propres qu'à étayer de ridicules systèmes et à faire des dupes. Ces représentans de la nature ont disparu devant la civilisation comme la neige devant le soleil. Leur courage a failli par le sentiment de leur infériorité. Le commerce, de sa nature si pacifique, leur a vendu la mort. Nos eaux-de-vie, en les initiant à des maladies inconnues, ont triomphé de cette ouïe si fine, de ces yeux si perçans, de cette énergie d'exécution si rapide, leurs véritables avantages sur nous. M. Washington Irwing, qui les peint si bien alors qu'ils étaient rois des forêts, leur prête aujourd'hui des regrets qu'ils ne doivent pas ressentir; il les fait aussi plus bas qu'ils ne sont. Il leur reste encore le germe de nobles qualités et les élans d'une forte imagination. Leur éloquence est toujours véhémente, pittoresque et forte de raison. En 1811, au conseil tenu à Vincennes, le fameux Tecumsé, ayant terminé sa harangue, montrait quelque dépit de ce que aucun siége ne lui était réservé; le général Harrison s'empresse de lui en faire apporter un : « guerrier, lui dit-on, votre père, le général, vous présente un fauteuil. Lui,

mon père! s'écrie le chef avec dédain, le soleil est mon père et la terre est ma mère: elle me nourrit, je repose sur son sein, » et aussitôt le sauvage s'assied à terre, les jambes croisées. Ce même Tecumsé, bien que dévoué aux intérêts de l'Angleterre, avouait, dans ses heures de franchise, que, s'il avait quelque espoir de succès, il se mettrait à la tête de ses compatriotes et combattrait les Anglais, usurpateurs de son pays, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus un seul sur le sol américain. Les Indiens du Canada peuvent s'énorgueillir du capitaine Brandt, bon militaire, politique consommé, et le seul intermédiaire dans tous les traités entre les Indiens et la Grande-Bretagne. Il avait entrepris de traduire les quatre évangélistes. Son fils, qui réside dans une belle propriété près du lac Ontario, marche sur ses traces. Il ferait honneur au pays le plus civilisé. Quelques sauvages, dans le Bas-Canada, connaissent mieux les événemens politiques de l'Europe que les paysans de la Vendée, de l'Irlande et de la campagne de Rome. Un de leurs enfans traçait sur les murs de la cabane une scène de massacre à laquelle il donnait le nom de bataille de Waterloo. Les deux fils d'un chef, placés au collége de Montréal, n'en étaient pas les moins bons élèves. Leurs cabanes ne sont plus des huttes grossières, mais des habitations propres et commodes. Les indiennes de Canawaga travaillent ces jolies ceintures de laine que portent les Canadiens. Leurs teintures, dont elles font un mystère, sont éclatantes et durables. Les pères Charlevoix et Lafiteau ne reconnaîtraient pas, sous la robe de soie, sous le manteau drapé avec grace, sous la toilette de l'Européenne, les descendantes de ces bonnes catéchumènes, dont la conversion coûtait tant de fatigues et de sang aux missionnaires français. On rencontre à Quebec, à Montréal, de fort jolies sauvages, aux bras et au cou desquelles brillent

plus d'or que n'en portent les Frisonnes de la Nord-Hollande et les paysannes de la Prusse. Elles tutoient tout le monde indistinctement. Le teint de leurs enfans s'éclaircit chaque jour, et la jalousie des maris s'inquiète de ces métamorphoses. Nos jeunes sauvages connaissent aussi toutes les passions du cœur. On montre, près du lac Pepin, une colline escarpée et un profond précipice où se jeta de désespoir une belle Cheppaoua. Ses parens lui avaient refusé l'amant de son choix, le compagnon de sa jeunesse, et prétendaient l'obliger à recevoir la main d'un vieillard. Il y a donc plus de larmes que de joies dans l'histoire domestique des sauvages, et le rhéteur Raynal mentait emphatiquement lorsqu'il s'écriait dans son cabinet de Paris : c'est dans les forêts du Canada qu'on trouve le bonheur parfait. Il ajoutait, c'est là qu'on peut aimer toute sa vie ce qu'on aima pour la première fois, l'innocence et la vertu, qui ne laissent jamais périr la beauté tout entière.

Ces niaiseries sentimentales, fausses pour les sauvages, ne sont pas plus vraies pour l'émigrant du Haut-Canada, autre habitant des bois. Celui-ci, qui appartient à la population anglaise ou anglo-américaine, quelle que soit son église, anglicane, presbytérienne ou méthodiste, reste toujours fidèle au culte de l'égoïsme et de la cupidité.

Il est plus industrieux que l'homme du Bas-Canada, mais il est loin d'en avoir les vertus et surtout l'hospitalité. Vivant épars au sein des forêts, d'une vie dure et pénible, constamment aux prises avec une nature âpre dont il faut triompher, il contracte de bonne heure des formes rudes et sauvages, et cette passion de l'égalité, conséquence de sa condition isolée et tout indépendante. Là un homme ne vaut que par lui-même. Toutes les conventions sociales sont étrangères à cette population laborieuse; elle se rit

des titres et des dignités, qui valent moins pour elle qu'une bonne cognée pour défricher, qu'un bon fusil pour se défendre. Ne recevant de secours de personne, elle s'imagine ne rien devoir à ses semblables. Voilà comme elle justifie fort mal cet égoïsme qui lui est si justement et si généralement reproché. L'homme du Haut-Canada est d'une ignorance remarquable, et le moyen qu'il en soit autrement, quand on songe, qu'à l'âge de sept ans, on lui a mis une hache à la main, et que, hors les heures du sommeil, il ne l'a quittée que le jour où son lot de forêts a été défriché, sa maison bâtie, ses dettes payées, c'est-à-dire le jour où, jetant des yeux satisfaits sur ses moissons et ses prairies, naguères couvertes de bois, il a pu s'écrier avec orgueil : J'ai prouvé mon énergie et mon industrie : tout ceci m'appartient. Heureux alors s'il sait jouir de sa conquête, si la débauche, comme son mauvais ange, ne vient à s'emparer de lui ; si ; *gentleman* improvisé, il ne dépense pas en une année ce qui lui a coûté tant de jours de fatigues à acquérir ; car alors ses bras sont usés, une nouvelle forêt ne cède plus aux coups de sa cognée ; il reste seul avec sa misère. Ce serait un tableau moral d'un haut et dramatique intérêt que les vicissitudes de la vie d'un Canadien.

L'instruction populaire, dans le Bas-Canada, n'est pas non plus très avancée ; mais il y a du loisir ; on sent ce qui manque, et l'on est en voie de progrès. Des écoles se multiplient ; chaque paroisse a la sienne. Une école de grammaire est établie dans chaque district. Des écoles normales sont demandées. Les dons arrivent : d'honorables habitans offrent des maisons, consentent à se charger gratis des fonctions de visiteurs. Des livres élémentaires se rédigent. La méthode lancastrienne est introduite ; des sociétés s'établissent dans les villes. Bientôt le Français canadien, qui est le pur normand, se débarrassera probable-

ment de ses locutions vicieuses et de son accent traînant. Pasquier loue quelque part cet accent normand comme la preuve d'un caractère réfléchi. C'est le seul éloge que j'en connaisse, et certainement le seul qu'il mérite. Mais ne pourrions-nous pas rester avec notre caractère réfléchi sans traîner autant nos phrases, et sans les chanter aussi pitoyablement.

Au Canada, le terme moyen des enfans qui vont à l'école est à peu près de un sur trois. Nous voyons, dans un rapport des visiteurs, qu'en 1829, sur 100,000 individus qui pouvaient participer à l'instruction élémentaire, 18,410 la recevaient. En 1830, ce nombre s'est élevé à 41,791, et, en 1831, à 45,203. On a compté en outre 20,567 filles; total 65,770 élèves, répartis entre 1,213 écoles élémentaires, dont 186 de garçons, 183 de filles et 872 mixtes.

La haute instruction, ou l'instruction classique, est entre les mains du clergé catholique, qui possède les biens jadis affectés aux colléges et non à l'église. Le système des jésuites modifié s'y maintient. Dialogues, comédies, drames sont fort en vogue aux jours d'apparat, même pour les demoiselles. Je trouve dans un programme l'annonce d'une dissertation sur Napoléon. En vérité, je serais curieux de savoir comment les élèves de quatrième des sulpiciens de Quebec traitent le héros français au Canada; je sais bien comment les sulpiciens de Paris l'ont traité pendant quinze ans!

La géographie de l'intérieur des deux Canadas n'est pas encore fort avancée. Elle doit s'améliorer, graces aux progrès de la presse périodique. Les journaux anglais du Bas-Canada les plus nombreux et les mieux rédigés contiennent de curieux documens sur la statistique et la topographie du pays. Les Français, dans leur infatigable

ardeur, avaient parcouru jadis de vastes contrées au nord du S.-Laurent; depuis eux, elles n'étaient connues que des chasseurs, quoiqu'elles offrissent aux émigrans des établissemens avantageux. Elles ont été explorées, en 1828, dans la partie située entre le S.-Maurice et le Saguenay. En 1829, on a opéré la reconnaissance de l'autre partie, en remontant le S.-Maurice jusqu'à la rivière au Lièvre, et en redescendant par l'Ottaoua. On trouve, dans les *Litt. and historical transactions* de la société de Quebec, tomes I et II, quelques détails de ces expéditions. La géognosie du bassin du Saguenay est un fort bon travail du lieutenant Baddeley. Les remarques d'un autre officier, M. Ingall, sur les contrées comprises entre le Saguenay et le S.-Maurice, et sur les explorations de 1829, ont un intérêt scientifique, moins la carte fort improprement nommée géologique. On a également exécuté d'autres reconnaissances sur les bords du lac Huron, vers l'embouchure de la rivière Rideau. M. Alex. Sheriff les a fait connaître dans ses *Topographical notices of the country lying between the mouth of the Rideau and Penetanguishine, on lake Huron.*

L'examen des Canadas, sous le rapport métallurgique, se poursuit avec zèle. Un essai, composé par le même lieutenant Baddeley, que nous venons de citer, donne une idée du site des différens minerais jusqu'à présent reconnus. C'est vers la partie occidentale du Haut-Canada que la science doit principalement porter ses regards. C'est là que la topographie est la moins avancée.

Tout l'ouvrage de M. Isidore Lebrun a un but d'utilité qu'il ne faut pas perdre de vue; en nous montrant la Nouvelle-France, nous conservant des souvenirs d'affection, donnant la préférence à notre langue, à nos usages, à nos modes, il nous apprend assez que nos produits s'y place-

raient avantageusement s'ils rivalisaient en prix et en qualités avec les produits anglais, et s'ils étaient bien appropriés aux habitudes, au goût et au climat du pays. Nous avons sous les yeux l'inventaire exact des deux Canadas; c'est à nous de voir si nous voulons, à l'avenir, y figurer pour quelque chose. LARENAUDIÈRE.

Journal des missions évangéliques. — Paris 1833 (8e année). chez Risler, rue de l'Oratoire.

Personne n'ignore les grands services que les missionnaires des différentes communions chrétiennes ont rendus à l'humanité en prêchant l'Evangile aux peuples idolâtres. Le zèle de ces hommes pieux ne s'est pas ralenti; ils continuent à porter la lumière dans les pays couverts par les ténèbres; le succès qu'ils obtiennent en divers lieux atteste qu'ils ont raison de persévérer dans cette œuvre louable. Des institutions de mission existent depuis longtemps dans les pays catholiques de l'Europe; des sociétés se sont formées dans la plupart des autres, ainsi que dans l'Amérique septentrionale, pour encourager ces nobles entreprises, et contribuer au bien qu'elles produisent en fournissant les moyens de pourvoir aux dépenses qu'elles exigent. Celle de ces associations qui subsiste depuis plusieurs années en France, porte le titre de *Société des missions évangéliques chez les peuples non chrétiens, établie à Paris.* Diverses sociétés secondaires, dans les départemens, coopèrent aux travaux de celle de la capitale.

Nous avons déja eu l'occasion de parler du *Journal des missions évangéliques* qui a commencé à paraître en 1826, il offre à l'homme pieux, au philosophe, au géographe une

suite de faits intéressans et instructifs : chacun y trouve des choses propres à l'édifier, à l'éclairer, à lui donner des notions exactes sur une foule d'objets.

Les glaces et la rudesse du climat du Groenland et du Labrador n'ont pu arrêter le dévouement des missionnaires. C'est surtout pour affronter les désagrémens et l'ennui d'un séjour prolongé dans ces contrées inhospitalières qu'il est nécessaire d'être doué de cette volonté ferme et persévérante qui ne fléchit jamais devant les obstacles, de cette foi vive et sincère qui porte à tout sacrifier pour accomplir son devoir; il faut aussi réunir à ces qualités précieuses une constitution physique assez forte et une santé assez robuste pour supporter tous les inconvéniens d'une température excessivement rigoureuse.

Le *Journal des missions* donne une description sommaire et exacte de ces deux pays et des détails curieux sur les travaux de Jean Egede, fondateur des missions au Groenland : nous lui avons consacré un article dans la *Biographie universelle* où nous avons rendu une justice éclatante aux travaux de cet homme vertueux. Ils ont eu des résultats si satisfaisans que l'on ne doit désespérer de la réussite d'aucune tentative de même genre faite dans des contrées où il est moins pénible d'habiter.

Ce sont les frères Moraves ou Hernhutes qui dirigent aujourd'hui les missions établies au Groenland depuis 1721. Les difficultés, quoique nombreuses, ne sont plus aussi effrayantes que dans les premiers temps, et les succès des missionnaires sont tels, qu'ils ont fait imprimer, par les indigènes, des livres de piété. Aussi grace au dévouement de ces ministres de paix, l'art merveilleux de la typographie est cultivé jusque dans une région qui est, avec raison, rangée parmi les plus ingrates du globe.

La mission du Labrador est également conduite par les

frères Moraves. Un grand avantage de ce pays sur le Groenland, est de produire des arbres; dans quelques cantons, et de l'herbe pour les bestiaux. Le récit de la fondation de cette mission est très touchant, et fournit une nouvelle preuve de cette vérité si souvent démontrée par l'expérience, que, pour persuader une chose, la douceur et les bons traitemens sont les moyens les plus efficaces. Malheureusement ce ne furent pas ceux qu'on employa toujours en prêchant le christianisme à plusieurs peuples de l'Amérique.

La mission du Labrador fut fondée, en 1771, à Nain, lieu situé sur la côte orientale, sous les 58° 24′ de lat. N. et les 64° 8′ de long. O. de Paris. La température moyenne y est de 3° au-dessous de zéro, du thermomètre centigrade. Une station fut formée, en 1777, à Okak, au nord de Nain : la maison y est adossée à un rocher qui la protége en partie contre le froid. Une autre a été établie, en 1783, à Hoffenthal, au sud. La grande distance qui sépare ces stations augmente les difficultés des travaux des missionnaires, parce qu'elle les force à faire des voyages pénibles et souvent dangereux en hiver. Car, dans cette saison, on va de préférence par mer et en traîneau d'un lieu à un autre, et la rupture des glaces est quelquefois subite et terrible.

Les missionnaires se sont convaincus que la population des côtes qu'ils habitent est beaucoup inférieure à celle des cantons voisins du Cap-Chidley (60° 14′ N.), à l'entrée du détroit de Hudson. Les fréquentes visites que leur faisaient les troupes d'Esquimaux, venant du nord, confirmèrent leurs conjectures sur ce point. Ils résolurent donc, en 1811, d'y former une station, et en conséquence d'entreprendre d'abord un voyage pour reconnaître les côtes. Les frères Kohlenmeister et Kmoch en furent chargés :

Jonathan, Esquimau converti, se joignit à eux avec sa famille et plusieurs de ses compatriotes; la troupe était composée de dix-neuf personnes. On partit le 28 juin; on arriva le 25 août, après des difficultés inouïes, à l'embouchure du Koksoak, au-delà du Cap-Chidley. Les missionnaires s'arrêtèrent six jours dans ce lieu, firent connaissance avec les habitans qui n'avaient jamais vu d'Européens et qui leur témoignèrent le désir de les voir se fixer auprès d'eux pour qu'ils pussent s'instruire de l'Evangile dont ils entendaient parler. Ce pays paraissait convenir à une station; on y trouva des arbres, et des plantes comestibles, tandis qu'un peu plus au nord on n'en rencontre plus. Le 2 septembre, les voyageurs se remirent en route, et, le 4 octobre, furent de retour à Okak. Le plan d'une station n'a cependant pas été réalisé, parce que la compagnie de la baie de Hudson a usé de la faculté contenue dans sa charte qui lui permet de s'opposer à tout établissement qu'elle refuse d'autoriser. Ainsi cette association commerciale, aveuglée par l'intérét, s'oppose à la civilisation des peuples barbares. Ce fait en rend croyables d'autres du même genre qni sont racontés par les historiens anciens et modernes.

Les missionnaires du Labrador ont composé une grammaire et un dictionnaire de la langue des Esquimaux; ils ont aussi traduit, dans cet idiome, le Nouveau-Testament. D'après les dernières nouvelles, les trois églises du Labrador sont florissantes.

Le journal du voyage d'un missionnaire Henn, qui, avec sa femme, partit de Nain au mois de mars pour aller à Okak voir son beau-frère, est très intéressant. «On y voit, disent les rédacteurs du journal, comment les Esquimaux voyagent sur les neiges et les glaces qui couvrent leur pays. On y apprend à connaître leur caractère et plusieurs

de leurs usages. Ce récit montre aussi les privations et les dangers auxquels les missionnaires européens sont journellement exposés sous ce climat inhospitalier, et met dans tout son jour la providence du Seigneur à leur égard. Deux choses en particulier nous ont frappés en lisant le journal de Henn : d'abord l'esprit de piété vraiment chrétienne dans laquelle il est rédigé et qui se mêlant tout naturellement à la narration, la pénètre doucement et lui donne un charme particulier; ensuite la simplicité avec laquelle le missionnaire raconte les privations les plus dures auxquelles il est journellement exposé, et les périls qu'il court sans cesse sous un ciel de fer. Il ne lui vient pas dans l'esprit de relever les circonstances pénibles de la carrière à laquelle il s'est voué; il lui paraît tout naturel d'endurer ces choses pour l'amour de son Sauveur; il nous dit sans s'émouvoir et comme si c'était un événement tout ordinaire, que son pain gèle lorsqu'il veut le mettre à sa bouche, qu'à tout instant il risque d'être froissé contre les montagnes de glace et qu'il dort sous des tas de neige, tant la foi chrétienne élève l'ame et lui donne de force et de vraie sublimité ! »

La société des missions évangéliques de France ne s'est pas contentée de faire connaître les travaux de celles des autres pays, elle a aussi coopéré à leurs entreprises par l'envoi de missionnaires dans l'Afrique méridionale. MM. Lemue, Bisset et Rolland sont arrivés au cap de Bonne-Espérance en 1829; ils ont été accueillis comme des frères. Ils ont d'abord visité la partie de la colonie habitée par les descendans des réfugiés français et située au nord-est de la ville. Toutes les familles qui y vivent portent des noms qui attestent leur origine; M. Delettre, consul de France au Cap, a remis aux missionnaires une liste de celles qui vinrent s'établir dans cette contrée lointaine à l'époque

de la révocation de l'édit de Nantes; elle est très curieuse à parcourir et sans doute plusieurs Français vivant dans la métropole y trouveront des parens.

Mais ces descendans des réfugiés ne parlent plus la langue de leurs ancêtres. Depuis un siècle, pas un sermon français n'a été prêché dans le pays. Auparavant l'église de Drakenstein avait eu quatre pasteurs français, mais, du vivant du dernier en 1739, le gouvernement hollandais publia une ordonnance qui défendait de se servir désormais de la langue française pour annoncer la parole de Dieu. Alors les Français furent obligés d'apprendre le hollandais et de voir, à leur grand regret le langage de leurs pères s'éteindre parmi eux.

C'est dans le Wagen macheren Valley, à Paarl (la Perle), à Drakenstein, à Fransche Hoek (coin français) que se trouve la colonie française. Tous les habitans des villages voisins de Paarl qui avaient appris l'arrivée des missionnaires français, se rendirent en foule à la chapelle des missions où ceux-ci célébrèrent le service divin. Quand il fut terminé, on donna lecture à l'assemblée des lettres dont les missionnaires étaient porteurs, et ceux-ci prononcèrent un petit discours; tout cela fut interprété en hollandais: « Nous leur parlâmes des graces que Dieu a « répandues sur notre patrie, de la liberté religieuse « dont y jouissent nos frères, du nombre des protestans « qu'il y a aujourd'hui en France. En nous entendant, les « vieillards versaient des larmes; il leur paraissait impos- « sible que leurs frères de la France pussent jouir de tant « d'avantages dans un pays où leurs ancêtres avaient été « si cruellement persécutés. Les jours suivans ont presque « uniquement été employés à faire des visites; tous vou- « laient nous avoir, et partout on nous comblait de mar- « ques d'amitié. Il n'y a pas de maison où nous n'ayons

« trouvé de grandes Bibles *in folio*, dans lesquelles la date « de la naissance et le nom de tous les membres de la fa- « mille sont inscrits. La généalogie était toujours le point « qui servait d'introduction à ces entretiens; de degrès en « degrès ils remontaient à leurs ancêtres, et finalement ils « étaient Français. Comme ces bonnes gens avaient appris « par les lettres du comité qu'on leur avait lues que notre « intention était d'étudier chez eux la langue hollandaise, « ils se croyaient consciencieusement obligés de nous ai- « der dans ce travail.

« A Fransche Hoek, on nous a fait voir une maison bâ- « tie en 1694 par les réfugiés eux-mêmes, et des chênes « d'une grosseur énorme plantés la même année.

« Partout nous avons été reçus avec le même accueil, en « quittant un village les habitans nous accompagnaient « en grand nombre jusqu'au village voisin. Les chevaux « et les chariots qui nous suivaient formaient une espèce « de caravane, et le nuage de poussière qu'ils soulevaient « annonçait de loin notre arrivée. Depuis que nous « sommes ici, il s'est passé fort peu de jours sans que nous « ayons prêché en anglais ou en français. La première « fois que nous célébrâmes le service divin à la Perle, la « foule était si grande, que la moitié fut obligée de res- « ter hors de la chapelle, faute de place. Beaucoup de « fermiers des villages voisins étaient venus de plusieurs « lieues de distance pour entendre un sermon dans la « langue de leurs ancêtres.

... « La population de ce quartier est à peu près de « 10,000 ames, dont 4,000 libres ou descendans de réfu- « giés, et 6,000 esclaves. Tous ces villages ne forment « qu'une seule paroisse: plusieurs évêchés, en Orient, ne « sont pas plus considérables. »

Après avoir fait une tournée dans la colonie, les mis-

sionnaires français avaient envie, d'après les intentions du comité de Paris, d'aller en Cafrerie, mais les conseils de M. Philip, inspecteur de la société des missionnaires de Londres au cap de Bonne-Espérance, à qui l'on doit un bon ouvrage sur les missions en Afrique (1), les décidèrent à diriger leurs pas vers le pays des Bechuanas. M. Bisseux resta dans la vallée de Wagenmaker. MM. Lemue et Rolland partirent pour Latakou en 1830.

Ils étaient à peine arrivés au Kourouman, dernier établissement des missionnaires anglais dans cette partie de l'Afrique, qu'ils y furent atteints l'un et l'autre d'une grave maladie, causée par la chaleur d'un climat nouveau, et surtout par des travaux excessifs : ils souffrirent pendant quatre mois. Ce n'était encore là que le commencement de leurs peines. Peu de temps après sa convalescence, M. Lemue entreprit un voyage au pays des Karriharry ou Kaliharry, situé sous le 24e degré de latitude australe, ainsi à trente minutes seulement du tropique du capricorne. Il espérait rencontrer de ce côté quelque tribu disposée à écouter les vérités de l'Évangile, mais les rudes fatigues qu'il endura dans cette périlleuse tentative, et surtout le manque absolu d'eau auquel il fut réduit avec les hommes de son escorte, l'épuisèrent tellement qu'il tomba plus sérieusement malade qu'il ne l'avait été précédemment.

Un peu plus tard, la petite vérole exerça des ravages affreux parmi les Bechuanas, et, quoique M. Rolland eût été inoculé dans son enfance, ce terrible fléau ne l'épargna pas. Dès qu'il put voyager, sans attendre le rétablissement de son compagnon, encore languissant, M. Rolland quitta Latakou au mois de mai 1831, pour aller visiter la tribu

(1) J'en ai donné un extrait dans l'*Histoire générale des Voyages*, publiée par M. Valckenaer, (t. XIX, p. 312, etc.)

des Baharoutzis ou Maroutzis, éloignée de soixante-seize lieues au nord-est de cet endroit. Son excursion fut heureuse. Au bout de six semaines, il était de retour au Kourouman. Après avoir visité sur sa route les chefs de plusieurs tribus bechuanas, il avait pénétré jusqu'à Mosika, capitale des Baharoutzis, et pris possession, au nom de l'éternel dieu des armées, d'une portion de terre que Mokatla, chef du pays, lui avait cédée pour y fonder une mission chrétienne.

Il faisait les préparatifs nécessaires pour aller s'y établir, lorsque des hostilités, survenues entre les Griquas et Mosolekatzi, roi des Métébélès, le forcèrent de suspendre son départ. Cependant, vers le milieu d'octobre, rassuré par les rapports qu'il recevait de l'intérieur, M. Rolland se mit en route, accompagné d'un interprète et d'un maçon. De nombreuses difficultés le retardèrent dans sa course. D'abord à Latakou; le chef Maharra, jaloux de ce que les tribus de l'intérieur allaient posséder un missionnaire, tandis que la sienne n'en avait pas encore, employa d'abord la ruse, puis la force pour empêcher M. Rolland de partir; ensuite celui-ci n'échappa qu'avec peine à deux lions. Enfin il arriva auprès du chef des Barolongs, dont le kraal ou village est situé à moitié chemin de Latakou à Mosika. Il apprit là des nouvelles qui le désolèrent. Le chef des Baharoutzis, qui l'avait accueilli avec tant d'empressement, lui fit dire de ne pas avancer plus loin, parce qu'il pourrait courir risque de la vie, Mosolekatzi ayant conçu une haine violente contre les blancs, qu'il regardait comme les instigateurs de l'attaque des Griquas. M. Rolland fut donc contraint de retourner au Kourouman.

Sur ces entrefaites, un nouveau missionnaire, M. Pelissier, parti de France, était arrivé à Latakou vers la fin de

janvier 1832. Bientôt les trois amis quittent ensemble cette ville; aucun obstacle ne les arrête. Ils arrivent sains et saufs à Mosika. Mokatala, qui les attendait depuis longtemps, ordonne aussitôt à ses sujets de leur construire un kraal pour y renfermer leurs troupeaux. M. Rolland trace sur le terrain qui lui avait été précédemment concédé le plan de l'établissement futur. Des rues sont tirées au cordeau; la place que doit occuper l'église est marquée au centre, la maison d'école au nord; tout autour un espace suffisant est réservé pour les jardins; rien n'est oublié. On se met à l'œuvre, et, tout en tenant dans leurs mains la bêche, la truelle et le marteau, les missionnaires français annoncent l'Évangile à des multitudes de Baharoutzis attentifs à leur parole. Déja la maison des missionnaires s'élevait au milieu du désert, et déja quelques Bechuanas témoignaient, par un changement notable dans plusieurs de leurs habitudes, que l'Évangile ne leur était pas prêché en vain, quand une circonstance contraire vint interrompre leurs travaux.

Le roi des Métébélès, dont les chefs de presque toutes les tribus de Bechuanas sont les vassaux, apprenant que des Européens s'étaient fixés sur les terres de Mokatla, son tributaire, leur dépêcha des messagers pour leur enjoindre de se rendre sans délai auprès de lui. Il fallut obéir, et, comme il était peu sage d'abandonner tous à la fois un établissement qui donnait de si belles espérances, les missionnaires arrêtèrent que M. Pelissier seul se présenterait devant Mosolekatzi.

Arrivé à une distance d'une demi-heure de chemin du lieu où ce redoutable chef fait sa résidence, deux messagers lui intiment, au nom de leur maître, l'ordre de dételer ses bœufs, de descendre de voiture et d'aller à pied. Il trouve Mosolekatzi assis sous un arbre, sur une petite es-

cabelle assez grossièrement travaillée ; c'est son seul siége. M. Pelissier étant parvenu à quelques pas du chef, celui-ci se leva, lui tendit la main ; le missionnaire s'avança sans manifester la moindre crainte. Mosolekatzi ordonna qu'on apportât de la bière et de la viande ; il était environné de guerriers dont les uns formaient un demi-cercle autour de lui et les autres s'exerçaient à lancer leurs sagaies ; tous semblaient le redouter extrêmement, et montrèrent leur surprise de ce que M. Pelissier s'était approché de lui avec liberté, car ce n'est qu'en marchant sur les deux mains appuyées sur les genoux, et en poussant un cri qui est regardé comme une espèce de salutation, que l'on ose paraître en sa présence. Quand ces guerriers lui apportent quelque nouvelle, ils commencent déja, à la portée de la voix humaine, à marcher dans l'attitude qui vient d'être décrite.

Mosolekatzi ne se distingue du reste de ses sujets que par son air de dignité et la sévérité de son visage. C'est un jeune homme d'une taille moyenne, bien fait, ayant la figure pleine, le front rond et découvert. L'ambition, le soupçon et une distraction extraordinaire se peignent sur tous ses traits. Du reste, sa physionomie est intéressante, et son sourire agréable. Une seule de ses paroles fait trembler toutes les tribus voisines : il a exterminé ou extraordinairement affaibli la plupart des peuplades qui l'entourent ; il a même étendu ses conquêtes jusqu'à la côte de Mosambique où il a repoussé les Portugais qui avaient fait des tentatives pour s'emparer de son bétail. La nation qu'il gouverne est la plus belliqueuse et peut-être la plus cruelle de l'Afrique australe. Dès que des Matébélès arrivent au milieu d'une tribu, on est sûr que …ur y porter la guerre et la désolation, et aussitôt …e se répand dans tout le pays environnant.

Mosolekatzi exerce le pouvoir le plus absolu ; chacun de ses sujets s'empresse de lui obéir et tremble en sa présence. Quiconque a le malheur de lui déplaire doit s'attendre à une mort certaine. Sur le moindre soupçon un accusé est condamné avant même d'avoir eu le temps de se justifier, et, après qu'on lui a lié les pieds et les mains, jeté à l'eau. Malheur au guerrier qui, envoyé en expédition, a été contraint de céder à la force ou au nombre des ennemis, et ne s'est pas fait tuer plutôt que de céder ; il est mis impitoyablement à mort dès qu'il se présente devant Mosolekatzi. Vaincre ou mourir, telle est la devise de ce chef. Afin d'exciter l'ardeur martiale de ses guerriers, il leur accorde à chacun la faculté d'épouser autant de femmes qu'il a fait tomber de têtes dans le combat.

Il est d'un caractère si sombre qu'il ne se fie à personne. Il n'a pas de résidence fixe : à peine il a demeuré quelques jours dans un lieu qu'il songe déja à le quitter ; il ne se croit en sûreté nulle part. Il est très dissimulé, et accable de démonstrations d'amitié les gens dont il médite la ruine ; s'il affirme une chose, c'est qu'il compte faire tout le contraire. Il n'a jamais l'air plus tranquille que lorsqu'il est résolu de porter la guerre dans un pays ; et, quand il lui envoie proposer la paix, c'est qu'il a dessein de l'attaquer. Aussi personne n'a foi en ses promesses.

C'est au pouvoir de ce tyran capricieux que M. Pelissier resta pendant trois semaines, n'osant pas, de crainte d'éveiller ses soupçons, faire parvenir de ses nouvelles à ses amis, livrés aux plus vives alarmes. Sentant néanmoins combien il importait qu'il les rejoignît promptement, il s'en ouvrit un jour à Mosolekatzi. « Mande à tes amis, répondit celui-ci, « que tu vis encore, car si c'est moi qui le leur annonce, ils « ne me croiront pas. » Enfin, après de longs pourparlers, à la suite desquels M. Pelissier s'engagea à revenir et à jeter

sur les terres de Mosolekatzi les fondemens d'un établissement semblable à celui qui avait été commencé à Mosika; le missionnaire obtint la permission de retourner vers ses compagnons, et partit comblé de présens de la part du roi des Météléбès.

Mais comment se fier à la parole d'un tel homme? A peine M. Pelissier était de retour à Mosika, qu'on vint avertir en secret les missionnaires que Mosolekatzi, les regardant comme les fauteurs de la guerre que les Griquas se préparaient à lui faire, méditait le projet de les exterminer. Cet avis dut naturellement leur inspirer des réflexions sérieuses, puisque peu de temps avant ils avaient vu égorger, presque sous leurs yeux, par l'ordre de ce tyran, six malheureux étrangers, sur un simple soupçon d'espionnage. En conséquence, ils lèvent précipitamment leurs tentes, attèlent leurs chariots, et, le cœur abîmé de douleur, ils abandonnent Mosika et se retirent à Latakou, accompagnés, pendant une partie de la route, par une troupe de Baharoutzis, profondément affligés de leur départ.

Après tant de revers essuyés presque coup sur coup, et dont un seul aurait suffi pour décourager des hommes que le zèle de la religion n'aurait pas soutenus, les missionnaires se disposaient à essayer une quatrième tentative. Déja, dans l'été de 1831, ils avaient chargé un messager de Mosolekatzi de protester de leur innocence et lui assurer qu'ils étaient toujours dans les mêmes dispositions à son égard. Déja leurs tentatives auprès du chef des Griquas pour le dissuader d'entreprendre une nouvelle guerre contre le roi des Métébélès avaient réussi. M. Moffat, missionnaire anglais, leur ami, dont la maison avait été pour eux un vrai lieu de refuge, avait poussé le dévouement jusqu'à leur proposer de les accompagner chez Mo-

solekatzi, auprès duquel il jouit d'un grand crédit, et d'y demeurer avec eux jusqu'à l'arrivée de nouveaux missionnaires d'Europe; leur plan était sagement calculé. Au lieu de continuer leur établissement commencé à Mosika, ils projetaient d'aller directement chez le roi des Métébélès, afin de ne pas exciter inutilement sa défiance, persuadés que tant qu'ils n'auraient pas ses bonnes graces, toutes les portes leur seraient fermées, ils ne pourraient aller nulle part, et seraient toujours en proie à l'incertitude pour toutes leurs entreprises. Ils pouvaient espérer au contraire, en demeurant près de lui, quelque changement heureux comme on en voit quelquefois; d'ailleurs plusieurs chefs de seconde classe demandaient des missionnaires.

Telles étaient leurs espérances quand tout-à-coup les affaires de ce coin du monde ont éprouvé une révolution complète. Depuis que les missionnaires s'étaient retirés à Latakou, Dingan chef des Zoulas, nation redoutable, tomba inopinément sur Mosolekatzi et lui fit éprouver une terrible défaite. Celui-ci exaspéré par un échec qui humiliait son orgueil, s'en vengea en portant le fer et la flamme chez plusieurs tribus voisines, entre autres chez des Barolongs auxquels les missionnaires avaient annoncé deux fois l'Evangile, et qui maintenant sont presque entièrement détruits. Des villages entiers ne présentent plus que des débris fumans et des monceaux de cadavres. Le chef des Baharoutzis était sur le point de quitter Mosika et de s'enfuir, car Mosolekatzi, en se retirant au nord devant son ennemi qui le pressait, a massacré et pillé tout ce qu'il trouvait sur son passage.

Dans des conjonctures aussi désastreuses, les missionnaires français ont dû renoncer, pour le moment, à toute tentative de s'enfoncer plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, et ils se sont décidés à rester à Latakou où ils an-

sur les terres de Mosolekatzi les fondemens d'un établis-
sement semblable à celui qui avait été commencé à Mosika ; le missionnaire obtint la permission de retourner vers ses compagnons, et partit comblé de présens de la part du roi des Métélébès.

Mais comment se fier à la parole d'un tel homme? A peine M. Pelissier était de retour à Mosika, qu'on vint avertir en secret les missionnaires que Mosolekatzi, les regardant comme les fauteurs de la guerre que les Griquas se préparaient à lui faire, méditait le projet de les exterminer. Cet avis dut naturellement leur inspirer des réflexions sérieuses, puisque peu de temps avant ils avaient vu égorger, presque sous leurs yeux, par l'ordre de ce tyran, six malheureux étrangers, sur un simple soupçon d'espionnage. En conséquence, ils lèvent précipitamment leurs tentes, attèlent leurs chariots, et, le cœur abîmé de douleur, ils abandonnent Mosika et se retirent à Latakou, accompagnés, pendant une partie de la route, par une troupe de Baharoutzis, profondément affligés de leur départ.

Après tant de revers essuyés presque coup sur coup, et dont un seul aurait suffi pour décourager des hommes que le zèle de la religion n'aurait pas soutenus, les missionnaires se disposaient à essayer une quatrième tentative. Déja, dans l'été de 1831, ils avaient chargé un messager de Mosolekatzi de protester de leur innocence et lui assurer qu'ils étaient toujours dans les mêmes dispositions à son [illegible]. Déja leurs te[illegible]es auprès du chef des Griqu[illegible] [illegible]dre une nouvelle guerre [illegible] [illegible]nt réussi. M. Moffat, [illegible] [illegible]t la maison avait été [illegible] [illegible]it poussé le dévoue- [illegible] [illegible]mpagner chez Mo-

solekatzi, auprès duquel il jouit d'un grand crédit, et d'y demeurer avec eux jusqu'à l'arrivée de nouveaux missionnaires d'Europe; leur plan était sagement calculé. Au lieu de continuer leur établissement commencé à Mosika, ils projetaient d'aller directement chez le roi des Métébélès, afin de ne pas exciter inutilement sa défiance, persuadés que tant qu'ils n'auraient pas ses bonnes graces, toutes les portes leur seraient fermées, ils ne pourraient aller nulle part, et seraient toujours en proie à l'incertitude pour toutes leurs entreprises. Ils pouvaient espérer au contraire, en demeurant près de lui, quelque changement heureux comme on en voit quelquefois; d'ailleurs plusieurs chefs de seconde classe demandaient des missionnaires.

Telles étaient leurs espérances quand tout-à-coup les affaires de ce coin du monde ont éprouvé une révolution complète. Depuis que les missionnaires s'étaient retirés à Latakou, Dingan chef des Zoulas, nation redoutable, tomba inopinément sur Mosolekatzi et lui fit éprouver une terrible défaite. Celui-ci exaspéré par un échec qui humiliait son orgueil, s'en vengea en portant le fer et la flamme chez plusieurs tribus voisines, entre autres chez des Barolongs auxquels les missionnaires avaient annoncé deux fois l'Evangile, et qui maintenant sont presque entièrement détruits. Des villages entiers ne présentent plus que des débris fumans et des monceaux de cadavres. Le chef des Baharoutzis était sur le point de quitter Mosika et de s'enfuir, car Mosolekatzi, en se retirant au nord devant son ennemi qui le pressait, a massacré et pillé tout ce qu'il trouvait sur son passage.

Dans des conjonctures aussi désastreuses, les missionnaires français ont dû renoncer, pour le moment, à toute tentative de s'enfoncer plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, et ils se sont décidés à rester à Latakou où ils an-

noncent l'Evangile à la tribu de Mahura qui est considérable. Ils étudient à fond la langue sichuanze, et l'un d'eux en a composé un vocabulaire que la société de Paris espère recevoir bientôt ; c'est par ce travail qu'il s'est préparé a traduire l'Evangile dans cet idiome.

Au mois de novembre 1832, trois nouveaux missionnaires, MM. Arbouset et Casalis, ministres du saint Evangile et M. Gosselin, artisan, sont partis pour le cap de Bonne-Espérance, et peut-être, en ce moment, ils ont déja rejoint leurs frères à Latakou.

Ce n'est pas seulement dans l'Afrique australe que des guerres entre les peuples indigènes interrompent les travaux des missionnaires. La partie orientale de ce continent est également déchirée par des troubles ; nous avons eu plusieurs fois occasion de parler de l'Abyssinie ; la paix semble êtrebannie à jamais de ce malheureux pays. Deux missionnaires partis d'Angleterre, MM. Gobat et Kugler y étaient arrivés en 1829 ; ils en avaient trouvé l'accès beaucoup plus facile qu'ils ne l'avaient supposé. Après avoir abordé à Masouah, ils continuèrent leur route par Gherar, Dokhoné ou Arkiko, la plaine de Kètra, Chekoulet, Dèbra et Halaï qui est le premier village de la province de Tigrè. De là ils gagnèrent Bechat qui est éloigné de 25 milles et où l'escorte qui les avait accompagnés depuis Masouah les quitta. Durant leur séjour à Bechat, les missionnaires eurent plusieurs entretiens avec des prêtres abyssins qui sont très ignorans et ne lisent pas beaucoup l'Evangile.

A Bechat, les missionnaires apprirent que Sebagadis ras ou chef du Tigrè désirait ardemment les voir à Adigratè, lieu de sa résidence. Ils s'empressèrent de se rendre à ses vœux et sur sa route, M. Kugler qui possédait quelques connaissances en médecine, eut la satisfaction de guérir le

fils de Sebagadis malade de la fièvre. Ils virent ce chef, le 15 février 1830, et reçurent de lui des témoignages sincères d'estime et d'affection. Il leur accorda la permission d'ouvrir une école pour enseigner l'anglais et d'autres choses.

Bientôt le bruit se répandit que le pacha d'Egypte devait, d'après l'ordre du grand Sultan, attaquer l'Abyssinie, afin de convertir les habitans de cette contrée à la foi musulmane, selon le manière usitée, c'est-à-dire par l'épée. Les missionnaires écrivaient au mois d'octobre 1830, que déja les troupes du pacha avaient brûlé plusieurs églises et pillé quelques villages du côté du Sennar : « Vous pou-« vez facilement, ajoutaient-ils, comprendre les senti-« mens qui nous agitent avec une pareille perspective de-« vant les yeux. » Bientôt leurs alarmes pour les Abyssins se calmèrent, car ils ne craignaient rien pour eux-mêmes. Un *post-scriptum* à leur lettre annonçait que, suivant la rumeur publique, le pacha d'Egypte craignant les puissances européennes, avait abandonné son projet. On voit qu'en Abyssinie comme en Europe, on débite des nouvelles hasardées qui ensuite sont contredites.

Le 19 décembre 1830, M. Gobat eut la douleur de perdre son compagnon qui mourut à Adoua, en Tigrè, des suites d'une blessure que lui avait faite à la chasse son fusil en éclatant dans ses mains. Par surcroît d'affliction pour M. Gobat, la guerre suspendue pendant quelque temps entre Sebagadis et le ras Marié, chef des Gallas, éclata de nouveau. Le 24 février 1831, Sebagadis vaincu dans un combat sanglant où son fils aîné périt, fut fait prisonnier et le lendemain, il eut la tête tranchée; il montra le plus grand courage jusqu'à son dernier moment. Il était l'ami et le protecteur des missionnaires. A la suite du combat dont il vient d'être fait mention, les habitans d'Adoua et

« trouvé de grandes Bibles *in folio*, dans lesquelles la date « de la naissance et le nom de tous les membres de la fa- « mille sont inscrits. La généalogie était toujours le point « qui servait d'introduction à ces entretiens; de degrès en « degrès ils remontaient à leurs ancêtres, et finalement ils « étaient Français. Comme ces bonnes gens avaient appris « par les lettres du comité qu'on leur avait lues que notre « intention était d'étudier chez eux la langue hollandaise, « ils se croyaient consciencieusement obligés de nous ai- « der dans ce travail.

« A Fransche Hoek, on nous a fait voir une maison bâ- « tie en 1694 par les réfugiés eux-mêmes, et des chênes « d'une grosseur énorme plantés la même année.

« Partout nous avons été reçus avec le même accueil, en « quittant un village les habitans nous accompagnaient « en grand nombre jusqu'au village voisin. Les chevaux « et les chariots qui nous suivaient formaient une espèce « de caravane, et le nuage de poussière qu'ils soulevaient « annonçait de loin notre arrivée. Depuis que nous « sommes ici, il s'est passé fort peu de jours sans que nous « ayons prêché en anglais ou en français. La première « fois que nous célébrâmes le service divin à la Perle, la « foule était si grande, que la moitié fut obligée de res- « ter hors de la chapelle, faute de place. Beaucoup de « fermiers des villages voisins étaient venus de plusieurs « lieues de distance pour entendre un sermon dans la « langue de leurs ancêtres.

... « La population de ce quartier est à peu près de « 10,000 ames, dont 4,000 libres ou descendans de réfu- « giés, et 6,000 esclaves. Tous ces villages ne forment « qu'une seule paroisse: plusieurs évêchés, en Orient, ne « sont pas plus considérables. »

Après avoir fait une tournée dans la colonie, les mis-

sionnaires français avaient envie, d'après les intentions du comité de Paris, d'aller en Cafrerie, mais les conseils de M. Philip, inspecteur de la société des missionnaires de Londres au cap de Bonne-Espérance, à qui l'on doit un bon ouvrage sur les missions en Afrique (1), les décidèrent à diriger leurs pas vers le pays des Bechuanas. M. Bisseux resta dans la vallée de Wagenmaker. MM. Lemue et Rolland partirent pour Latakou en 1830.

Ils étaient à peine arrivés au Kourouman, dernier établissement des missionnaires anglais dans cette partie de l'Afrique, qu'ils y furent atteints l'un et l'autre d'une grave maladie, causée par la chaleur d'un climat nouveau, et surtout par des travaux excessifs : ils souffrirent pendant quatre mois. Ce n'était encore là que le commencement de leurs peines. Peu de temps après sa convalescence, M. Lemue entreprit un voyage au pays des Karriharry ou Kaliharry, situé sous le 24e degré de latitude australe, ainsi à trente minutes seulement du tropique du capricorne. Il espérait rencontrer de ce côté quelque tribu disposée à écouter les vérités de l'Évangile, mais les rudes fatigues qu'il endura dans cette périlleuse tentative, et surtout le manque absolu d'eau auquel il fut réduit avec les hommes de son escorte, l'épuisèrent tellement qu'il tomba plus sérieusement malade qu'il ne l'avait été précédemment.

Un peu plus tard, la petite vérole exerça des ravages affreux parmi les Bechuanas, et, quoique M. Rolland eût été inoculé dans son enfance, ce terrible fléau ne l'épargna pas. Dès qu'il put voyager, sans attendre le rétablissement de son compagnon, encore languissant, M. Rolland quitta Latakou au mois de mai 1831, pour aller visiter la tribu

(1) J'en ai donné un extrait dans l'*Histoire générale des Voyages*, publiée par M. Valckenaer, (t. XIX, p. 312, etc.)

des Baharoutzis ou Maroutzis, éloignée de soixante-seize lieues au nord-est de cet endroit. Son excursion fut heureuse. Au bout de six semaines, il était de retour au Kourouman. Après avoir visité sur sa route les chefs de plusieurs tribus bechuanas, il avait pénétré jusqu'à Mosika, capitale des Baharoutzis, et pris possession, au nom de l'éternel dieu des armées, d'une portion de terre que Mokatla, chef du pays, lui avait cédée pour y fonder une mission chrétienne.

Il faisait les préparatifs nécessaires pour aller s'y établir, lorsque des hostilités, survenues entre les Griquas et Mosolekatzi, roi des Métébélès, le forcèrent de suspendre son départ. Cependant, vers le milieu d'octobre, rassuré par les rapports qu'il recevait de l'intérieur, M. Rolland se mit en route, accompagné d'un interprète et d'un maçon. De nombreuses difficultés le retardèrent dans sa course. D'abord à Latakou; le chef Maharra, jaloux de ce que les tribus de l'intérieur allaient posséder un missionnaire, tandis que la sienne n'en avait pas encore, employa d'abord la ruse, puis la force pour empêcher M. Rolland de partir; ensuite celui-ci n'échappa qu'avec peine à deux lions. Enfin il arriva auprès du chef des Barolongs, dont le kraal ou village est situé à moitié chemin de Latakou à Mosika. Il apprit là des nouvelles qui le désolèrent. Le chef des Baharoutzis, qui l'avait accueilli avec tant d'empressement, lui fit dire de ne pas avancer plus loin, parce qu'il pourrait courir risque de la vie, Mosolekatzi ayant conçu une haine violente contre les blancs, qu'il regardait comme les instigateurs de l'attaque des Griquas. M. Rolland fut donc contraint de retourner au Kourouman.

Sur ces entrefaites, un nouveau missionnaire, M. Pelissier, parti de France, était arrivé à Latakou vers la fin de

janvier 1832. Bientôt les trois amis quittent ensemble cette ville; aucun obstacle ne les arrête. Ils arrivent sains et saufs à Mosika. Mokatala, qui les attendait depuis longtemps, ordonne aussitôt à ses sujets de leur construire un kraal pour y renfermer leurs troupeaux. M. Rolland trace sur le terrain qui lui avait été précédemment concédé le plan de l'établissement futur. Des rues sont tirées au cordeau; la place que doit occuper l'église est marquée au centre, la maison d'école au nord; tout autour un espace suffisant est réservé pour les jardins; rien n'est oublié. On se met à l'œuvre, et, tout en tenant dans leurs mains la bêche, la truelle et le marteau, les missionnaires français annoncent l'Évangile à des multitudes de Baharoutzis attentifs à leur parole. Déja la maison des missionnaires s'élevait au milieu du désert, et déja quelques Bechuanas témoignaient, par un changement notable dans plusieurs de leurs habitudes, que l'Évangile ne leur était pas prêché en vain, quand une circonstance contraire vint interrompre leurs travaux.

Le roi des Métébélès, dont les chefs de presque toutes les tribus de Bechuanas sont les vassaux, apprenant que des Européens s'étaient fixés sur les terres de Mokatla, son tributaire, leur dépêcha des messagers pour leur enjoindre de se rendre sans délai auprès de lui. Il fallut obéir, et, comme il était peu sage d'abandonner tous à la fois un établissement qui donnait de si belles espérances, les missionnaires arrêtèrent que M. Pelissier seul se présenterait devant Mosolekatzi.

Arrivé à une distance d'une demi-heure de chemin du lieu où ce redoutable chef fait sa résidence, deux messagers lui intiment, au nom de leur maître, l'ordre de dételer ses bœufs, de descendre de voiture et d'aller à pied. Il trouve Mosolekatzi assis sous un arbre, sur une petite es-

cabelle assez grossièrement travaillée; c'est son seul siége. M. Pelissier étant parvenu à quelques pas du chef, celui-ci se leva, lui tendit la main; le missionnaire s'avança sans manifester la moindre crainte. Mosolekatzi ordonna qu'on apportât de la bière et de la viande; il était environné de guerriers dont les uns formaient un demi-cercle autour de lui et les autres s'exerçaient à lancer leurs sagaies; tous semblaient le redouter extrêmement, et montrèrent leur surprise de ce que M. Pelissier s'était approché de lui avec liberté, car ce n'est qu'en marchant sur les deux mains appuyées sur les genoux, et en poussant un cri qui est regardé comme une espèce de salutation, que l'on ose paraître en sa présence. Quand ces guerriers lui apportent quelque nouvelle, ils commencent déja, à la portée de la voix humaine, à marcher dans l'attitude qui vient d'être décrite.

Mosolekatzi ne se distingue du reste de ses sujets que par son air de dignité et la sévérité de son visage. C'est un jeune homme d'une taille moyenne, bien fait, ayant la figure pleine, le front rond et découvert. L'ambition, le soupçon et une distraction extraordinaire se peignent sur tous ses traits. Du reste, sa physionomie est intéressante, et son sourire agréable. Une seule de ses paroles fait trembler toutes les tribus voisines : il a exterminé ou extraordinairement affaibli la plupart des peuplades qui l'entourent; il a même étendu ses conquêtes jusqu'à la côte de Mosambique où il a repoussé les Portugais qui avaient fait des tentatives pour s'emparer de son bétail. La nation qu'il gouverne est la plus belliqueuse et peut-être la plus cruelle de l'Afrique australe. Dès que des Métébélès arrivent au milieu d'une tribu, on est sûr que c'est pour y porter la guerre et la désolation, et aussitôt l'alarme se répand dans tout le pays environnant.

Mosolekatzi exerce le pouvoir le plus absolu ; chacun de ses sujets s'empresse de lui obéir et tremble en sa présence. Quiconque a le malheur de lui déplaire doit s'attendre à une mort certaine. Sur le moindre soupçon un accusé est condamné avant même d'avoir eu le temps de se justifier, et, après qu'on lui a lié les pieds et les mains, jeté à l'eau. Malheur au guerrier qui, envoyé en expédition, a été contraint de céder à la force ou au nombre des ennemis, et ne s'est pas fait tuer plutôt que de céder ; il est mis impitoyablement à mort dès qu'il se présente devant Mosolekatzi. Vaincre ou mourir, telle est la devise de ce chef. Afin d'exciter l'ardeur martiale de ses guerriers, il leur accorde à chacun la faculté d'épouser autant de femmes qu'il a fait tomber de têtes dans le combat.

Il est d'un caractère si sombre qu'il ne se fie à personne. Il n'a pas de résidence fixe : à peine il a demeuré quelques jours dans un lieu qu'il songe déjà à le quitter ; il ne se croit en sûreté nulle part. Il est très dissimulé, et accable de démonstrations d'amitié les gens dont il médite la ruine ; s'il affirme une chose, c'est qu'il compte faire tout le contraire. Il n'a jamais l'air plus tranquille que lorsqu'il est résolu de porter la guerre dans un pays ; et, quand il lui envoie proposer la paix, c'est qu'il a dessein de l'attaquer. Aussi personne n'a foi en ses promesses.

C'est au pouvoir de ce tyran capricieux que M. Pelissier resta pendant trois semaines, n'osant pas, de crainte d'éveiller ses soupçons, faire parvenir de ses nouvelles à ses amis, livrés aux plus vives alarmes. Sentant néanmoins combien il importait qu'il les rejoignît promptement, il s'en ouvrit un jour à Mosolekatzi. « Mande à tes amis, répondit celui-ci, « que tu vis encore, car si c'est moi qui le leur annonce, ils « ne me croiront pas. » Enfin, après de longs pourparlers, à la suite desquels M. Pelissier s'engagea à revenir et à jeter

sur les terres de Mosolekatzi les fondemens d'un établissement semblable à celui qui avait été commencé à Mosika; le missionnaire obtint la permission de retourner vers ses compagnons, et partit comblé de présens de la part du roi des Métélébès.

Mais comment se fier à la parole d'un tel homme? A peine M. Pelissier était de retour à Mosika, qu'on vint avertir en secret les missionnaires que Mosolekatzi, les regardant comme les fauteurs de la guerre que les Griquas se préparaient à lui faire, méditait le projet de les exterminer. Cet avis dut naturellement leur inspirer des réflexions sérieuses, puisque peu de temps avant ils avaient vu égorger, presque sous leurs yeux, par l'ordre de ce tyran, six malheureux étrangers, sur un simple soupçon d'espionnage. En conséquence, ils lèvent précipitamment leurs tentes, attèlent leurs chariots, et, le cœur abîmé de douleur, ils abandonnent Mosika et se retirent à Latakou, accompagnés, pendant une partie de la route, par une troupe de Baharoutzis, profondément affligés de leur départ.

Après tant de revers essuyés presque coup sur coup, et dont un seul aurait suffi pour décourager des hommes que le zèle de la religion n'aurait pas soutenus, les missionnaires se disposaient à essayer une quatrième tentative. Déja, dans l'été de 1831, ils avaient chargé un messager de Mosolekatzi de protester de leur innocence et lui assurer qu'ils étaient toujours dans les mêmes dispositions à son égard. Déja leurs tentatives auprès du chef des Griquas pour le dissuader d'entreprendre une nouvelle guerre contre le roi des Métébélès avaient réussi. M. Moffat, missionnaire anglais, leur ami, dont la maison avait été pour eux un vrai lieu de refuge, avait poussé le dévouement jusqu'à leur proposer de les accompagner chez Mo-

solekatzi, auprès duquel il jouit d'un grand crédit, et d'y demeurer avec eux jusqu'à l'arrivée de nouveaux missionnaires d'Europe; leur plan était sagement calculé. Au lieu de continuer leur établissement commencé à Mosika, ils projetaient d'aller directement chez le roi des Métébélès, afin de ne pas exciter inutilement sa défiance, persuadés que tant qu'ils n'auraient pas ses bonnes graces, toutes les portes leur seraient fermées, ils ne pourraient aller nulle part, et seraient toujours en proie à l'incertitude pour toutes leurs entreprises. Ils pouvaient espérer au contraire, en demeurant près de lui, quelque changement heureux comme on en voit quelquefois; d'ailleurs plusieurs chefs de seconde classe demandaient des missionnaires.

Telles étaient leurs espérances quand tout-à-coup les affaires de ce coin du monde ont éprouvé une révolution complète. Depuis que les missionnaires s'étaient retirés à Latakou, Dingan chef des Zoulas, nation redoutable, tomba inopinément sur Mosolekatzi et lui fit éprouver une terrible défaite. Celui-ci exaspéré par un échec qui humiliait son orgueil, s'en vengea en portant le fer et la flamme chez plusieurs tribus voisines, entre autres chez des Barolongs auxquels les missionnaires avaient annoncé deux fois l'Evangile, et qui maintenant sont presque entièrement détruits. Des villages entiers ne présentent plus que des débris fumans et des monceaux de cadavres. Le chef des Baharoutzis était sur le point de quitter Mosika et de s'enfuir, car Mosolekatzi, en se retirant au nord devant son ennemi qui le pressait, a massacré et pillé tout ce qu'il trouvait sur son passage.

Dans des conjonctures aussi désastreuses, les missionnaires français ont dû renoncer, pour le moment, à toute tentative de s'enfoncer plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, et ils se sont décidés à rester à Latakou où ils an-

noncent l'Evangile à la tribu de Mahura qui est considérable. Ils étudient à fond la langue sichuanze, et l'un d'eux en a composé un vocabulaire que la société de Paris espère recevoir bientôt ; c'est par ce travail qu'il s'est préparé a traduire l'Evangile dans cet idiome.

Au mois de novembre 1832, trois nouveaux missionnaires, MM. Arbouset et Casalis, ministres du saint Evangile et M. Gosselin, artisan, sont partis pour le cap de Bonne-Espérance, et peut-être, en ce moment, ils ont déja rejoint leurs frères à Latakou.

Ce n'est pas seulement dans l'Afrique australe que des guerres entre les peuples indigènes interrompent les travaux des missionnaires. La partie orientale de ce continent est également déchirée par des troubles ; nous avons eu plusieurs fois occasion de parler de l'Abyssinie ; la paix semble être bannie à jamais de ce malheureux pays. Deux missionnaires partis d'Angleterre, MM. Gobat et Kugler y étaient arrivés en 1829 ; ils en avaient trouvé l'accès beaucoup plus facile qu'ils ne l'avaient supposé. Après avoir abordé à Masouah, ils continuèrent leur route par Gherar, Dokhoné ou Arkiko, la plaine de Kètra, Chekoulet, Dèbra et Halaï qui est le premier village de la province de Tigrè. De là ils gagnèrent Bechat qui est éloigné de 25 milles et où l'escorte qui les avait accompagnés depuis Masouah les quitta. Durant leur séjour à Bechat, les missionnaires eurent plusieurs entretiens avec des prêtres abyssins qui sont très ignorans et ne lisent pas beaucoup l'Evangile.

A Bechat, les missionnaires apprirent que Sebagadis ras ou chef du Tigrè désirait ardemment les voir à Adigratè, lieu de sa résidence. Ils s'empressèrent de se rendre à ses vœux et sur sa route, M. Kugler qui possédait quelques connaissances en médecine, eut la satisfaction de guérir le

fils de Sebagadis malade de la fièvre. Ils virent ce chef, le 15 février 1830, et reçurent de lui des témoignages sincères d'estime et d'affection. Il leur accorda la permission d'ouvrir une école pour enseigner l'anglais et d'autres choses.

Bientôt le bruit se répandit que le pacha d'Egypte devait, d'après l'ordre du grand Sultan, attaquer l'Abyssinie, afin de convertir les habitans de cette contrée à la foi musulmane, selon le manière usitée, c'est-à-dire par l'épée. Les missionnaires écrivaient au mois d'octobre 1830, que déja les troupes du pacha avaient brûlé plusieurs églises et pillé quelques villages du côté du Sennar : « Vous pou-« vez facilement, ajoutaient-ils, comprendre les senti-« mens qui nous agitent avec une pareille perspective de-« vant les yeux. » Bientôt leurs alarmes pour les Abyssins se calmèrent, car ils ne craignaient rien pour eux-mêmes. Un *post-scriptum* à leur lettre annonçait que, suivant la rumeur publique, le pacha d'Egypte craignant les puissances européennes, avait abandonné son projet. On voit qu'en Abyssinie comme en Europe, on débite des nouvelles hasardées qui ensuite sont contredites.

Le 19 décembre 1830, M. Gobat eut la douleur de perdre son compagnon qui mourut à Adoua, en Tigrè, des suites d'une blessure que lui avait faite à la chasse son fusil en éclatant dans ses mains. Par surcroît d'affliction pour M. Gobat, la guerre suspendue pendant quelque temps entre Sebagadis et le ras Marié, chef des Gallas, éclata de nouveau. Le 24 février 1831, Sebagadis vaincu dans un combat sanglant où son fils aîné périt, fut fait prisonnier et le lendemain, il eut la tête tranchée; il montra le plus grand courage jusqu'à son dernier moment. Il était l'ami et le protecteur des missionnaires. A la suite du combat dont il vient d'être fait mention, les habitans d'Adoua et

son taux moyen n'excède pas un revenu de mille francs.

Les taxes sur les objets de consommation sont très fortes ; dans la monarchie prussienne, le combustible, entre autres choses, est si cher dans quelques-unes de ces provinces, qu'à peine les gens pauvres peuvent s'en procurer, et cependant la condition des classes ouvrières y est meilleure qu'en Angleterre, ce qui est dû en partie à l'existence d'établissemens où l'on pourvoit aux besoins des ouvriers malades et sans travail. La bière qui ne coûte pas plus de quatre sous la pinte, est la boisson ordinaire des habitans de la campagne, et dans la province de Bonn, on jouit d'une très grande aisance, avec un revenu de 1,000 thalers (3 à 4,000 francs). La mortalité y est peu considérable, et on en attribue principalement la cause aux précautions que les Allemands prennent contre le froid. Le suicide est très rare parmi eux, et M. Faulkner en tire la conclusion que cet acte si contraire aux lois de la nature, ne peut avoir, pour une de ses causes, le trop grand usage d'alimens animaux, ainsi que le prétendent quelques doctrines, car il serait dix fois plus fréquent dans le territoire de Bonn, que dans toute autre contrée de l'Europe.

M. Faulkner a passé une saison entière en Hollande, et les observations multipliées qu'il paraît avoir faites avec beaucoup d'attention et avec sagacité sur ses habitans, ne sont pas en général à leur avantage. Il les peint comme étant d'un esprit lourd, pétris d'orgueil, enclins à la ruse et à la fourberie, égoïstes, peu hospitaliers, et resserrant leur bienveillance dans ce cercle étroit qu'il désigne par ces mots : « du thé et allez-vous-en ». Il n'y a point chez eux de réunions de sociétés, et dans le petit nombre de soirées auxquelles il a été invité, rien ne l'a plus étonné que la stérilité d'idées et la pesanteur intellectuelle de ceux

qui les composaient. Les domestiques sont, suivant lui, les plus grands voleurs de la chrétienté, et quant aux Hollandais riches et des classes élevées, ils ne semblent mus que par deux seules passions, l'orgueil de leur naissance et surtout l'avarice. « Le patriotisme d'un Hollandais, ajoute M. Faulkner, ressemble à ses canaux, et ne s'élève jamais à un pouce au-dessus de la plate immobilité de son égoïsme. » Et il conclut par voir, sans regret, l'affranchissement de la Belgique, sur laquelle le roi Guillaume pesait de tout le poids d'une masse inerte.

Pour justifier les doutes qu'il a conçus sur les principes moraux des Néderlandais, il cite une coutume admise généralement parmi eux et qui a soulevé son indignation. « A l'appui de ces doutes, dit-il, je ne puis m'empêcher de parler des nombreux *spielhaus* qu'on trouve dans les villes de Hollande. Le *spielhaus* est une sorte de harem d'une espèce fort libre, que tout Hollandais fréquente aussi souvent que son comptoir et l'estaminet où il se voile presque entièrement sous un nuage épais de fumée de tabac. Là ce personnage d'une sensualité flegmatique se livre gravement à l'examen des charmes des belles qu'il fait passer en revue devant lui avec le même sang-froid que s'il s'agissait d'un cheval dont on étudie toutes les allures avant de l'acheter. »

M. Faulkner se trouvait en Hollande à l'époque où des hostilités passagères entre les Hollandais et les Belges suivirent l'arrivée de Léopold à Bruxelles, et il fut témoin de l'extrême impudence avec laquelle les journaux de la Haye débitaient les plus grossières faussetés. Calomnier et avilir l'Angleterre paraissait être leur objet principal, et ils invectivaient avec une sorte de fureur contre le bill de réforme. A ces démonstrations insultantes, M. Faulkner met en opposition les opinions qu'il avait recueillies

en Allemagne, et il affirme que le rejet du bill aurait été regardé comme une grande calamité par l'immense majorité de ses habitans, dans l'intime persuasion où ils sont que l'Angleterre fraye aux autres nations le chemin de la liberté, et que tout ce qui pourrait retarder ses progrès dans cette sainte carrière nuirait aux peuples qui veulent marcher sur ses traces. En parcourant les diverses provinces de la Hollande, l'auteur a trouvé de nouveaux motifs de se confirmer dans des sentimens peu favorables aux habitans de cette contrée; mais peut-être aussi un malheureux esprit de prévention, né surtout de l'injustice avec laquelle il voyait sa patrie traitée, l'aura-t-il entraîné, presque à son insu, à quelques injustices, même à l'égard d'objets matériels dont les Hollandais sont glorieux. Ainsi, par exemple, le fameux orgue d'Harlem ne lui paraît pas mériter toute sa réputation, et, pour la grandeur de l'instrument, la beauté et la qualité des sons, il lui préfère celui qu'il a vu à Minorque. C'est à Harlem que résidait alors l'ex-roi de Suède, et quelques détails qu'il donne sur ce prince déchu, et qui termineront cet article, pourront piquer la curiosité du lecteur.

« On le dit sujet à de soudains accès qui durent sans interruption pendant des semaines entières; il lui arrive souvent alors de quitter brusquement son logement, et on n'en entend plus parler jusqu'à ce qu'il y revienne ou qu'il aille s'établir ailleurs. Une crise subite de cette nature, qui eut lieu une fois à table d'hôte, répandit l'effroi et la douleur parmi les convives qui, étrangers pour la plupart, ignoraient la malheureuse disposition de Gustave. Il passe toutes ses matinées seul dans sa chambre à coucher, au milieu de ses livres qui font ses délices, et il y prend son déjeûner. A midi, il sort pour faire sa promenade habituelle, enveloppé dans un vieux manteau bleu

qui, ainsi que son maître, a eu de plus beaux jours. C'est sous ce vêtement plus que mesquin que je rencontrai pour la première fois son ex-majesté, et cependant il était facile de reconnaître que ce n'était pas un homme ordinaire. »

« Le gouvernement lui fait une pension annuelle de dix mille florins, et, en outre, le maître de l'hôtel où il demeure a ordre de ne lui présenter aucun mémoire. Il ne sait rien de ces arrangemens qui le mettraient en fureur, aussi insiste-t-il toujours pour payer sa dépense, et, afin de pouvoir y satisfaire, il se contente de la nourriture la plus simple et la moins coûteuse. Quelle leçon pour la vanité! Il n'est pas possible de douter que ce malheureux exilé a le sentiment de ce qu'il était autrefois et de ce qu'il est à présent, et comme ses souvenirs sur des circonstances minutieuses et frivoles de sa vie aventureuse sont très fidèles, il n'y a pas de raison de croire qu'ils le soient moins sur d'autres particularités plus graves, et qui doivent être plus profondément gravées dans son cœur. Les actes qui ont donné lieu à son expulsion sont certainement ceux d'un extravagant et d'un fou; mais il en est à peu près de même de tous ces princes qui ne reconnaissent d'autres bornes à leur pouvoir que leur capricieuse volonté, sous laquelle ils veulent que tout fléchisse; et qu'on n'oublie pas qu'il est question ici d'un descendant de cette famille à laquelle appartenait Charles XII à la tête de fer. Il était roi dans toute l'étendue de cette définition d'un historien romain : *nam impunè quælibet facere, id est regem esse*. L'*impunè* a commencé à disparaître de quelques trônes, et, grace au ciel, il faut espérer que peu à peu on ne le verra plus montrer sa tête insolente sur les autres. On est forcé de convenir que, sous presque aucun rapport, le pauvre Gustavson ne méritait d'être traité

avec indulgence : telle était la démence de son orgueil et de sa hauteur insupportables au temps de sa puissance qu'il n'était permis à personne de s'asseoir en sa présence ; ni l'âge, ni le sexe, ni les plus hautes dignités n'étaient dispensés de cette servile étiquette. Sa chute est certainement une des preuves les plus fortes que les rois mêmes ne doivent pas se jouer de l'opinion publique. Aujourd'hui encore il s'abandonne aux mêmes bizarreries hautaines qui contribuèrent à sa perte dans ses jours de prospérité, et, après plusieurs semaines de l'affabilité la plus entière et la plus aimable, saisi tout-à-coup d'un paroxysme de son ancienne dignité suprême, il s'enveloppe dans la réserve la plus absolue, et n'en sort pour personne. Cependant, en parlant de l'affabilité avec laquelle il en agit indistinctement avec tout le monde, je ne dois pas taire une exception qui ne porte que sur ses compatriotes. Il n'est point de motif, point de raisonnement qui puisse l'engager à avoir la moindre relation avec aucun d'eux ; il nourrit dans son cœur une aversion profonde et irrévocable pour tous les Suédois, et leur nom seul l'irrite et lui est odieux. Dans son état habituel de santé, il est difficile de soupçonner la moindre altération dans son jugement, quoiqu'il fasse quelquefois les méprises les plus singulières et qu'il émette les opinions les plus ridicules. Par exemple, je l'ai entendu avancer du ton le plus sérieux que les Hollandais pourraient faire un commerce très avantageux avec la Suède, en y important du sable, qui serait très recherché pour les besoins de l'agriculture. »

Carte administrative, physique et routière de la France, et dédiée au roi, par A. H. Dufour, géographe, 2 feuilles grand-aigle, coloriée, 15 fr. A Paris, chez Simoneau, graveur-éditeur de cartes géographiques, rue de la Paix, n° 6.

M. Dufour, est certainement l'un de nos géographes les plus instruits. Elève de M. Lapie, il fait honneur à un tel maître; comme lui, il met dans ses travaux une conscience et une exactitude infinies. Les cartes qu'il a dressées pour l'*Histoire générale des voyages* publiée par M. Walckenaer ont encore contribué à sa réputation. On fait l'éloge de son Atlas que je ne connais pas. Quant à sa carte de la Palestine que j'ai examinée, elle m'a paru se recommander par un grand nombre de curieux détails et l'heureux emploi des nouveaux documens fournis par les derniers voyageurs sur cette contrée si pleine de souvenirs, où vécut ce peuple antique dont la Bible est l'histoire, où fut le berceau de la religion de Jésus destinée à changer la face du monde. M. Dufour a droit aujourd'hui à de nouveaux éloges. Sa carte de France est un grand et beau travail, un travail scientifique qui n'a rien de commun avec ces feuilles de toute grandeur divisées par départemens tapissant les murs des colléges, ou servant de guide à l'honnête marchand pour la direction de sa correspondance.

La carte de M. Dufour est dressée sur l'échelle de $\frac{1}{1500000}$; sa projection est établie sur les calculs de Flamsteed modifiés. Les travaux de Cassini pour l'intérieur, de Beautems-Beaupré pour le littoral maritime; du dépôt de la guerre pour le cours du Rhin; de Ferraris pour la Belgique, de Krayenhoff pour la Hollande, etc., etc., sont

les principales autorités dont M. Dufour paraît avoir fait usage. Cette carte embrasse, d'ailleurs une étendue plus grande qu'aucune autre du même format; elle présente toute la navigation du Rhin et le nouveau royaume de Belgique. Elle s'étend au nord, jusqu'à Amsterdam, à l'est, on y voit figurer Wurtzbourg, Stuttgard, Constance, Coire, Milan, Gênes, elle donne, au midi, Barcelone et Saragosse.

Le tracé nous a généralement paru exact, et la partie orographique et hydrographique bien traitée. Les divisions des bassins n'ont rien de systématique comme sur quelques cartes récentes. Les bassins sont dessinés par le relief des montagnes dont les pentes et les hauteurs absolues sont indiquées à l'œil par l'emploi bien entendu des hachures et des ombres. Si les mouvemens secondaires du terrain n'ont pu trouver place, c'est que cette place était réclamée par les grandes chaînes et les points culminans principaux. Il nous semble que la carte de Berghaus aurait pu indiquer une utile amélioration; j'entends parler des cotes de tous les points déja mesurés qui s'y trouvent inscrites et à l'aide desquelles le relief du sol peut être aisément compris. Il eût été facile à M. Dufour de beaucoup ajouter à ce travail en mettant à contribution les mesures exécutées dans les Pyrénées et le Jura et les nombreuses études du terrain entreprises dans ces derniers temps pour l'établissement de canaux ou de chemins de fer. LARENAUDIÈRE.

MÉLANGES.

Le Texas.

Les journaux quotidiens annoncent que, suivant les nouvelles venues d'Amérique, le Texas qui faisait partie de

la république du Mexique, s'en est détaché et a proclamé son indépendance.

Le *Times* en parlant de ce fait, dit qu'il n'est pas important par lui-même. Cette assertion peut paraître hasardée, car cette demarche du Texas est en opposition avec l'article 162 de la constitution mexicaine d'après lequel aucun état de la confédération n'a la faculté, sans le consentement du congrès général, de conclure aucun traité avec une puissance étrangère; or cette faculté résulte naturellement de l'indépendance, il s'en suit que le Texas a enfreint la loi fondamentale et que par conséquent le fait a réellement de l'importance.

Mais nous n'entamerons pas à ce sujet une discussion politique qui n'est pas de notre ressort. Nous nous contenterons de rappeler à nos lecteurs que les *Annales des Voyages* ont donné, t. XLVII, une description du Texas, et nous ajouterons quelques considérations qui pourront jeter du jour sur la nouvelle rapportée par les journaux. Le Texas est contigu avec l'état de la Louisiane et le territoire d'Arkansas; c'est un pays vaste, fertile et bien arrosé; les rivières et les fleuves qui le parcourent facilitent la navigation intérieure.

M. Ward dit, dans sa *Description du Mexique*, « que ces avantages, par malheur pour ce pays, ont été convenablement appréciés par les États-Unis de l'Amérique septentrionale. Plusieurs centaines de colons désignés par la dénomination de *squaters*, et que l'on a justement appelés les pionniers de la civilisation, ont franchi la frontière avec leurs familles et ont occupé des terres sur le territoire mexicain; d'autres ont obtenu des concessions de terrain du congrès de Saltillo, et ils se sont engagés à y former des établissemens permanens, dans un certain nombre d'années. En encourageant ainsi d'une manière impru-

dente l'émigration sur une aussi grande échelle, le gouvernement n'a conservé qu'une faible autorité sur les nouveaux colons, établis en masse dans différentes parties du Texas ; n'étant séparés que par une ligne imaginaire de leurs compatriotes vivant sur la rive opposée du Rio-Sabina, ils s'adressent naturellement à eux pour les aider dans leurs embarras, et non à un gouvernement dont l'influence se fait à peine sentir dans ces cantons éloignés.

« Si la guerre venait à éclater, dans un temps futur, entre les deux républiques, il n'est pas difficile de prévoir que le Mexique, au lieu d'acquérir de la force par cette addition numérique à sa population, trouverait dans ses nouveaux sujets des alliés très douteux. Leurs habitudes, leurs sentimens doivent être nord-américains et non mexicains ; car la religion, la langue et les relations antérieures se réunissent toutes pour s'opposer à une adhésion nominale à un gouvernement dont ils n'ont que peu à espérer et encore moins à craindre. L'incorporation ultérieure du Texas avec les états nord-américains, ne doit donc pas être regardée comme un événement absolument improbable, à moins que le gouvernement mexicain ne réussisse à arrêter le torrent de l'émigration, et à interposer une masse de population d'un caractère différent entre les deux parties qui la composent, et qui doivent avoir une tendance naturelle à se combiner en une seule.

« Une proposition à cet effet fut, à ce que je vis, faite au président en 1826, par John Hunter, dont l'histoire excita le plus vif intérêt, il y a quelques années, chez les Nord-Américains.

« L'exactitude des détails que donne Hunter, dans son livre, sur sa naissance et ses premières aventures, est révoquée en doute par les Nord-Américains, et leurs ouvrages périodiques l'ont dénoncé comme un aventurier qui en a

imposé à la crédulité du public britannique en se présentant comme le héros d'un roman qu'il a inventé. Quant à moi, je pense que son crime a été la hardiesse avec laquelle il a réclamé les droits d'une race dépouillée et persécutée à qui il a dévoué sa vie, et par qui il a été enfin sacrifié. Quiconque l'a connu même pour peu de temps, a dû être convaincu que de quelque manière que ses relations avec les Indiens aient commencé, il était réellement enthousiaste de leur cause. En parlant de tout autre sujet, son langage était grossier, son air lourd et son maintien complètement dépourvu d'énergie et de grace; mais aussitôt que cette corde était touchée, sa physionomie s'animait soudainement, ses expressions devenaient fortes et pittoresques, et quand les mots lui manquaient, ce qui lui arrivait quelquefois à cause de sa connaissance imparfaite de l'idiome anglais, le regard et l'agitation de cet homme manifestaient la vérité du sentiment qu'il s'efforçait d'exprimer.

« L'objet de Hunter en venant du Mexique était, autant que je pus le constater, d'engager le gouvernement à assigner une partie des terres vacantes de l'état de Cohahuila et Texas à quelques tribus nombreuses d'Indiens, qui pouvaient ensemble mettre sur pied près de 20,000 guerriers, et qui avaient été écartés de leurs terrains de chasse le long du Missouri et du Mississipi par l'extension rapide de la population des Etats orientaux de la république nord-américaine. Se retirant à travers les vastes prairies de la Louisiane, et poursuivis pas à pas par cette civilisation devant laquelle ils fuyaient, ces Indiens supplièrent le Mexique de leur concéder des terres qu'ils pussent appeler leur propriété, et offraient, si on leur permettait de s'établir sur les rives méridionales du Rio-Colorado et du Rio Sabina, de prêter serment de fidélité

au gouvernement mexicain, de faire profession de la religion catholique, de s'adonner aux travaux de l'agriculture, et de défendre la frontière contre toute espèce d'envahissement. Cette occasion favorable d'acquérir une addition importante à la population du pays, fut perdue par suite de cet esprit d'indolence qui, en Espagne et dans ses dépendances, a été la source de tant de maux. Hunter partit de Mexico sans avoir reçu une réponse positive à ses demandes, et l'on dit, qu'afin de se disculper de l'accusation de mauvaise foi devant le grand conseil qui fut tenu à son retour chez les Indiens, il conseilla à ceux-ci de traverser la frontière et d'occuper les terres dont ils avaient sollicité vainement la concession.

« Cette proposition fut approuvée par quelques tribus, mais rejetée par d'autres; un corps très peu considérable entra sur le territoire mexicain avec Hunter qui, avec quelques colons nord-américains, proclama l'indépendance du Texas sous le nom de *Fredonia*.

« Don Anastasio Bustamente, commandant mexicain des provinces intérieures de l'est, et le colonel Austin, chef de l'établissement florissant formé par les colons nord-américains, à l'embouchure du Rio-Bravo, s'opposèrent à la tentative de Hunter et de ses compagnons; les Indiens, à la vue de forces si considérables, furent très contens de se rendre à condition de faire immédiatement leur soumission. On ignore si Hunter fut livré à Bustamente comme victime propitiatoire, ou tué dans une escarmouche; mais il est certain que sa tête tomba entre les mains du général mexicain, ainsi que celle de Field, homme blanc qui, de même que Hunter, avait passé sa vie parmi les Indiens, et était regardé comme un de leurs chefs.

« Cet événement s'étant passé peu de temps avant mon

départ du Mexique (1827), il me fut impossible d'obtenir aucun renseignement qui servît à m'éclairer, et je ne connais pas non plus les changemens que les opérations vigoureuses de Bustamente ont pu produire dans le Texas. On doit espérer que ce qui s'est déja passé servira d'avis, et qu'à l'avenir le gouvernement fixera son attention sur cette possession précieuse; car bien que je n'aie aucune malveillance pour la république nord-américaine, et qu'au contraire je sois un admirateur sincère de ses progrès, il doit m'être permis, comme Anglais, d'observer qu'il ne peut convenir à nos intérêts de voir la ligne de leurs côtes s'étendre vers le sud jusqu'au Rio-Bravo del Norte, ce qui les placerait à trois journées de navigation de Tampico et de Vera-Cruz, et leur fournirait les moyens de fermer à leur gré toute communication entre le Mexique et un pays quelconque d'Europe avec lequel ils seraient brouillés. »

Monts Altaï et sources de l'Ob.

La géographie nous enseigne que la véritable source d'une rivière est celle qui se trouve la plus éloignée de son embouchure. Cependant il est plusieurs cas où l'on s'écarte de cette règle, que l'on devrait constamment observer. Ainsi l'on dit que l'*Ob*, que plusieurs écrivains nomment à tort *Oby*, est formé par la réunion du Biya et du Katounia, qui se joignent au-dessous de Biysk en Sibérie. Le Katounia (proprement Katoun-Gol, rivière de la Princesse), est formé par le confluent, dans les montagnes alpines du gouvernement de Tomsk, par la réunion du *Koksoun* (proprement Kouke-Ousoun, eau bleue), qui coule de l'ouest à l'est, avec le *Tchouïa*

(Tchoui) qui se dirige de l'est à l'ouest. Le *Biya* sort du lac *Teletskoï* des Russes, dont le vrai nom est *Altan-Kol* ou *Altaïn Kol*, lac d'or, et qui est situé au nord de la haute chaîne de l'Altaï ou Altan-tau ; il reçoit un grand nombre de rivières de diverses grandeurs ; les plus considérables sont le Bachkouch et le Tchlosba, vulgairement nommé Tchoulychman. Les sources de ces deux dernières ne sont pas très éloignées de celle du Tchoui, dans la partie la plus haute de la chaîne de l'Altaï qui sépare le gouvernement de Tomsk de l'empire chinois.

Le docteur Bunge, membre de l'académie de Saint-Pétersbourg, qui avait fait précédemment plusieurs voyages dans cette contrée de la Sibérie, y fut envoyé de nouveau par cette compagnie en 1832. Au mois de juillet, il visita les sources du Tchouï, du Bachkouch et du Tcholosba, qui sont les affluens de l'Ob, les plus éloignés de son embouchure. Voici l'extrait du rapport qu'il a adressé à l'académie : nous l'avons fait suivre de quelques rectifications.

« Ayant quitté mon camp sur les bords de la petite rivière *Kara Dyrghoun* (1), et contourné un groupe de montagnes situées sur la rive gauche du Tchouïa, je continuai ma route dans la plaine qui s'élève graduellement et qui est bornée à droite par le Tchouïa, et à gauche par une chaîne escarpée de montagnes neigeuses. Après avoir parcouru 13 ou 14 milles sur ce step qui est aride et couvert d'une végétation chétive, nous traversâmes à cheval le Tchouïa. Ici cette rivière n'est pas profonde, mais elle est très rapide ; nous remontâmes le

(1) Il paraît que le Kara Dyrghoun (Dyrghoun noir) est la rivière nommée KARA SOU, sur la *carte du district de Kholivan*, et qui, au-dessus du confluent du Tyrghan ou Dyrghoun blanc, se joint à la rive gauche du Tchouïa ou Tchoui.

long du *Boïloughem* (1) l'un de ses principaux affluens. Le soir, nous parvînmes aux tentes de feutre de Demechi tchokhon, chef d'une horde de Kalmuks indépendans, qui campait près de la source, dans un ravin des alpes. J'avais espéré trouver, parmi les bons habitans de la frontière, l'aide dont j'avais besoin pour exécuter mon projet de pénétrer aussi avant qu'il me serait possible dans ces hautes montagnes. Effectivement, ils me donnèrent les instructions nécessaires relativement aux localités, et pour une récompense insignifiante nous fournirent des chevaux et des guides pour quelques jours; je me débarrassai de tout ce qui ne m'était pas absolument indispensable pour mon excursion, et le lendemain nous nous éloignâmes des rives du Baïloughem, en dirigeant notre marche à travers les montagnes escarpées, vers le Tchouïa, dont nous atteignîmes les sources, l'après-midi de bonne heure. A un peu plus d'un mille à gauche de ces sources, on voit sur la crête d'une chaîne de hautes montagnes neigeuses un *obo* ou colonne marquant la borne entre le territoire russe et l'empire chinois. Elle porte une inscription en mongol, indiquant que sur ce point, où les eaux coulent dans des directions opposées, les habitations des Kalmuks payant des contributions aux deux empires finissent, et celles de la tribu mongole des Soyons commencent.

« Nous fîmes halte pendant quelques temps sur ce lieu élevé, puis nous descendîmes dans une profonde vallée des alpes qui s'avançait très loin; elle forme une immense plaine marécageuse, couverte de lacs innombrables de différentes dimensions. Plusieurs groupes de pics neigeux s'élèvent au milieu de cette plaine; l'eau qui en descend, alimente ces lacs, donnant naissance à diverses rivières.

(1) Le Boïloughem est le Boulakham de la même carte. Kl.

La longueur de cette vallée est à peu près de 35 milles de l'est à l'ouest ; elle est habitée par une grande quantité de cerfs, de rennes, d'argalis, de chamois, de loups, de renards. Ces animaux en préfèrent le séjour parce qu'elle est rarement visitée, sauf par quelques chasseurs kalmuks qui cependant n'y restent que peu de temps ; car il leur est strictement interdit d'y établir leur demeure, bien qu'ils en aient constamment l'envie, malgré la rigueur du froid, à cause des beaux pâturages de cette vallée.

« Le même jour, nous allâmes à 20 milles plus loin ; nous passâmes les sources du *Bachkan*, affluent de l'Abakan (1), et nous fîmes halte, pour la nuit, près d'un petit lac. Quoique l'on fût au milieu de juillet, et que nous fussions vêtus chaudement, nous souffrîmes beaucoup du froid, car il nous fut impossible de trouver du bois pour faire du feu. Le lendemain, un brouillard épais enveloppa les hautes montagnes devant nous, qui sont celles de l'*Altan tau* ou vrai *grand Altaï*, le *Kin chan* des Chinois, objet de mon voyage. Heureusement le brouillard se dissipa au lever du soleil, et nous nous mîmes en marche pour le col du mont *Tchaptchal* (2), seule route pratiquable pour arriver à l'Altan tau.

« Ayant parcouru à peu près dix milles, nous atteignîmes les bords du *Yein kol* (lac du mauvais génie), beau lac qui s'étend à neuf ou dix milles le long du pied de l'Altan tau ; sa largeur est de trois à trois milles et demi.

(1) Le Bachkan du docteur Bunge est sans aucun doute Bachkaouch ou Bachkaouch, qui se jette dans l'Altan noor. Notre voyageur se trompe en le prenant pour un affluent de l'Abakan qui tombe dans le Ieniseï. Kl.

(2) Le Tchaptchal est placé sur les cartes manchou-chinoises ; il y porte le nom de *Tchaptchal dabahn* ; ce dernier mot signifie défilé ou route à travers une montagne. Kl.

De son extrémité nord-ouest sort le Tchoulychman, rivière au-delà de laquelle s'élance la masse gigantesque de l'Altan tau, et, comme une muraille, s'étend du nord-nord-ouest au sud-sud-est, renfermant la vallée dans laquelle coule la rivière. Nous ne réussîmes qu'avec beaucoup de difficultés à escalader les promontoires de la chaîne; nous traversâmes des champs immenses de neige, et nous finîmes par nous trouver dans un ravin étroit qui est le véritable défilé de Tchaptchal et donne son nom à toute la montagne. Ce col effrayant est, pour ainsi dire, suspendu sur la pente méridionale, et aboutit à un précipice de rochers massifs; il se prolonge sur des fragmens peu solides de mica-schiste, roche qui compose toute la montagne, et dont l'apparence éclatante, qui ressemble à celle de l'or, a fait donner à cette chaîne le nom d'Altan tau ou *Monts d'or*. En montant ce défilé, nous aperçûmes dans l'abîme au-dessous des tas d'ossemens d'hommes et de chevaux qui y avaient été précipités; avertissement sur la témérité de notre entreprise.

« Enfin nous arrivâmes au sommet, d'où je jouis d'une vue immense. A gauche, nous découvrions la large vallée que nous avions récemment traversée, remplie de lacs, parmi lesquels nous distinguâmes le Yein kol, précisément à nos pieds, et à gauche, le Kindyktou kol, autre lac plus grand et encore pris en partie par les glaces. Au nord-ouest, se montrait un ravin profond, borné par des pics escarpés et couverts de neige, d'où sort le *Tsoui* (1) qui tombe dans le Kemtchoug, un des affluens du Ieniseï. On

(5) Le Tsoui du Kemtchoug est également marqué sur les cartes chinoises. Il y est nommé Tchoui, et le Kemtchoug y est appelé Kemtsik, c'est-à-dire petit Kem. Sur la carte, cette rivière coule de l'ouest à l'est, se réunit à Kem kemtsik bettsir avec l'Oulou Kem ou grand Kem; de leur jonction résulte le Ieniseï. Kl.

nous dit qu'à peu près à trente-six milles du lieu où nous étions alors, il y avait une ville de Mongols-Soyons, située sur ses bords et nommée également Kemtchoug.

« Quant à la botanique, ces montagnes présentent peu de choses nouvelles. Leurs végétaux sont ceux des rives du Kouraï. Les crêtes en sont absolument nues et couvertes de neiges perpétuelles.

Jardins flottans de Cachemire.

Les rives du lac de Cachemire sont bordées d'une verdure épaisse, provenant des diverses variétés de joncs, de roseaux et autres plantes aquatiques qui s'étendent fort avant dans l'eau en même temps qu'elles croissent et s'élèvent aussi sur les bancs, îlots et bas-fonds qui entrecoupent les nappes d'eau d'une grande étendue. La disposition qu'ont les glaïeuls de pousser et d'étendre leurs racines horizontalement, de manière à former, dans la superficie de la terre des rivages, une sorte de réseau ou tissu à mailles solides et fortement entrelacées comme un filet, est bien connue des jardiniers cachemiriens, qui ont su appliquer à un but utile cette disposition naturelle. Vers le milieu de mars, lorsque les eaux sont encore basses, ces jardiniers, armés de bèches et de faucilles, coupent et enlèvent horizontalement les racines de ces bancs de roseaux avec la terre qu'elles enlacent, à environ deux pieds au-dessous du niveau de l'eau ; et lorsqu'ils sont parvenus à en détacher ainsi une partie considérable du fond de l'eau, ils la coupent et la divisent perpendiculairement sur deux lignes étroites et parallèles, de manière à former une bande ou lisière d'une grande longueur. Ils obtiennent par-là une plate-bande mobile, flexible et flot-

tante dont les parties terreuses et végétales sont fortement unies, entrelacées et adhérentes entre elles sur environ deux pieds d'épaisseur, six pieds de largeur et cent pieds de longueur. Pour donner à cette contexture, encore lâche et désunie, la consistance nécessaire, le jardinier en bat fortement les bords avec le plat de sa bêche, ensuite il coupe et rase toutes les herbes qui s'élèvent à la surface, il les jonche et les foule horizontalement en y ajoutant d'autres roseaux et plantes analogues que plusieurs hommes s'appliquent à comprimer également avec leurs genoux. Lorsque cette plate-forme a commencé à prendre une certaine solidité, ils tirent du fond du lac de la vase qu'ils répandent comme une couverture par-dessus les herbes, et, si le radeau est éloigné de la demeure du jardinier, il attache sa nouvelle propriété à son bateau et parvient à la fixer dans son voisinage, au moyen de deux forts pieux enfoncés aux deux extrémités et qui pénètrent jusqu'au fond du lac. Ensuite le jardinier arrache et retire du fond du lac, au moyen d'une longue perche crochue, les conferves et les autres plantes marécageuses qu'il tresse et tortille comme une espèce de cône d'environ deux pieds de large à sa base et d'une hauteur égale, mais n'offrant que la moitié de ce diamètre à son sommet. Ce cône présente, dans son milieu, une cavité d'environ quatre pouces de creux et huit pouces de large, laquelle est aussitôt remplie avec de la vase tirée du fond du lac. Ces radeaux et ces cônes sont destinés à la culture des concombres, melons et melons-d'eau, dont les plants, élevés à part sans abri, aussitôt qu'ils ont produit leurs deux premières feuilles, sont placés au nombre de trois sur chaque cône. Ces cônes sont rangés sur trois lignes, de manière à ce qu'il se trouve un rang de concombres à chaque bord, et un rang de melons au milieu. Cette singulière culture

fait produire environ 125 centimes en argent et 80 livres de substances alimentaires en poids, par six pieds carrés de surface d'eau, de laquelle on n'aurait certainement tiré aucun parti. Ces jardins flottans sont ordinairement entourés par un rempart également flottant composé d'une ceinture de joncs, roseaux, glaïeuls, fougères et autres plantes aquatiques, qui sont en général impénétrables et qui n'offrent d'accès pour les bateaux des propriétaires que dans certaines circonstances, après quoi on referme avec soin ces ouvertures, à l'aide des mêmes matériaux, et de manière à ce que l'étranger ne pourrait pas en soupçonner l'existence sans une minutieuse attention. Les jardins flottans, d'une grande étendue, sont quelquefois volés pendant la nuit et conduits à d'assez grandes distances, de façon que lorsque les radeaux ont été transportés au loin et mêlés avec d'autres, il est fort difficile de les distinguer les uns des autres. Pour prévenir ces inconvéniens et se tenir en garde contre les voleurs nocturnes ou autres pillards, une ou deux personnes ont coutume de passer la nuit dans un bateau à portée du jardin, cachées sous les touffes de roseaux qui croissent dans le voisinage.

Sociétés de tempérance.

Aux États-Unis de l'Amérique du Nord, les sociétés de tempérance exercent une influence toujours croissante sur les actes de l'autorité publique. A Albany, la municipalité a décidé, le 28 avril dernier, qu'aucune permission pour débiter en détail les liqueurs spiritueuses ne serait accordée l'année prochaine. A New-York, la police est autorisée à arrêter toute personne qui serait rencontrée ivre dans les rues, et à la retenir en prison cinq jours au plus,

ou à en exiger une amende qui n'excédera pas cinq dollars (25 fr.). La chambre législative de l'état de New-York s'est occupée d'un projet de loi interdisant à tout créancier de poursuivre un débiteur dont la dette, en tout ou en partie, proviendrait d'achat de liqueurs spiritueuses, en quantité inférieure à cinq gallons en une fois.

Les sociétés de tempérance commencent à faire quelques progrès en Suède. Après bien des tentatives infructueuses, on a réussi à établir à Stockholm un journal intitulé : *le Héraut de la tempérance* ; le premier numéro a paru en février. Dans une des premières assemblées, le prince royal s'est déclaré protecteur des sociétés de tempérance.

Ces associations très louables auront une terrible tâche à remplir en Suède, où le goût de boire de l'eau-de-vie est répandu à un degré dont il est difficile de se faire une idée. On a vu dans le voyage de M. Lessing, dont nous avons donné un extrait dans notre dernier volume, p. 265. que l'ivrognerie est habituelle chez les Lapons. M. de Buch, et les autres voyageurs qui ont visité ce peuple, nous apprennent la même chose; mais d'autres que les Lapons boivent aussi l'eau-de-vie avec excès. Le même M. Lessing, en racontant son excursion de Lüleo à Torneo, dit que partout où il s'arrêta, surtout les dimanches, il vit des gens ivres.

Tentative des nègres contre un comptoir anglais.

Au mois de septembre 1831, Bathurst, chef-lieu des comptoirs anglais sur la Gambie, fut attaqué par la tribu des Barras, qui habite dans les environs. M. Bendall, chef de ce poste, ayant des motifs de soupçonner cette

tentative de la part des nègres, réclama l'aide de M. Louvel, capitaine de la *Bordelaise*, bâtiment français en station au Sénégal. Ce marin n'hésita pas à voler au secours du comptoir anglais. Par sa présence et par son zèle, il contribua efficacement à le préserver des suites de l'assaut dont il était menacé. M. Hippolyte le Coniac, officier de la *Bordelaise*, a reçu, en témoignage des services qu'il a rendus en cette occasion, une épée d'honneur que lui a fait remettre le gouvernement britannique, et qui était accompagnée de deux lettres écrites au nom de S. M. le roi de la Grande-Bretagne.

Division territoriale du royaume de Grèce.

Une ordonnance royale du 25 avril 1833 fixe la division et l'administration de la Grèce.

1. Le royaume de Grèce est divisée en dix départemens et quarante-sept provinces. Chaque province sera subdivisée en communes, dont la circonscription sera déterminée par une ordonnance.

2. Les départemens du royaume sont : 1° Argolide et Corinthie; 2° Achaïe et Elide; 3° Messénie; 4° Arcadie; 5° Laconie; 6° Acarnanie et Ætolie; 7° Phocide et Locride; 8° Attique et Béotie; 9° Eubée; 10° Cyclades.

3. Le département d'Argolide comprend les ci-devant provinces de Nauplie, Argos, Nakaiè inférieur et Corinthe, ainsi que les îles d'Hydra, Spezzia et Poros; il est subdivisé en six districts; capitale : Nauplie.

4. Le département d'Achaïe et Élide comprend les ci-devant provinces de Vostizza, Kalavrita, Gastouni et Pyrgo, à l'exception de la partie située à la gauche de

l'Alphée, il est subdivisé en quatre districts; capitale : Patras.

5. Le département de Messénie comprend, indépendamment de la partie de la province de Pyrgo, située à la gauche de l'Alphée, les ci-devant provinces de Phanari, Arcadia, Methona, Navarino, Koron, Kalamata, Nisi, Androussa, Implakhita, et Mikromani; la limite du côté de l'Élide est l'Alphée; du côté de la Laconie occidentale le rameau du Taygète, nommé Berga; il est subdivisé en cinq districts; capitale : Arcadia.

6. Le département d'Arcadie comprend les ci-devant provinces de Leontari, Karitène, Tripolizza, San-Pietro et Prasto; il est subdivisé en quatre districts; capitale : Tripolizza.

7. Le département de Laconie comprend les ci-devant provinces de Mistra, Malvesia et Mani; il est subdivisé en quatre districts; capitale : Mistra.

8. Le département d'Acarnanie et Ætolie comprend les ci-devant provinces de Xeromoro, Vonizza, Valto, Zigo, Naupactos, Kravari, Apokouro, Karpenisi et Agrafa : il est subdivisé en cinq districts; capitale : Vrakhori.

9. Le département de Phocide et Locride comprend les anciennes provinces de Zeitouni, Patrassiki, Lidoriki, Malandrino, Talati, Budonizza, Salona et Galaxidi; il est subdivisé en quatre districts; capitale : Salona.

10. Le département d'Attique et de Béotie comprend ces provinces, ainsi que la Mégaride et les îles de Salamine, Égine et Anghistri; il est subdivisé en cinq districts; capitale : Athènes.

11. Le département d'Eubée comprend, indépendamment de cette île, les Sporades septentrionales, savoir Skopelos, Skiatos, Skiros et Eliodromia; capitale : Khalkos, dans l'île d'Eubée.

12. Le département des Cyclades comprend toutes les îles de l'Archipel désignées par ce nom, qui sont réparties en sept districts; capitale : Hermopolis.

13. Les principaux organes de l'administration sont les secrétaires-d'état.

14. Il sera établi un conseil-d'état, chargé d'examiner les affaires les plus importantes, et donner des décisions sur les questions administratives.

15. L'administration suprême dans chaque département est confiée à un nomarque, auprès duquel il y a un conseil de département élu par les administrés.

16. Dans chaque district, l'administration est dirigée par un éparque subordonné au nomarque; il y a auprès de lui un conseil de district élu par les administrés.

17. L'administration de chaque commune est confiée à un démogéronte proposé par le peuple et confirmé par le roi soit directement, soit par l'intermédiaire du nomarque; il y a auprès de lui un conseil communal élu par le peuple.

18. L'administration des biens nationaux, la perception des impôts qui sont distincts de l'administration seront confiées à des autorités financières spéciales.

Donné à Nauplie, le 15 avril 1833. — Au nom du roi; la régence, le comte d'Armansperg, *président;* Mamer, Héideck : les secrétaires-d'état, S. Trikoupi, *président;* A. Mavrocordato, G. Praidi, G. Koletti.

On voit que le royaume de Grèce ne comprend pas toute l'Hellade. On a laissé en dehors de ses limites la Thessalie, qui en faisait partie, et qui était le berceau des principaux peuples hellènes.

On a laissé aussi en dehors de la Grèce l'ancienne Épire; à la vérité ce pays n'appartenait pas à l'Hellade, mais il avait été très anciennement habité par des peuples hellè-

nes. Ce fut là que, dès la plus haute antiquité, vinrent s'établir les *Grecs*, qui ensuite, à l'époque du déluge de Deucalion, se sauvèrent sur les montagnes de la Phocide et reçurent le nom d'Hellènes. C'est là que se trouvait l'oracle de Dodone, le plus ancien de la Grèce, et dont M. Pouqueville a, de nos jours, retrouvé le véritable emplacement. Pyrrhus, fils d'Achille, vint s'établir en Épire, et de lui descendirent les rois qui gouvernèrent cette contrée pendant plusieurs siècles. Les Thesprotes et les Molosses, deux peuples d'Épire, passaient pour les plus anciens des Grecs, ils étaient, avec les Chaoniens, les principaux de cette contrée. Parmi les autres, qui étaient bien moins puissans, et dont M. Pouqueville a marqué avec tant de netteté les limites respectives, nous nous contenterons de citer la peuplade des Selles, de laquelle était tirée la tribu sacerdotale vouée au service de l'oracle de Dodone, et celle des Paroréens ou Paravéens, gens entichés d'idées bizarres, chimériques et extravagantes. Ces Paravéens étaient voisins des Thessaliens, les plus superstitieux des Grecs.

Ile Pitcairn.

Nous avons plusieurs fois parlé de la petite colonie anglaise de l'île Pitcairn dans le Grand-Océan. Ayant quitté ce petit coin de terre elle vint s'établir à Tahiti : elle s'y déplut : elle est revenue à son île. Voici de nouveaux détails qui la concernent.

Le 11 janvier 1833, M. Freemantle, capitaine d'un navire anglais, ayant abordé à l'île Pitcairn, en trouva les habitans enchantés de le voir revenir, mais il crut s'apercevoir que la simplicité et la franchise primitive de

leur caractère avaient souffert une grande altération depuis leur séjour à Tahiti. La présence parmi eux de trois déserteurs anglais, d'un caractère pervers, contribuait beaucoup à ce mal; ces hommes ayant enseigné à distiller une liqueur spiritueuse avec la racine d'une plante et ayant ainsi grandement encouragé l'ivrognerie.

Cependant un M. Josué Hill, anglais, qui remplissait les fonctions de ministre ecclésiastique et de surintendant, s'occupait sérieusement de surmonter ces fâcheuses conséquences. Ses lettres confirment les faits que l'on vient d'énoncer, et insistent fortement sur la nécessité d'éloigner les gens dont on s'est plaint. Il exprime l'espoir que des vêtemens, des médicamens et des livres seront envoyés aux insulaires par le gouvernement du roi.

La lecture du journal du capitaine Waldegrave nous apprend qu'en mars 1830, lorsqu'il visita l'île Pitcairn, avant le départ de la population pour Tahiti, elle consistait en dix-neuf hommes, vingt-une femmes et trente-six enfans; en tout soixante-seize individus, indépendamment des trois anglais Buffat, Evans et Noobs; ils s'étaient mariés dans l'île; ce n'étaient pas des vauriens décidés, quoique leur conduite ne fût pas aussi régulière qu'on eût pu le désirer. Noobs aspirait à la dignité de chef des insulaires comme successeur du veil Adams défunt; le capitaine Waldegrave ne pensait pas qu'il eût des chances de succès; les habitans répugnaient à l'idée d'avoir un supérieur, et en supposant qu'ils y eussent consenti, ils l'auraient pris plutôt parmi eux. Si la famille Christian eût été douée de talent, elle eût probablement fourni le chef.

Ces insulaires ont une vive affection pour l'Angleterre et souhaitent ardemment d'être regardés comme sujets britanniques. Ils sont épiscopaux décidés.

Il paraît, d'après le mémoire du capitaine Sandiland, que

l'île Pitcairn est si petite qu'il est impossible qu'elle nourrisse plus de quelques centaines d'habitans; d'ailleurs elle est mal pourvue d'eau, elle manque de port et même d'un bon mouillage; on ne pourra jamais y établir un commerce avec les étrangers. Ces motifs font penser qu'il serait à propos de transporter ailleurs la population pendant qu'elle n'est pas nombreuse; et on doit regretter qu'un amour passionné pour son pays l'y ait ramenée.

Les papiers communiqués à la société ne montrent pas clairement la cause de la répugnance conçue par ces insulaires pour les Tahitiens; peut-être la conduite dissolue de ceux-ci leur causa-t-elle du dégoût; peut-être les dissentions dont ils furent témoins leur causèrent-elles des alarmes, et leur amour de l'indépendance leur fit-il supporter avec impatience la subordination envers les chefs tahitiens. L'évènement voulut qu'ils payassent très cher leur retour, ayant été obliges de frêter un navire exprès pour eux, et de donner les clous et les morceaux de cuivre qu'ils avaient sauvés du naufrage du *Bounty* et qui composaient presque entièrement les objets susceptibles d'être offerts en échange qui leur appartinssent.

Proceedings of the geographical society.

Naples.

Les faubourgs de Naples n'ont guère moins d'étendue que la ville, dont l'intérieur n'offre point de ces édifices qui, à la première vue, saisissent et frappent l'imagination; mais tout y est bien bâti, et je n'y ai point remarqué ces disparates qui choquent dans beaucoup de grandes villes. Les maisons sont élevées et toutes à peu près de la même hauteur. Elles sont, pour la plupart, couvertes de

terrasses, et revêtues d'un mastic inconnu en France, si je ne me trompe; il est composé de pourrolane, de chaux vive et de bitume.

« Les rues de Naples sont pavées de grandes pierres noires qui ressemblent beaucoup à la lave du Vésuve. Toutes les rues, quoique étroites, sont bien alignées; la plus belle où les grands de Naples aiment beaucoup à se promener est la *strada di Toledo*, la rue de Tolède. Elle est plus animée, plus remplie et plus bruyante que la rue Saint-Honoré à Paris. La rue *Chiasa*, partant de son extrémité méridionale, conduit au quai du même nom. Ce quai est maintenant à la mode : c'est là que sont les hôtels des ambassadeurs et des nobles napolitains. Dans toutes les rues, dans toutes les places et sur tous les quais, vous voyez une multitude de voitures et de cabriolets qui semblent voler à travers les flots de piétons inattentifs au danger. Les balcons et les fenêtres sont garnis de gens qui causent et rient en vous jetant des poignées de bonbons et de fleurs; vous voyez dans les nombreux cafés des hommes qui discutent en faisant beaucoup de gestes, ou qui lisent gravement les journaux. Les cabarets sont encombrés de lazaronis et de gens du bas peuple, qui mangent du macaroni à pleines mains. A côté sont des marionnettes; plus loin de fiers champions qui paraissent sur le point de s'étrangler, mais qui ne se frappent jamais. Ici un paillasse mange de la filasse enflammée; là un moine, le crucifix à la main, prêche en faisant des grimaces et des contorsions incroyables. Vous voyez partout une population immense, malpropre, déguenillée, étendue sur le pavé ou occupée à se nétoyer d'une manière dégoûtante : hommes, femmes, enfans, tous pêle-mêle. Une autre singularité, qui n'appartient qu'à Naples, c'est de voir des enfans de trois et quatre ans qui courent téter leurs mè-

res, étalées et demi-nues au milieu des rues, où elles passent leurs journées.

Lettres écrites d'Italie par Bor... (1823.)

Sort ordinaire de plusieurs démagogues.

Des dissentions s'élevèrent dans le duché de Brunswick, durant les premières années du dix-septième siècle, entre le duc et les habitans de sa capitale, ce qui ranima l'esprit de faction existant depuis long-temps dans cette ville. Les nobles, qui affectaient de se nommer patriciens, et les familles ou maisons, étaient toujours disposés à favoriser le duc, sous la suzeraineté duquel leurs fiefs étaient situés. Le parti démocratique, ayant à sa tête les capitaines du peuple qui aimaient à se comparer aux anciens tribuns romains, accusait les patriciens de s'être mis en possession de tous les emplois lucratifs, et de viser à établir un gouvernement semblable à celui de Venise. Le clergé protestant, qui n'avait d'autre chef que le ministère ecclésiastique, c'est-à-dire la corporation dont les prédicateurs eux-mêmes étaient membres, espérant succéder aux nobles dans le pouvoir, se joignit aux démocrates, et les chaires retentirent de prédications contre la tyrannie nobiliaire. Mais l'adversaire le plus redoutable de la nonoblesse était un jurisconsulte de grands talens, nommé Henry Brabant, décoré du titre de secrétaire ou conseiller-voyageur (*reise secretarius*), parce que le gouvernement avait recours à son éloquence et à son expérience quand il se voyait dans le cas de députer quelqu'un auprès de l'empereur ou d'un autre prince. Les nobles voyant qu'à la longue ils ne pourraient pas se soutenir, résignèrent volontairement leurs charges dans les premiers jours de

l'année 1602. On les remplaça par un gouvernement entièrement populaire.

Brabant avait été l'ame de cette révolution; mais il paraît que, n'ambitionnant pas une plus grande influence, il se contenta de se rendre utile à ses concitoyens dans sa place de diplomate-voyageur. Il défendit leur cause à Prague auprès de l'empereur contre le duc; mais comme il désirait, avant tout, opérer une réconciliation, il ne put échapper au sort ordinaire des démagogues. Dès qu'on lui entendit parler le langage de la modération, il devint suspect. Le clergé protestant se conduisit avec un fanatisme qui fut porté à l'excès, parce que, dans une question litigieuse, les capitaines du peuple, collègues de Brabant, avaient pris l'avis d'une faculté de droit calviniste, crime irrémissible aux yeux du ministère luthérien. Brabant fut formellement excommunié.

Depuis ce moment, il se trouva des témoins affirmant qu'ils avaient vu l'impie jurisconsulte en butte aux persécutions d'un corbeau : c'était évidemment le diable lui-même qui s'était chargé d'exécuter la sentence d'excommunication. Bientôt on découvrit d'autres prodiges du même genre qui sentaient la sorcellerie; un cri d'horreur remplit toute la ville; il y eut des émeutes, et Brabant, pour sauver sa vie, quitta secrètement Brunswick. Cette fuite fut regardée comme une preuve de son impiété et de sa trahison. Poursuivi, il eut le malheur de se casser une jambe, fut ramené et jeté dans un cachot affreux où on le laissa sans secours. On lui fit son procès comme traître et sorcier. Les bouchers, les maréchaux, les cordonniers dont se composait la nouvelle magistrature, exercèrent leur métier de juge avec l'ignorance de la classe à laquelle ils appartenaient, et avec la férocité de cannibales altérés de sang. On ne peut lire sans frémir le récit des tourmens

qu'on fit éprouver au malheureux accusé et à ses complices pour leur arracher l'aveu de leur liaison avec Satan. Ces prétendus juges, étrangers à tout mouvement de sensibilité, se gorgeaient de viandes et de vin pendant qu'à côté d'eux, et presque sous leurs yeux, les bourreaux torturaient les infortunées victimes de leur ignorance et de leur prévention pour leur faire confesser leur crime imaginaire.

Rien cependant ne surpassa en horreur le détail de l'exécution de Brabant, qui eut lieu le 17, et jours suivans, du mois de septembre de l'année 1604.

Cours d'Histoire des États européens, par M. Schœll.

Changement de condition.

« En nous promenant un jour au Forum, il nous prit la fantaisie d'entrer dans l'église de Saint-Côme et Saint-Damien, appartenant aux cordeliers, et bâtie sur les fondemens du temple de Romulus et Remus. Nous y vîmes le corps d'un saint Victor, martyr; il était de moyenne grandeur, et avait l'épée au côté, ce qui prouve sans doute qu'il servait dans les légions romaines. Le cordelier qui nous le montra parut transporté de voir des Français; il nous dit qu'il avait servi dans la garde impériale de Napoléon, de ce grand homme, ajouta-t-il, qui vivra dans tous les siècles. Il s'était fait religieux après la *débâcle* (c'est son expression). Son air, son langage, ses manières se ressentaient encore beaucoup de son premier état. »

Lettres écrites d'Italie, par Bor... (1823.)

NÉCROLOGIE.

M. Schœll (Maximilien-Samson-Frédéric), conseiller intime de S. M. le roi de Prusse, était né en 1766 à Saar-

brück, alors capitale d'une principauté d'Allemagne indépendante et située sur la frontière de France. M. Schœll fit ses études à Strasbourg dont l'université justement célèbre était fréquentée par un grand nombre d'étrangers du nord de l'Europe qu'y attirait la réputation des professeurs tels que les Oberlin, les Koch, les Lorenz et autres. Sous de si habiles maîtres, M. Schœll fit des progrès rapides et remarquables. Il s'appliqua surtout à la connaissance de la jurisprudence, du droit public et de l'histoire : ses succès au barreau et la considération qu'il acquit fixèrent sur lui le choix des Alsaciens à la première formation d'une assemblée départementale après la révolution de 1789. Forcé, après le renversement de la monarchie au 10 août 1792, de s'éloigner de France avec plusieurs de ses collègues pour se soustraire à la persécution d'hommes qui imputaient à crime capital de ne pas partager leur manière de penser, il se réfugia en Suisse. Fixé à Bâle, il y dirigea, pour un libraire de Berlin, une imprimerie de laquelle sont sorties beaucoup de bonnes éditions. Il vint ensuite s'établir à Paris et y fonda une maison de librairie qui entre autres ouvrages remarquables publia les grands travaux de M. de Humboldt.

Après la restauration en 1814, M. Schœll quitta le commerce et entra au service de la Prusse. Son pays natal faisait partie des nouvelles acquisitions de cette puissance. M. Schœll fut employé dans le département des affaires étrangères. Il avait parcouru une grande partie de l'Europe depuis St.-Pétersbourg jusqu'à Malte ; il parlait et connaissait la plupart des idiomes de cette partie du monde; il possédait bien les langues anciennes ; il était instruit à fond de tout ce qui concerne les rapports politiques des peuples entre eux. Son ardeur pour le travail était infatigable et il ne se délassait d'une occupation qu'en se livrant

REVUES.

2e édition considérablement augmentée et accompagnée de deux cartes. In-8°. Paris, 1812.

Elémens de chronologie historique. In-18. Paris, 1812.

Histoire abrégée de la littérature grecque. 1re édition, 2 vol. in-8°. Paris, 1813.

2e édition, 8 vol. in-8°. Paris, 1823—1825.

Pièces officielles sur les événemens qui se sont passés depuis quelques années. 9 vol. in-8°. Paris, 1814—1816.

Congrès de Vienne. Recueil de pièces *officielles relatives à cette assemblée, de ses protocoles, des mémoires qui lui ont été présentés.* 6 vol. in-8. Paris, 1816—1818.

Archives historiques et politiques, ou Recueil de pièces officielles, mémoires et morceaux historiques inédits ou peu connus, relatifs à l'histoire des dix-huitième et dix-neuvième siècles. 3 vol. in-8°. Paris, 1819.

Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe depuis la paix de Westphalie par feu M. Koch, *ouvrage entièrement refondu et continué jusqu'au congrès de Vienne et aux traités de Paris de 1815.* 15 vol. in-8°. Paris, 1817—1818.

Cours d'Histoire des États européens depuis le bouleversement de l'empire romain d'occident jusqu'en 1789. Ce ouvrage aura 48 volumes in-8°. 1830—1833.

M. Schœll a fait paraître les ouvrages suivans de M. Koch.

Tableau des révolutions de l'Europe depuis le bouleversement de l'empire romain en occident jusqu'à nos jours. 3e édition, 3 vol. in-8°. Paris, 1823.

Tables généalogiques des maisons souveraines de l'est et du nord de l'Europe. (Ouvrage posthume). In-4°. Paris, 1818.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

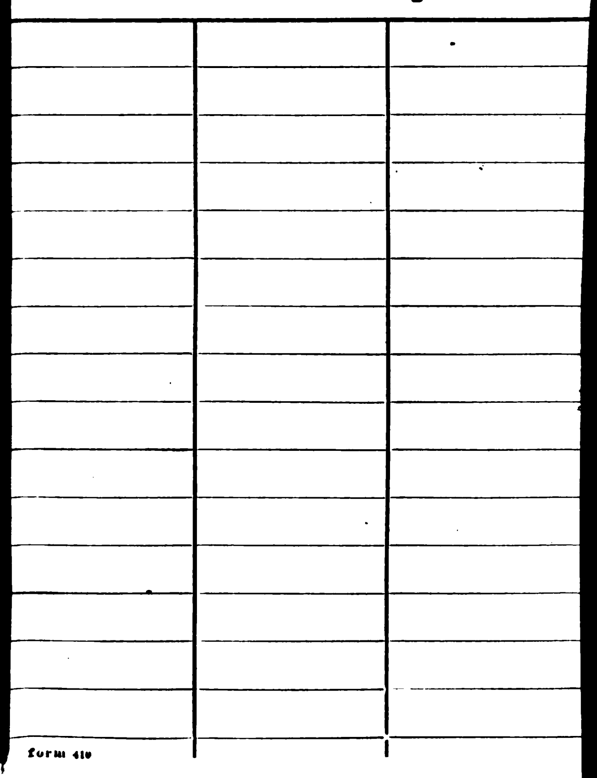
ANALYSES CRITIQUES.

MÉLANGES.

REVUES.

NOUVELLES.

NÉCROLOGIE.


THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

